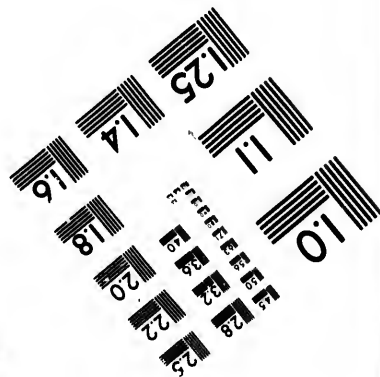
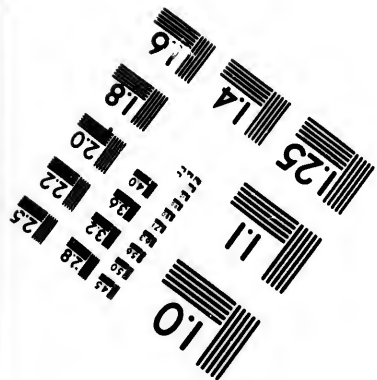
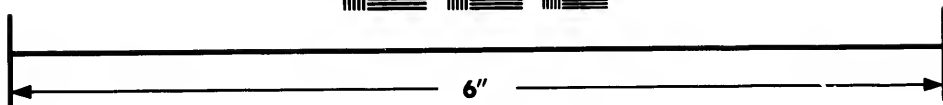
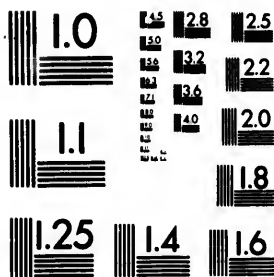


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

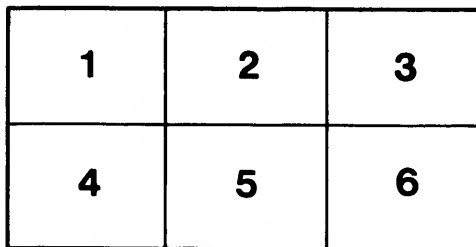
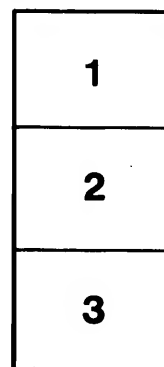
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
l'image

es

errata
to

pelure,
on à

32X

I

H

L'ISL

S. I

ECRITE
des Mem
TE LE
Domingue
conseruen

Par le
XAVI

TO



A
FRA
M

HISTOIRE
D E
L'ISLE ESPAGNOLE
O U D E
S. DOMINGUE.

ECRITE PARTICULIEREMENT SUR
des Memoires Manuscrits du P. JEAN-BAPTIS-
TE LE PERS, Jesuite, Missionnaire à Saint
Domingue, & sur les Pieces Originales, qui se
conservent au Dépôt de la Marine.

Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-
XAVIER DE CHARLEVOIX,
de la Compagnie de Jesus.

TOME TROISIE'ME.



A AMSTERDAM,
FRANÇOIS L'HONORE'.
M. DCCXXXIII.

H

THE TOWER

ISLE BRITANNIC

OF THE

THE BRITISH EMPIRE

THE TOWER

OF THE

THE TOWER

THE TOWER

THE TOWER



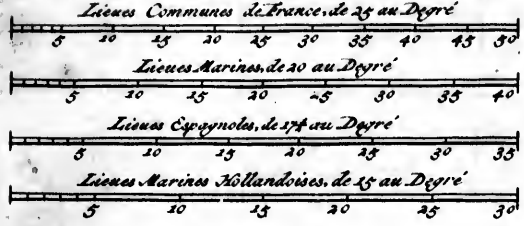


R D U N O R D

CARTE DE L'ISLE DE SAINT DOMINGUE AVEC PARTIE DES ISLES VOISINES

DRESSÉE sur divers plans et instructions,
particulièrement sur la dernière Carte de M^r Frérier,
et sur les Mémoires de M^r Buttet mis en œuvre de nouveau.
PAR LE S^r D'ANVILLE Geographe Ord^r du Roi
Octobre 1730.

ECHELLE




Avertissement

Les Limites entre la Partie Française
de Saint Domingue et la Partie Espagnole
n'ayant point été réglées,
On a abstenu icy d'en marquer aucunes
même provisionels.






L
S
noir
peut
ait
oie
elles
ere
To



HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
SECONDE PARTIE.



LIVRE SEPTIEME.

LES Espagnols, qui commen-
coient à faire assés peu de cas 1625;
des grandes Antilles, & qui
poussioient de jour en jour leurs
Conquêtes dans le Continent
de l'Amérique, où il se for-
moit un Empire, lequel pour l'étendue, &
peut-être même pour les richesses, ne le cé-
doit point à celui des premiers Cefars, n'a-
voient eu garde de s'attacher aux petites An-
tilles; ils prétendoient bien à la vérité s'en
être assuré la possession par plusieurs actes
Tom. III. A réi-

réitérés en divers têmes, mais ils n'avoient ja-
 1625. mais fait que de foibles efforts pour s'y éta-
 | blir, & ils ne paroiffoient plus y faire la moin-
 1630. dre attention, lorsqu'en 1625. les François
 sous la conduite de MM. d'Enambuc & du
 Rossey, Capitaines de Vaisseaux, & les An-
 glois conduits par M. Vaërnard, se trouve-
 rent par un concours d'évenemens assés sin-
 gulier en même têmes des deux côtés de l'Isle
 de S. Christophle. Ce qu'il y eut peut-être
 de plus admirable en cela, ce fut la bonne
 intelligence, avec laquelle vécurent ces deux
 Nations dans une fort petite Isle, non seule-
 ment lorsqu'il s'agit d'unir leurs forces contre
 les Caraïbes, qui l'habitoient, mais encore
 lorsqu'il fallut partager leur Conquête entre
 eux.

Il est vrai que l'ambition des Anglois trou-
 bla bientôt une si belle union. Vaërnard
 voulut s'étendre aux dépens des François;
 mais en 1629. M. de Cusac Chef d'Escadre
 ayant paru avec des Vaisseaux du Roi sur les
 Côtes de S. Christophle, prit, coula à fond,
 & dissipa tout ce qui se trouva de Navires
 Anglois dans ces Mers, & obligea Vaërnard
 à s'en tenir au Traité de partage, qui avoit
 été fait deux ans auparavant entre les deux
 Nations. Il est vrai qu'elles ne jouïrent pas
 long-têmes d'une paix, que les Chefs paroif-
 soient fort disposés à maintenir: la Cour d'Es-
 pagne n'avoit pu voir sans chagrin ces deux
 Puissances si près de ses Colonies, & sur un
 terrain, qu'elle prétendoit lui appartenir. El-
 le avoit donc pris des mesures pour les en
 chasser au plûtôt, & dès l'année suivante
 1630. le Roi Catholique envoyant au Bre-
 sil

Les An-
 glois se
 brouil-
 lent a-
 vec les
 Fran-
 çois, &
 sont bat-
 tus par
 une Es-
 cadre du
 Roi.

f
 t
 a
 g
 C
 S
 fe
 C
 qu
 pé
 qu
 pr
 leu
 se
 d'a
 noi
 Me
 non
 enc
 bâti
 bita
 deu
 Fran
 gros
 arm
 ves
 un c
 sous
 du R
 Co
 nam
 où il
 d'être
 Vaërn
 Hom

fil une Flotte contre les Hollandois, qui s'é-
toient emparé d'une partie de ce beau Pays, 1625.
avoit donné ordre à D. Frederic de Toledé,
qui la commandoit, de passer à l'Isle de S. 1630:
Christophle, & de n'y pas laisser un seul An-
glois, ni un seul François.

On avoit été averti en France de ce des-
sein, & c'étoit pour défendre l'Isle de S. Les uns
Christophle, contre les efforts des Espagnols, & les au-
tres sont
que l'Escadre de M. de Cusac avoit été équi-
pée. Cet Officier content de la victoire, par les
Espa-
gnols.
qu'il avoit remportée sur les Anglois, & n'ap-
prenant aucune nouvelle des Espagnols, à qui
leur lenteur fut pour cette fois avantageuse,
se lassa d'attendre, permit à ses Vaisseaux
d'aller faire la course, où bon leur semble-
roit, & lui-même alla croiser dans le Golphe
Mexique, laissant ainsi sans aucune ressource,
non seulement l'Isle de S. Christophle, mais
encore celle de S. Eustache, où il venoit de
bâtir un Fort, & de commencer une Ha-
bitation. Enfin D. Frederic vint mouiller à
deux portées du Canon d'un des Quartiers
François avec une Flotte composée de 35.
grands Gallions, & de 14. Navires Marchands
armés en guerre, ayant pris en passant à Nié-
ves quatre Vaisseaux Anglois, & poursuivi
un cinquième, qui vint se refugier à sa vûë
sous le Canon du Fort, où commandoit M.
du Rosséy.

Ce Capitaine fit aussi-tôt savoir à M. d'Es-
tambuc, & au Général Anglois le danger, l'ache-
te d'un
où il étoit, & le pressant besoin, qu'il avoit Com-
mandant
d'être promptement & puissamment secouru. François.
Vaërnard lui envoya sur le champ 7. à 800.
Hommes, & M. du Parquet neveu de M.

— d'Enambuc lui en amena 120. C'étoit du
 1625. moins de quoi faire une résistance, qui pût
 | donner moyen d'obtenir une Capitulation ho-
 1630. notable, mais jamais lâcheté ne fut pareille
 à celle du Commandant François. D. Frederic fit sa descente sans aucune opposition, & lorsque les Espagnols eurent commencé leur attaque, ils furent assés surpris de ne voir venir à eux que le seul du Parquet avec sa Compagnie. Ce brave Homme eut le sort, auquel il devoit s'attendre, il fit des prodiges de valeur, qui, malgré la disproportion du nombre des Combattans, tinrent quelque têmes la victoire en suspens; de sorte qu'on ne douta point que, si du Rossey & les Anglois eussent donné, l'Ennemi n'eût été contraint de se rembarquer avec perte. Mais ceux même, qui avoient suivi M. du Parquet, l'abandonnerent lâchement, & il se trouva réduit à trois Hommes, avec lesquels il tint encore bon, tua de sa main le Commandant des Espagnols, qui étoit un Italien, & tomba enfin percé de 18. Coups sur des Montceaux d'Ennemis, sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort. On l'emporta sur le Gallion, que montoit l'Amiral, qui n'omit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'estime, qu'il faisoit de sa personne: mais après 18. jours le malade expira dans de fort grandes douleurs, & D. Frederic n'ayant pu réussir à le guerir, lui fit faire des obseques telles, qu'on les fait en Espagne aux Personnes de la premiere consideration.

Les
 François
 sortent
 de S.
 Christop.
 phle.

Du Rossey, qui avoit le premier pris l'épouvante, fut bien moins rassuré par un si bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la dé-
 faite

DE S. DOMINGUE, Liv. VII. 8

faite de cet Officier, & par le refus, que firent les Anglois de combattre; il s'écria 1630. aussi-tôt qu'il falloit que chacun pensât à soi, & il s'enfuit le premier, laissant le Pavillon de France dans son Fort. Tous ses gens & les Anglois le suivirent avec tant de précipitation, qu'ils jetterent leurs Bandouillieres, & leurs Mousquets par les chemins, pour mieux courir. Les nôtres arriverent ainsi à un endroit, qu'on appelloit la Cabesterre, éloigné de 9. lieuës du Fort, qu'ils avoient abandonné; ils y trouverent M. d'Enambuc, & lui dirent que tout étoit perdu, & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'embarquer au plus vite. D'Enambuc fit inutilement bien des efforts pour les rassurer, & pour leur persuader au moins de ne pas se laisser chasser sans résistance d'une Isle, où il leur avoit tant coûté pour s'établir & où ils étoient en état de faire périr une bonne partie de l'Armée d'Espagne, pour peu qu'ils voulussent s'entendre, profiter de l'avantage du terrain, & se souvenir de ce qu'ils étoient. Ils furent insensibles à tout: du Rosley l'obligea d'assembler le Conseil, & comme la frayeur y présidoit, il y fut décidé d'abord, d'un consentement presque unanime, qu'il falloit faire retraite, & aller habiter l'Isle d'Antigoa. On ajoute même qu'il fut résolu de poignarder M. d'Enambuc, s'il s'opposoit à cette délibération. Il fallut ceder, & tous les François au nombre de 400 Hommes s'embarquerent sur deux Navires, qui se trouverent dans la rade.

Vaërnard ayant appris cette retraite, vit bien que c'étoit une nécessité pour lui de traiter

Les Anglois traitent

1630. ter avec Dom Frederic. L'Amiral Espagnol lui donna les quatre Navires, qu'il avoit pris à Nièves, & comme ils se trouverent trop petits, pour contenir tous les Anglois, qui avoient toujours été en bien plus grand nombre que les François, il les fit appareiller en sa présence, tira parole de ceux, qui restoient, qu'ils profiteroient pour les suivre de la premiere occasion, qui se rencontreroit, & leur déclara que, si à son retour du Bresil, il les trouvoit encore à Saint Christophle, il les feroit tous passer par le fil de l'Épée. Les François de leur côté étoient dans le plus grand embarras, qu'on puisse imaginer: la précipitation, avec laquelle ils s'étoient embarqués, ne leur avoit pas permis de faire aucunes provisions, & ils furent bientôt réduits à la plus affreuse disette. Pour comble de malheurs, ils ne purent jamais gagner l'Isle d'Antigoa; ils essuyèrent deux Tempêtes, qui les mirent en grand danger, & après avoir battu la Mer pendant trois semaines entieres, ils se virent contraints de prendre terre à l'Isle de Saint Martin, qui n'est qu'à huit lieuës de Saint Christophle. Ils se croyoient au bout de leurs maux, mais l'endroit de l'Isle, où ils aborderent, étoit si stérile, & si dépourvû d'eau douce, qu'ayant creusé des Puits, dont l'eau se trouva saumatre, plusieurs moururent pour en avoir bû sans mesure, & avec trop d'avidité.

M. d'E. La patience de du Rossy ne fut pas à l'épreuve de tant de disgraces; il résolut enfin de tout abandonner, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & obligea un des deux Capitaines de Navires à le remener en France,

avec les
Espa-
gnols.
Embar-
ras, où
se trou-
vent les
Fran-
çois.

à S.
Christo-
phle.

co
di
L
M
S
m
bi
te
qu
ap
pr
au
le
fo
se
les
té
qu
&
tur
de
C
do
&
C
ch
à l
fui
rie
qu
te
No
par
pou

ce, où il ne fut pas plutôt arrivé, que le Cardinal Richelieu le fit mettre à la Bastille. Le roi de la Colonie répandue dans les Isles de Montserrat, de Saint Martin, de Saint Barthélemy, & de l'Anguille, n'y demeura pas long-têms. M. d'Enambuc apprit bientôt que Vaernard & les Anglois se maintenoient dans l'Isle de Saint Christophle, & qu'il y avoit parmi eux quelques François, apparemment du nombre de ceux, qui avoient pris la fuite avec du Rossy. Il rassembla aussi-tôt une partie de son monde, & avec le secours d'un Navire, qui lui étoit venu fort à propos de France, il se remit en possession de ses anciens Etablissmens, malgré les efforts des Anglois, qui avoient bien compté de demeurer les seuls Maîtres de l'Isle.

Dans le même têms, quelques-uns de ceux, qui en étoient sortis avec MM. d'Enambuc & du Rossy, s'étant joints à d'autres Aventuriers Anglois & François, s'approcherent de l'Isle Espagnole, & en ayant trouvé la Côte Septentrionale presqu'entièrement abandonnée par les Castillans, ils s'y arrêterent & s'y établirent. Comme les Bois & les Campagnes y fourmilloient partout de Cochons & de Bœufs, ils s'y trouverent fort à leur aise, & les Hollandois leur ayant ensuite promis de ne les y laisser manquer de rien, & de recevoir en payement les Cuirs, qu'ils tireroient de la Chasse des Bœufs; cette assurance acheva de les fixer.

La plupart de ces nouveaux Colons étoient Normands, & on les appella Boucaniers, parce qu'ils se réunissoient après leur Chasse, pour y boucaner à la maniere des Sauvages

Origine
des Flibustiers
& des Boucaniers.

1630. — la chair des Bœufs, qu'ils avoient tués; car on usoit dès-lors de ce terme, qui signifie la même chose, que cuire, ou plutôt sécher à la fumée; & l'endroit, où cela se faisoit, se nommoit *Boucan*. On a depuis fort étendu la signification de ce terme. Ainsi on dit, faire un Boucan, pour, boucaner de la Viande, & un morceau de Viande boucanée, s'appelle aussi, un morceau de Boucan. Selon le Pere du Terre, ce mot est Indien; mais cet Auteur auroit bien dû nous apprendre de quelle Langue Indienne il est tiré. Ce fut aussi alors, & à cette occasion, que l'Isle Espagnole commença d'être connue en France, sous le nom de Saint Domingue, qui est celui de sa Capitale, & que nous lui donnerons désormais. C'étoit pourtant une grande incommodité pour la nouvelle Colonie, que de ne recevoir bien des choses, dont elle ne pouvoit se passer, que par des mains étrangères: les Boucaniers se tirèrent bientôt de cet embarras. Une partie d'entre eux, qui n'avoient jamais trop goûté la Chasse des Bêtes Fauves, ou qui s'en dégoutèrent d'abord, se firent Corsaires, & tout ce qui tomba sous leurs mains, Amis ou Ennemis, devint leur proye. L'Isle de Saint Domingue étoit toujours leur retraite, aussi bien que la petite Isle de la Tortuë, dont une Troupe d'Anglois mêlée de quelques François, s'étoit emparée. Ils commencèrent à se rendre célèbres sous le nom de *Flibustiers*, ou, comme on disoit alors, *Fribouziens*, de l'Anglois *Free-Booter*, qui se prononce *Fri-Buter*, & qui signifie proprement un Forban, un Corsaire, & en général, tout Homme, qui fait la Guerre uniquement pour

pour piller. *Flibuster*, d'où quelques-uns de nos Dictionnaires font dériver le mot de *Flibustier*, n'est pas un mot Anglois, & le *Flibot* doit son nom aux *Flibustiers*, qui se servoient pour l'ordinaire de cette sorte de Bâtiment; quoique quelques-autres, faute d'être instruits, ayent avancé que *Flibustier* venoit de *Flibot*.

Le rendez-vous le plus ordinaire des *Flibustiers* étoit l'Isle de la Tortuë, & ce qui les y attiroit particulièrement, c'est qu'ils y trouvoient un Havre commode, & qu'ils s'y croyoient plus en sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la Côte du Nord en est inaccessible, même aux Canots; c'est ce qu'on appelle une Côte de Fer. Dans celle du Sud, il n'y a qu'un seul Port, dont nos Braves s'étoient emparés. Ce n'est même proprement qu'une Rade assés sûre, à deux lieues de la pointe de l'Est, & on ne l'appelle point autrement que *la Rade*. Le Mouillage y est bon sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue; il ne faut pour cela que placer une batterie de Canons sur un Rocher, qui la commande, & dont la montée est très-difficile. Les Terres des environs sont fort bonnes, on y trouve sur-tout des plaines admirables, & d'une merveilleuse fertilité. Toute l'Isle est couverte de Bois, qui croissent extrêmement haut, quoiqu'ils naissent entre des Rochers, où l'on ne peut concevoir qu'il y ait de quoi nourrir leurs Racines; l'Acajoux y domine sur-tout, & c'est ce qui fait encore aujourd'hui sa principale richesse. Cette Isle a huit lieues de long de l'Est à l'Ouest, sur deux

Il s'em-
parent
de l'Isle
de la
Tortuë.
Description
de
cette
Isle.

1630.

— de large du Nord au Sud, & le Canal, qui
 1630. la sépare de S. Domingue, n'a que la même
 largeur. Elle est située au vingtième degré
 10. minutes. L'air y est fort bon, mais on
 n'y voit aucune Riviere, & les Fontaines y
 sont même fort rares. La plus abondante
 est à 9. ou dix pas d'un Rocher, dont nous
 parlerons ailleurs, elle jette de l'eau de la
 grosseur du bras. Les autres sont très-peu
 de choses, & les Habitans étoient obligés
 en bien des endroits de ramasser les eaux de
 pluye, sans quoi, ils auroient souvent couru
 risque de mourir de soif.

— L'Isle de la Tortuë, qui est présentement
 1632. toute dépeuplée, a eu autrefois jusqu'à six
 quartiers habités, à savoir : *la Basse-Terre,*
Cayone, la Montagne, le Milplantage, le Rin-
got, & la Pointe au Maçon; le seul défaut
 d'eau douce avoit empêché qu'on en habitât
 un septième, qu'on nommoit *la Cabesierre.*
 Tous les fruits, qu'on voit dans les Antilles,
 croissoient dans la Tortuë, le Tabac y étoit
 sur-tout excellent, & les Cannes de Sucre
 d'une grosseur & d'une bonté, qu'elles ont
 en peu d'autres endroits. On y avoit trans-
 porté des Cochons de Saint Domingue, &
 ils y avoient extrêmement multiplié. Ils y
 étoient plus petits, que dans cette grande Isle;
 mais la chair en étoit plus délicate. Outre
 cela les Côtes, surtout celle du Sud, y sont
 fort poissonneuses. Lorsque les Flibustiers
 penserent à se saisir de la Rade, ils y trouve-
 rent les Espagnols; mais outre qu'ils n'y é-
 toient qu'au nombre de vingt-cinq, ils s'y re-
 gardoient comme dans une espece d'exil, &
 ils s'y ennuyoient fort. Aussi se retirèrent-ils

Les
 Flibuf-
 tiers en
 chassent
 les Espa-
 gnols.

ils à la première sommation, qu'on leur en fit, & cette retraite causa apparemment autant de joye à ceux, qui la faisoient, qu'à ceux, qui en profitoient.

1632.

On n'eut pas plutôt appris à Saint Christophe ce qui se passoit du côté de Saint Domingue, que plusieurs Habitans de cette Isle se transporterent à la Tortuë, dans l'esperance d'y faire une fortune plus prompte, soit par la facilité du Commerce avec les Etrangers, soit par les prises des Flibustiers, sur lesquelles il y avoit toujours à profiter beaucoup. Plusieurs de ces nouveaux venus s'appliquerent à la Culture des Terres, & planterent du Tabac; mais ce qui contribua davantage à rendre cette petite Colonie florissante, c'est que les François, surtout ceux de Dieppe, commencerent à les visiter. Ils leur amenoient des Engagés, qu'ils leur vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes services, qu'on auroit pû tirer des Esclaves, en vertu de bons Contrats, que ces malheureux avoient passés pardevant Notaires avant leur départ de France. Ainsi la nouvelle Colonie étoit alors composée de quatre sortes de Personnes; de Boucaniers, qui s'occupoient de la Chasse; de Flibustiers, qui couroient les Mers; d'Habitans, qui cultivoient la Terre; & d'Engagés, qui pour la plûpart demeuroient avec les Habitans & les Boucaniers. Tout cela formoit ce qu'on commença dès lors à appeller le Corps des Avanturiers. Ils vivoient entre eux en fort bonne intelligence, & ils avoient établi une sorte de Gouvernement Démocratique; chaque personne libre avoit une autorité Despotique dans

Elle se
peuple
& se
cultive.

son habitation, & chaque Capitaine étoit Souverain sur son Bord, tant qu'il en avoit le Commandement, mais on pouvoit le lui ôter.

1638. Cependant les Espagnols furent encore plus effrayés de voir ces nouveaux cantonnés dans la Tortuë, & dans l'Isle de Saint Domingue, qu'ils ne l'avoient été d'apprendre l'établissement des Anglois & des François à Saint Christophle; & jugeant bien que, si les premiers étoient une fois chassés de la Tortuë, tout le Corps d'Avanturiers se dissiperoit de lui-même, le General des Galions eut ordre d'attaquer cette Isle, & sans s'amuser à capituler, de faire main basse sur tout ce qu'il y trouveroit. Ce Général s'acquitta parfaitement de sa Commission; il prit le tems que tous les Flibustiers étoient en Mer, & la plupart des Habitans à la Chasse avec les Boucaniers dans l'Isle de Saint Domingue, aussi eut-il bon marché des autres. Ceux, qui tombèrent les premiers entre ses mains, furent passés au fil de l'Epée: quelques-uns, qui pour sauver leur vie, se rendirent de bonne grace, furent pendus: un petit nombre d'autres se refugia dans les Montagnes & dans les Bois, où les Espagnols ne daignerent pas les aller chercher. Mais cela ne suffisoit pas pour assurer la Tortuë à l'Espagne, il falloit y laisser une Garnison capable d'en écarter les Avanturiers, & c'est ce que le Général Espagnol ne fit pas: il se persuada que ces Corsaires ne seroient pas assés mal avisés, pour s'exposer de nouveau à un traitement pareil à celui, qu'il venoit de faire à leurs Camarades: effectivement plusieurs reprirent la route de Saint Christophle.

Ils sont
chassés
de la
Tortuë
par les
Espa-
gnols.

Il pensa ensuite à purger Saint Domingue des Boucaniers, & dès qu'il fut arrivé à San Domingo, il mit sur pied un Corps de 500. Lanciers, pour leur donner la chasse. Ces Lanciers ne marchent ordinairement que cinquante à la fois, ce qui fit donner à cette Milice le nom de Cinquantaine. Elle a duré jusqu'à la fin de la guerre, que les deux Nations se font faite dans l'Isle, c'est-à-dire, jusqu'à l'avenement de France à la Couronne d'Espagne. Mais elle ne fit pas d'abord grand mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes, & dont le nombre augmentoit tous les jours. Cependant la nécessité de se défendre contre un ennemi, avec lequel il n'y avoit point de paix à esperer, fit songer aux Aventuriers à se choisir un Chef. Parmi les Anglois, qui s'étoient joints à eux, il y en avoit un, nommé Willis, qui étoit homme de tête, & de résolution: ils lui défererent le Commandement; mais ils s'en repentirent bientôt; ils s'apperçurent que cet homme attiroit autant qu'il pouvoit de gens de sa Nation, & ce qui leur donna encore plus à penser, c'est qu'ayant voulu nommer un autre Général, il se mocqua d'eux. La Colonie étoit perdue pour la France, sans la résolution d'un François, qui mit en tête à Willis un homme, auquel il n'étoit pas en état de résister.

Cet Aventurier, dont l'Histoire auroit bien du nous conserver le nom, s'embarqua secrètement sur un Bâtiment, qui alloit à Saint Christophle, & y étant arrivé, il informa le Commandeur de Poinci, Gouverneur Général des Isles du Vent, de ce qui se passoit à la Tortuë, & lui dit que les Anglois étoient

1638.
Qui donnent aussi la chasse aux Boucaniers.

1640.
Le Vaisseau est nommé pour Gouverneur de la Tortuë & Côte

absolument les Maîtres de cette Isle. Le
 1640. Commandeur comprit l'importance de cette
 de S. Do- affaire ; mais il en conçut la difficulté. Après
 mingue. y avoir pensé quelque tems, il se souvint qu'il
 avoit un de ses Officiers, dont il cherchoit à
 se défaire sous un prétexte honorable, & il
 résolut de lui confier la commission de chas-
 ser Willis de la Tortuë. Cet Officier se nom-
 moit le Vasseur, & avoit accompagné M.
 d'Enambuc à la premiere expedition des Fran-
 çois à Saint Christophle. C'étoit un homme
 d'esprit, habile Ingénieur, & qui avoit de
 la bravoure & du commandement ; mais il
 étoit Calviniste, & la confiance, que M. de
 Poinci avoit eue jusques-là en lui, faisoit dire
 aux ennemis de ce Général, qu'il favorisoit
 les Huguenots, & lui avoit attiré des repro-
 ches de la Cour. Ce fut sans doute ce qui le
 fit résoudre de proposer à le Vasseur d'aller se
 mettre à la tête des Avanturiers ; il lui donna
 le Gouvernement de la Tortuë ; & pour l'en-
 gager plus aisément à cette expedition, il lui
 promit, par un article secret, la liberté de
 conscience pour lui, & pour tous ceux de sa
 Secte, qui l'accompagneroient.

1641.
 Les
 Anglois
 sont
 chassés
 de la
 Tortuë.

Le Vasseur n'avoit garde de rejeter une
 pareille proposition ; il assembla tout ce qu'il
 put trouver de Protestants, & partit lui qua-
 rantième de Saint Christophle. Il ne jugea pas
 à propos de se montrer à la Tortuë, qu'il
 n'eût auparavant pris langue des Boucaniers,
 & il s'arrêta dans un petit Port de Saint Do-
 mingue, nommé le Port *Margot*, qui est à
 sept lieuës au Vent de cette Isle. Il y resta
 trois mois à s'instruire de tout ce qu'il lui im-
 portoit de savoir, & à faire des Soldats. En-
 viron

viron cinquante Boucaniers, la plûpart de sa Religion, prirent parti avec lui, & quoique ses forces fussent encore de beaucoup inférieures à celles des Anglois, il résolut de les aller attaquer, se flattant que le peu de François, qui étoient avec eux, se rangeroient sous sa Bannière, dès qu'ils le verroient paroître; comme il arriva en effet. Il entra dans la Rade sur la fin d'Août, & il mit tout son monde à terre, sans aucune résistance. Il marcha ensuite en ordre de Bataille, & envoya sommer Willis de sortir de l'Isle en 24 heures avec tous ses Anglois, faite dequoi il pouvoit compter qu'il n'y auroit de quartier pour personne. Une sommation si peu attendue, & qui fut suivie du soulèvement des François, qui étoient restés sous les ordres du Général Anglois, étourdit cet homme, & l'empêcha d'examiner, si le Vasseur avoit de quoi soutenir la hauteur, avec laquelle il parloit. Il prit donc le parti de se retirer, il s'embarqua, & sur le champ le Vasseur entra dans une espece de Fort, que les Anglois avoient construit, & où il y avoit du Canon.

Mais ce n'étoit pas tout d'avoir pris possession de la Tortuë, le Vasseur devoit s'attendre d'y avoir bientôt à soutenir de grands efforts de la part des Anglois, qu'il venoit d'en chasser, & de celle des Espagnols, qui avoient déjà fait connoître combien le voisinage des François leur tenoit au cœur. Toutefois les premiers ne songerent plus gueres à la Tortuë, il n'en fut pas de même des Espagnols, qui résolurent de ne point mettre bas les armes, qu'ils ne fussent venus à bout de délivrer cette Isle, & la Côte de Saint Domingue,

1641.

Nous
veaux
efforts
des Es-
pagnols
contre la
Tortuë.

de

1643. de tous les Etrangers. Pour cela il partit en 1643. de San-Domingo une Escadre composée de six Bâtimens, sur lesquels il y avoit 5. ou 600. Hommes. Celui, qui les commandoit, entra dans la Rade avec la confiance d'un homme, qui croit n'avoir à faire qu'à une poignée d'Habitans surpris, sans retranchement & sans Canon, mais il vit bientôt qu'il s'étoit trompé.

Fortifications
faites par
le Vasseur à la
Tortue.

Le Vasseur, qui étoit habile Ingenieur, s'étoit fortifié dans son Isle, de maniere à ne pas craindre d'y être insulté. A 5. ou 600. pas de la Mer, il y a une Montagne, dont le sommet est en platte-forme; du milieu de cette platte-forme s'éleve un Rocher escarpé de toutes parts, à la hauteur de 30. pieds, & c'est à 9. ou 10. pas de ce Rocher, qu'on voit sortir cette belle Fontaine, dont j'ai déjà parlé, & dont l'eau est excellente. Le Commandant avoit fait faire sur la platte-forme des Terrasses régulières capables de loger jusqu'à 400. Hommes à leur aise. Il s'étoit logé lui-même, & avoit placé ses Magasins sur le haut du Roc, & pour y monter il avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin: on faisoit le reste par le moyen d'une échelle de Fer, qui se retiroit, quand on vouloit, il y avoit encore menagé un tuyau en forme de cheminée, par lequel on descendoit avec une corde sur la Terrasse sans être vu. Un logement aussi inaccessible, que celui-là, étoit encore défendu par une Batterie de Canons, & il y en avoit une autre sur la Terrasse pour défendre l'Entrée du Havre.

Les Espagnols

Les Espagnols, qui ne s'attendoient pas de trouver les François si bien retranchés, ne furent

furent gueres moins surpris de leur grand nombre, dont ils ne s'apperçurent pourtant pas d'abord, personne n'ayant paru pour disputer la descente. Le Vasseur laissa même approcher l'Ennemi jusqu'à la mi-portée du Canon; alors il fit faire grand feu; chargea les Espagnols sans leur donner le tems de se reconnoître, & les mit tellement en désordre, qu'ils eurent bien de la peine à regagner leurs Chaloupes, & que dès qu'ils eurent rejoint leurs Navires, ils leverent les ancres & reprirent le large. Quelque tems après on les vit se rapprocher du rivage, mais un peu plus bas, & vis-à-vis le quartier de Cayone. Le Vasseur ne voulut pas encore, ou ne crut pas pouvoir s'opposer à leur descente; ils la firent tout à leur aise, rangerent leurs Troupes en Bataille, & marcherent vers le Fort, résolu de lui donner un assaut; mais ils n'allèrent pas loin. Le Vasseur leur avoit dressé une Embuscade, dans laquelle ils donnerent. Ils y eurent 200. Hommes tués sur la place, & le reste ne songea plus qu'à se sauver: tous s'embarquerent avec une extrême précipitation, & dès le lendemain les Vaisseaux disparurent.

Cette action, qui fit grand honneur au nouveau Commandant des Avanturiers, parut donner quelque jalousie à M. de Poinci; peut-être aussi eut-il peur que cet Huguenot ne voulût établir dans son Gouvernement une petite République toute protestante, & qu'on ne lui fit en Cour un crime de lui en avoir donné les moyens. Quoiqu'il en soit, il prit la résolution de le tirer de là, avant qu'il eût eu le tems d'y être plus fort que

1643.
sont repoussés avec perte.

M. de Poinci tâche en vain de tirer adroitement le Vasseur de la Tox-tuë.

1643. que les Catholiques, il lui envoya M. de Lonvillers son neveu, sous prétexte de le complimenter sur sa victoire, mais avec un ordre secret, de l'engager à faire un voyage à S. Christophle, & dès qu'il seroit parti, de se mettre en possession du Gouvernement. Lonvillers fit assés bien son personnage, il dit à le Vasseur que la défaite des Espagnols avoit causé d'autant plus de joye à son Oncle, que la gloire en étant duë à la sagesse & à la bravoure d'un homme, qui étoit de son choix, elle rejailissoit sur lui; puis il ajouta que le Commandeur souhaittoit fort de traiter avec lui, & d'avoir son avis sur les moyens de faire un Etablissement solide dans l'Isle de S. Domingue. Le Vasseur connut d'abord le piège, qu'on lui tendoit, mais il dissimula ses soupçons; il rendit honnêtetés pour honnêtetés, & le Neveu en consideration de l'Oncle reçut tous les honneurs Militaires, qu'on auroit rendus au Général même. Le Vasseur lui dit ensuite qu'il ne feroit pas sagement de s'éloigner dans la conjoncture, où il se trouvoit, & que les Espagnols n'étoient pas si loin, qu'en peu de jours ils ne pussent tomber sur la Tortuë avec des forces suffisantes pour en chasser les François, s'ils les trouvoient sans Chef. Lonvillers vit bien que son dessein étoit pénétré, il crut même ne devoir pas faire un plus long séjour dans un lieu, où il étoit suspect, & il retourna à S. Christophle.

Le Vasseur se rend odieux par ses cruautés. C'étoit fait pour les Catholiques de cette Isle, & apparemment de tous les Etablissements des Avanturiers dans l'Isle de S. Domingue, si le Vasseur avoit gouverné sa Colonie

M. de
 e de le
 avec un
 voyage
 arti, de
 nement.
 e, il dit
 ols avoit
 le, que
 la bra-
 n choix,
 a que le
 er avec
 s de fai-
 le de S.
 abord le
 diffimula
 our hon-
 ation de
 ilitaires,
 me. Le
 it pas fa-
 cture, où
 n'étoient
 e pussent
 ces suffi-
 , s'ils les
 vit bien
 ut même
 jour dans
 retourna
 de cette
 Etablisse-
 e S. Do-
 né sa Co-
 lonie

lonie avec autant de moderation, qu'il avoit fait paroître de conduite & de valeur pour la délivrer des Anglois, & la defendre contre les Espagnols; mais dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre du dehors, il se mit peu en peine de se faire aimer au dedans, & il s'attira bientôt la haine de tous ceux, qui étoient sous ses ordres. Il commença par les Catholiques, auxquels il interdit tout exercice de leur Religion, & dont il travailla à se défaire peu à peu. Il fit brûler leur Chapelle, chassa le Prêtre qui la desservoit, & un Capucin nommé le P. Marc, qu'un mauvais téms avoit obligé de relâcher à la Tortuë, & que les Habitans Catholiques y avoient retenu. Les Religionnaires ne furent gueres mieux traités dans la suite. Le Vasseur n'étoit plus reconnoissable; il avoit paru sage, modéré, circonspect, genereux, il devint tout à coup hautain, violent, cruel, intéressé. Non content des biens immenses, qu'il avoit amassés, il chargea ses Sujets d'Impôts & de Courvées, il mit des Taxes excessives sur toutes les denrées, & les marchandises, qui entroient dans son Isle; enfin il établit dans la Tortuë une tyrannie, qui rappelloit celle des Denys & des Phalaris. Les fautes les plus legeres étoient toujours punies, & d'une maniere excessive; il avoit fait faire une Cage de fer, où l'on ne pouvoit être ni debout ni couché; il l'appelloit son enfer & il suffisoit de lui avoir déplu dans des choses assez peu importantes, pour y être enfermé. On n'étoit gueres plus à son aise dans le Donjon du Château, qu'il avoit nommé son purgatoire; il n'y eut pas jusqu'à son Ministre

Roche-

1643. Rochefort, qui n'eût à souffrir de ses violences; ils se brouillerent; & le Prédicant fut interdit. C'est ce même Rochefort, dont nous avons une Histoire des Antilles, & que j'ai déjà cité. Il a eu apparemment ses raisons pour ne nous rien dire de ce qui se passa pour lors dans la Tortuë; on ne découvre pas même dans son Ouvrage de quelle Religion il étoit, & sans doute qu'il n'eût pas été bien aisé qu'on fût les liaisons, qu'il avoit eue avec un homme, qui s'étoit soustrait à l'obéissance de son Souverain.

1645. Le Vasseur n'avoit pourtant pas encore ouvertement levé l'étendard de la rébellion; & quoiqu'il agit en tout avec une grande indépendance du Commandeur de Poinci, son Général, il gardoit toujours avec lui des dehors de bien-séance. Le Commandeur de son côté ne vouloit pas trop commettre une autorité, qu'il n'étoit pas en état de faire valoir par les Armes. Il songeoit seulement à tirer le Vasseur de la Tortuë, & celui-ci continuant à faire le personnage d'un homme, qui ne se défie de rien, donnoit dans toutes les occasions à son Supérieur de grandes marques de soumission & de respect. Mais il ne soutint ce caractère que jusqu'à ce qu'il se crut bien affermi & hors d'insulte, & qu'il vit qu'on le craignoit; alors il leva le masque, & ne garda plus de mesures. Il cherchoit apparemment une occasion de se déclarer, il s'en présenta une, & il ne la manqua point. Des Flibustiers avoient trouvé une Notre-Dame d'Argent dans un Navire Espagnol, qu'ils avoient pillé. La statuë fut mise entre les mains de le Vasseur, & M. de Poinci l'ayant ap-
pris,

Il se rend
indépendant.

pris, la lui fit demander, comme un meuble, qui convenoit mieux à un Catholique, & à un Chevalier de Malthe, qu'à un Protestant. Le Vasseur lui en envoya une de Bois toute semblable, & lui manda que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matiere dans les objets de leur culte; que pour lui il avoit trouvé la statuë d'Argent si bien travaillée, qu'il n'avoit pû se résoudre à se défaire d'un si bel ouvrage. Le Général sentit jusqu'au vif cette insolence, & il eut tout risqué pour en avoir raison, s'il ne se fût pas trouvé embarrassé dans une affaire, qui l'interessoit personnellement, & qui lui étoit d'une toute autre consequence.

Le Roi, sur la fin de l'année précédente, ^{Il se fait} 1644. avoit nommé M. Patrocles de Thoisy, ^{recon-} Lieutenant Général des Isles; le Comman- ^{noître} deur n'avoit pas jugé à propos de ceder la ^{de la} Place; tout ce qu'il y avoit de François dans ^{Tortuë} ces quartiers-là s'étoient partagés, & la guerre Civile étoit fort allumée dans ces Colonies naissantes. Le Vasseur crut cette occasion favorable pour mettre la dernière main à son projet, qu'on entrevoyoit assés depuis longtems. Il fut tourner si bien l'esprit de ses Sujets, en leur faisant regarder la Tortuë, comme un azile assuré pour tous ceux de leur Secte, qui voudroient la suivre en liberté, que malgré la dureté de son gouvernement, ils consentirent à le reconnoître pour leur Prince. Par malheur pour lui le Commandeur de Poinci resta en peu de tems maître du champ de Bataille par la retraite de son Competiteur, & ce Général se trouvoit engagé par son interêt, autant que par son honneur, à ré-
pri-

1645. primer l'insolence d'un subalterne , qui après s'être soustrait à son autorité, avoit osé se faire une Souveraineté aux dépens de son Roi. On n'avoit pas été instruit à la Cour , & on ne fut qu'après la mort de Poinci , que ce Général avoit donné la liberté de conscience à le Vasseur , en l'envoyant à la Tortuë , mais on se doutoit bien qu'il ne l'avoit pas gêné sur cet article , & on ne pouvoit lui pardonner qu'il eût livré à des Hérétiques un poste de cette importance. Il savoit ce que l'on pensoit sur cela , & il vouloit absolument réparer une faute , qui pouvoit nuire à sa fortune , & à sa réputation. Il tourna donc toutes ses vûes de ce côté-là , dès qu'il se vit tranquille dans son gouvernement , & il résolut de perdre le Vasseur , quoiqu'il lui en pût coûter.

1652. Mais la Providence y pourvut d'une manière , qui convenoit à un Tyran , & le malheur de l'Usurpateur de la Tortuë vint des Complices de sa félonie. Le Rébelle avoit mis toute sa confiance en deux hommes , dont l'un se nommoit Martin , & l'autre avoit nom Thibault. Ils avoient été de tout têmes ses Compagnons de fortune , on a cru même qu'ils étoient ses neveux , & il est certain que , n'ayant point d'enfans , il les avoit comme adoptés , & déclarés ses uniques héritiers. Ce furent-là les instrumens , dont le Ciel se servit pour mettre fin à une révolte , qui interessoit également la Religion & l'Etat. Ces deux Scelearats conspirèrent contre leur bien-facteur , & l'opinion commune fut que leur mecontentement contre lui , étoit venu au sujet d'une Maîtresse , que Thibault entretenoit , & que le Vasseur lui enleva. Ils se flatterent même de pou-

pouvoir lui succéder dans la place, qu'il avoit usurpée, & la résolution prise entre eux de l'assassiner, ils n'en cherchèrent pas long-têms l'occasion. Un jour, qu'il descendoit du Fort, pour aller visiter un Magasin, qu'il avoit sur le bord de la Mer, Thibault lui tira un coup de fusil, dont il fut légèrement blessé. Dès qu'il se sentit frappé, il courut à son Negre, qui le suivoit, & qui portoit son Epée; mais dans le moment Martin le saisit au corps. Comme il se débattoit pour se débarrasser, il tourna la tête, & aperçût Thibault, qui venoit à lui le poignard à la main. A cette vûe il devint comme immobile, & regardant ce meurtrier: „ C'est donc toi, „ mon Fils, lui dit-il, qui m'assassines? „ Thibault ne lui donna pas le loisir d'en dire davantage, il lui plongea à l'instant le poignard dans le cœur, & l'étendit mort à ses pieds. Le P. du Tertre change quelque chose à ce récit, & ajoûte que le Vasseur étant tombé percé de coups, demanda un Prêtre, & dit qu'il vouloit mourir Catholique; mais outre qu'une conversion si brusque a bien peu de vraisemblance, le Vasseur auroit-il oublié dans ce moment qu'il avoit chassé tous les Prêtres de son Isle?

Quoiqu'il en soit, l'assassinat du dernier des Habitans de la Tortuë eût fait plus de bruit dans cette Isle, que n'en fit celui de son Tyran; personne ne se remua, ses deux neveux se saisirent sans aucune opposition de toute l'autorité, qu'il y avoit eüe, & se mirent en possession de tout son bien, comme s'ils eussent recueilli la succession de leur propre Pere. Nouvelle maniere de détester la Tyrannie,

1652.

Ses assassins s'emparent du gouvernement.

1652. rannie, & peut-être la plus capable de toutes, d'en faire concevoir de l'horreur. Mais Thibault & Martin ne jouirent pas long-tems du fruit de leur crime. M. de Poinci ne perdoit point de vûe son dessein de remettre la Tortuë sous l'obéissance, & il avoit donné le Gouvernement de cette Isle au Chevalier de Fontenay, avec des forces capables de réduire le Vasseur, dont il ignoroit encore la triste destinée. Il ne pouvoit pas mieux choisir; Fontenay s'étoit fait une grande réputation dans ses caravanes pour le service de la Religion, & il étoit passé aux Isles de l'Amérique, bien résolu de ne s'y pas moins distinguer contre les Espagnols & les Anglois, qu'il venoit de faire contre les Turcs. Une expedition contre les Calvinistes de la Tortuë, étoit un début assez convenable à un Religieux guerrier; il accepta le Gouvernement de cette Isle, fit ses préparatifs avec beaucoup de diligence, & croyant avoir affaire à le Vasseur, il songea à l'endormir, pour le mieux surprendre. Il fit courir le bruit que l'Armement, qu'il préparoit à Saint Christophle, étoit pour courir sur les Espagnols, & il alla effectivement croiser sur la Côte de Carthage, où il fit quelques prises.

Le Chevalier de Fontenay nommé Gouverneur de la Tortuë, s'en rend maître par composition.

Il se rendit ensuite à l'Ecu, petit Port sur la Côte de Saint Domingue, où il fut joint par M. de Treval, neveu du Commandeur de Poinci. Le Port à l'Ecu est presque vis-à-vis la Tortuë, & M. de Fontenay apprit en y débarquant le changement arrivé dans cette Isle. Il jugea qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit profiter d'une conjoncture si favorable, & les deux Navires s'avancèrent

cerent jusqu'à l'entrée de la Rade, d'où le Canon du Fort les obligea bientôt de s'éloigner. Ils firent alors la même manœuvre, que les Espagnols avoient fait en pareille rencontre, ils allerent mouiller l'Ancre à Cayonne, & ils se préparoient à tenter la descente, lorsque M. de Fontenay reçut une députation, qui termina la Guerre. Les deux Gouverneurs s'étant apperçus que les Habitans n'étoient pas disposés à soutenir un Siege pour leurs intérêts, prirent sagement le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore esperer des conditions favorables; ils offrirent de remettre le Fort au Chevalier de Fontenay, & ne demanderent point d'autre grâce, sinon, qu'on ne les recherchoit point pour le passé, & qu'on leur laisseroit leurs biens. Le Chevalier accorda tout; la Place lui fut remise aussi-tôt, & la nouvelle ne s'en fut pas plutôt répandue à la Côte de Saint Domingue, que tous les Catholiques, qui, pour éviter les mauvais traitemens des Calvinistes, s'étoient retirés de la Tortuë, ou en avoient été chassés par le Vasseur, y retournerent.

M. de Fontenay est le premier, qui se soit intitulé Gouverneur pour le Roi de la Tortuë, & Côte Saint Domingue, ce que tous ses Successeurs ont long-tems continué; depuis même que cette petite Isle a été abandonnée. Il donna ses premiers soins au Rétablissement de la Religion Catholique; il y fit bâtir une Chapelle, & la Messe, qu'on n'avoit point dite dans l'Isle depuis douze ans, y fut célébrée avec beaucoup de solemnité & de dévotion. Le Gouverneur travailla ensuite à aug-

1653. — menter les Fortifications de sa Citadelle , & fit construire deux grands Bastions de pierres de taille , qui environnoient toute la plattforme , & étoient appuyés d'un côté sur une Montagne , qu'on croyoit inaccessible. Alors l'Isle se peupla extraordinairement , & l'on fut bientôt obligé , faute de terrain , d'envoyer une Colonie dans l'Isle de Saint Domingue. Ce fût à la Côte de l'Ouest , que ce premier Effain sorti de la Tortuë se retira , & les nouveaux Colons la préférèrent à celle du Nord , où ils auroient été beaucoup plus à portée d'être secourus par les Boucaniers , parce qu'elle est plus éloignée des habitations Espagnoles. Mais on fut aussi allarmé à San-Domingo de ce nouvel établissement ; que si l'on eût déjà vû les François à la porte de cette Capitale ; & quelques Chaloupes armées furent dépêchées sur le champ , pour chasser les Aventuriers d'un poste de cette importance , avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier. Il y eut effectivement quelques habitations brûlées , mais des Flibustiers & des Boucaniers étant accourus fort à propos au secours de leurs Compagnons , donnerent la chasse aux Espagnols. Alors l'Audience Royale de San-Domingo comprit que , pour se délivrer une bonne fois de ces fâcheux voisins , il falloit aller à la source du mal , s'emparer de l'Isle de la Tortuë , & y laisser des forces capables d'en assurer la possession au Roi Catholique ; & elle songea sérieusement à executer ce dessein.

C'étoit même une nécessité pour eux d'en venir là , s'ils ne vouloient pas voir en peu de tems tomber presque tout leur Commerce dans

dans le Nouveau Monde. La Tortuë étoit devenuë le receptacle de tous les Corsaires, & le nombre de ces Ecumeurs de Mer croissoit tous les jours. Les habitans laissoient leurs Terres en friche pour aller en course; & bien loin que le Gouverneur s'y opposât, il étoit le premier à les y porter; d'où il arriroit que l'Isle se trouvoit quelquefois presque entièrement déserte. Les Espagnols furent informés de ce désordre, & ils prirent leurs mesures pour en profiter, comme ils firent en effet. Un jour que le Gouverneur ne pensoit qu'à se réjouir pour l'arrivée de M. Hotman son Frere; un Boucanier vint troubler la Fête, en disant, qu'étant à la Chasse vers Samana, il avoit été averti qu'on voyoit une Flotte Espagnole, qui prenoit la route de la Tortuë. Sur cet avis, le Chevalier de Fontenay ne perdit pas un moment de tems, & commença par faire faire régulièrement tous les jours l'exercice du Canon, de la Mousqueterie & des Grenades au peu d'Habitans, qui étoient restés dans l'Isle, & il arriva à cette occasion, qu'un jour Thibault ayant voulu lancer une Grenade, elle lui créva dans la main droite, qu'il fallut lui couper. Il n'y eut personne, qui ne reconnût la Justice Divine dans un accident, lequel faisoit perdre à cet assassins la main, dont il s'étoit servi pour commettre un Parricide.

La Flotte Espagnole parut enfin forte de cinq gros Navires & de plusieurs Barques toutes remplies de Troupes & de Provisions, portant 180. Soldats choisis, & commandées par D. Gabriel Rozas de Valle Figueroa. Elle se présenta à l'entrée de la Rade le 10. de

53.
imprudence du Chevalier de Fontenay.

1654.
Les Espagnols attaquent la Tortuë.

1654. Janvier , & le Canon l'en ayant aussi-tôt éloignée , elle alla faire sa descente à Cayonne , & y réussit malgré les efforts de M. Hotman. En effet , la partie étoit trop inégale , & Hotman couroit risque d'être enveloppé , s'il n'eût fort à propos fait retraite , pour occuper une petite Colline , où il pouvoit combattre avec plus d'avantage. Les Espagnols étant tous débarqués , camperent dans une petite plaine , où ils resterent trois jours sans rien entreprendre. Le quatrième jour ils firent un mouvement , pour aller placer une batterie de Canon sur la cime de la Montagne , contre laquelle étoient appuyés les deux Bastions , dont j'ai parlé , & qui dominoit le Fort. L'entreprise étoit hardie , la Montagne étoit escarpée de toutes parts , & les François avoient toujours tellement supposé qu'elle étoit inaccessible , que , quand ils virent l'Ennemi marcher de ce côté-là , ils s'en moquerent ; mais ils furent bien surpris , lorsque du sommet de cette Montagne , une volée de Canon donna tout au travers du Fort , dont il leur fallut abandonner tout le haut. Ils ne perdirent pourtant pas courage , & ils travaillèrent en diligence à un épaulement , qui les mit à couvert du feu de cette Batterie.

Les
François
sont trahis par
un trans-
fuge.

Ce ne fut pas pour long-tems , les Espagnols en ayant dressé un autre à mi-côte qui battoit le Fort d'un bout de l'épaulement à l'autre , Fontenay comprit qu'il étoit perdu , s'il ne venoit à bout d'enclouer le Canon des Ennemis. M. Hotman se chargea de l'entreprise , & il y eût peut-être réussi , s'il n'eût point été trahi. Il étoit parti à trois heures de nuit avec trente fusiliers ; mais il fut prévenu

par

par un malheureux Esclave, qui alla donner avis de son dessein aux Espagnols, de sorte qu'il trouva des gens, qui étoient sur leurs gardes, & un secours, qui leur arrivoit. Il donna dessus tête baissée, renversa tout ce qui se présenta devant lui, & ayant pénétré jusqu'au Magasin des Poudres, il le fit sauter en l'air; mais le nombre des Ennemis grossissant toujours, il fit sa retraite avec tant de bonheur, qu'il ne perdit qu'un homme, & n'en eut qu'un de blessé, laissant seize Espagnols étendus sur la place. Toutefois son retour acheva de faire perdre cœur à la Garnison, & les Espagnols ayant multiplié leurs Batteries, & tuant beaucoup de monde aux Assiégés, la mutinerie se mit dans le Fort. Le Gouverneur faisoit néanmoins toujours bonne contenance, & un des mutins ayant osé lui faire d'un air assés insolent la proposition de se rendre, il lui brûla sur le champ la cervelle avec son Fistolet, en lui disant: *Traître, si j'en suis réduit-là, tu n'en seras pas le témoin.*

1654.

Ce coup étourdit les séditieux, mais ne leur rendit pas le courage, & quoiqu'on sût que les Espagnols, qui avoient cru prendre le Fort d'emblée, commençoient à se rebu-
ter, & songeoient à lever le Siege; un second transfuge les alla avertir de tenir bon, & que les Assiégés seroient bientôt forcés de se rendre. Sur cet avis ils redoublèrent leur feu, & M. de Fontenay, après avoir fait une vigoureuse sortie, qui ne lui réussit pourtant pas, & ayant presqu'autant à craindre du dedans, que du dehors, ne songea plus qu'à obtenir une Capitulation honorable. Il

Il se
rendent
par com-
position.

1654. battit la chamade, & fit ses demandes, qui lui furent toutes accordées. Il sortit ensuite du Fort avec toutes les marques d'honneur, & on lui fit même l'honnêteté de lui laisser emmener dix Negres, qui étoient à lui, & qui n'avoient pas été compris dans la Capitulation. Cette distinction, toute raisonnable qu'elle étoit, causa de la jalousie à quelques Avanturiers, qui eurent l'impudence de l'accuser d'avoir vendu la Place; mais sa réputation étoit trop bien établie, pour être entamée par de pareils discours, & il les méprisa.

Ce que devinrent les François après la perte de l'Isle.

Un Article du Traité conclu avec les Espagnols portoit que les François remettroient à flot deux Navires, qui étoient échoués dans la Rade, & s'embarqueroient dessus pour se retirer, où bon leur sembleroit. Ils y travaillèrent de leur mieux, mais comme l'ouvrage n'avançoit pas assés vite au gré des Victorieux, ceux-ci menacerent les Travailleurs de les passer au fil de l'Epée, si après trois jours tout le monde n'étoit pas embarqué. Ces menaces eurent leur effet, & avant la fin du troisième jour les deux Bâtimens furent en état de partir, mais les Espagnols avoient changé de sentiment. Leur Général avoit déjà renvoyé à San-Domingo ses plus gros Navires, & il ne lui restoit plus que des Barques; il fit réflexion que, s'il laissoit partir les François avant lui, ceux-ci pourroient rencontrer quelques Flibustiers, & avec ce renfort venir l'attaquer. Pour parer à cet inconvenient, il fit deux choses; il voulut avoir des otages, & demanda nommément le frere du Gouverneur, qui ne put le lui re-

refuser; & il obligea les François d'attendre dans la Rade le retour de ces Otages. Tout étant ainsi réglé, il mit à la voile, & dès qu'il fut arrivé à la Capitale, il renvoya les Otages à la Tortuë. 1654.

Alors les François se séparèrent en deux bandes, qui se partagerent sur les deux Bâtimens, dont nous avons parlé. L'un fut abandonné à Thibault & à son Complice, & tout ce qu'il y avoit dans l'Isle de Femmes & d'Enfans, fut embarqué dessus. M. de Fontenay monta l'autre, & son frere s'embarqua avec lui. Après que les deux Assassins eurent long-têms battu la Mer, sans trop-savoir, où ils alloient, ni où ils vouloient aller, ils se déterminèrent enfin à tirer droit au Continent, pour y croiser sur les Côtes, mais deux choses les inquiettoient; leur Navire faisoit eau de toutes parts, & ils avoient des bouches inutiles, qui les affamoient & les embarassoient. Le remede à ce dernier mal n'étoit pas difficile à trouver à des gens du caractère des deux Chefs; aussi ne tarderent-ils pas à l'employer: ils exposèrent leurs Mortes-payes sur deux petites Isles désertes, qu'on appelle les Caïmans, & qui sont à 30. ou 40. lieuës au Nord-Ouest de la Jamaïque, & ces malheureux s'attendoient à y périr bientôt de misere, lorsque la Providence conduisit de ce côté-là un Navire Hollandois, qui les recueillit, & les mena aux petites Antilles. Il ne restoit plus à nos Flibustiers qu'à radouber leur Navire, mais ils jugerent plus à propos de se remonter du premier Bâtiment, dont ils pourroient se saisir, ils firent voiles

— dans cette esperance, & l'on n'a jamais en-
1654. tendu parler d'eux depuis.

Le Che- Le Vaisseau, qui portoit M. de Fontenay,
valier de n'étoit gueres meilleur que l'autre; aussi ne
Fonte- jugea-t-il pas à propos de s'éloigner de la Cô-
nay re- te de S. Domingue. Il entra dans le Port
tourne à la Tor- Margot, où il rencontra un Navire Hollan-
tuë. dois, qui faisoit la traite avec les Boucaniers,
& dont le Capitaine, s'imaginant que son des-
sein étoit de repasser en France, le fournit
abondamment de vivres, & de tous les agrets,
dont son Navire avoit besoin pour un si grand
trajet. Alors Fontenay se voyant assés bien
équipé, proposa à ses gens de retourner à la
Tortuë: il n'y eut personne, qui n'y consen-
tit; quantité de Boucaniers se joignirent à eux,
& tous lui promirent avec serment de ne l'a-
bandonner jamais. Il n'avoit garde de laisser
rallentir cette ardeur, il fit voiles sur le champ,
& alla droit à Cayonne faire sa descente;
quelques Espagnols, qui s'y trouverent, vou-
lurent envain s'y opposer, leur résistance fut
même assés foible, & les François s'étant mis
à les poursuivre, se flattoient d'entrer péle
mêle avec eux dans le Fort; mais ils furent
arrêtés à moitié chemin par une embuscade,
dans laquelle ils auroient infailliblement don-
né, si un Chien ne l'eût éventée. Le Che-
valier de Fontenay y étoit même déjà un peu
engagé, mais il s'en tira en brave homme;
il fit faire une décharge si à propos sur les En-
nemis, que tous prirent tumultuairement la
suite vers le Fort. Il les poursuivit chade-
ment jusqu'à une Fontaine, où il fit alte pour
rafraichir ses gens, qui n'en pouvoient plus
de chaud & de lassitude. La garnison, qui
du

du haut du Fort découvroit ce qui se passoit, crut cette occasion favorable pour rechasser les François jusques dans leur Navire, & fit une sortie: le Chevalier l'avoit prévu, & se tenoit sur ses gardes; de sorte que les Espagnols, qui croyoient le trouver en désordre, furent eux-mêmes surpris, & obligés, après un rude combat, où ils perdirent 40. des leurs, de regagner au plus vite leurs retranchemens.

Un début si brillant sembloit répondre au Chevalier de Fontenay d'un heureux succès de son entreprise, mais il n'avoit point de Canon, & le moyen sans cela de forcer des gens retranchés sur le haut d'un Rocher, & pourvus d'une bonne Artillerie? Son courage & sa résolution lui fit cependant encore surmonter cet obstacle; les Espagnols avoient laissé sur la Montagne voisine le Canon, dont ils s'étoient si heureusement servi pour se rendre Maîtres du Fort, & ils s'étoient contentés de l'enfermer dans une maniere de retranchement fait de Troncs d'Arbres entassés les uns sur les autres, & gardé par un détachement de 50. Hommes. Le Chevalier, qui en fut instruit, ne balança pas à y marcher, & y donna l'assaut en plein midi. Une attaque si brusque étourdit tellement les Espagnols, qu'ils ne rendirent presque point de combat, & furent tous passés au fil de l'épée. Fontenay fit aussi-tôt pointer le Canon contre le Fort, mais la poudre lui manquant absolument, & la Place ayant reçu un secours de 200. Hommes, il se vit dans la cruelle nécessité d'abandonner une entreprise trop heureusement commencée, & trop cou-

1654.

Il est
con-
traint
d'aban-
donner
son en-
treprise.
S. mort.

1654. rageusement poussée, ce semble, pour & choüer ainsi. Il s'en retourna au Port Margot, où plusieurs de ses gens prirent parti, les uns avec les Boucaniers, les autres avec les Flibustiers: pour lui ne se voyant plus en état de rien entreprendre, il passa en France, où il mourut peu de têmes après son arrivée.

1655. Alors les Avanturiers destitués de Chefs ne songerent plus à la Tortuë. Les Boucaniers étoient assés embarassés à se défendre contre la Cinquantaine Espagnole, ceux, à qui la profession d'Habitans convenoit davantage, se retirerent à la Côte de l'Ouest, où l'Établissement commencé dans cette grande Anse, qu'on appelloit alors communément le Cul-de-Sac, se fortifioit peu à peu, malgré l'effort des Espagnols, & les Flibustiers, parmi lesquels il y avoit plus de mélange de Nations, que dans les deux autres corps, se prêterent aux Anglois, qui étoient alors occupés à s'emparer de la Jamaïque, & qui leur eurent en partie l'obligation d'une si belle Conquête. C'étoit d'abord à l'Isle de S. Dominique, que les Anglois en vouloient. Leur Flotte composée de 17. Navires de guerre, & d'un très-grand nombre de Bâtimens de transport, étoit commandée par l'Amiral Pen; & les Troupes de débarquement, qu'on faisoit monter à 10000. Hommes, étoient sous les ordres de Venables; mais le débarquement s'étant fait assés loin de la Capitale, les Espagnols couperent le chemin aux Anglois, & 50. Fusiliers placés dans un Bois, les mirent dans un si grand désordre, qu'ils ne penserent plus qu'à regagner leurs Vaiffeaux, après avoir eu 600. Hommes tués, 300. blessés,

&c

1655.

Les Flibustiers aident aux Anglois à conquérir la Jamaïque.

& 200. pris. On célèbre tous les ans dans cette Capitale une Fête en action de graces pour cette victoire. Mais l'Orage détourné de dessus cette Isle, alla fondre sur la Jamaïque, où il s'en falloit bien qu'on fût autant en état de s'en garantir. Aussi les Côtes & toutes les Habitations de la Campagne furent-elles abandonnées d'abord, & les Anglois, auxquels nos Flibustiers venoient de se joindre, s'y répandirent & s'y logerent sans opposition.

Les Espagnols ne se perdirent pourtant pas encore, mais retirés dans les Montagnes & dans les Forêts, dont ils connoissoient tous les détours, ils tinrent quelque têmes en échec leurs Ennemis. Les Anglois, pour se délivrer d'une si grande inquiétude, s'aviserent de mettre à prix les têtes des Espagnols, & le firent savoir aux Boucaniers François, qui accoutumés à poursuivre les Bêtes dans les lieux les plus inaccessibles, leur parurent fort propres à dénicher les Espagnols de leurs retraites. Les Boucaniers accoururent en effet en grand nombre à la Jamaïque, & firent en peu de têmes un si grand carnage des Espagnols, que le reste n'eut point d'autre parti à prendre que de composer avec les Anglois, & d'évacuer l'Isle, qui est depuis ce têmes-là demeurée à la Couronne d'Angleterre.

Il s'en falloit bien que la Conquête de la Tortuë dédommageât les Espagnols d'une perte aussi considérable, que celle de la Jamaïque, & dont les suites ont été aussi funestes à leurs Colonies; il ne paroît pas même qu'on en ait sù beaucoup de gré au Président de San-Domingo, par les ordres de qui elle fut

1655.

Les Boucaniers donnent la chasse aux Espagnols dans cette Isle.

Le Président de S. Domingue décapité à Seville.

1655. faite, & à qui je n'ai pû verifier, si l'Espagne ne fut pas encore redevable de sa dernière victoire sur les Anglois. Ce qui est certain, c'est que deux ans après l'évacuation de la Tortuë par les François, ce Président eut la tête tranchée à Seville, pour avoir souffert dans son Isle la traite de deux Nègres Hollandois. Il ne lui servit de rien d'avoir prouvé qu'il avoit eu les Nègres à très-vil prix, qu'il n'en avoit permis la vente, que sous promesse qu'ils serviroient à l'expédition de la Tortuë, & qu'effectivement sans le secours de ces Esclaves l'Isle seroit demeurée entre les mains des François, puisqu'il étoit par leur moyen qu'on avoit monté le Canon sur la Montagne, qui commandoit le Fort. Il est assés surprenant que l'expérience de plus d'un siècle, n'eût point encore ouvert les yeux au Conseil des Indes, sur la véritable cause du déperissement de la première de leurs Colonies, qui n'étoit autre chose, que l'interdiction du Commerce avec les Etrangers; ou bien il faut dire que les Rois Catholiques ont, pour laisser une Isle autrefois si riche dans l'état d'indigence, où nous la voyons, des raisons, qu'on ne peut voir, que quand on a pénétré dans toute la profondeur de leur politique.

1659. Quant à ce qui regarde les affaires des François dans ces quartiers-là, elles demeurèrent dans la situation, que j'ai dite jusques vers la fin de l'année 1659. qu'un Gentilhomme Perigordin, nommé *Jeremie Deschamps*, Sieur de *Moussac* & du *Rausset*, passa dans l'Amérique, pour reconquerir la Tortuë sur les Espagnols. Il avoit fait ses préparations

Les
François
pensent
à recon-
querir la
Tortuë.

paratifs de longue main, puisque dès l'année 1657. il avoit obtenu du Roi, le Brevet de Gouverneur & de Lieutenant Général pour sa Majesté dans l'Isle de la Tortuë; aussi ses mesures furent-elles très-bien prises. Au reste il est difficile de voir un point d'Histoire plus défigurés, que l'est celui-ci, par la plupart de ceux, qui l'ont traité. Le P. du Terre prétend que les Espagnols ayant abandonné la Tortuë, un Gentilhomme Anglois nommé Eliazouïard, alla s'y établir avec sa famille, & 10. ou 12. Soldats; que plusieurs Anglois & quelques François s'étant joints à lui, il en forma une Colonie d'environ cent ou six-vingts Hommes, qui le reconnoissoient pour leur Chef, mais à la maniere de ces gens-là, c'est-à-dire, à condition qu'il leur laisseroit une liberté entiere de faire ce qu'ils voudroient; que dans le têmes qu'il se flattoit d'avantage de voir prospérer de plus en plus son Isle, & qu'il croyoit son Etablissement inébranlable, étant autorisé d'une Commission en bonne forme du Gouverneur de la Jamaïque, le Sieur *du Rossét*, Gentilhomme de Perigord, qui avoit été habitant de la Tortuë sous M. le Vasseur, & le Chevalier de Fontenay, sollicita & obtint du Roi une Provision de Gouverneur des François dans cette Isle; que dans la crainte qu'Eliazouïard ne s'opposât à sa reception, il passa en Angleterre, où il avoit des amis, & obtint un ordre du Parlement, pour le Gouverneur de la Jamaïque, par lequel il étoit enjoint à cet Officier de le faire reconnoître dans la qualité, que j'ai dit, à condition que les Anglois demeureroient dans leurs quartiers, comme il se pra-

1659. tiquoit à S. Christophle; que du Rossét muni de cette piece, se rendit à la Jamaïque; & que sur la fausse nouvelle, qu'eut Eliazouïard, que le Général Anglois avoit expédié un ordre, en vertu duquel il faudroit qu'il sortît de la Tortuë, ou qu'il se résolut à y reconnoître un François pour son Gouverneur, il se trouva fort embarrassé; qu'après avoir balancé quelque têmes sur le parti, qu'il devoit prendre dans une si fâcheuse conjoncture, il enleva une Barque, qui appartenoit à un nommé la Ronde, & se réfugia avec tous ses effets dans la Nouvelle Angleterre: qu'à peine il étoit parti de la Tortuë, que du Rossét y arriva, & trouva que les François s'en étoient rendus les Maîtres, y avoient abattu le Pavillon d'Angleterre. & arboré celui de France. Que peu de têmes après le nouveau Gouverneur fut attaqué d'une maladie, qui l'obligea de changer d'air; qu'il se transporta au Cul-de-Sac de S. Domingue, laissant le Sieur de la Place son Neveu, pour commander à la Tortuë; qu'un Gendre d'Eliazouïard voulut profiter de son absence, pour remettre cette Isle sous la domination Angloise, mais qu'il manqua son coup, fut fait Prisonnier par la Place, avec tous ceux, qui l'avoient suivi, & renvoyé à la Jamaïque, d'où il étoit parti. Que du Rossét ne pouvant recouvrer sa santé dans l'Amérique, passa en France; que la Place craignant d'être attaqué de nouveau par les Anglois, fit réparer l'ancienne Forteresse de le Vasseur, qu'on nommoit communément la Roche, & y fit ajoûter une Tour, sur laquelle il mit quatre pieces de Canon; que quelque têmes après des Ha-
bi-

bitans de la Tortuë étant allé à la Jamaïque, persuaderent au Gouverneur que l'on ne pouvoit plus souffrir dans leur Isle la domination Françoisé, & que s'il vouloit y envoyer des Troupes, elles n'y trouveroient aucun obstacle à y faire reconnoître le Roi d'Angleterre pour Souverain; que le Gouverneur chargea de cette Commission le Colonel Bari, à qui il recommanda sur toutes choses de n'user d'aucune violence; & de déclarer aux Habitans de la Tortuë, qu'il ne vouloit recevoir que des hommages volontaires; que Bari leur ayant fait cette proposition, elle fut reçûë avec de grandes risées; que ce Capitaine retourna à la Jamaïque chargé de honte & de confusion. Enfin qu'en 1664, M. du Rossét étant à Paris, & se disposant à retourner à la Tortuë, fut arrêté & mis à la Bastille par ordre du Roi, qu'on n'en a jamais bien su la raison, qu'on en devina plusieurs, & que la plus vrai-semblable fut, que Sa Majesté ayant cédé à la Compagnie des Indes Occidentales, le Commerce & la propriété du Continent, & des Isles de l'Amérique, on craignoit que du Rossét, s'il retournoit à la Tortuë, ne s'opposât à ce que cette Compagnie s'y établit, & qu'effectivement il avoit été élargi après le départ des Vaisseaux de la Compagnie, laquelle fut obligée de lui donner 16000. liv. de dédommagement.

Un Auteur moderne, connu par le talent, qu'il a de rendre interessant le récit des plus petites choses, & par une merveilleuse fécondité sur des sujets assés stériles, trouve bien peu de vrai-semblance, beaucoup de contradiction & d'anachronismes dans le récit,

1659.

Le P.
Labar,
Voyage
aux Isles
de l'A-
meri-
que.

1660. cit, que je viens de rapporter, & dit qu'il n'y reconnoît point l'exacritude ordinaire de son Confrere. Selon lui, le Gentilhomme Perigordin se nommoit *du Rossy*, étoit fort connu & fort aimé des Boucaniers de la Côte de S. Domingue, & avoit été pendant plusieurs années leur Compagnon de Chasse & de Course. Ce brave, ajoute-t-il, ne pouvant souffrir que la Tortuë demeurât plus long-têms entre les mains des Espagnols, partit de France pour les en chasser, & alla prendre Terre à l'Isle de S. Domingue, où il eut bientôt assemblé 600. Hommes bien armés, & aussi résolus que lui à ne pas laisser un Espagnol dans la Tortuë. Comme l'esperance du succès de son entreprise étoit principalement fondée dans la surprise; il fit ses préparatifs avec un grand secret, & tout étant disposé, il s'embarqua avec tout son monde dans des Canots. Il détacha ensuite cent Hommes, pour aller débarquer au Nord de la Tortuë, qu'on avoit crû jusqu'alors inabordable, & qui l'est en effet à tout autre Bâtiment, qu'à des Canots. Aussi nos Aventuriers firent leur descente sans aucune opposition; ils grimperent ensuite de Rocher en Rocher, & arriverent, sans avoir été aperçus, au sommet de la Montagne, qui dominoit la Roche, & où la batterie de Canons, qu'y avoient montée les Espagnols, étoit encore gardée par un détachement de Soldats. Il étoit nuit, nos gens trouverent les Soldats endormis, & il ne s'en sauva pas un seul. Du Rossy averti de ce succès par un signal, dont on étoit convenu, s'approcha de la Rade avec le gros de son armée; le Gouverneur de son côté,

côté, réveillé au bruit, qui se faisoit sur la Montagne, envoya des Soldats pour s'informer de ce que c'étoit : ces Soldats donnerent dans une embuscade, qui leur avoit été dressée, par une autre Troupe de François, lesquels avoient fait leur débarquement à la pointe de l'Isle. La résistance des Espagnols fut des plus foibles, plusieurs furent tués d'abord, & le reste se mit aussi-tôt à fuir vers la Roche : nos gens les suivirent, & entre-
 rent avec eux dans la Place, firent main basse sur la Garnison, & le Gouverneur eut bien de la peine à gagner le Donjon avec un très-petit nombre des siens. Il n'étoit pas en état de s'y défendre long-têms, il prit le parti de capituler, & il obtint d'être transporté à l'Isle de Cuba. M. du Rossy fut aussi-tôt reconnu pour Gouverneur ; l'Isle se repeupla bientôt, les Boucaniers recommencerent à y venir vendre leurs Cuirs, & les Flibustiers à y amener leurs prises. Le nouveau Gouverneur n'abusa point de l'autorité, que les Avanturiers lui avoient déferée volontairement, & qui dans le fond ne s'étendoit pas fort loin, il vécut paisiblement avec eux jusqu'en 1663. qu'une maladie l'obligea de repasser en France, & de leur consentement il leur laissa pour Commandant, pendant son absence, le Sieur de la Place son neveu. La nouvelle Compagnie que le Roi établit au mois de Mai de l'année suivante, ne jugeant pas à propos de se servir du Sieur du Rossy, & appréhendant que, s'il retournoit à la Tortue, il n'y ameûtât les Avanturiers contre elle, obtint du Roi de le faire arrêter & mettre à la Bastille. Elle composa ensuite avec lui, & moy-
 1660

1660. yennant la somme de 16000. livres, il ceda tous ses droits. La Compagnie envoya aussi-tôt à la Tortuë M. d'Ogeron, qu'elle avoit demandé au Roi pour Gouverneur, & lorsqu'on fut qu'il étoit en possession de la Roche, du Rossy fut élargi.

Quel fut le succès de cette entreprise.

Une troisième Version, laquelle est de l'Auteur des Memoires, qui m'ont été envoyés de Saint Domingue, & que j'ai pris la liberté de ne pas suivre scrupuleusement en tout, pour des raisons, que j'ai rapportées ailleurs, s'accorde assés avec la seconde, pour la maniere, dont la Tortuë fut reprise sur les Espagnols, & appelle aussi *du Rossy* le Heros de cet Episode. Elle va même plus loin, & elle ajoute que c'est ce même du Rossy, qui s'étoit comporté si lâchement à l'attaque de l'Isle Saint Christophle. Cet Officier, si on en croit l'Auteur de cette Version, eut à la Bastille tout le têmes de réfléchir sur l'infâmie, dont il s'étoit couvert, & la honte, qu'il en conçut, lui inspira un desir ardent d'effacer la tache, qu'il avoit faite à son nom, fallût-il y employer jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il entreprend de reconquerir la Tortuë.

Après avoir enfanté bien des projets pour rétablir son honneur, il s'arrêta à celui de reconquerir la Tortuë sur les Espagnols, & il espera d'en venir à bout avec les seuls Boucaniers de Saint Domingue. Il partit pour cette Isle sur un Navire, qui alloit y négocier des Cuirs, & alla prendre terre au Port Margot. Là, il reconnut quelques-uns des plus anciens Avanturiers, qui se souvinrent aussi de l'avoir vû à Saint Christophle, & il les fit inviter à un grand repas, où ils se trouverent

en

en grand nombre. Lorsque le Vin & l'Eau-
de-Vie leur eurent un peu échauffé la tête, 1660.
il leur proposa la Conquête de la Tortue; &
comme le Vin empêche les réflexions, &
leve les plus grandes difficultés, la proposi-
tion fut acceptée avec joye, il n'y eut aucun
des Conviés, qui ne donnât à du Rosséy sa
parole de le suivre partout, & la promesse
fut même confirmée par serment. L'affaire
une fois engagée, les Boucaniers n'étoient pas
gens à se dédire, ils persuaderent même à
quantité d'autres de leurs Compagnons d'être
de la partie, & du Rosséy se vit en peu de
jours à la tête de 400. Hommes, sur lesquels
il crut pouvoir compter.

Il jugea néanmoins qu'il devoit fonder tou- Il en
te l'espérance d'un heureux succès de son ex- vient à
pédition sur la surprise, & par conséquent bout.
que le secret & la diligence lui étoient égale-
ment nécessaires. Ainsi, sans attendre de nou-
veaux secours, qui pouvoient lui venir des
autres quartiers, il s'embarqua avec ses 400.
Boucaniers, & alla mouiller au Port de Paix,
d'où il envoya cent Hommes débarquer au
Nord de la Tortue; il leur donna ordre de
s'y tenir cachés jusqu'à l'entrée de la nuit, &
d'aller ensuite à la faveur des ténèbres s'em-
parer de la Montagne, où j'ai dit que les Espa-
gnols avoient un retranchement & du Ca-
non: & cela fut executé avec autant de bon-
heur, que de résolution. Nos Aventuriers
après avoir franchi des précipices, que jamais
homme n'avoit encore osé regarder de près,
se trouverent au point du jour à l'entrée du
retranchement, & presque tous ceux, qui le
gardoient, furent égorgés, avant que d'avoir
pû

1660. pû se reconnoître. Le bruit de cette attaque, & les cris des mourants s'étant fait entendre dans le Fort, on crut que les Soldats s'y battoient entre eux, & l'on y courut tumultuairement, pour tâcher d'appaier ce prétendu désordre. Alors du Rossy, qui pendant la nuit avoit fait sa descente du côté du Sud, & s'étoit glissé, sans être apperçu, entre la Montagne & le Rocher, sur lequel étoit bâti le Fort, se mit entre cette Place, & ceux, qui venoient d'en sortir, les obligea de se rendre à discretion, & rabattant aussi-tôt sur le Fort, où il étoit resté peu de monde, il y entra sans presque aucune résistance. Tout ce que la Garnison put obtenir, ce fut de se retirer la vie sauve, où elle jugeroit à propos.

Il re-
tourne en
France
& re-
vient
mourir
miséra-
ble à la
Tortue.

Du Rossy, après une si belle Conquête, qu'il devoit uniquement à sa valeur & à sa bonne conduite, s'appliqua à mettre la Tortue en état de ne rien craindre, & il y réussit de telle sorte, que depuis ce têmes-là les Espagnols n'ont fait pour y rentrer que d'inutiles efforts. Elle fut bientôt toute peuplée d'Habitans, qui se soumirent sans peine à du Rossy, du moins par provision, & jusqu'à ce que la Cour l'eût nommé Gouverneur; car personne ne doutoit que Sa Majesté ne lui fit cette grace, qu'il avoit, ce semble, si bien méritée. Mais leur attente fut trompée, le Roi refusa constamment de confirmer leur choix. Du Rossy crut que ses amis le servoient mal, & passa en France, pour y solliciter lui-même, ce qu'il ne pouvoit pas comprendre, qu'on fit difficulté de lui accorder. Ses poursuites furent

furent inutiles, & tout ce qu'il gagna, en s'y opiniâtrant pendant sept ans entiers, fut de manger son bien jusqu'au dernier sol. N'ayant plus rien, il retourna à la Tortuë, où il se vit presque réduit à mandier son pain, & où il est mort misérablement. On n'a pû découvrir, ajoute l'Auteur de mes Mémoires, les raisons, que la Cour avoit eues de traiter avec tant de dureté un homme, qui avoit si bien réparé sa faute, qu'on pourroit souhaitter de trouver souvent des lâches de ce caractère.

En partant pour France, il avoit laissé le commandement de la Tortuë au Sieur de la Place son Neveu, & la Cour, avant que d'y envoyer un Gouverneur, donna à cet Officier tout le têmes de faire voir que personne n'étoit plus propre que lui à remplir ce poste. Il gouverna avec une intégrité, une modération, un désintéressement, qui lui gagnèrent généralement tous les cœurs; & comme sa réputation lui attiroit tous les jours de nouveaux Habitans, il fallut songer à envoyer des Colonies à l'Isle de Saint-Domingue. Il fit lui-même défricher auprès du Port de Paix, un assez grand terrain, & la prise d'un vaisseau chargé de Negres, que firent peu de têmes après quelques Plibustiers, ayant mis les Habitans en état d'avancer les travaux, il se commença en plusieurs endroits des Etablissemens, qui en peu de têmes devinrent très-considérables.

Il est certain que nulle de ces Versions n'est exacte. En premier lieu, le dernier Conquerant de la Tortuë ne se nommoit ni *du Rosses*, ni

1660.

Le
Sieur de
la Place
Com-
mandant
de la
Tortuë.
Sa bonne
condui-
te.

1659.

ni 1664.

— ni du *Rossey*, mais du *Rausset*. En second lieu, ce ne furent pas les Avanturiers, qui le choisirent pour leur Gouverneur, puisque plus de deux ans avant qu'il passât en Amérique, pour la Conquête de la Tortuë, il avoit reçu du Roi les Provisions de ce Gouvernement. Ces deux faits sont incontestablement prouvés, par le Contrat passé entre lui & la Compagnie des Indes Occidentales le 15. Novembre 1664. dont j'ai vû l'original, qui est au dépôt de la Marine. Il y est nommé *Jéremie Deschamps Sieur du Rausset*, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi de l'Isle de la Tortuë, conquise par lui. Il y est expressément marqué que le Roi lui en avoit donné le Brevet en 1657. qu'il étoit détenu à la Bastille, lorsqu'il fit son accommodement avec la Compagnie, & qu'il fut mis en liberté pour passer le présent Acte; que la Compagnie s'obligea à lui donner 15000. livres, pour ses droits, & cent pistoles de gratification à *Frederic Deschamps son Neveu*, (c'est le Sieur de la Place, qui commandoit actuellement à la Tortuë,) mais que l'entier payement ne se feroit point que *Bertrand d'Ogeron*, Ecuyer Sieur de la Bouëre, Porteur des Ordres de la Compagnie, n'eût pris possession de la Tortuë. Dans le têmes que j'écrivois ceci, j'ai découvert la Commission de Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi dans l'Isle de la Tortuë, & autres dépendances en l'Amérique, pour *Jéremie Deschamps*, Sieur de *Moussac* & du *Rausset*; elle est du mois de Decembre 1656. le jour est en blanc.

Ces faits supposés certains, comme ils le sont

font en effet, il paroît plus que vrai-semblable que la Version du P. du Tertre est fautive en tous ses points, que la Tortuë fut conquise par M. du Rauffet, à peu près de la manière, dont il est raconté dans les deux dernières Versions, entre lesquelles il n'y a point sur cela de différence essentielle : que ce Gentilhomme avoit eu beaucoup de part à la Conquête de la Tortuë sur les Espagnols par le Vasseur, sa Commission, disant en termes formels : *Vu votre experience & votre valeur, dont vous nous avez donné de si notables preuves en la reprise des mêmes Isles*; enfin, que le du Rauffet de la Tortuë, n'est point le du Rossy de S. Christophle, lequel en 1660. n'auroit pû gueres avoir moins de 90. ans, puisque dans la Commission, qu'il obtint du Cardinal de Richelieu en 1626. conjointement avec M. d'Enambuc, pour établir une Colonie Françoisise dans les Antilles de l'Amérique, il est dit, que depuis 15. ans, ces deux Capitaines travailloient à chercher un endroit commode, pour faire un pareil Etablissement. Il faut encore retrancher de la troisième Version le refus, qu'on fit à la Cour de donner le Gouvernement de la Tortuë à celui, qui l'avoit si glorieusement conquise, puisqu'il avoit la Commission plus de deux ans avant la Conquête, & il n'est nullement vraisemblable qu'il soit venu mourir de faim à la Tortuë, où il est même à présumer qu'on ne lui a pas permis de retourner.

Quoiqu'il en soit, la Tortuë, dont la Côte de S. Domingue suivoit assés la fortune, quoique sans beaucoup de subordination; la Tortuë, dis-je, étant revenuë de quelque manière

1660.

1664.

1660.

1665.

niere que cela soit arrivé, au pouvoir des
 1660. François, qui ne l'ont plus perduë depuis, &
 la Compagnie des Indes Occidentales, à qui
 1665. le Roi l'avoit concedée, ayant remboursé du
 M. d'O. Rauffet des droits, qu'il y avoit, fondés sur
 Gouver- la Conquête, qu'il en avoit faite, proposâ à
 neur de sa Majesté pour Gouverneur Bertrand d'Oge-
 la Tor- ron Sieur de la Bouëre, Gentilhomme Ange-
 tuë. vin, ancien Capitaine dans le Regiment de
 la Marine; & la Commission lui en fut ex-
 pediée au mois de Fevrier 1665. Il étoit ac-
 tuellement à la Côte de S. Domingue, &
 ayant reçu ses Provisions, il se rendit à la
 Tortuë le 6. de Juin de la même année. Il
 étoit muni d'une Lettre de Cachet pour le
 Sieur de la Place, par laquelle il étoit ordon-
 né à cet Officier de le faire recevoir pour Gou-
 verneur. La Place obéit sur le champ, &
 fit même les choses de très-bonne grace. Il
 mit tous les Habitans sous les armes; leur
 déclara les ordres du Roi, & se démit du
 Commandement. Les Provisions de M. d'O-
 geron furent ensuite luës publiquement, &
 les Habitans le reçurent pour le Gouverneur,
 promirent foi, fidelité & hommage au Roi &
 à la Compagnie des Indes, sous ses Ordres,
 & cette cérémonie se termina par de grandes
 acclamations, & des cris redoublés, de VIVE
 LE ROI. Mais l'évenement que je viens
 de raconter, pouvant être regardé comme
 l'époque de l'Etablissement de la Colonie
 Françoisë de S. Domingue, & le nouveau
 Gouverneur pouvant passer pour en être le
 Pere, & le veritable fondateur; je crois qu'a-
 vant que de m'engager plus avant dans le ré-
 cit des choses, qui se passerent sous son Gou-
 ver-

vernement, je dois donner une idée générale de l'Etat, où se trouvoit alors l'Isle de S. Domingue, tant par rapport aux Espagnols, que par rapport aux François. 1660. 1665.

On comptoit en 1665. dans l'Isle de S. Domingue, environ 14000. Espagnols, Métifs, & Mulâtes libres, & l'on prétendoit que le nombre des Esclaves étoit plus grand. Outre cela à 7. lieuës de la Capitale, il y avoit environ 1200. Negres fugitifs, qui s'étoient cantonnés & retranchés sur une Montagne presque inaccessible, & qui faisoient contribuer tout le Pays, & la Ville même. Il y avoit dans cette Ville 500. Maisons; on l'avoit fermée de murailles depuis la dernière tentative des Anglois, & elle étoit défendue par trois Fortereſſes. La principale étoit l'ancienne, dont j'ai parlé ailleurs, laquelle est sur la pointe de terre, que forme l'embouchure du Fleuve Ozama dans la Mer, & qui subsiste seule aujourd'hui. Elle étoit, selon un Memoire de ce têmes-là, composée de Tours, & bâtie sur un Roc escarpé, garnie de 24. pieces de Canon par le bas, avec une platte-forme bien munie d'Artillerie. Après San-Domingo ce qu'il y avoit de meilleur dans la partie Espagnole de l'Isle, c'étoit Sant-Yago. Cette Ville étoit habitée par des Marchands & des Orfevres; il y avoit peu d'années que des François l'avoient pillée ayant débarqué sous pavillon Anglois, à Puerto-di Plata, dont elle est éloignée de 14. lieuës, & il y a bien de l'apparence que c'est de cette action, dont parle le P. du Tertre, & qu'il place sous le prétendu Gouvernement de son

Capitaine Eliazouïard Anglois. Voici le fait
 1660. en peu de mots.

1665. Dix à douze François s'étant embarqués à
 la Tortuë sur le Navire d'un Flamand pour
 aller à S. Christophlé, ou aux Isles voisines,
 furent rencontrés par un Navire de Guerre
 Espagnol, dont le Capitaine lui demanda ce
 qu'il portoit: celui-ci répondit qu'il portoit
 quelques François aux Isles du Vent. Aussitôt
 ce Commandant lui ordonna de les lui livrer,
 ce qu'il ne fit, qu'après s'en être long-
 têmes défendu, & à condition qu'on les traiteroit
 bien. Le Castillan le promit avec serment,
 mais les deux Navires ne furent pas plutôt
 séparés, que le Castillan prit la route de
 Monte-Christo, mit tous les François à terre,
 & les fit arquebuser, à la réserve d'une
 femme & d'un petit garçon, qui se sauva sous
 la robe d'un Religieux. Les gens de la Côte,
 (on appelloit ainsi ceux des Avanturiers,
 qui frequentoient l'Isle de la Tortuë & les
 Côtes de S. Domingue,) n'eurent pas plutôt
 appris cette nouvelle, qu'ils résolurent de s'en
 venger d'une maniere éclatante, & quelque
 têmes après se trouvant réunis au nombre de
 4. à 500. & fortifiés par l'arrivée d'une
 Frégatte de Nantes; ils formerent le dessein
 de piller Sant-Yago.

Ils commencerent par se munir d'une
 Commission Angloise. Le P. du Tertre dit que
 ce fut Eliazouïard, qui la donna. Ils s'embarquerent
 ensuite au nombre de 400. partie dans
 la Frégatte de Nantes, que le Capitaine fut
 contraint de leur prêter, & partie sur quelques
 autres Bâtimens, qu'ils rencontrerent à
 la Côte, ayant choisi un nommé de l'Isle pour
 Com-

Ven-
 geance
 qu'enti-
 rent les
 Avantu-
 riers.

Commandant, & lui ayant donné trois Lieutenans, qui furent Adam, Lormel & Anne le Roux. Ils débarquerent à Puerto-di-Plata, le Dimanche des Rameaux de l'année 1659. & se mirent aussi-tôt en marche vers Sant-Yago. Ils se trouverent la nuit du Vendredi Saint auprès de la Ville, firent leur attaque avant le jour, & ayant passé sur le ventre à ceux, qui se présenterent les premiers devant eux, ils coururent droit au logis du Gouverneur, qu'ils surprirent dans son lit. Il eut néanmoins le loisir de se jeter en bas, & entendant parler François, il dit à nos braves, qu'il s'étonnoit que des Sujets du Roi très-Chrétien le vinssent attaquer vû qu'il avoit des nouvelles d'une cessation d'armes, & que la paix étoit sur le point de se conclure entre les deux Couronnes. Ils répondirent qu'ils avoient Commission Angloise, lui reprocherent toutes les cruautés, que lui & d'autres Gouverneurs de sa Nation ne discontinuoient point d'exercer sur les François, & lui dirent de se préparer à la mort, à moins qu'il ne leur donnât soixante mille écus pour sa rançon. Il les promit, & en paya sur le champ une partie en Cuirs. Le pillage de la Ville dura 24. heures, & rien ne fut épargné; nos Corsaires enleverent jusqu'aux Cloches, aux ornemens des Eglises & aux Vases Sacrés; mais ils épargnerent l'honneur des Femmes, & ils étoient convenus entre eux que, quiconque seroit convaincu d'avoir fait la moindre violence au Sexe, perdrait le profit de son voyage.

Après qu'ils se furent bien rafraîchis, ils reprirent le chemin de la Mer, chargés d'un

1660.
|
1665.

Ils sont
attaqués
au re-

butin considerable, & emmenerent avec eux
 1660. le Gouverneur & quelques-uns des princi-
 | paux Habitans de Sant-Yago, de qui ils pré-
 1665. tendoient bien tirer de grosses rançons. Mais
 tour, & comme Pallarme avoit été donnée à 10. ou
 se dé- 12. lieuës à la ronde, il s'assembla en peu de
 fendent jours un corps de mille Hommes, qui leur
 bien. dressa une embuscade sur le chemin. Ils y
 donnerent, & les Espagnols ne doutoient
 point que la surprise jointe à l'avantage du
 lieu & du nombre, ne leur donnât une vic-
 toire aisée. Ils se tromperent; les François
 qui tiroient tous excellemment, & qui ne se
 perdirent point, ne manquerent pas un coup,
 tuerent plus de cent Espagnols, & des Prin-
 cipaux; en blessèrent un plus grand nombre
 encore, & après deux heures de combat,
 obligerent le reste à s'éloigner. Ce n'étoit
 pourtant que pour respirer, que ceux-ci se
 retirèrent du combat, & ils y retournerent
 peu de têmes après, bien résolus de vaincre
 ou de périr; mais les François leur ayant fait
 voir le Gouverneur de Sant-Yago & leurs
 autres Prisonniers, leur firent dire que, s'ils
 tiroient un seul coup, ils les verroient égor-
 ger à leurs yeux, & trouveroient ensuite des
 gens, qui vendroient bien chèrement leur
 vie. Cette menace eut son effet; les Espa-
 gnols prirent le parti de se retirer; nos Avan-
 turiers continuerent tranquillement leur mar-
 che jusqu'à la Mer, où ayant inutilement at-
 tendu quelques jours la rançon de leurs Pri-
 sonniers, ils les renvoyerent sans leur faire de
 mal, & regagnerent heureusement la Tor-
 tuë.

Etablis-
semens

Il paroît assés par le récit de cette expédi-
 tion,

tion, que ce second poste des Espagnols dans l'Isle de S. Domingue étoit dès-lors très-peu de chose, & sans presque aucune défense. Les autres n'étoient que de très-petites Bourgades routes ouvertes, & extrêmement pauvres. Nous donnerons à la fin de cet Ouvrage une description détaillée de l'état présent de cette Colonie, tirée d'un Mémoire, dont il ne m'est pas possible de révoquer en doute l'exactitude & la justesse: ce que je n'oserois dire aussi affirmativement de celui, que j'ai suivi dans la description, que je viens de faire de San-Domingo. Les Etablissmens François ne faisoient que commencer, & à les prendre en eux-mêmes, le meilleur ne valoit pas le moindre de ceux des Espagnols. Dans la Tortuë, qui étoit le quartier général, & la Métropole de cette Colonie naissante; on ne comptoit que 250. Personnes, & ils n'y faisoient que du Tabac. Au Port Margot, qui est à 7. lieuës, il y a un petit Îlot, lequel a une demie lieuë de tour, où il y avoit 60. Hommes, & il pouvoit bien y en avoir 80. ou 100. dans la grande terre. M. d'Ogeron avoit une habitation en ce lieu-là. J'ai dit que le Sieur de la Place avoit commencé à défricher le Port de Paix vis-à-vis la Tortuë, mais c'étoit encore bien peu de chose, que ce commencement d'habitation, & il y a même bien de l'apparence que ce Gentilhomme ne resta pas dans la Colonie, après en avoir perdu le commandement. Il n'y avoit à la bande de l'Ouest, qu'un seul Etablissement, & c'étoit celui de Leogane. Les Hollandois en avoient chassé les Espagnols; mais ils ne s'y étoient point établis, & c'étoit un des en-

droits de l'Isle, où nos Boucaniers se refugioient plus ordinairement alors, quand ils étoient poursuivis par la Cinquantaine: nous y avions au moins 120. Hommes, dont la moitié étoit aux gages de M. d'Ogeron.

Mais la Colonie Françoisé pouvoit être regardée comme un Arbrisseau planté dans une bonne terre, où il a pris racine, & où il croît & se fortifie de jour en jour, d'une maniere sensible; au lieu que la Colonie Espagnole étoit comme un arbre, qui est sur le retour, & ne prend plus de nourriture, l'accroissement de l'une & la décadence de l'autre eurent des progrès d'autant plus rapides, que celle-ci n'avoit gueres pour se soutenir que ses propres forces, presqu'entièrement épuisées, au lieu que celle-là étoit soutenue de deux Corps, qui avec ses Habitans composoient cette République formidable d'Avanturiers, laquelle donnoit déjà bien de la jalousie aux Espagnols des Indes, & fit bientôt trembler les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. Les deux Corps, dont je parle, étoient celui des Boucaniers & celui des Flibustiers. Le premier étoit alors sans contredit le plus considerable; il étoit d'environ 3000. Hommes, & les Espagnols, qui le regardoient comme le principal appui d'une Puissance, laquelle prétendoit s'élever sur leurs ruines, s'attachèrent surtout à le détruire. Pour comprendre tout ce qui se passa d'intéressant dans cette guerre, il sera bon de bien connoître quels Hommes c'étoient que ces Boucaniers, quelle étoit leur maniere de se loger, de se vêtir, de chasser, & de s'armer; les mesures qu'ils prenoient pour se défendre

de

de leurs Ennemis, car rarement attaquoient-ils, quand ils n'y étoient pas forcés, & dans quels endroits ils avoient placé leurs principaux Boucans. 1660. 1665.

Ces Boucans, ainsi que je l'ai déjà remarqué, consistoient en de petits champs défrichés, où il y avoit des clayes pour faire boucaner la Viande, un espace pour étendre les cuirs, & des barraques, qu'ils nommoient *Aioupas*, nom emprunté des Espagnols, & qui originairement venoit des naturels du Pays. Ils étoient là précisément à couvert de la pluie, & des ardeurs du Soleil; & le vent, qui y entroit de toutes parts, les rafraîchissoit agréablement. Comme ils n'avoient ni femmes ni enfans, ils s'associoient toujours deux ensemble, se rendoient mutuellement tous les secours, qu'un Pere de famille peut trouver dans son domestique, vivoient dans une parfaite communauté de biens, & tout demouroit, à celui qui survivoit à l'autre; ils appelloient cela *s'emmatelotter*, & ils se donnoient réciproquement le nom de *Matelot*, d'où est venu la coutume de nommer *Matelotage* toute sorte de société, que des particuliers font ensemble, pour faire valoir en commun leurs interêts. Au reste ils en usoient entre eux avec beaucoup de droiture & de franchise; c'eût été un crime, que de rien tenir sous la cief & l'on auroit été irrémissiblement chassé du Corps pour le moindre larcin: mais la tentation n'en venoit point, & tout étoit commun, non seulement entre Matelots, mais encore entre tous les Boucaniers; ce qu'on ne trouvoit pas dans son coffre, on l'alloit chercher dans celui de son voisin, il

Descrip-
tion des
Bouca-
niers.
Leurs
Boucans,
leur ma-
niere de
vivre.

— falloit seulement lui en demander la permission, & il eût été deshonoré, s'il l'eût refusée; ainsi il n'y avoit point dans cette République de mien & de tien, par conséquent il y survenoit peu de démêlés; que s'il arrivoit quelques differents entre des Particuliers, les amis communs travailloient sur le champ à les raccommo-
 1660. & la paix étoit bientôt faite.
 1665.

Leurs
Loix &
leur Re-
ligion.

De Loix, les Boucaniers n'en reconnois-
 soient point d'autres, qu'un assez bizarre as-
 semblage de conventions, qu'ils avoient fai-
 tes entr'eux, & dont ils avoient formé une
 Coutume, qu'ils regardoient comme la regle
 Souveraine. A tout ce qu'on y pouvoit op-
 poser ils répondoient froidement, ce n'est
 pas l'usage de la Côte; & ils fondoient leur
 droit d'en user ainsi, sur ce qu'en passant le
 Tropique ils avoient reçu un Baptême, qui
 les affranchissoit, disoient-ils, de toute obli-
 gation contractée antécédemment à cette cé-
 rémonie marine. Ils dépendoient assez peu
 du Gouverneur de la Tortuë, & ils se con-
 tentoient de lui rendre de têmes en têmes
 quelque leger hommage. La Religion même
 conservoit sur eux fort peu de ses droits,
 & ils croyoient faire beaucoup, que de n'a-
 voir pas entierement oublié le Dieu de leurs
 Peres. On s'étonne de trouver des Peuples,
 chés qui l'on a peine à découvrir quelques
 traces d'un Culte Religieux, & il est hors
 de doute que, si les Boucaniers se fussent
 perpetués dans l'Isle de S. Domingue sur le
 pied, où ils étoient au têmes, dont je parle,
 dès la troisième ou quatrième génération,
 ils n'eussent pas eu plus de Religion que ni
 les Cafres, ou les Hottentots d'Afrique, ni
 les

les Topinambous, ou les Caraïbes de l'A-
merique.

166c.

Ils avoient quitté jusqu'au nom de leurs Familles, & y avoient substitué des sobriquets, ou des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans; plusieurs néanmoins, lorsqu'ils se marioient, (ce qu'ils ne faisoient ordinairement, qu'en changeant d'état, & devenant Habitans,) mettoient leurs véritables surnoms dans leur Contrat de Mariage, ce qui a donné lieu à un proverbe, qui a encore aujourd'hui cours dans les Antilles, qu'on ne connoît les gens, que quand ils se marient. Leur habillement consistoit dans une Chemise, toute imbuë du sang des animaux, qu'ils tuoient, un Caleçon encore plus crasseux, & fait comme un Tablier de Brasseur, c'est-à-dire, ouvert par en bas, en maniere de Candale; une Courroye, qui leur servoit de Ceinture, & d'où pendoit une large gaine, dans laquelle étoient quelques Coûteaux Flamands, avec une espee de Sabre fort court, appelé Manchette, un Chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissoient un bout pour le prendre, comme aux Carapoux, point de bas, & des Souliers faits de peaux de Cochons.

166f.

Leurs
vété-
mens.

Leurs Fusils avoient un canon de quatre
pieds & demi de long, & tiroient des bal-
les de 16. à la livre. Et c'est de leur nom,
comme je l'ai déjà observé, qu'on a depuis
appellé Boucaniers les Fusils de ce calibre.
Chacun avoit à sa suite plus ou moins d'En-
gagés, suivant ses facultés, & une meute de
vingt ou trente Chiens, parmi lesquels il y
avoit toujours un Brac, ou Venteur. La

Leurs
armes,
leurs
Chiens,
leurs
Chasses.

— Chasse du Bœuf étoit leur principale occupation, & ils donnoient quelques momens à celle du Cochon Maron, ce n'étoit gueres, que pour se divertir, ou pour avoir de quoi se régaler. Dans la suite il y en eut quelques-uns, qui ne s'attachoient qu'à la Chasse du Cochon, & en faisoient Boucaner les chairs à la fumée de la peau même de la Bête; ce qui leur donnoit un goût merveilleux. Les Chasseurs partoient le matin à l'aube du jour, seuls pour l'ordinaire, leurs Engagés & leurs Chiens venoient après, le seul Chien Vendeur alloit devant, & conduisoit le Chasseur souvent par des chemins affreux, qu'il falloit franchir. Dès que l'Animal étoit éventé, tous les Chiens accouroient, & l'arrétoient en aboyant tout autour de lui, jusqu'à ce que le Boucanier survenant, le tiroit. Il lui donnoit pour l'ordinaire, le coup au défaut de la poitrine, & après l'avoir jetté bas, il lui coupoit le jarret, pour l'empêcher de se relever. On a même vû des Boucaniers gagner les Bœufs à la course, & leur couper d'abord le jarret. Quelquefois l'animal, quand il n'étoit que légèrement blessé, & qu'on avoit manqué de le terrasser, se jettoit de furie sur les Chasseurs, & en éventroit quelqu'un; mais cela étoit rare: les Boucaniers étoient presque toujours sûrs de leurs coups, & quand même ils n'adressoient pas juste, ils étoient assés alertes, pour monter au haut d'un arbre, derrière lequel ils avoient pris la précaution de se placer.

Leur
maniere
de se
nourrir.

Quand la Bête étoit à demi écorchée, le Maître en tiroit un des plus gros os, le cassoit,

soit, & en sucçoit la moëlle. C'étoit son déjeuner; il abandonnoit les autres à ses Engagés, dont il laissoit toujours quelqu'un, pour achever de dépouiller l'animal, & pour en lever un morceau choisi, qu'il avoit ordre de porter au Boucan, & de faire cuire pour le dîner des Chasseurs. Tous les autres continuoient leur Chasse, jusqu'à ce que le Boucanier eût tué autant de Bêtes, qu'il avoit de personnes avec lui. Il retournoit le dernier, chargé comme les autres d'une peau, & d'un morceau de viande, & il trouvoit les tables garnies. Je dis les tables, car chacun avoit la sienne, & c'étoit tout ce qui se trouvoit d'abord, une pierre, un tronc d'arbre, une racine, point de nappes, point de serviette, point de pain, point de vin. Du Piment, & un peu de jus d'Orange faisoit tout l'assaisonnement: l'esprit content, nulle inquiétude, un grand appetit, & beaucoup de joye faisoient trouver tout bon. Un jour ressembloit parfaitement à l'autre, jusqu'à ce que l'on eût amassé le nombre de Cuirs, qu'on s'étoit engagé à fournir aux Marchands; car alors le Boucanier portoit sa Marchandise, ou à la Tortue, ou à quelque Port de la grande Isle.

Comme ces gens-là faisoient beaucoup d'exercice, & se nourrissoient toujours de viandes fraîches, ils jouissoient communément d'une assez bonne santé; ils étoient à la vérité sujets à des fièvres, mais c'étoit des fièvres éphémères, dont ils ne se ressentoient point le lendemain; ou de petites fièvres lentes, qui ne les empêchoient pas d'agir, & dont ils faisoient fort peu de cas; de sorte,

Maladies, auxquels ils étoient sujets.

1660. que quand on leur demandoit, comment ils se portoit; fort bien, répondoient-ils, je n'ai que la fièvre. Avec le tems néanmoins
 1665. ils ne pouvoient manquer de s'affoiblir sous un Ciel, aux intemperies duquel ils n'étoient pas assés faits, pour soutenir pendant de longues années une vie si laborieuse, & si dure; aussi les plus raisonnables ne la continuoient, qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour être en état de se faire Habitans. Les autres dépendant d'abord au Cabaret le fruit de leur Chasse, c'étoit toujours à recommencer, & plusieurs s'accoutumoient tellement à cette vie, qu'ils devenoient incapables d'en mener une autre. On a vû des jeunes gens de bonne famille ne pouvoir se résoudre à quitter une profession si penible, exposée à tant de risques, & dans laquelle le seul libertinage les avoit engagés, pour aller recueillir en France des successions considerables.

Leurs
 principaux
 Boucans.

Leurs principaux Boucans étoient la Presqu'Isle de Samana, la petite Isle, qui est au milieu du Port de Bayaha; le Port Margot; la Savane brûlée, vers les Gonaives; l'Embarcadere de Mirbalet, & le fonds de l'Isle Avache; mais de-là ils couroient toute l'Isle jusqu'aux habitations Espagnoles. Tels étoient les Boucaniers de S. Domingue, & telle étoit leur situation, lorsque les Espagnols entreprirent de les chasser de toute l'Isle. Les commencemens de cette guerre leur furent assés favorables; les Boucaniers alloient seuls à la Chasse, avec un petit nombre d'Engagés, ainsi que je viens de le dire, il fut aisé à leurs Ennemis d'en surprendre un bon nombre, dont plusieurs furent tués, & les

les autres pris & condamnés à un cruel esclavage. 1660.

C'étoit fait de tout ce Corps d'Avanturiers, & la seule Cinquantaine les eût exterminés, si nos braves n'eussent usé d'un peu plus de précaution. Ce n'est pas que, quand ils avoient le têmes de se mettre en défense, ils n'échappassent à l'Ennemi; car la crainte de tomber vifs entre les mains d'une Nation dont ils connoissoient la jalousie & la cruauté, les faisoit combattre avec tant de valeur, qu'on voyoit un seul homme tenir tête à toute une Compagnie, & s'en débarasser. Mais ce qui engagea davantage les Boucaniers à se réunir, & à se mettre en état d'attaquer les Espagnols, c'est que ceux-ci ayant découvert leurs Boucans, s'y transporterent la nuit & surprirent un assés grand nombre de Maîtres & d'Engagés, qui furent plutôt massacrés qu'éveillés. Il n'auroit pas fallu que cette manoeuvre eût duré long-têmes, pour voir la fin de cette guerre; mais quand les Boucaniers se furent attroupés; alors on les vit aussi furieux que les Taureaux, qu'ils chassoient, se jeter sur tout ce qu'ils rencontroient, & ils firent périr en fort peu de têmes un très-grand nombre d'Espagnols. Ils s'étoient flattés de gagner au moins par-là qu'on les laissât en repos, mais il en arriva tout le contraire. Il vint du secours à leurs Ennemis; ils en reçurent aussi de leur côté, & toute l'Isle se trouva remplie de partis, qui l'inonderent de sang. Plusieurs endroits en ont reçu le nom de Massacre, qu'on donne encore aujourd'hui à quelques-uns.

Pendant plusieurs années la France n'avoit pas Messis que

— pas paru prendre beaucoup de part à ce qui
 1660. se passoit dans l'Isle de S. Domingue. On
 | laissoit faire des Avanturiers, qu'on pouvoit
 1665. toujours désavoier, mais dont les succès
 prenoient la Cour d'Espagne pour exterminer les
 Avanturiers. pouvoient être utiles; d'ailleurs ils n'avoient
 point de Chefs. La Tortuë n'avoit point eu
 proprement de Gouverneur nommé par le
 Roi avant du Rauffet. Le Vasseur & le Che-
 valier de Fontenay n'avoient eu des Provi-
 sions, que du Commandeur de Poinci, Gouverneur
 Général des Isles, & le Roi n'avoit
 encore fait aucun acte, qui fit voir que les
 Avanturiers fussent autorisés de lui, si on
 en excepte la Commission donnée au Sieur du
 Rauffet qui ne fut même accompagnée d'au-
 cun secours pour aider ce Gentilhomme à
 se mettre en possession de son Gouvernement;
 mais la Cour de Madrid ne regardoit pas
 cette affaire avec des yeux aussi tranquilles:
 il s'agissoit de la perte, ou de la conservation
 de la plus ancienne de ses Colonies, & de la
 sûreté de son Commerce dans tout le Nouveau
 Monde. Elle donna donc des ordres précis
 au Président de l'Audience Royale de ne rien
 négliger pour exterminer jusqu'au dernier
 François de Saint Domingue & de la Tortuë;
 promit des récompenses à tous ceux qui se
 distingueroient dans cette Guerre; permit
 de faire venir des Troupes des Isles voisines,
 & du Continent, & envoya pour les commander,
 un vieil Officier Flamand, nommé Vandelmof,
 qui avoit servi avec réputation dans les
 Guerres des Pays-Bas. Vandelmof arriva à
 San-Domingo en 1663. & s'étant donné à
 peine quelques jours pour se reposer, il passa
 au Bourg de Goava, pour être

Les Espagnols
 veulent
 surpren-

être plus à portée d'avoir des nouvelles de l'Ennemi. Il y apprit, que le plus confidentiable Boucan des François étoit dans la Savane brûlée, assés près des Gonaïves : il choisit 500. Hommes des plus propres à cette sorte de guerre, & marcha en diligence vers ce quartier-là, dans l'esperance d'y surprendre les Boucaniers, mais sa marche ne put être si secrette, que ceux-ci n'en fussent avertis : un des leurs, qui étoit à la chasse, du côté de l'Artibonite, aperçut cette petite Armée, qui avançoit en bon ordre, & courut aussi-tôt en donner avis à ses Camarades. Il ne se trouva environ que cent Boucaniers à ce Boucan, les autres étant dispersés de côté & d'autre, ils ne purent néanmoins se résoudre à fuir ; & pour montrer aux Espagnols, qu'ils ne les craignoient point, ils allerent sur l'heure au devant d'eux. Ils les rencontrèrent au détroit des Montagnes, qui séparent ce qu'on appelle le petit Fonds d'avec le grand Fonds. Cette rencontre déconcerta un peu les Espagnols, qui perdoient, outre l'avantage de la surprise, celui du grand nombre ; le lieu, où on les attaquoit, rendant inutile la superiorité, qu'ils avoient de ce côté-là sur les François. Mais il n'y avoit pas à reculer, on se battit avec un grand acharnement, & la victoire balança assés long-têms, quoique Vandelmof eût été tué à la premiere décharge. A la fin cependant les Espagnols ne purent soutenir les efforts redoublés des Boucaniers, & s'enfuirent confusément dans les Montagnes, où les victorieux ne crurent pas les devoir poursuivre.

Cet échec rebuta fort les Espagnols, qui

Origine
n'a-de plu

1660.

1665.

dre les

Bou-

caniers

& font

battus.

n'avoient pourtant perdu que vingt-cinq
 Hommes ; ils en revinrent à leur première
 maniere de faire la guerre , & elle ne leur
 réussit gueres moins qu'auparavant , parce que
 les Boucaniers négligerent souvent de se tenir
 sur leurs gardes. Leurs pertes les réveillèrent
 pourtant encore une fois , & après bien des
 délibérations sur ce qu'il leur convenoit de
 faire , dans la situation , où ils se trouvoient ,
 ils prirent le parti de transporter leurs Bou-
 cans dans les petites Isles ; qui sont autour
 de celle de Saint Domingue , de s'y retirer
 tous les soirs , & de n'aller à la Chasse , que
 bien accompagnés. Cet expedient eut tout
 le succès , qu'ils en avoient esperé , & les
 forcés étant ainsi à peu près égales des deux
 côtés , la guerre continua sans grand avanta-
 ge , ni grande perte de part & d'autre. Il
 arriva même que ces Boucans n'étant pas su-
 jets aux changemens , comme les autres l'a-
 voient été , ils devinrent peu à peu des habi-
 tations , & l'Etablissement de *Bayaba* se fit
 de la forte. C'est d'ailleurs le plus beau &
 le plus spacieux Port de toute l'Isle , & peut-
 être n'y en a-t-il pas un seul dans toute l'Amé-
 rique , qui lui soit préférable : il a dans son
 milieu , ainsi que je l'ai déjà dit , une petite
 Isle ; elle en défend l'entrée , qui est fort
 étroite , & les plus gros Navires y peuvent
 mouiller affés près de terre , pour la toucher
 de leur beaupré. Ce qui avoit sur-tout attiré
 les Boucaniers dans ce Port , c'est que la
 Chasse n'étoit nulle part plus abondante , que
 dans son voisinage , & que de là ils pou-
 voient aller en peu d'heures à la Tortue ,
 pour y vendre leurs cuirs. On leur épargna
 même

DE S. DOMINGUE, Liv. VII. 65

même bientôt la peine de ce court trajet, —
parce que les Vaisseaux François & Hollan-1660.
dois trouverent qu'il étoit plus commode pour

— cinq
— emiere
ne leur
ce que
e tenir
llèrent
en des
oit de
voient,
s Bou-
autour
retirer
e, que
ut tout
& les
es deux
avanta-
re. Il
pas fu-
res l'a-
s habi-
se fit
eau &
peut-
l'Amé-
ans son
e petite
est fort
peuvent
roucher
t attiré
que la
e, que
ls pou-
ortuë,
épargna
même



PLAN DU PORT DE B A LA CÔTE SEPTENTRIONALE DE SA



Terre aride

*Les Sondes ont été marquées
par pieds*

Fort de la Pointe de Roche

*Les Gros Mornes
de Bayaha*

*Icy sont les Mornes
R. F. de culture*

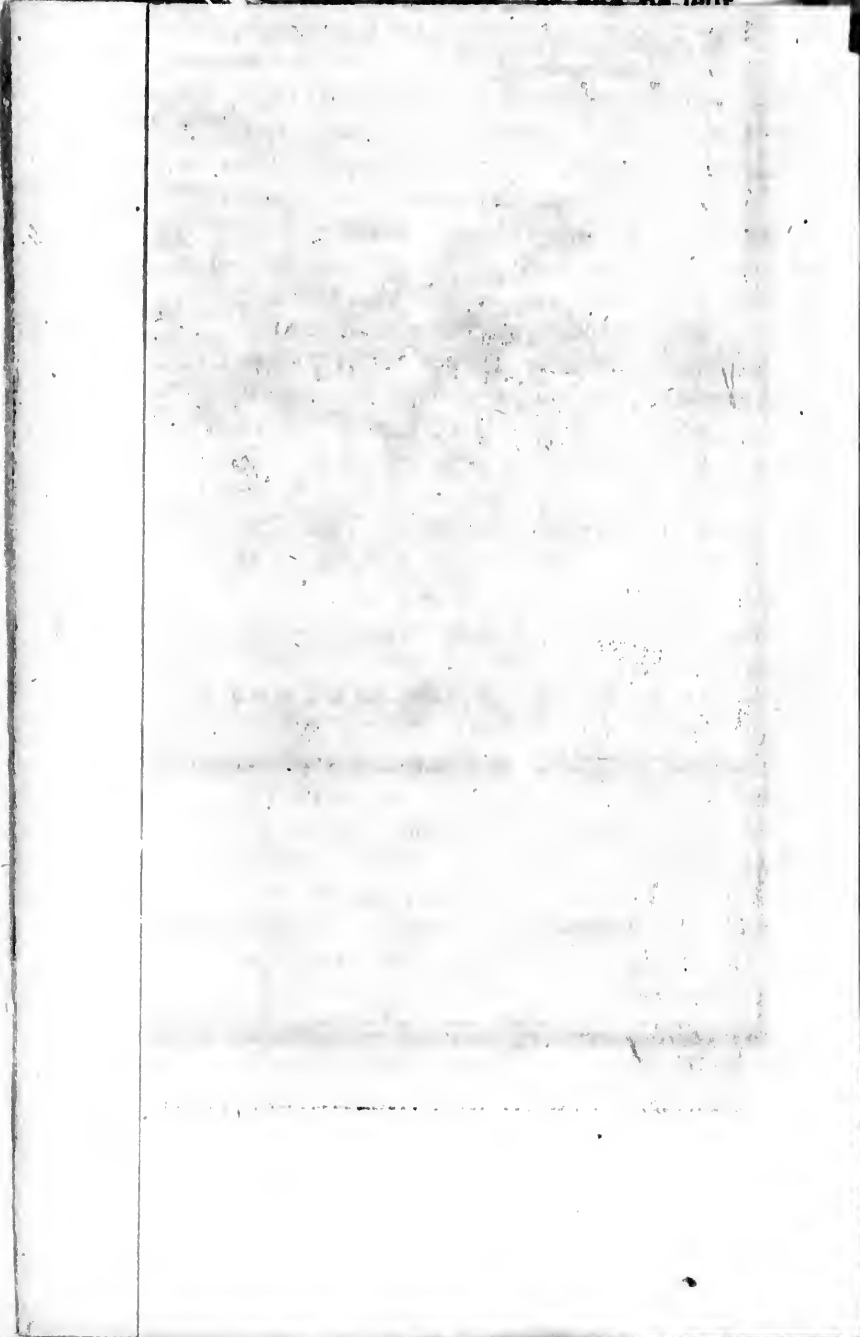
MILLE
2000 3000 4000
Toises dont 2282 font une Lieue à 25 au Degré

PORT DE BAYAHA

PROVINCE DE SAINT-DOMINGUE.



_____ n'avoient pourtant perdu que vingt-cinq
1660. Hommes ; ils en revinrent à leur premiere



me
par
do
eu
pe
ce
les
po
qu
pa
ve
foi
vo
qu
pri
ne
qu
Bo
ma
cha
der
fen
des
&
pa
qu
des
ob
ent
fai
Ils
fêr
tou
ils

même bientôt la peine de ce court trajet ,
 parce que les Vaisseaux François & Hollan- 1660.
 dois trouverent qu'il étoit plus commode pour
 eux d'aller charger à Bayaha , où il se forma 1665.
 peu à peu une jolie Bourgade.

Dès que les Boucaniers se furent ainsi fixés, Préca-
 tion des
 Bouca-
 niens
 contre
 les Es-
 pagnols ;
 & com-
 ment
 ceux-ci
 viennent
 à bout
 de les
 dissiper.
 ceux d'un même Boucan , se rendoient tous
 les matins à l'endroit le plus élevé de l'Isle
 pour voir , s'ils ne découvroient point quel-
 que parti Espagnol : ensuite , avant que de
 passer dans l'Isle de Saint Domingue , ils con-
 venoient du lieu , où ils se rassembleroient le
 soir , & ils se trouvoient exactement au rendés-
 vous à l'heure marquée. Si quelqu'un y man-
 quoit , on ne doutoit point qu'il n'eût été ou
 pris , ou tué ; & il n'étoit permis à person-
 ne de chasser , qu'on ne l'eût retrouvé , ou
 que sa mort n'eût été vengée. Un soir les
 Boucaniers de Bayaha trouverent qu'il leur
 manquoit quatre Hommes ; ils prirent sur le
 champ la résolution de se réunir tous le len-
 demain , & ne point se séparer qu'ils n'eus-
 sent appris des nouvelles de leurs Camara-
 des. Ils marcherent du côté de Sant-Yago ,
 & ils n'allèrent pas bien loin , sans apprendre
 par des Prisonniers , qu'ils firent , que ceux ,
 qu'ils cherchoient , avoient été massacrés par
 des Espagnols , dont ils n'avoient jamais pu
 obtenir quartier. A ce récit , les Boucaniers
 entrèrent en fureur , & ceux , qui le leur
 faisoient , en furent les premières Victimes.
 Ils se répandirent ensuite comme des Bêtes
 féroces dans les premières habitations , où
 tout ce qu'ils y rencontrèrent d'Espagnols ,
 ils les sacrifierent aux Manes de leurs Fre-

Les Espagnols avoient aussi quelquefois leur revanche. La Riviere du Massacre, qui se décharge dans la Mer à quelques lieues à l'Est de Bayaha, doit son nom à la défaite de trente Boucaniers, qui la passant à gué chacun avec une peau de Bœuf sur le dos, y furent surpris par un gros parti Espagnol; ils se défendirent bien, mais ils furent tous tués. Une autre bande de Chasseurs, ayant à leur tête un certain Charles Toré, s'étoit arrêtée avec plusieurs autres, dans un endroit nommé l'Acul des Pins, & y étoit demeurée jusqu'à ce qu'elle eût assemblé un nombre de cuirs, dont elle étoit convenüe avec des Marchands. Cela fait, Toré se mit en marche avec sa Troupe, pour retourner à Bayaha, d'où il étoit parti. Les Espagnols, qui l'avoient découvert s'étoient assemblés en grand nombre, pour le charger au premier mouvement, qu'ils lui verroient faire, & l'ayant vü reprendre la route de Bayaha, ils le suivirent dans l'espérance de trouver une occasion de le combattre avec avantage. En effet, comme les Boucaniers traversoient les Savanes de Bayaha, & se croyoient hors de tout péril, les Espagnols tomberent sur eux; ils ne laisserent pas, tout surpris qu'ils étoient, de se battre avec toute la bravoure, dont ils étoient capables, & ils vendirent fort cher la Victoire aux Ennemis; mais cette Victoire fut complete, il ne resta pas un seul Boucanier, pour aller porter à Bayaha une si triste nouvelle.

Après tout, ces petits avantages étoient rares, & ne décidoient de rien; enfin les Boucaniers aigris par leurs pertes, ne songerent

rent presque plus qu'à les venger, & la ter-
 reur de leur nom croissoit tous les jours. Les
 Espagnols de leur côté s'aviserent de faire
 eux-mêmes une chasse générale dans l'Isle, 1660.
 & la dépeuplerent presque entierement de
 Bœufs : alors les Boucaniers ne trouvant plus
 de quoi subsister, ni continuer leur Com-
 merce, se virent contraints, pour la plupart,
 à embrasser un autre genre de vie ; plusieurs
 se firent Habitans, & défrichèrent les quar-
 tiers du grand & du petit Goave, & celui
 de Leogane. L'établissement du Port de
 Paix s'accrut aussi beaucoup à cette occasion.
 Ceux, pour qui la vie d'Habitant, comme
 trop sédentaire, & trop régulière, n'eut point
 d'attraits, se rangerent parmi les Flibustiers,
 dont le Corps devint très-célèbre par cette
 jonction, & mérite bien autant que ce-
 lui des Boucaniers, que je le fasse ici con-
 noître.

On peut bien croire que parmi les Avan-
 turiers, les plus honnêtes gens ne furent pas
 ceux, qui se firent Corsaires sous le nom de
 Flibustiers. Rien ne fut plus foible & plus
 petit que les commencemens de cette redou-
 table Milice. Les premiers, qui embrasse-
 rent ce genre de vie, n'avoient ni Bâti-
 mens, ni Munitions, ni Pilotes, ni aucune
 sorte de Provisions : la hardiesse & le génie
 y suppléèrent en peu de têmes. Ils commen-
 cèrent par se joindre plusieurs ensemble, &
 par former de ces petites sociétés, auxquelles
 ils donnerent, comme les Boucaniers, le nom
 de *Matelotage*. Mais entre eux ils ne s'en
 donnoient point d'autre, que celui de *Freres
 de la Côte*, lequel avec le têmes s'étendit à
 tous

Descrip-
 tion des
 Flibus-
 tiers.

1660. tous les Avanturiers , sur-tout aux Bouca-
 1625. niers ; au moins on entend ordinairement
 par les gens de la Côte , toutes les Milices de
 Saint Domingue. Quoiqu'il en soit , chaque
 Societé de Flibustiers achetta un Canot , &
 chaque Canot portoit vingt-cinq ou trente
 Hommes. Ainsi équipés ils ne songeoient
 d'abord qu'à surprendre quelque Barque de
 Pêcheurs , ou d'autres semblables Bâtimens.
 Quand ils y avoient réüssi , ils retournoient
 à la Tortuë , pour y augmenter leurs Equipa-
 ges , & pour l'ordinaire une Barque étoit
 montée de 150 Hommes. Ils alloient ensuite
 à Bayaha , ou au Port Margot , pour y pren-
 dre du Bœuf , ou du Cochon ; ceux qui
 aimoient mieux se pourvoir de chair de Tor-
 tuë , alloient à la Côte Meridionale de Cu-
 ba , où il se trouve une très-grande quantité
 de ces animaux.

Leur
 maniere
 de parta-
 ger le
 butin , &
 surquoi
 ils fon-
 doient
 leur
 droit de
 faire la
 guerre
 aux Es-
 pagnols.

Avant que de se mettre tout de bon en
 Mer , ils se choissoient un Capitaine , qui
 étoit amovible à leur volonté , & dont toute
 l'autorité consistoit à commander dans l'ac-
 tion. Il avoit aussi le privilege de lever un
 double lot dans le partage du butin. Le
 Coffre du Chirurgien se payoit à frais com-
 muns , & on récompensoit aussi les Blessés ,
 avant que de faire les lots. Ces récompenses
 étoient réglées , & proportionnées au dom-
 mage , que causoit la blessure. Par exemple ,
 on donnoit six cens écus , ou six Esclaves à
 ceux , qui avoient perdu les deux yeux , ou
 les deux pieds , & il falloit continuer la cour-
 se , jusqu'à ce qu'il y eût de quoi satisfaire à
 tout. Cette convention s'appelloit *Chasse-par-
 tie* , & partager de la maniere , que je viens
 d'ex-

d'expliquer, s'appelloit partager à *Compagnon bon lot*. Au reste, quoique les Flibustiers courussent d'abord assés indifféremment sur-tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, les Espagnols furent toujourns leur principal objet, & ils établissoient la justice de la guerre implacable qu'ils leur faisoient, sur ce que ceux-ci les empêchoient de faire la Pêche & la Chasse sur leurs Côtes, quoique l'une & l'autre fussent, disoient-ils, de droit naturel. Ils avoient si bien formé leur conscience sur ce principe, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir fait des prieres publiques, pour recommander à Dieu le succès de leur expedition, & qu'ils ne manquoient point aussi à lui rendre de solelnnelles actions de graces après la Victoire.

Au reste, il n'est pas possible de jeter les yeux sur tout ce qui s'est passé dans les Indes Occidentales, depuis le commencement de cette guerre, & l'établissement du Corps des Avanturiers, sans reconnoître que Dieu a voulu se servir de ces Brigands, pour venger sur les Espagnols les cruautés inouïes, qu'ils avoient exercées contre les Habitans du Nouveau Monde. Les Relations, qu'on en avoit publiées, avoient rendu extrêmement odieuse cette Nation, à qui sa puissance & sa hauteur, faisoient d'ailleurs des Ennemis de presque toutes les autres, & il s'est vû des Avanturiers, qui n'étant portés, ni par l'intérêt, ni par le libertinage, ne faisoient la guerre aux Espagnols, que par animosité. C'est ce qu'on a sur-tout publié d'un Gentilhomme de Languedoc, nommé Montbars : le hazard lui ayant mis entre les mains dès sa plus

1660. plus tendre jeunesse, les Relations dont je viens de parler, il conçut contre les Espagnols une haine si implacable, qu'elle paroïsoit dégénérer quelquefois en véritable fureur. 1665. On raconte à ce sujet, qu'étant au College, & jouïant dans une piece de Théâtre le Rôle d'un François, qui avoit quelque démêlé avec un Espagnol, il s'enflamma tellement un jour en faisant son personnage, qu'il se jetta de rage contre son Camarade, qui représentoit l'Espagnol, & que si on ne fût venu au secours, il l'auroit tué. Il n'étoit pas aisé de réprimer une passion, qui se manifestoit de si bonne heure, & par de semblables faillies; Montbars ne soupiroit qu'après les occasions de l'assouvir dans le sang des Espagnols, & la guerre ne fut pas plutôt déclarée, qu'il monta sur Mer pour les aller chercher sur ces Côtes fatales, qu'ils ont si souvent fait rougir du sang des malheureux Indiens. Rien ne le flattoit tant, que la pensée, qu'il vengeroit ceux-ci, & l'on ne peut dire les maux, qu'il a faits à ce qu'il appelloit leurs Tyrans, tantôt sur Terre, à la tête des Boucaniers; & tantôt sur Mer, commandant les Flibustiers. Il en a remporté le furnom d'Exterminateur; mais on lui rend cette justice, qu'il n'a jamais tué un homme désarmé; & on ne lui a point reproché, que je sache, ces brigandages, ni ces dissolutions, qui ont rendu un si grand nombre d'Avanturiers abominables devant Dieu, & devant les Hommes.

Leur maniere de faire la guerre. Pour revenir aux Flibustiers, ils étoient, sur-tout dans les commencemens, si ferrés dans leurs Barques, qu'à peine y avoient-ils affés

af
ils
vr
de
to
l'in
au
un
do
co
jug
aid
tre
plu
du
&
pér
des
rer
loic
bor
bas
con
fort
la F
les
nier
y av
pas
breu
furt
dém
men
qu'il
plûp
& c

affés de place , pour s'y coucher ; d'ailleurs ,
 ils ne ménageoient pas beaucoup leurs vi- 1660.
 vres , & ils s'en trouvoient bientôt au bout ;
 de plus , ils étoient nuit & jour exposés à 1665.
 toutes les injures de l'air , & en vertu de
 l'indépendance , où ils vivoient les uns des
 autres , personne ne se gênoit en rien. Les
 uns chantoient , quand les autres vouloient
 dormir , & il falloit supporter toutes ces in-
 commodités , sans se plaindre. Mais on peut
 juger que des gens , qui étoient si mal à leur
 aise , ne trouvoient rien difficile pour se met-
 tre plus au large ; que la vûe d'un Navire
 plus grand & plus commode leur donnoit
 du courage , pour s'en rendre les Maîtres ,
 & que la faim leur ôtoit jusqu'à la vûe du
 péril , lorsqu'il étoit question de se procurer
 des vivres. Aussi attaquoient-ils sans délibé-
 rer , tout ce qu'ils rencontroient , & ils al-
 loient toujourns droit à l'abordage. Une seule
 bordée auroit souvent suffi pour les couler
 bas ; mais leurs petits Bâtimens se manioient
 comme on vouloit ; leurs Matelots étoient
 fort alertes , & ils ne présentoient jamais que
 la Prouë chargée de Fusiliers , qui tirant dans
 les Sabords , déconcertoient tous les Cano-
 niers. Quand ils étoient une fois à bord , il
 y avoit bien du malheur , s'ils ne se rendoient
 pas les Maîtres du Bâtiment , quelque nom-
 breux que fût l'Equipage. Les Espagnols
 surtout , qui les regardoient comme autant de
 démons , & qui ne les appelloient pas autre-
 ment , sentoient leur courage se glacer , dès
 qu'ils les voyoient de près , & prenoient la
 plûpart du têmes le parti de se rendre d'abord ,
 & de demander quartier ; ils l'obtenoient ,
 lors-

1660.

1665.

Leur
Indépen-
dance.

lorsque la prise étoit considérable, mais s'il ne se trouvoit rien, ou peu de choses, le dépit des vainqueurs faisoit jeter les vaincus à la Mer.

Ils conduisoient leurs prises ou bon leur sembloit, ordinairement c'étoit à la Tortuë, ou à la Jamaïque; & avant que d'en venir au partage, chacun levoit la main, & protestoit qu'il avoit fidelement porté à la Masse tout ce qu'il avoit pillé. Si quelqu'un étoit surpris à faire un faux serment, on ne manquoit point de le dégrader à la premiere occasion sur quelqu'Isle déserte, où on l'abandonnoit à son triste sort. Quand on avoit eu Commission du Gouverneur de la Tortuë, on lui donnoit exactement le dixième de tout ce qu'on avoit gagné; mais si la France étoit en paix avec l'Espagne, les Flibustiers alloient partager leur proye dans un quartier éloigné, & moyennant un présent, qu'ils faisoient au Gouverneur, celui-ci fermoit les yeux; d'autant plus qu'envain auroit-il entrepris des gens, qui ne reconnoissoient gueres son autorité, que pour la forme, & contre qui il n'étoit nullement en état de la faire valoir. Les Lots distribués, nos Braves ne songeoient plus qu'à se donner du bon têmes, & cela durroit tant qu'ils avoient dequoi. Leur patience dans la faim & dans tous les accidens fâcheux, qui pouvoient survenir dans une vie pleine de si grands risques, alloit jusqu'au prodige; mais la victoire leur avoit-elle ramené l'abondance, il portoient la débauche & la mollesse aux plus grands excès.

Leur ir-
religion.

De Religion, il ne leur en restoit au fond aucune trace dans le cœur, néanmoins ils

pa-

pa
m
m
le
vo
la
da
n'é
da
pu
dag
cro
con
ils
Les
cie
peu
la
reg
char
man
Mon
gran
beau
L
tions
porti
socie
moin
riers
ne la
brave
tiroit
guées
croit
Flibu
Ton

paroissoient de têmes en têmes rentrer sincèrement en eux-mêmes, ils ne s'engageoient jamais au combat, sans s'être embrassés les uns les autres, en signe de réconciliation. On les voyoit ensuite se donner de grands coups sur la poitrine, comme s'ils eussent voulu exciter dans leur cœur une componction, dont ils n'étoient plus gueres susceptibles: échapés du danger, ils retournoient d'abord à leur crapule, à leurs blasphêmes, & à leurs brigandages; les Boucaniers au prix d'eux se croyoient gens de bien, & les regardoient comme des Scelerats; mais dans la vérité ils ne se devoient rien les uns aux autres. Les Boucaniers étoient peut-être moins vicieux, mais les Flibustiers conservoient un peu plus les dehors de la Religion; enfin à la réserve d'une certaine bonne foi, qui regnoit entre les uns & les autres, & de la chair humaine, qu'ils ne s'avisent pas de manger, peu de Barbares dans le Nouveau Monde étoient plus méchans qu'eux, & un grand nombre des plus Sauvages, l'étoient beaucoup moins.

Les Habitans avoient aussi leurs associations, & on leur donnoit du terrain à proportion des personnes, qui composent leur société; mais quoiqu'ils eussent beaucoup moins d'occasions, que les autres Aventuriers, de se mesurer avec les Espagnols, on ne laissoit pas de trouver parmi eux de très-braves gens, & c'étoit de leur Corps, qu'on tiroit les Milices, qui se sont si fort distinguées dans plusieurs rencontres. Si l'on en croit certains faits racontés dans l'Histoire des Flibustiers, ils ne valoient pas mieux que,

— ni ceux-ci, ni les Boucaniers; il paroît-même
 1660. me qu'ils étoient plus intereffés, & par une
 | suite néceffaire, plus durs. Je ne parle point
 1665. du quatrième Corps des Avanturiers, qui
 étoit celui des Engagés, parce qu'ils n'entre-
 prenoient jamais rien de leur chef. On ne
 laiffoit pas dans l'occafion de s'en fervir mê-
 me à la guerre, & il s'est trouvé parmi
 eux de fort braves gens, il y en a eu auffi
 d'affés habiles, pour fe tirer bientôt de la
 fervitude, & pour faire des fortunes im-
 menfes.

Expedi-
 tions or-
 dinaires
 des Fli-
 buftiers.

Les Côtes, que les Flibuftiers fréquen-
 toient le plus, étoient celles de Cumana,
 de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama,
 toutes celles de Cuba, & de la Nouvelle
 Espagne, l'embouchure du Chagré, & les
 environs des Lacs Maracaïbo & Nicaragua;
 mais ils couroient rarement fur les Navires,
 qui alloient d'Europe en Amérique, parce
 que ces Navires n'étant chargés que de Vins,
 de Farines, & de Toiles, ils auroient été
 fort embaraffés de toutes ces chofes, dont ils
 n'auroient pû trouver aifément le débit. C'é-
 toit au retour, qu'ils les attendoient, & lors-
 qu'ils étoient sûrs d'y trouver de l'Or, de
 l'Argent, des Pierres précieufes, & toutes
 les plus riches Marchandifes du Nouveau
 Monde. Ils fuivoient ordinairement les Gal-
 lions en queuë jufqu'au débouquement du
 Canal de Bahama, & fi un gros têmes, ou
 quelque autre accident laiffoit en arriere
 quelques Bâtimens de la Flotte, c'étoit au-
 tant de pris. Un de leurs Capitaines, nom-
 mé Pierre le Grand, natif de Dieppe, enle-
 va ainfi un Vice-Amiral des Gallions, & le
 con-

conduisit en France ; son Bâciment n'étoit monté que de quatre petits Canons , & il n'avoit avec lui que 28. Hommes : il aborda le Navire Espagnol , après avoir donné ses ordres , pour faire couler le sien à fond , & il étonna si fort l'Equipage , qu'il demeura comme tout interdit ; il alla lui-même trouver le Capitaine , qui jouoit dans la Chambre , & lui mettant le Pistolet sous la gorge ; il l'obligea de se rendre. Il le débarqua ensuite avec tout son monde au Cap Tiburon , dont il étoit proche , & ne garda que ce qu'il lui falloit de Matelots pour manœuvrer. Un autre Flibustier , nommé Michel le Basque , fit encore un coup plus hardi ; il osa attaquer sous le Canon de Portobelo un Navire de la même Flotte , nommé la Marguerite , chargé d'un million de Piastrès , & s'en rendit le Maître.

Cependant de tout ce que j'ai dit jusqu'ici des differens Corps , qui composoient la République des Avanturiers , il est aisé de conclure que tout le monde n'étoit pas capable de gouverner ces gens-là , & que pour en venir à bout il falloit un assemblage de qualités , qui se trouve rarement. C'est ce qui a fait tant d'honneur à M. d'Ogeron , lequel a su s'en faire estimer , & s'en faire craindre , les attacher à sa personne , & les affectionner à l'Etat ; les accoutumer à respecter l'autorité des Loix , qu'ils avoient long-têms crû n'être point faites pour eux ; ôter à leurs expéditions un peu de cet air de Brigandage , qui les décrioit si fort , même parmi ceux , qui n'avoient rien à craindre de leurs courses ; rendre leur bravoure utile au Prince , adoucir

1660.

1665.

Caracte-
re de M.
d'Ogeron.

1665. leurs mœurs ; augmenter le nombre des Habitans , tolerer sagement ce qui ne se pouvoit empêcher sans s'exposer à de plus grands maux ; en un mot former une Colonie réglée d'une troupe de Scelerats , qui n'étoient presque plus , ni Chrétiens , ni Sujets , & paroïssent incapables de la moindre subordination. Aussi ne vit-on jamais un plus honnête homme , une ame plus noble & plus désintereffée , un meilleur Citoyen , plus de probité & de Religion , des manieres plus simples & plus aimables , une plus grande attention à faire plaisir , quoiqu'il en dût cou- ter ; plus de constance & de fermeté , plus de sagesse & de véritable valeur , un esprit plus fécond en ressources , ni des vûes plus réglées. Il fut en un mot le Pere plutôt que le Gouverneur des Peuples confiés à ses soins ; aussi propre à gouverner dans la paix , que dans la guerre ; & il ne lui auroit rien manqué , s'il eût été aussi heureux dans ses entreprises , qu'il méritoit de l'être , & s'il eût eu moins de confiance dans la probité de ceux , avec qui il eut à traiter.

Ses avan-
tures.

Il y avoit quinze ans , qu'il étoit Capitaine dans le Regiment de la Marine , lorsqu'il se laissa entraîner par ceux , qui formèrent en 1656. une Compagnie pour la Riviere d'Oüatinigo , dans le Continent d'Amérique : il s'embarqua l'année suivante sur un Navire , nommé la Pelagie , ayant employé 17000. livres à s'équiper de tout ce qui est nécessaire , pour un grand Etablissement. Il apprit , en arrivant à la Martinique , qu'on l'avoit trompé , & résolu de s'établir dans cette Isle , il demanda à M. du Parquet , qui en étoit
Gou-

Gouverneur & Propriétaire, tout le Quartier du Cul-de-Sac; M. du Parquet le lui pro- 1665.
 mit, mais peu de têmes après, par complaisance pour sa femme, à qui cette concession ne plaisoit pas, il retira sa parole; il offrit tout autre emplacement à choisir, mais d'Ogeron se picqua, & quelques Boucaniers de S. Domingue, qui avoient passé de France avec lui dans la Pelagie, profiterent de cette disposition, pour l'engager à les suivre dans leur Isle. Il s'embarqua donc avec eux, ses Engagés & tout son train, dans une assés méchante Barque, & ayant pris par le Sud, je ne sai pourquoi, il alla droit à Leogane, où il fit naufrage en abordant. Tout le monde se sauva, mais la meilleure partie des Marchandises & des Provisions fut perdue. Se trouvant par ce malheur hors d'état de rien faire, il donna la liberté à ses Engagés, & se vit réduit à vivre pendant quelque têmes avec les Boucaniers, qui eurent pour lui tous les égards dûs à son mérite & à sa vertu.

Il avoit encore une ressource, parce qu'en partant de France il avoit laissé un ordre à ses Correspondans de lui envoyer des Marchandises à la Martinique, & lorsqu'il vit approcher le têmes, auquel ce secours lui devoit arriver; il partit pour l'aller recevoir. Il apprit en débarquant que le Convoy étoit déjà venu & dissipé; celui, à qui on l'avoit adressé, ayant peut-être cru que ces effets appartenoient à la Compagnie d'Oüatinigo, ou les ayant vendus à perte. Ce qui est certain, c'est que M. d'Ogeron fut contraint de repasser en France, avec la valeur de 5. ou 600. liv. de Marchandises. On crut dans sa famille

1665. que ce mauvais succès l'auroit dégoûté de pareilles entreprises, on se trompa. Il ne fut pas plutôt chés lui, qu'il ramassa tout ce qu'il put d'Argent, leva des Engagés, équippa un Navire, le remplit de Vins & d'Eau-de-Vie, & prit la route de S. Domingue, ne doutant point qu'il n'y fit un profit considerable sur sa Cargaison: d'autant plus que ces Boissons étoient ce qui y manquoit le plus; mais depuis qu'il en étoit parti, on y en avoit porté une si grande quantité, qu'elles y étoient à vil prix. Cela le fit résoudre à porter sa Marchandise à la Jamaïque, où l'ayant confiée à un Commissionnaire, qu'il n'avoit pas bien connu; ce fripon ne lui en a jamais tenu compte d'un sol; de sorte que ce second Voyage lui couta encore 10. à 12000. livres.

Il avoit chargé en partant de France un de ses amis, de lui faire construire un Navire, plus propre à porter des Hommes, que des Marchandises; mais sa famille ne le vit pas plutôt de retour de cette seconde expedition, qu'elle mit tout en usage, pour l'empêcher d'en tenter une troisième, & lui refusa tous les secours, dont il avoit besoin pour se remettre en équipage. Il se trouva alors dans un grand embarras, car ses pertes n'avoient fait qu'irriter son courage. Enfin Madame du Tertre sa sœur, qui l'aimoit tendrement, lui donna 10000. liv. en Argent, & des Lettres de crédit sur des Marchands de Nantes, pour une plus grosse somme. Il leva aussitôt des Engagés, dont il chargea son Navire, & passa à S. Domingue. Il commença au Port Margot une habitation, dont il

il confia la conduite à un nommé Giraut son Domestique, il se transporta ensuite au petit Goave & à Leogane, où quelques Habitans s'étoient établis depuis peu, après en avoir chassé des Espagnols, qu'ils y avoient trouvés, ou qui étoient venus les y inquieter: ces deux Postes ne tarderent pas à se peupler, dès qu'on sut que M. d'Ogeron y étoit. Il avoit déjà la réputation d'être le Pere des misérables, & il n'a effectivement jamais vu un homme dans la nécessité, qu'il ne lui ait donné tout le soulagement, dont il étoit capable.

Il fit encore une entreprise, qui ne lui réussit point; il avoit conçu une véritable estime, & beaucoup d'inclination pour la Nation Angloise, & le P. du Tertre Dominiquain, Auteur de l'Histoire des Antilles, que nous avons déjà plus d'une fois citée, lui avoit conseillé d'avoir une habitation dans la Jamaïque. C'est ce Religieux même, qui nous en assure, & il auroit bien pû nous dire la raison d'un Conseil si peu convenable, ce semble. M. d'Ogeron l'avoit suivi, mais il eut bientôt tout lieu de s'en repentir, & il y perdit encore pour 2. ou 10000. livres de Marchandises. Il étoit à peu près en ces termes, lorsque la Compagnie des Indes Occidentales jeta les yeux sur lui, pour le mettre à la tête de toute la Colonie, & le proposa au Roi, qui l'agréa, & lui envoya ses Provisions à S. Domingue. Elles sont du mois de Février 1665. & au mois de Mai M. d'Ogeron, qui les avoit déjà reçues, alla s'aboucher au Port François avec le Marquis de Tracy, que le Roi avoit envoyé l'année pré-

1665. cédente, pour retirer toutes les Antilles Françoises des mains des Particuliers, & en mettre la Compagnie des Indes Occidentales en possession. Il avoit eu ordre d'en faire autant de la Tortuë, & de la Côte de S. Domingue, & quelques Mémoires disent, qu'il y fit effectivement prêter serment de fidélité à tous ceux, qu'il y rencontra; mais ce fait n'est pas bien certain, & je crois plus vraisemblable qu'il prit avec M. d'Ogeron les mesures convenables, pour faire agréer au Sieur de la Place, qui commandoit encore à la Tortuë, & aux Avanturiers, les changemens ordonnés par sa Majesté.

A quel-
les con-
ditions,
il est re-
çu dans
la Tor-
tuë.

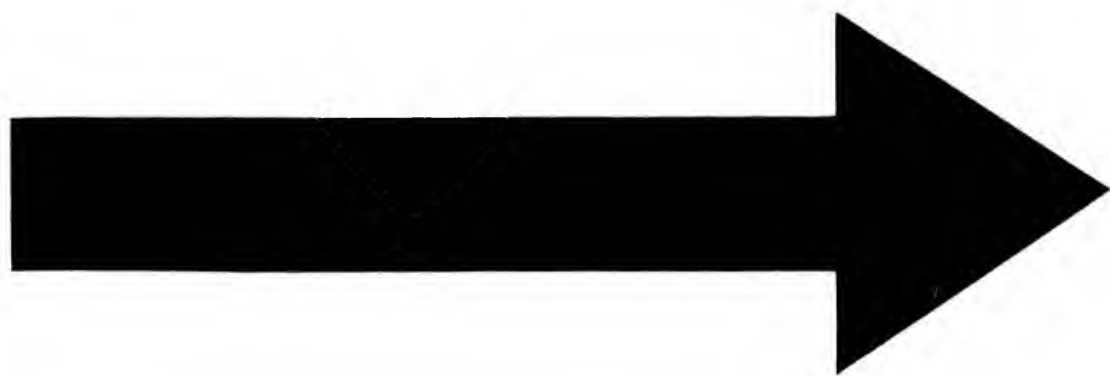
Il y avoit en effet bien des ménagemens à prendre, pour faire goûter de pareils ordres à des gens, qui n'en avoient point encore reçu de la Cour, & l'on avoit d'autant plus lieu de craindre que le seul nom de Compagnie ne les effarouchât, que l'on étoit fort prévenu dans toute l'Amérique contre la précédente. Aussi M. d'Ogeron s'étant rendu au Port Margot, & ayant envoyé de là donner avis au Sieur de la Place de sa Commission; ce Gentilhomme l'assura qu'il seroit le très-bien venu; mais les Avanturiers lui firent dire qu'ils ne se soumettroient jamais à aucune Compagnie; que pour lui, s'il venoit les gouverner au nom du Roi, il trouveroit des Sujets soumis: qu'il y avoit pourtant un point, sur lequel ils ne lui répondoient pas d'une grande docilité: qu'ils ne souffriroient jamais qu'on leur interdît le Commerce avec les Hollandois, qui ne les avoient jamais laissé manquer de rien dans un têmes, où l'on ne savoit pas même en France qu'il y eût des Fran-

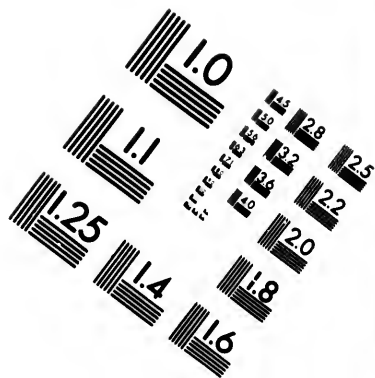
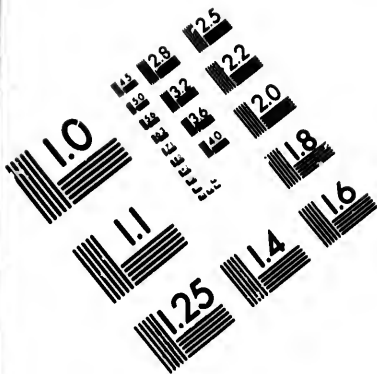
François à la Tortuë, ni à la Côte S. Domingue. D'Ogeron fit semblant de se soumettre à ces conditions; il eût été hors de saison de faire la moindre difficulté, il se rendit à la Tortuë, & la Placé, ainsi que je l'ai déjà dit, le fit reconnoître en qualité de Gouverneur, après quoi il se retira, & fut extrêmement regretté de tout le monde. Mais son Successeur consola peu à peu les Avanturiers de la perte, qu'ils faisoient.

La premiere chose qu'il pensa, dès qu'il eut pris possession de son Gouvernement, & qu'il vit les esprits tranquillisés; ce fut aux moyens d'établir solidement son autorité, & rien ne lui parut plus propre à ce dessein, que de se fortifier, d'occuper tous les gens, de faciliter le Commerce, non seulement celui, qu'il falloit nécessairement avoir au dehors; mais encore celui, que les differens quartiers ne pouvoient gueres se dispenser d'avoir entre eux; enfin de mettre sa Colonie en réputation. Il est vrai que la plupart des projets, qu'il fit pour cela, ne réussirent point, parce qu'il ne fut point secouru à propos; mais la Tortuë & la Côte de Saint Domingue ne laisserent pourtant pas de prendre bientôt une nouvelle face; & les Espagnols ne douterent plus dès-lors, que leurs craintes & leurs pressentimens, sur cet Etablissement des François dans leur voisinage, & jusques dans la premiere de leurs Conquêtes, ne se justifiaient.

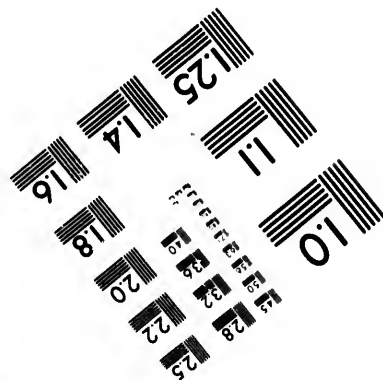
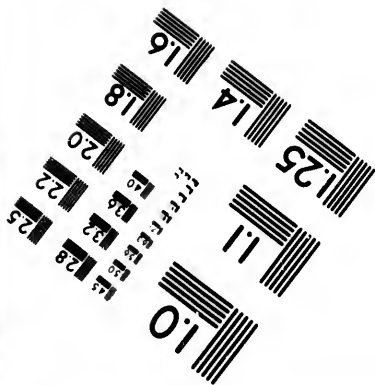
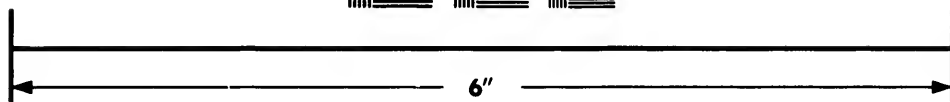
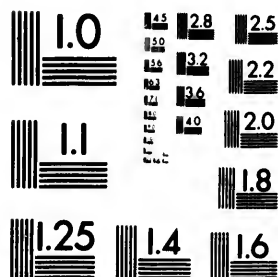
En effet, dès l'année suivante, M. d'Ogeron proposa à la Cour d'aller attaquer Saint Domingo, & , selon toutes les apparences,

Son application à faire fleurir sa Colonie.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.5
1.2
1.0
0.8
0.6
0.5

1.0
1.2
1.5
2.0
2.5
2.8

rien n'empêcha M. Colbert d'y donner les
 1665. mains, que de ne pas encore allés connoître
 celui, qui lui faisoit une pareille proposition.
 1667. Il goûta davantage ce que le Gouverneur de
 la Tortuë lui représenta de la nécessité de
 faire un Fort dans cette Isle, pour assurer la
 Rade; & de le revêtir de murailles; de fer-
 mer cette même Rade du côté de l'Ouest,
 de tirer un chemin de douze ou quinze lieues
 de long dans l'Isle de Saint Domingue, pour
 faciliter la communication entre les différens
 quartiers: d'avoir un Etablissement à la Ban-
 de du Sud, vers l'Isle Avache, laquelle est
 le passage ordinaire des Vaisseaux, qui vont à
 la Jamaïque: de diminuer au moins d'un
 tiers le prix des Dentrées & des Marchandi-
 ses, qui venoient de France, sans quoi il ne
 falloit point se flatter d'engager les Bouca-
 niers, ni les Flibustiers à se rendre Habi-
 tans: d'envoyer tous les ans dans la Colo-
 nie mille à douze cens personnes, dont un
 tiers seroit des Enfans; de remettre aux Ha-
 bitans la moitié des droits sur le Tabac & les
 autres Marchandises, qu'on tireroit du Pays;
 de tenir la main à ce qu'il ne fût pas per-
 mis aux Hollandois d'y trafiquer; enfin de
 mettre un Gouverneur particulier à la Tor-
 tuë, afin de lui laisser à lui la liberté de se
 transporter partout, où il jugeroit sa pré-
 sence nécessaire. Il offroit même de payer
 les appointemens de ce Gouverneur subal-
 terne, & il proposoit M. de la Logerie,
 pour remplir cette place. Tout cela fut
 fort approuvé; je ne sache pourtant pas
 que la plûpart de ces articles ayent eu au-
 cum lieu.

Il fut un peu plus secondé dans le dessein, qu'il avoit de fixer le plus qu'il pourroit d'Avanturiers, en les mariant. On lui envoya des Filles de France, & quoique le nombre n'en fût pas d'abord considerable, on s'aperçut bientôt d'un grand changement dans l'esprit & dans les manieres des Habitans. Il est vrai que dans ces commencemens, si les Femmes communiquerent à leurs maris un peu de toutes les vertus, qui sont naturelles à leur Sexe, ce ne fut pas tout à fait comme la lumiere, qui ne perd rien en se communiquant. Mais le têmes a achevé de perfectionner les uns, & a rendu aux autres ce qu'ils avoient perdu. D'un autre côté leurs Maris n'avoient pas laissé de leur inspirer aussi un peu de leurs vertus militaires, & quelques-unes ont porté fort loin l'agilité & la bravoure. On a vû long-têmes à S. Domingue, & dans un besoin l'on verroit peut-être encore, des Atalantes atteindre à la course les Taureaux & les Sangliers, d'aussi bonne grace, que les plus agiles Meleagres; & plus d'une Amazone faire le coup de Pistolet avec d'autres Femmes, & même avec les plus hardis Guerriers.

La Compagnie n'avoit envoyé que cinquante Filles, qui furent d'abord vendues, & livrées à ceux, qui en offrirent davantage. M. d'Ogeron renvoya sur le champ en France le même Bâtiment, qui les avoit apportées, & il revint peu de têmes après avec une pareille charge, dont il eut encore bientôt le débit. Mais on ne continua pas avec le même zèle à seconder celui du Gouverneur de la Tortuë, & cette négligence a long-têmes

1665.

1667.

On envoie des Filles de France à la Tortuë.

Il n'est pas secondé & ce qui en arrive.

laissé

1665. — laissé cette Colonie dans une langueur, dont elle se sent encore aujourd'hui. En effet, quand la guerre eut cessé, quantité de jeunes gens, que rien ne retenoit sur les Côtes de Saint Domingue, & qu'on auroit facilement engagés à y faire des habitations, si on avoit eu des Femmes à leur donner, passèrent ailleurs; & l'on peut dire que c'est là une des plus grandes & des plus ordinaires fautes, que les François ayent faites dans leurs Etablissements du Nouveau Monde. On avoit pourtant pris le train d'envoyer à la Tortue des Filles engagées pour trois ans, mais on fit d'abord cesser ce Commerce, qui étoit la source de bien des désordres.

1667. Sa générosité, & le succès qu'elle eut.

M. d'Ogeron s'avisâ encore pour faire fleurir sa Colonie d'un autre expedient, qui eut un grand succès, & qui lui fit bien de l'honneur. Il avoit remarqué que plusieurs Aventuriers ne continuoient leur vie errante & libertine, que faute de certains secours nécessaires, pour commencer une habitation. Il en instruisit la Compagnie, & l'engagea par la vûe de son propre avantage à faire des avances à ceux, qui voudroient s'employer à la culture des Terres. Il avança lui-même plus d'une fois ses propres deniers, sans intérêts: il fit plus, il achetta deux Navires, qu'il envoya en France pour son compte; mais ces deux Bâtimens étoient moins à lui, qu'aux Habitans. Chacun y embarquoit ses Denrées, en payant un fret fort modique, & lorsqu'ils retournoient chargés de Marchandises d'Europe, le charitable Gouverneur en faisoit étaler la Cargaison à la vûe de tout le monde, & les mettoit pour ainsi dire à la

dis-

discretion d'un chacun: car non seulement il n'exigeoit pas qu'on payât argent comptant ¹⁶⁶⁵⁻ ce qu'on y prenoit, mais il ne vouloit pas même de Biller, & se contentoit d'une promesse verbale de le satisfaire, quand on le pourroit. ^{1667.} On le vit même plus d'une fois user d'une douce violence à cet égard envers ceux, qui par timidité craignoient de s'engager, ou par modestie n'osoient rien demander. Enfin, il ne savoit personne dans le besoin, qu'il ne le prévint par des liberalités, dont la maniere augmentoit beaucoup le prix. Il est vrai que cette conduite lui ayant gagné tous les cœurs, toutes les bourses lui étoient ouvertes. Fond inépuisable, plus sûr & plus précieux, que les Mines les plus abondantes, & les possessions les mieux établies. Il n'est point de personnes en place, qui ne puissent se l'assûrer, mais peu en savent prendre les véritables moyens.

On accouroit de toutes parts à la Tortue, & à la Côte Saint Domingue, pour s'y établir, & y vivre sous un si aimable Gouvernement. Il y vint surtout beaucoup d'Anglais, parce que M. d'Ogeron étoit d'Anjou, & ce Gouverneur eut l'attention de distribuer de telle sorte ces nouveaux venus, qu'insensiblement toute cette partie de la Côte Septentrionale de Saint Domingue, qui est entre le Port Margot & le Port de Paix, se trouva peuplée. La guerre, que la Révolution de Portugal avoit allumée entre cette Couronne & celle d'Espagne, & à laquelle la France prit tant de part, donna aussi lieu au Gouverneur de s'attacher un grand nombre de Flibustiers, qui étoient demeurés jus-

Non-
velles
Habita-
tions
dans
l'Isle de
S. Do-
mingue.

1665. ques-là dans une indépendance entière, & à
 | qui il distribua des Commissions, que le nou-
 1667. veau Roi de Portugal lui avoit envoyées. Son
 dessein étoit, après qu'il se seroit servi de ces
 Brigands, pour affermir un peu davantage sa
 Colonie contre les efforts des Espagnols, d'en
 faire de bons Habitans.

Avan-
 tures de
 l'Olon-
 nois fa-
 meux
 Flibus-
 tier.

Les Flibustiers de Saint Domingue n'é-
 toient plus dès-lors renfermés dans les bornes
 de la Mer des Antilles, ils commençoient dé-
 jà à infester toutes les Côtes du Continent de
 l'Amérique, & la terreur de leur nom se ré-
 pandoit comme un torrent dans toutes les
 Provinces de l'Empire des Indes Espagnoles.
 Ils avoient leurs Heros, dont les expeditions
 m'engageroient dans de trop longues & trop
 fréquentes digressions, si je voulois leur don-
 ner place dans cet ouvrage; mais comme
 elles ne sont pas toutes absolument étrangè-
 res au sujet, que je traite puisqu'il s'agit des
 Fondateurs de la Colonie, dont j'écris l'His-
 toire; je crois devoir prendre un milieu en-
 tre deux extrémités, qui me paroissent égale-
 ment blâmables, de les rapporter toutes, &
 de n'en rapporter aucune. Je tâcherai donc
 de faire un choix de celles, qui m'écarteront
 moins de mon objet principal, & qui en mê-
 me têmes seront plus capables de faire con-
 noître des hommes, dont les vices & la bra-
 voure seront l'étonnement des siècles futurs,
 s'ils y peuvent trouver créance.

Les dif-
 ferens
 états par
 où il pas-
 se.

Celui de tous, dont les grandes actions il-
 lustrerent davantage les premières années du
 Gouvernement de M. d'Ogeron, fut l'Olon-
 nois. On l'appelloit ainsi, parce qu'il étoit
 des Sables d'Olonne en Poitou, & ie n'ai

pû

pû trouver nulle part son véritable nom. Il passa aux petites Antilles comme Engagé, & 1665. il servit les trois ans de son engagement. Il étoit alors fort jeune, il entendit beaucoup 1667. parler des Avanturiers, & souhaitta fort de se trouver parmi eux; c'est pourquoi, ayant fini son terme, il se fit conduire à la Côte Saint Domingue, où il prit un second engagement avec un Boucanier. Au bout de ses trois ans, de Valet il devint Maître, & se fit de la réputation dans un Corps, où on ne se la faisoit qu'à juste titre. Il se lassa pourtant bientôt de ce genre de vie, il lui falloit un plus vaste champ, & il se fit Flibustier. Il ne fut pas long-rêms simple Particulier dans une Profession, où rarement le mérite étoit négligé. Celui de l'Olonnois éclatta si fort dès ses premières Campagnes, qu'il ne tarda pas à se voir Commandant d'un Navire.

Alors tous ses talens se développèrent, il justifia bientôt le choix de ceux, qui l'avoient mis à leur tête, & avec un très-petit Bâtiment, il fit des prises si considérables, & en si grand nombre, qu'on lui donna le surnom de Fleau des Espagnols. Ces premiers succès furent suivis de quelques malheurs, qui ne servirent qu'à donner un nouveau lustre à sa gloire, par la manière, dont il s'en releva. Il fit un jour naufrage, & perdit tout ce qu'il avoit. M. de la Place, qui ne vouloit pas laisser dans l'inaction un si brave homme, le remonta; mais après plusieurs belles actions, qui portèrent fort loin sa renommée, ayant inconsidérément tenté avec peu de monde une descente près de Campêche, toute une

Ses
premiers
Ex-
ploits.

armée

— armée lui tomba sur le corps. Il se battit
 1665. bien, mais la partie étoit trop inégale, tous
 les gens furent tués ou pris, & il échappa
 1667. seul par un stratagème assés nouveau; il se
 couvrit tout le corps de sang, & se jetta par-
 mi les morts. On l'y laissa, & la nuit étant
 venuë, tandis qu'il se faisoit des feux de joye
 à Campêche pour sa mort, il se revêtit de
 l'habit d'un Espagnol, qui avoit été tué. Il
 s'approcha doucement de la Ville, promit la
 liberté à quelques Esclaves, qu'il y rencon-
 tra, s'ils vouloient se joindre à lui, pour en-
 lever le Canot de leur Maître, qui étoit à
 la Côte; ils y consentirent, & il se rendit
 avec eux à la Tortuë, où il leur tint pa-
 role.

Ce qui
 lui arri-
 va à la
 Côte de
 Cuba.

On ne tarda pas à le revoir à la Côte de
 Cuba, vers les Cayes du Nord, dans un Ca-
 not monté de vingt-deux hommes, selon
 quelques-uns, ou de vingt-cinq selon d'au-
 tres. Un Canot de Pêcheurs, qu'il prit, le
 mit un peu au large, il y fit passer la moitié
 de son monde: les deux Canots s'écartèrent
 un peu, & attendirent les Barques, qui dans
 cette Saison vont charger au Port de *Boca de*
Las Caravelas des Cuirs, du Sucre, de la
 Viande & du Tabac, pour les porter à la
 Havane; ils attendirent envain, rien ne pa-
 rut, mais un Canot de Pêcheur, dont ils se
 saisirent, leur aprit des nouvelles, qui les ré-
 jouirent fort. Ces Pêcheurs dirent qu'on
 étoit averti que l'Olonnois épioit les Barques,
 & qu'aucune n'osoit fortir, qu'on avoit fait
 de grandes plaintes, au Gouverneur de la Ha-
 vane, de ce qu'il souffroit que le commerce
 fût ainsi interrompu, & que cet Officier ve-
 noit

noit de faire sortir de son Port une Frégate legere, montée de dix pieces de Canons & de quatre vingts Hommes d'Equipage, pour leur donner la chasse, après avoir fait jurer au Commandant de ne faire quartier à personne; que de pareils ordres avoient été envoyés à quatre Barques, qui étoient au Port du Prince, & que ces cinq Bâtimens devoient agir de concert.

L'Historien des Flibustiers prétend que la Frégate étant entrée dans une petite Riviere nommée *Efferra*, apparemment pour y attendre les quatre Barques, l'Olonnois, qui l'apperçut, vint avec ses deux Canots au commencement de la nuit se glisser des deux côtés de la Riviere, débarqua son monde vis-à-vis de la Frégate, se fit un parapet de son Canot, qu'il avoit placé derriere des Arbres, que l'autre fit la même manœuvre, & qu'à la pointe du jour, tous se mirent à tirer sur la Frégate; que les Espagnols, qui ne voyoient point d'Ennemis, répondirent de leurs Canons, mais que ne tirant qu'au hazard, ils ne blessèrent personne. Que les Flibustiers voyant couler le sang en abondance par les soutes, jugerent que l'Equipage étoit en mauvais état, se rembarquerent dans le moment, vinrent brusquement aborder la Frégate des deux côtés, & y entrerent sans résistance. D'autres ne parlent que d'un Canot, & disent que l'Olonnois ayant rencontré la Frégate, l'aborda, & après un très-sanglant combat s'en rendit Maître. Ce qui est certain, c'est qu'il usâ cruellement de sa victoire, qu'il commença par achever tous les Blessés, & que tous les autres s'attendoient à un sort pareil,

reil, lorsqu'un Esclave vint se jeter à ses
 1665. pieds, & lui dit, que s'il vouloit lui donner
 la vie, il lui diroit la verité.

1667. Cette proposition surprit l'Olonnois; il
 Il cou- s'arrêta, & ayant promis la vie & la liberté
 pe la tête à tout l'Equi-
 à tout page, & fait
 jeter à la Mer ceux des qua-
 tre Bar-
 ques. „ Seigneu Capitaine, lui dit alors ce malheu-
 „ reux, le Gouverneur de la Havane, ne
 „ doutant point que nous ne vous fissions
 „ tous Prisonniers, avoit donné ordre qu'on
 „ vous fit tous pendre, & j'avois été embar-
 „ qué pour servir de Bourreau.” A ces mots
 le féroce Olonnois fut saisi de rage, & ayant
 ordonné qu'on levât l'écouille, & qu'on lui
 amenât tous les Prisonniers les uns après les
 autres, il leur coupa à tous la tête, succant
 à chaque fois le sang, dont son sabre étoit
 teint. Il se rendit ensuite au Port du Prince,
 où l'Esclave l'avoit informé qu'étoient les qua-
 tre Barques destinées à lui donner la chasse;
 il les y trouva, les prit sans résistance, fit
 jeter les Equipages à la Mer, & ne fit gra-
 ce qu'à un seul homme, qu'il envoya au Gou-
 verneur de la Havane avec une Lettre, dans
 laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de fai-
 re, l'avertissoit qu'il traiteroit de la même
 maniere tout ce qu'il lui tomberoit entre les
 mains d'Espagnols, lui-même s'il avoit ce
 malheur, & ajoûtoit que pour lui, il ne de-
 voit jamais compter de l'avoir vif en son pou-
 voir. Il échoua ensuite ses deux Canots, &
 les Barques, & se rendit sur la Frégate à la
 Tortue.

L'O- Il y trouva Michel le Basque, dont nous
 lonnois avons déjà parlé, lequel y avoit aussi amené
 & le Bas- une belle prise; ces deux Avanturiers, qui
 que se étoient

étoient amis, se voyant ainsi réunis, résolurent de faire ensemble quelque entreprise importante, & ayant dressé leur plan, convinrent de le tenir secret; ils publièrent seulement qu'ils alloient faire un armement considerable, & que ceux, qui voudroient être de la partie, ne tardassent point à les venir joindre à la Tortuë, ou à les aller attendre à Bayaha. La réputation de ces deux Chefs, dont l'un devoit commander sur Mer, & l'autre sur terre, attira aux rendés-vous un fort grand nombre d'Avanturiers de toute especé; l'armement se trouva de six Vaisseaux & de 400. Hommes, & l'Olonnois, qui étoit l'Amiral de cette petite Flotte, prit sa route vers l'Est, sans avoir encore découvert son dessein à personne. A peine avoit-il doublé la pointe de l'Espade, la plus Orientale de S. Domingue, qu'il fit rencontre de deux Navires Espagnols, qu'il enleva sans beaucoup de résistance. L'un étoit chargé de Cacao, & sa Charge étoit estimée près de 200000. liv. il l'envoya à la Tortuë, avec ordre à celui, à qui il en avoit confié le commandement, de le lui ramener à Curaçao, après qu'il l'auroit déchargé. L'autre étoit rempli de munitions de Guerre, destinées pour San-Domingo, il le retint avec lui. Il fit voiles ensuite pour Curaçao, où son autre prise l'ayant rejoint avec un très grand nombre de Braves, dont plusieurs ne faisoient que d'arriver de France, il déclara que son dessein étoit d'aller piller la Ville de Maracaïbo. Ce qui l'avoit déterminé à cette entreprise, c'est que le Basque, dans le dernier Vaisseau, dont il s'étoit emparé, avoit trouvé deux François,

1665.
 1667.
 joignent
 pour un
 grand
 dessein.

qui

— qui ayant été faits Prisonniers dans leur jeunesse par les Espagnols, s'étoient établis parmi eux, & l'un des deux étoit Pilote de la Barre, qui est à l'entrée du Lac Maracaïbo; ils avoient tous deux donné au Basque de grandes connoissances sur toute la Province de Venezuela, & l'Amiral Flibustier, en publiant son projet, avertit ses gens que ses deux guides lui répondoient sur leur tête du succès de l'Entreprise.

Prise de
Mara-
caïbo.

Maracaïbo est situé environ par les onze degrés de latitude Nord sur la Rive Occidentale d'un Lac, qui lui doit, ou qui lui a donné son nom, & qui porte aussi celui de Baye de Venezuela. Cette Ville étoit dès-lors, comme elle est encore aujourd'hui, une des plus florissantes Villes, que les Espagnols eussent dans toute cette partie du Continent, qui s'étend depuis l'Orénoque jusqu'à la Vera Cruz, elle avoit environ 5000. Habitans, elle en a aujourd'hui 7. à 8000. & l'on y fait un grand commerce de Cuirs, de Tabac & de Cacao; à quoi ne contribuent pas peu la commodité de son Lac, lequel d'un côté se décharge dans la Mer, & de l'autre entre 50. lieues dans les terres. Un banc de sable, que les Espagnols nomment la Barre, rend l'embouchure du Lac dangereuse & difficile, & sans la précaution d'entretenir un Pilote, pour entrer ou sortir les Navires, la plupart y périroient, à cause du courant, qui y est très-fort. Cette difficulté n'embarassoit pas l'Amiral Flibustier, parce que, comme nous avons dit, il avoit un Pilote pratique de cette Barre, mais il y avoit une Forteresse, qui en défendoit le passage, avec 14. pieces de

Ca-

Canon
les Es
seulen
chang
les o
comm
l'Epée
niâtre
qu'ell
pieux

No
rembr
lerent
éloign
noien
n'avo
dans u
fense,
ils n'
ayant
Canon
de plu
C'est
côté d
n'y es
dans l
que d
moyen
à Mer
les ter
que se
rique,
gne,
Si les
Espagn
march

Canon, & 250. Hommes de Garnison, & les Espagnols ne croyoient pas que l'on osât seulement entreprendre de la forcer. Ils changerent bientôt de pensée; le Batque, sous les ordres duquel l'Olonnois voulut servir comme volontaire, emporta la Forteresse l'Épée à la main, après un combat très-opiniâtre, la démolit en peu d'heures, parce qu'elle n'étoit que de Gabions faits avec des pieux & de la terre, & encloua le Canon.

Nos Braves, après cette expedition, se rembarquerent, entrèrent dans le Lac, & allerent se présenter devant la Ville, qui est éloignée de six lieuës du Fort, dont ils venoient de faire la conquête. Les Espagnols n'avoient pas jugé à propos de les attendre, dans une Place, qui n'avoit point d'autre défense, que la difficulté d'en approcher; ainsi ils n'y trouverent personne; les Habitans ayant eu le tems de s'embarquer dans des Canots avec leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux, & de se retirer à Gibraltar. C'est une petite Bourgade située de l'autre côté du Lac, sur un terrain fertile: mais l'air n'y est pas sain, comme à Maracaïbo, & dans la saison des pluyes, il n'y reste gueres que des Ouvriers, & ceux, qui n'ont pas le moyen de se transporter ou à Maracaïbo, ou à Merida, qui est 40. lieuës plus avant dans les terres. C'est aux environs de Gibraltar, que se recueille le meilleur Cacao de l'Amérique, & ce Tabac si fort estimé en Espagne, sous le nom de Tabac de Maracaïbo. Si les Avanturiers eussent d'abord suivi les Espagnols à Gibraltar, ils auroient eu bon marché de gens, que la frayeur avoit saisis; mais

Et de
Gibral-
tar.

1665. mais ils s'arrêterent quinze jours à Maracai-
bo, à faire bonne chere, & à piller le peu,
qui restoit dans cette Ville. Ils passerent en-
1667. fin à Gibraltar, & furent trois jours à faire
ce trajet, qui n'est que de quelques lieus;
aussi trouverent-ils les Espagnols assés bien
retranchés, & fort rassurés.

Ils firent néanmoins leur débarquement sans
résistance : ayant ensuite voulu couper dans
le Bois, pour prendre les Ennemis par der-
riere, ils trouverent qu'on s'étoit douté de
leur dessein, qu'on avoit fait de grands ab-
batis d'arbres, pour les arrêter, & que pour
arriver jusqu'à un premier retranchement, où
on les attendoit; il n'y avoit qu'un chemin,
où six hommes pouvoient marcher de front,
mais qui étoit extrêmement bas & marécageux.
Ils ne balancerent pourtant pas à s'en-
gager dans cette avenue, & ils y avancerent
aisément, jusqu'à la portée du Pistolet: mais
alors ils commencerent à enfoncer dans la va-
se jusqu'aux genoux. On tira en même têmes
sur eux d'une Batterie de vingt pieces de Ca-
non chargées à Cartouche; mais les deux
Chefs remedierent d'abord à ce premier in-
convenient, en faisant couper à tout le mon-
de des branches d'arbres, dont ils se servirent
en guise de Fascines, pour marcher plus ai-
sément: quant au second, il coûta la vie à
bien des Braves, qui en mourant animoient
leurs Compagnons, par l'espérance d'une
prompte Victoire. Cette espérance ne fut
pas vaine, les Flibustiers passerent au travers
des canonnades, avec une résolution, qui
effraya les Espagnols. Le premier retranche-
ment fut forcé, & la Garnison s'étant refu-
giée

giée dans un second, y fut suivie de si près, qu'elle n'eut point d'autre parti à prendre, que de demander quartier. 1665.

Cette Victoire, qui rendoit les Flibustiers Maîtres de Gibraltar, leur coûta cent Hommes tués ou biesés: de six cens Espagnols, qui défendoient les retranchemens, il y en eut deux cens de tués, & cent de biesés. 1667. Ils rançonnerent Maracaibo. Presque tous les Officiers furent du nombre des premiers, & l'on regretta beaucoup le Gouverneur de Merida, qui s'étoit fort distingué dans les Armées de Flandres. Ce Gouverneur étoit accouru au secours de Gibraltar, parce que cette Bourgade dépendoit de son Gouvernement, comme Maracaibo dépend de celui de Caraque. Cependant le pillage de Gibraltar ne répondit pas à l'attente des Avanturiers; les Espagnols avoient fort bien caché leur or, & il ne fut pas possible de les contraindre, même par la force des tourmens, à dire, où ils l'avoient porté. On s'en vengea en brûlant la Bourgade, après quoi on retourna à Maracaibo, qu'on menaça de traiter de la même maniere, si les Bourgeois ne la rachettoient. Il fallut en passer par où ils voulurent, & pour les engager à partir au plutôt, on leur fit encore un présent de 500. Bêtes à corne, qu'ils embarquerent sur leurs Navires.

L'Olonnois proposa ensuite le Pillage de Merida, pour se dédommager de ce qu'on avoit manqué à Gibraltar. Cette Ville passoit pour être très-riche; mais le plus grand nombre ne fut pas de son avis, & il n'insista pas davantage. Il mit à la voile, emmenant avec lui un Navire chargé de Tabac, qu'il avoit pris

Butin qu'ils remportent de cette expedition.

Maracai-
er le peu,
serent en-
rs à faire
es lieuës;
ffés bien

ment sans
uper dans
par der-
douté de
grands ab-
que pour
ment, où
a chemin,
de front,
maréca-
pas à s'en-
vancerent
let: mais
dans la va-
ême têmes
es de Ca-
les deux
remier in-
t le mon-
e servirent
er plus ai-
a la vie à
nimoient
ce d'une
ce ne fut
au travers
ion, qui
etranche-
tant refu-
giée

pris dans le Port de Maracaïbo, & alla faire le partage de son Butin au Port *des Gonaves*, où il arriva vers la Fête de la Touffaint de l'année 1666. Ce Butin consistoit en Joyaux, Pierreries, Or, Argent, Tabac, Cacao, & Esclaves, & le tout fut estimé quatre cens mille écus, sans y comprendre apparemment quantité d'Ornemens, d'Eglise, que les Aventuriers avoient démolis, & dont ils avoient tout emporté jusqu'aux Cloches, aux Tableaux, & aux Croix qui étoient sur les Clochers; leur dessein étant, disoient-ils, d'en bâtir une à la Tortuë, & d'y consacrer toute cette partie de leur Butin. Quoiqu'il en soit, chacun ayant levé son lot, l'Olonnois se rendit à la Tortuë, où il eut bientôt dissipé tout ce qu'il avoit; aussi ne tarda-t-il pas à former un nouveau projet.

Nou-
veau
dessein
de l'O-
lonnois.

Soixante Flibustiers avoient depuis peu surpris la Ville de Grenade située au fond du Lac Nicaragua, dont la tête n'est qu'à quatre lieues de la Mer du Sud, & quoiqu'ils n'eussent pillé que quelques Maisons, n'étant pas assés de monde, pour rester plus long-têms dans un lieu si peuplé, ils y avoient fait un très-grand butin. L'Olonnois, qui avoit un Indien né dans ces quartiers-là, lequel consentoit à lui servir de guide, comprit que, s'il avoit des forcés suffisantes, pour prendre la Ville, il en emporteroit des richesses immenses, il le persuada à un grand nombre d'Aventuriers: ceux, qui l'avoient accompagné à Maracaïbo, n'ayant plus rien, non plus que leur Amiral, & plusieurs Habitans, à la vûë du Butin rapporté de Maracaïbo, se flattant de s'enrichir dans une Cam-
pagne;

pagne; de sorte qu'il se trouva bientôt à la tête d'un Armement plus considerable que le premier. Son second voyage fut à Matamana, au Sud de l'Isle de Cuba, où il se fit une grande pêche de Tortuë. Il avoit besoin de Canots pour son expedition, il comptoit d'en trouver dans cet endroit-là, & il en enleva effectivement aux Pêcheurs autant qu'il lui en falloit.

De-là, il voulut gagner le Cap *Gracias à Dios*; mais les Courans Payant fait dériver vers le Golphe de *Honduras*, il ne lui fut pas possible de se relever, ce qui le déconcerta entierement. Il chercha à se dédommager sur quelques Bourgades de ce Golphe, & il pilla entre autres celles de San-Pedro, & de Puerto de Cavallos, mais il n'y fit pas grand Butin, quoiqu'il eût exercé de grandes cruautés sur les Habitans, pour les obliger à dire, où ils avoient caché leurs effets, & qu'il eût trouvé à Puerto de Cavallos un Navire de 24. pieces de Canon, & plusieurs petits Bâtimens, dont il s'empara. La prise de San-Pedro lui coûta même fort cher; il tomba, en y allant, dans deux embuscades, où il perdit bien du monde: il lui fallut ensuite forcer un retranchement, dont la seule vûë auroit rebuté tout autre que lui: il fit partout-là des prodiges de valeur, qui ne furent égalés que par les cruautés, qu'il exerça sur tous ceux, dont il vouloit tirer ou de l'Or & de l'argent, ou des connoissances, par rapport aux routes, qu'il lui falloit prendre. Il auroit pu faire un très-grand profit sur l'Indigo, dont il trouva une très-grande quantité à San-Pedro, mais il ne vouloit que de l'Or,

Il veut aller au Lac Nicaragua, & ne peut y arriver.

de l'Argent, ou des Pierrieres. Il brûla cette petite Ville, qui ne put, ou ne voulut pas se racheter, & s'étant ensuite rapproché de la Mer, il proposa d'aller par terre attaquer la Ville de *Guatimala*, mais comme il n'avoit que 500. Hommes, & que *Guatimala* pouvoit lui en opposer 4000. personne ne fut de son sentiment. Il eut ensuite avis qu'une Hourque de sept à huit cens Tonneaux, qui alloit tous les ans d'Espagne aux Honduras, pour y porter les choses, dont les Habitans de la Province de *Guatimala* ont besoin, étoit attendue incessamment dans la Riviere de ce nom, il y alla, & fut trois mois, sans en entendre parler. On appelle Riviere de *Guatimala*, une grande Riviere, qui tire sa source de cette Province, passe au travers de la Province de Honduras, & se décharge dans le Golphe de même nom. L'Olonnois ayant enfin sçu que la Hourque approchoit, il proposa à ses Gens de la laisser passer, & de l'attaquer au retour, parce qu'alors elle seroit plus richement chargée. Ils y consentirent, & ils eurent tout lieu de s'en repentir: la charge de la Hourque valoit au moins un million, & celui, qui la commandoit, ayant été informé du dessein des Flibustiers, déchargea son Bâtiment, dès qu'il fut arrivé au Port, & y attendit ensuite que nos Aventuriers vinssent à lui. Ils vinrent en effet, & trouverent des gens tout prêts à les bien recevoir. Cependant la partie étoit trop inégale, la Hourque n'avoit que 70. Hommes, qui combattirent tout un jour avec beaucoup de valeur; mais il fallut céder au nombre; la Hourque fut prise, mais il n'y avoit presque plus

plus rien dedans. Cela dégoûta fort les Compagnons de l'Olonnois, qui la plupart le quitterent; chacun alla de son côté. & quelques-uns firent des prises considérables. 1665. 1667.

L'Olonnois resté seul avec un fort grand Navire, sur lequel il avoit 300. Hommes, appareilla pour le Lac Nicaragua; mais après avoir gagné avec bien de la peine le Cap Gracias à Dios, il y perdit son Navire, qui demeura échoué sur des Recifs. Ce nouvel accident ne fut pas encore capable de l'abatre. Des débris de son Vaisseau, il fit construire quelques Barques longues, avec lesquelles il continua sa route, & entra dans la *Desaguadero*, ou Riviere Saint Jean, qui sort du Lac de Nicaragua. Mais les Espagnols ayant envoyé contre lui une armée d'Indiens, il fut obligé de se retirer avec perte. Ce malheur fut suivi d'un autre; une partie de ceux, qui étoient restés avec lui, l'abandonnerent encore. Il entra avec les autres dans une Baye, qu'on appelle *Boca del Tbro*, d'où ayant voulu croiser avec la Barque du côté de Carthagene, il mit à terre, aux Isles de *Baron*, qui sont entre cette Ville, & le Golphe d'*Uraba*. Son dessein étoit d'y traiter des vivres; mais Dieu, vengeur de ses crimes, le conduisoit-là, comme par la main, pour lui faire trouver une fin digne d'un des plus cruels hommes, qui fut jamais. A peine avoit-il mis le pied hors de son Canot, qu'une Troupe d'Indiens l'environna; & le saisit; avant qu'il eût eu seulement le tems de se mettre en défense; ces Barbares le portèrent dans le Bois, le rotirent & le mangerent. Plusieurs

Sa
Mort.

Ou Isles
de *Varn*.

de ses Gens eurent un sort pareil; ceux,
 1565. qui étoient restés dans les Barques, n'ayant
 plus de Chef, s'en retournerent à la Tor-
 1667. tuë fort mal en ordre, & M. d'Ogeron ne
 manqua point de profiter du mauvais succès
 de leur Entreprise, pour en engager plu-
 sieurs à se faire, ou à redevenir Habitans.

Fin du Septième Livre.



ceux,
l'ayant
For-
ron ne
succès
r plu-
bitans.



HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
SECONDE PARTIE.



LIVRE HUITIEME.



Eu de têmes avant que ceux
des Flibustiers, qui avoient eu
part à l'expedition de Mara-
caibo, dont je viens de par-
ler, fussent de retour à Saint
Domingue, on nous avoit dé-
claré la guerre à la Jamaïque:
plusieurs François, qui s'étoient
rencontrés dans cette Isle,
avoient été arrêtés, & on les
avoit même voulu forcer à
porter les armes contre leur

1665.
1667.
Hosti-
lités en-
tre les
Anglois
de la
Jamaï-
que &
les Fran-
pro-

H I S.

1665. propre Souverain, & contre leur Patrie. Après quelques hostilités, qui n'aboutirent à rien d'essentiel; les Anglois, pour tromper les François, firent une paix simulée; mais la fraude fut découverte, & l'on se tint sur ses gardes. M. d'Ogeron fit ensuite un plan d'expédition sur le Port Royal, Capitale de la Jamaïque; mais son projet n'eut point d'exécution, parce qu'il ne reçut point les secours de France, qu'il avoit demandés.

La Guerre devient plus vive que jamais entre les François & les Espagnols de S. Domingue. D'un autre côté, la paix des Pyrenées conclüe en 1659. avoit fait croire aux François de Saint Domingue, que les Espagnols les y laisseroient en repos, & M. d'Ogeron avoit reçu des ordres très-express du Roi, de se tenir précisément sur la défensive. Il obéit par rapport à l'Isle de Saint Domingue, mais les Espagnols, ou ne reçurent point de pareils ordres, ou n'y déférèrent pas: en effet leurs hostilités continuelles obligèrent nos Habitans à être toujours armés, même en travaillant à la terre, & à faire la sentinelle toutes les nuits, sans quoi il n'en seroit pas échappé un seul. Plusieurs même, malgré toutes ces précautions, furent égorgés dans leurs lits, & d'autres massacrés pendant le jour au milieu de leurs habitations. De cette sorte il n'étoit pas au pouvoir du Gouverneur de la Tortue, de retenir les Boucaniers, ni encore moins les Flibustiers, & il ne fut pas même apparemment sâché que les Espagnols eussent par leur conduite autorisé ces derniers, à continuer une guerre, que l'état de la Colonie rendoit nécessaire, à l'égard du plus grand nombre de ceux, qui la composoient; & dans la vérité, la plupart des Flibustiers n'eussent

pû discontinuer la course; la seule chose, à quoi ils étoient désormais propres, sans causer de grands troubles à la Tortuë, & dans les autres parties de ce Gouvernement. Enfin la guerre s'étant rallumée en 1667. entre les deux Couronnes, le Gouverneur se trouva en pleine liberté d'agir, & songea d'abord à quelque expédition, capable de lui faire prendre sur l'Ennemi une supériorité, dont il se promettoit bien de profiter.

J'ai dit qu'il avoit eu la pensée d'aller attaquer San-Domingo; mais n'y ayant nulle apparence de réussir dans cette entreprise avec les seules forces, & ne pouvant compter d'en recevoir de France, il changea de dessein, & tourna toutes ses vûes sur Sant-Yago de Los Cavaleros, dont les Habitans étoient ceux de toute l'Isle, qui incommodoient davantage nos habitations; quoique tout le district de cette Ville pût à peine mettre sur pied six à sept cens Combattans. Sant-Yago est à quatorze lieues de la Mer, dans une plaine agréable & fertile, sur le bord de la Rivière Yaqué, ou de Monte-Cristo. Elle est directement au Sud de Puerto di Plata, qui est son Embarcadere; les maisons y sont mal bâties, mais les Eglises y sont belles, & les Habitans y sont fort pauvres, comme la plupart de ceux des Villes Espagnoles de l'Amérique, situées à une certaine distance de la Mer. Tout le Commerce est de suifs & de cuirs, & toutes leurs richesses consistent en Bétail, dont on voit de grands Troupeaux dans les Savanes voisines.

La résolution prise de tomber sur cette Ville, M. d'Ogeron mit à la tête du parti, qu'il

Il en-
voye des
Troupes
pour pil-
ler Sant-
Yago.

Quel
fut le
succès de

1667. — qu'il y envoya, un Capitaine Flibustier, nommé de Lisse, homme de cœur & d'expérience, & lui donna 400. Hommes, qui s'étoient offerts d'eux-mêmes pour cette expedition, laquelle pourroit bien être la même, que j'ai déjà rapportée sur la foi du P. du Tertre, & que ce Religieux auroit déplacée & défigurée dans la plupart de ses circonstances: ce qui est certain, c'est que dans les deux Relations que j'ai eues entre les mains, le Chef du parti est nommé de Lisse. Quoiqu'il en soit, ce Capitaine alla débarquer à Puerto di Plata, & marcha en bon ordre vers Sant-Yago. Il avoit à passer certains défilés, où trois hommes au plus pouvoient marcher de front, & pour peu que les Espagnols eussent voulu disputer ces passages, il auroit été impossible d'en franchir aucun; mais la peur les avoient tellement saisis, qu'ils abandonnerent même Sant-Yago, & se retirèrent vers la Conception, emportant avec eux ce qu'ils avoient de meilleur. Néanmoins les nôtres, à force de fouiller, trouverent quelques trésors cachés, car la Ville n'avoit pas toujours été aussi pauvre, qu'elle l'étoit alors: elle est même trop proche de Cibao, pour n'avoir pas profité dans le tems d'un si beau voisinage, & son éloignement de la Mer l'exposant moins que beaucoup d'autres aux courses des Flibustiers, bien des gens y portoient leurs meilleurs effets, comme en un lieu de sûreté. De-là, le Capitaine de Lisse envoya des partis en plusieurs endroits, ils firent quelques Prisonniers, qu'on rançonna, enleverent & tuerent beaucoup de Bestiaux, causerent partout de grands dégats,

enfin,

enfin, n'y ayant plus rien à prendre, ni à détruire dans tous ces quartiers-là, le Parti reprit le chemin de Puerto di Plata, après avoir contraint les Habitans de Sant-Yago à donner 25000. Piaftres pour sauver leur Ville de l'Incendie. Cette expedition valut à chaque Avanturier trois cens écus.

La Course n'avoit jamais été plus florissante, qu'elle l'étoit alors; on ne parloit que de prises faites sur les Espagnols par les Flibustiers Anglois & François, alors réunis d'intérêts; & de descentes sur les Côtes des Isles & du Continent, où ils pilloient non seulement des Villes, mais même des Provinces entières. Les plus fameux de leurs Chefs en ce temps-là, étoient parmi les François, outre ceux, dont j'ai déjà parlé dans le Livre précédent, les nommés *Vauclis*, *Granmont*, *Quinet*, *le Picard* & *Tributon*; & parmi les Anglois, *Roc*, *David*, *Morgan*, & *Mansfeld*. Les Villes de *Cumana*, de *Coro*, de *Sainte Marthe*, de *Caraque*, & plusieurs autres moins considerables, furent prises, pillées & rançonnées. Le Basque suivi de 40. Hommes seulement, entra la nuit à Maracaïbo, se saisit des principaux Habitans, & après les avoir enfermés dans la grande Eglise, il fit avertir leurs Parens & leurs Amis, qu'il alloit leur couper à tous la tête, si on faisoit le moindre mouvement, & si on ne lui comptoit sur le champ la rançon, qu'il demandoit, il fallut en passer par-là, quoique le jour eût découvert la foiblesse d'un Ennemi si insolent. Ensuite les Flibustiers passerent au travers de la Ville, chacun tenant le Pistolet bandé d'une main, & de l'autre

Seco:
de prise
de Mara-
caïbo.

1667. le Sabre levé sur la tête d'un Prisonnier, qu'il faisoit marcher devant lui : & ces malheureux, après avoir fait de fort mauvais sang pendant plus de vingt-quatre heures, ne furent délivrés qu'au moment que l'Ennemi fut embarqué, & hors de risque.

1668. La Paix qui fut signée cette année 1668. à Aix-la-Chapelle, donna moyen aux Espagnols de respirer un peu, en diminuant le nombre de leurs Ennemis ; je dis en diminuant, car plusieurs Filibustiers prétendirent que, n'ayant point signé au Traité, ni par eux, ni par leurs Plenipotentiaires ; n'ayant pas même été appelés aux Conférences, ils n'étoient point obligés d'y avoir égard. Il en coûta encore aux Espagnols la ruine entière de Panama, que Morgan prit & pilla en

1670. 1670. Pillage de Panama. ayant avec lui environ mille hommes des deux Nations. Il en emporta un Butin inestimable, & s'étant rendu à un Fort, qui étoit à l'embouchure du Chagre, dont il avoit eu la présentation de se rendre Maître, & où le partage se devoit faire, une nuit, que tout le monde dormoit profondément, le Général, de concert avec un certain nombre de Filibustiers de sa Nation, s'embarqua sur un Navire, où il avoit fait mettre tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi le Butin, & fit voiles pour la Jamaïque. Quelques-uns de ceux, qu'il avoit ainsi joués, le suivirent dans l'esperance de se faire rendre justice ; tous les autres se retirèrent à la Colonie, où de désespoir, ils se firent Habitans, & ce fut à cette occasion, que Pon commença de cultiver la plaine du Cap François ; la première habitation fut faite par un Calviniste nom-

nommé *Gobin*, à l'endroit même, où est au-
 jourd'hui la Ville.

1668.

Deux ans avant l'expédition de Panama,
 Morgan, à la tête d'une pareille Troupe
 d'Avanturiers des deux Nations, avoit pris &
 pillé Porto-Belo, après avoir enlevé par Es-
 calade les Forts de *Saint Jacques* & de *Saint*
Philippe, qui défendoient cette Ville, alors
 une des plus riches du Nouveau Monde. Il
 est vrai qu'il y perdit beaucoup de monde;
 les Officiers qui commandoient dans ces deux
 Ports, ayant tous péri plutôt que de se ren-
 dre, & ayant fait la plus grande résistance,
 qu'on eût vûe de long-têms parmi les Espa-
 gnols de l'Amérique. Le Président de Pana-
 ma, Dom Juan Perez de Gusman, s'avança
 envain à la tête de 1500. Hommes, pour
 l'obliger du moins à sortir de la Ville, où il
 vivoit à discretion; il n'osa entreprendre de
 l'y forcer. Il témoigna sa surprise, de ce
 que 422. Hommes, sans Artillerie, se fus-
 sent emparés de deux Forteresses, où il y
 avoit du Canon, & de bonnes Garnisons, &
 il envoya demander à Morgan de quelles ar-
 mes il se servoit pour de pareilles expedi-
 tions. Morgan lui envoya un Boucanier Fran-
 çois, dont il lui fit présent. Le Président
 lui fit dire, qu'il étoit dommage, que de si
 braves gens, ne fussent pas employés en
 une plus juste guerre, & lui envoya une Ba-
 gue d'Or, enrichie d'une belle Emeraude.
 Morgan reçut cette marque d'estime, com-
 me il le devoit, & ajouta, que pour satis-
 faire la curiosité de son Excellence, il lui
 avoit envoyé une arme Française; & que dans
 peu il iroit, pour le réjouir, lui apprendre

1670.

Et de
Porto-
Belo.

l'usage, que les Avanturiers savoient en faire. Nous venons de voir qu'il tint parole. 1668. Porto-Belo fut enfin obligé de se racheter, & nos Braves, dont les attaques des Forts, & les maladies avoient extrêmement diminué le nombre, s'étant rendus à l'Isle de Cuba, pour y partager leur butin, trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé, que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimés au quart de ce qu'ils valoient, 260000 écus, sans compter les toiles de soye, & autres marchandises, qu'ils avoient enlevées de la Ville, & dont ils faisoient peu de cas. En effet, ils n'estimoient que l'or & l'argent; & la prise la plus riche, si elle ne l'étoit qu'en marchandises, ils la comptoient pour rien.

1669. L'année suivante, M. d'Ogeron, qui étoit passé en France pour des raisons, que je n'ai trouvées nulle part, reçut de nouvelles Provisions de Gouverneur de la Tortuë, & Côte S. Domingue. L'abus, que les Gouverneurs Propriétaires des Isles du Vent avoient fait de leur autorité par le passé, avoit depuis peu obligé le Roi de ne plus donner de Commissions, que pour trois ans; se réservant le pouvoir de continuer dans ces places ceux, dont les services lui seroient agréables, comme il a toujours fait les premiers Gouverneurs de la Tortuë, que difficilement on auroit pu remplacer. M. d'Ogeron, avant que de partir de Paris, fit présenter à M. Colbert un Mémoire, dont je crois qu'on sera bien aise de voir ici les principaux Articles; rien n'étant plus propre à nous apprendre en quel état se trouvoit alors la Colonie, & les progrès qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit sous la conduite de cet Officier. 22 Il

M. d'Ogeron continué Gouverneur de la Tortuë.

„ Il y avoit , dit-il , à la Tortuë & Côte —
 „ de S. Domingue environ 400. hommes ; 1669.
 „ lorsque j'en fus fait Gouverneur, il y a qua- Etat &
 „ tre ans : il y en a présentement plus de avantage
 „ 1500. & cet accroissement s'est fait pen- de cette
 „ dant la guerre contre les Anglois , & mal- Colonie.
 „ gré les difficultés d'avoir des Engagés. J'y
 „ ai fait passer chaque année à mes dépens
 „ 300. personnes. L'avantage de cette Co-
 „ lonie , ajoûte-t-il , consiste premièrement
 „ en ce qu'elle fournit au Roi des hommes
 „ aguerris & capables de tout entreprendre.
 „ Secondement, en ce qu'elle tient en échec
 „ les Anglois de la Jamaïque & les empêche
 „ d'envoyer leurs Vaisseaux , pour nous at-
 „ taquer dans les Isles du Vent ; ou pour
 „ secourir celles, que nous attaquerons. Dans
 „ la dernière guerre le Gouverneur de la
 „ Jamaïque s'excusa d'envoyer du secours
 „ à Niéves , sur le danger , où il étoit d'a-
 „ voir sur les bras toutes les forces de
 „ la Tortuë. Il redoubloit même ses gar-
 „ des , faisoit travailler par tout à fortifier
 „ ses Places & ses Ports ; & depuis peu il
 „ m'a proposé d'établir une neutralité perpé-
 „ tuelle entre nous , quelque guerre qu'il y
 „ ait en Europe , ce qu'il m'avoit refusé au-
 „ paravant , lorsque je le lui avois demandé
 „ de la part de la Compagnie. Effectivement,
 „ les Anglois n'ont rien à gagner avec
 „ nous qui sommes ordinairement dans les
 „ bois ; & ils en ont beaucoup à craindre. Le
 „ Gouverneur a su que j'avois eu pendant un
 „ mois entier 500. hommes à la Tortuë , tous
 „ prêts à fondre sur le Port Royal , que j'au-
 „ rois pris assurément , si la poudre , que j'at-
 „ tendois , étoit venue. ” E 7 M.

1669.

Pour-
quoi il
ne ju-
ge pas
qu'on
doive bâ-
tir une
Forte-
resse à
S. Do-
mingue.

M. Colbert avoit témoigné souhaiter qu'on bâtît une Forteresse dans l'Isle de S. Domingue ; la Compagnie des Indes Occidentales , à qui le Ministre en fit faire la proposition , demanda à M. d'Ogeron ce qu'il en pensoit ; & il répondit ce qu'il repete ici à ce Ministre. En premier lieu , que cela engageroit à une dépense de 80. & 100000 liv. sans compter ce qu'il en coûteroit pour l'entretien d'une Garnison. Secondement , que cette dépense étoit fort inutile ; que les François de S. Domingue ne pouvoient avoir de plus sûre retraite , que les bois , où ils étoient invincibles , & où les Espagnols , embarrassés par leurs lances , ne tenoient pas contre eux. En troisième lieu , que la Colonie étoit en état de résister à toutes leurs forces , pourvu qu'on eût soin de rendre les chemins libres , pour la communication des Postes , & d'avoir toujours 400. hommes bien armés à Leogane. Enfin , que quand une Flotte viendroit débarquer sur nos Côtes , elle n'y pourroit faire autre chose , que d'y brûler de mechantes Cases , qu'on rebâtiroit en trois jours ; qu'il seroit même dangereux de tenter une pareille entreprise , soit parce que les Aventuriers , s'imaginant qu'une Forteresse attireroit toutes les forces des Espagnols , se retireroient ailleurs ; soit parce qu'il ne falloit pas attendre de grande résistance de ces gens-là , lorsqu'ils se verroient enfermés dans une place ; qu'il seroit même à craindre qu'ils ne se soulevassent contre le Commandant , & ne l'obligassent à se rendre , comme il étoit arrivé au Chevalier de Fontenay.

Il pre-

Mais ce qui paroissoit à M. d'Ogeron con-
venir

venir davantage pour le bien de la Colonie, à la tête de laquelle il se trouvoit, c'étoit 1669. un Etablissement à la Floride. „ Il n'y a, pose un
 „ dit-il, que 200. lieues de la Tortue à ce ^{établissement}
 „ Continent. Les vents sont toujours bons ^{à la Floride.}
 „ pour y aller, & pour en revenir; & rien
 „ n'est plus facile, que de se rendre le maître de tout le Commerce des Espagnols,
 „ en établissant un poste, qui domine le
 „ Canal de Bahama. D'ailleurs la cherté des
 „ denrées, qui est toujours fort grande à S.
 „ Domingue, occasionne la désertion d'un
 „ grand nombre de Flibustiers, qui se reti-
 „ rent à la Jamaïque, où elles sont à bon
 „ marché; & la Floride peut fournir toutes
 „ celles, qu'on peut trouver en quelque lieu
 „ des Indes que ce soit. De plus, en cas de
 „ disgrâce, on auroit un refuge assuré & pro-
 „ chain; & l'on ne seroit plus en danger de
 „ voir, comme il est déjà arrivé, les Ad-
 „ glois profiter du débris de nos Colonies. Il
 „ n'y auroit même rien de plus capable de
 „ rassûrer les François de toutes les Antilles,
 „ qu'un pareil Etablissement, qu'ils souhai-
 „ tent tous avec ardeur, ne fut-ce que pour
 „ mettre une digue à la puissance Angloise,
 „ qui devient excessive dans ces quartiers-
 „ là. Et parce que la Gour, ni la Com-
 „ pagnie des Indes Occidentales ne paroissent
 „ pas en disposition de faire de grandes dépen-
 „ ses dans l'Amérique, M. d'Ogeron ne de-
 „ mandoit pour l'entreprise, qu'il proposoit,
 „ que ce qui proviendrait de la Tortue, après
 „ qu'on auroit mis cette Ile en état de ne pas
 „ craindre d'être insultée: „ ce qui, ajoutoit-il,
 „ est d'une nécessité indispensable, & ne souf-
 „ fre point de retardement.” Ce

1669. Ce projet étoit sensé, & l'on verra dans la suite en plus d'une occasion, de quel avantage il eût été à la Colonie de S. Domingue: mais la Cour regardoit alors cette Colonie, comme un objet fort peu capable de l'intéresser, & qui devoit beaucoup plus occuper la Compagnie des Indes Occidentales, que le Roi. On laissa donc les Anglois s'établir paisiblement dans cette partie de la Floride, que M. d'Ogeron proposoit d'occuper, & sur laquelle nous avons des prétentions d'autant mieux fondées, qu'elle avoit long-têms porté le nom de Floride Françoisé, & que nous y avons eu deux Etablissémens considérables. Les Anglois lui ont donné le nom de Caroline, qu'elle doit à Charles II. Roi de la Grande-Bretagne, & non à Charles IX. Roi de France, comme quelques-uns de nos Auteurs l'ont avancé, faute d'être instruits. Ce qui les a trompé, c'est sans doute que sous Charles IX. on y avoit bâti un Fort, qui fut nommé la Caroline, en l'honneur de ce Prince. Pour revenir au Mémoire de M. d'Ogeron, on ne fut pas long-têms sans reconnoître la verité de ce qu'il y marquoit, de la nécessité de fortifier incessamment la Tortuë; mais il y a bien de l'apparence que ce Gouverneur étoit alors très-éloigné de penser, que ce fût contre ses propres Colons, qu'il dût prendre cette précaution.

1670. La Colonie se révolte contre la Compagnie.

J'ai dit que les Avanturiers, en le recevant pour Gouverneur, lui avoient nettement déclaré, qu'ils ne souffriroient pas qu'on leur interdît le Commerce avec les Etrangers. Il n'avoit eu garde de rejeter ouvertement une pareille condition, à laquelle il étoit

pour-

pourtant bien résolu de ne se pas soumettre, & par son adresse, il étoit venu à bout d'établir peu à peu le Commerce exclusif de la Compagnie. Mais, soit qu'elle en eût abusé, soit que toute gêne fut insupportable à des gens, qui dans le fond ne reconnoissoient point au monde de Superieur, les Avanturiers ne jugerent pas à propos de souffrir plus long-têms qu'on les contraignît sur un article aussi essentiel. Vers le commencement de Mai de l'année 1670. M. d'Ogeron revenant du Cul-de-Sac (on appelloit ainsi cette partie de la Côte Occidentale, où nous avions alors des établissemens) il rencontra deux Navires, qui de leur côté l'ayant apperçû, feignirent d'aller à Coridon, où les Anglois avoient accoutumé de charger du sel: ce qui lui fit croire qu'ils étoient de la Jamaïque; mais en arrivant à la Tortuë, il apprit que c'étoit des Flessinguois; qu'ils avoient été à Bayaha, où étoit encore le Rendés-vous le plus ordinaire des Boucaniers: qu'ils y avoient traité des Cuirs; qu'ensuite ils étoient allé mouiller au Port de Paix, où pendant huit jours ils avoient fait la traite avec tous ceux, qui s'étoient présentés: qu'ils avoient même envoyé un batteau à une Habitation de la Tortuë, appelée Mil-Plantage, où ils avoient été bien reçûs; & que le Comtais de la Compagnie ayant voulu s'opposer à leur commerce, un des deux Capitaines, nommé *Pieter Constant*, avoit répondu qu'il falloit être plus fort que lui, pour l'empêcher de commercer.

Deux jours après, M. d'Ogeron apprit que tout le Cul-de-Sac étoit révolté; il s'embarqua aussi-tôt assés peu accompagné, pour

1670.

 gnie, &
 contre le
 Gouverneur.

 Quel
 en fut le
 sujet.

s'in-

1670.

s'instruire par lui-même de la nature & des progrès du mal, & des remèdes, qu'on y pouvoit apporter. Il arriva en quatre jours au Port de Nippes, ayant touché en passant au petit Goave, où il pensa être arrêté, & où on lui dit que non seulement la révolte étoit générale dans tous ces quartiers de l'Ouest; mais que les Révoltez avoient envoyé dans tous ceux du Nord, pour en engager les Habitans & les Boucaniers à se joindre à eux. On voulut encore l'arrêter à Nippes, où il se trouva tout à coup investi par cent Fusiliers, & le danger étoit d'autant plus grand, que les deux Navires Flessinguois étoient dans ce Port; que le Sieur Renou, qui commandoit dans le Cul-de-Sac, & un autre Officier, étoient déjà prisonniers sur l'un des deux; & que c'étoit les deux Capitaines, qui avoient excité la révolte: voici comment.

Il s'achoit fort aux Hollandois d'être privés d'un Commerce, qu'ils avoient fait si longtemps avec les Avanturiers, ils cherchoient toutes les occasions de s'y rétablir. Pieter Constant, & son Collegue Pieter Marc, persuaderent aux Habitans de la Côte de S. Domingue qu'ils ne devoient pas souffrir qu'on les laissât manquer des choses les plus nécessaires à la vie, ni s'affujettir à une Compagnie, laquelle exerçoit sur eux la plus criante monopole. Effectivement, on assure que la Compagnie leur vendoit soixante livres de Tabac une aulne de Toile, que les Hollandois leur donnoient pour vingt sols; 750 livres de Tabac un Baril de Lard, qu'ils avoient des mêmes Hollandois pour deux pisto-

to.

tolles, ou deux cens livres de Tabac, & le reste à proportion. On peut juger, par la disposition, où l'on avoit toujours été à la Côte S. Domingue à l'égard de la Compagnie, de quelle maniere la proposition des deux Capitaines fut reçüe. Il y eut un très-grand concours à leurs bords; ils firent bien boire tous ceux, qui les visiterent, & les santez furent saluées au bruit du Canon.

C'étoit dans la Rade de Leogane, que cela se passoit; & le Sieur Renou, lequel faisoit sa résidence au petit Goave, qui n'en est qu'à cinq lieues, entendant le bruit du Canon, accourut pour voir de quoi il s'agissoit. Il fut joint à Leogane par les Sieurs Gauquier & Villeneuve, Officiers de ce quartier, & ayant reconnu que les deux Navires étoient étrangers, il envoya défendre aux François de traiter d'aucunes marchandises avec eux. Les Capitaines Flessingnois trouverent ce procédé fort étrange, d'autant plus, dirent-ils, que la Terre, où ils étoient, appartenoit au Roi d'Espagne: puis ayant sù que le Sieur Renou avoit fait saisir deux de leurs batteaux, qu'on avoit trouvés trafiquant le long de la Côte, ils allerent avec main forte au petit Goave, où cet Officier s'étoit retiré, lui enleverent les deux batteaux, qu'il avoit confisqués; le firent prisonnier avec le Sieur Villeneuve, & les emmenerent à bord de leurs Navires; après quoi les Mutins se répandirent de tous côtez, pour engager les Habitans à se joindre à eux.

Tout autre que M. d'Ogeron auroit apprehendé de se commettre dans une occasion comme celle-là: cependant il ne balança pas à al-

1670.
Le Com-
mandant
du Cul-
de-Sac
arrêté
par les
Mutins.

Il est
delivré
par M.
d'Oge-
ron, qui

à aller redemander ses Officiers aux Capitai-
 nes Flessingois; & ceux-ci, quelque pussent
 1670. faire les Mutins, les lui rendirent. Il retour-
 est insul- na ensuite au petit Goave, où on lui avoit
 té au fait espérer qu'il seroit mieux reçu, & ayant
 petit mouillé l'ancre dans le Port, il envoya à ter-
 Goave. re le Capitaine de son Navire, nommé San-
 son, porter des Lettres à quelques Habitans,
 dont il se tenoit apparemment plus assuré;
 mais Sanson fut arrêté. L'on tira ensuite sur
 le Navire plus de deux mille coups de fusils,
 & le Sieur Renou fut legerement blessé; ce
 qui fit prendre à M. d'Ogeron le parti de
 retourner à la Tortuë. Il apprit, en y arri-
 vant, que les révoltés du Cul de-Sac étoient
 sur le point de partir, pour venir se joindre
 aux Boucaniers; & aux Habitans des quar-
 tiers du Nord; que leur dessein étoit de
 s'emparer de tous les Vaisseaux, qui paroî-
 troient dans les Ports, & qu'ils avoient mê-
 me quelque dessein sur la Tortuë. Ces avis
 ne parurent pas l'inquieter autant, qu'on au-
 roit crû: il ne laissa pourtant pas, ne fût-ce
 que pour se mettre en regle, d'envoyer Re-
 nou à M. de Baas, Gouverneur Général des
 Isles, pour lui faire part de ce qui se passoit,
 & le prier de lui envoyer un Vaisseau du
 Roi, qui pût l'aider à mettre les Seditieux
 à la raison; mais il ajoutoit que, s'il eût été
 aussi riche, qu'il auroit dû l'être, il se seroit
 bien fait fort de terminer cette guerre à ses
 frais. Le Major partit le 9. de Juin; mais
 étant tombé malade en chemin, il n'arriva
 à S. Christophle, où se tenoit alors le Gou-
 verneur Général, que le 25. de Septembre,
 M. de Baas l'envoya sur le champ à la Gre-
 nade,

Il de-
 mande
 du se-
 cours au
 Gouver-
 neur Gé-
 néral des
 Isles.

D
 nade
 man
 da
 tuë
 ron
 Sa
 Il é
 pour
 faire
 Che
 tout
 O
 rien
 pos
 lui
 Roi
 Ven
 tèm
 il s'
 tion
 pon
 s'élo
 sent
 le
 Che
 Gén
 voi
 me
 apr
 d'C
 par
 rass
 il
 len
 éto
 par

nade, où étoit une Escadre du Roi, com-
mandée par M. de Gabaret, auquel il man-
da de faire voiles incessamment pour la Tor-
tuë, & d'y agir de concert avec M. d'Oge-
ron, pour le rétablissement de l'autorité de
Sa Majesté dans toute la Côte S. Domingue.
Il écrivit en même têmes à M. d'Ogeron,
pour lui donner avis de ce qu'il venoit de
faire, & l'avertir que M. de Gabaret étant
Chef d'Escadre, il devoit lui obéir en
tout.

Ces diligences ne produisirent pourtant
rien; car M. de Gabaret ne jugea pas à pro-
pos de se rendre à l'ordre de M. de Baas, &
lui fit réponse qu'il en avoit de précis du
Roi, d'empêcher le Commerce des Isles du
Vent avec les Etrangers; que, si pendant le
têmes marqué pour son séjour dans ces Mers,
il s'y faisoit quelque chose contre les inten-
tions de Sa Majesté, ce seroit à lui à en ré-
pondre; ainsi qu'il ne lui convenoit pas de
s'éloigner. M. de Baas eut beau lui repré-
senter qu'en vertu de la Commission, dont
le Roi l'avoit honoré, non seulement les
Chefs d'Escadre, mais encore les Lieutenans
Généraux commandant l'armée navale, de-
voient lui obéir, il persista dans son senti-
ment, & ne partit point. Quelque têmes
après M. de Baas reçut une Lettre de M.
d'Ogeron, du 9. Octobre, par laquelle il
paroissoit que ce Gouverneur n'étoit plus si
rassuré sur la révolte de son Gouvernement;
il mandoit que les Mutins étoient plus inso-
lens que jamais; que, depuis quatre jours ils
étoient venus au nombre de 300. par Mer &
par Terre, à dessein de piller la Tortuë, ca-
chant

1670.

M. de Gabaret refuse d'aller à son secours.

Progrès de la révolte.

1670. — chant leur projet sous le prétexte de lui demander quelques effets, qui leur étoient venus de France, & qu'il avoit jugé à propos de leur rendre, pour éviter un plus grand mal. Il ajoutoit, que tout le monde l'abandonnoit, & qu'il ne savoit bien-tôt plus, à qui se fier. J'ai même vû une Lettre, qu'il écrivit alors à M. Colbert, dans laquelle il proposoit de transporter tout ce qui lui restoit d'Habitans fideles, ou dans la Floride, ou dans quelqu'autre endroit du Continent de l'Amérique, ou même dans les Isles, qui bordent la Province de Honduras.

Moyens
proposés
de ré-
duire les
Révol-
tés.

Une autre Lettre adressée au Ministre par M. du Lion Gouverneur de la Guadeloupe, & datée du 25. Novembre, nous apprend qu'on comptoit alors dans la Colonie de S. Domingue mille hommes bien armés, & très-aguerris; que le quart de ces gens-là étoient établis, & avoient des habitations en bon état; qu'un autre quart avoient leurs familles en France, auxquelles ils faisoient de grandes remises; que l'autre moitié étoit de gens errans & vagabonds, n'ayant ni feu, ni lieu; sur quoi M. du Lion faisoit observer, qu'on ne pouvoit chasser de l'Isle les premiers, sans causer un préjudice considérable à la Colonie; qu'il n'étoit pas moins dangereux de pousser sans ménagement les derniers, qui étoient capables de se jeter entre les bras des Espagnols ou des Anglois, mais que pour les seconds, on pouvoit saisir les biens de leurs familles; que ce châtement seroit plus capable, que toute autre chose, de réduire à la raison les Mutins, ou du moins de les affoiblir, en les divisant; après quoi il seroit aisé

de

de venir à bout du reste. Il ajoutoit qu'il ne falloit pas compter de tirer aucun secours des Isles du Vent, pour assoupir cette révolte; que les Habitans n'y étoient gueres mieux intentionnés, qu'à la Côte S. Domingue, & qu'ils soupироient tous après la vie licencieuse qu'on y menoit.

Huit jours après cette Lettre écrite, le même Gouverneur en écrivit une seconde, où il manda qu'il couroit un bruit dans les Isles, qu'on préparoit à la Côte S. Domingue un armement considérable contre les Espagnols; que les Anglois de la Jamaïque, & les Hollandois de Curaçao devoient être de cette expédition; que M. d'Ogeron avoit délivré des Commissions pour cela, & qu'il s'y étoit même intéressé. Il est bien vraisemblable que ce bruit étoit faux, & qu'il étoit uniquement fondé sur la pensée, qu'avoit eue M. d'Ogeron, de se retirer dans les Isles de la Baye de Honduras, où l'on disoit effectivement que le dessein étoit d'aller faire descente. Mais il y avoit beaucoup plus d'apparence, à ce qu'ajoutoit M. du Lion, à savoir que les Anglois de Nièves attendoient une partie des Boucaniers François, pour les joindre à eux, quand ils rentreroient à S. Christophle, où il se traitoit de les rétablir dans leurs anciens quartiers, & où ils espéroient attirer beaucoup de monde par les Privilèges, qu'ils leur donneroient. Il disoit encore que la révolte alloit toujours croissant à la Côte S. Domingue; que les hommes mariés, les Femmes, & tous ceux, qui avoient été soupçonnés de n'entrer pas dans la cause commune, avoient été mis dehors; que les

Bou-

1670. Boucaniers avoient massacré un de leurs Syndics, pour avoir parlé en particulier à M. d'Ogeron; & qu'on croyoit que tous ceux, qui avoient été chassés par les Mutins, s'étoient retirés à la Tortuë, où la présence du Gouverneur avoit rétabli & maintenoit la tranquillité & la subordination.

Le Roi ordonne à M. de Gabaret d'aller au secours de M. d'Ogeron, & fait faire des plaintes aux États Généraux contre les auteurs de la révolte.

Cependant le Roi ayant été informé de ce qui se passoit à la Côte S. Domingue, & du refus, que M. de Gabaret avoit fait de s'y transporter, Sa Majesté, par une Lettre qu'elle écrivit à cet Officier le 6. de Novembre lui manda, que quand au commencement de l'année prochaine, il partiroit des Isles avec son Escadre, pour revenir en France, il ne manquât pas de passer aux environs de l'Isle de la Tortuë, & le long de la Côte S. Domingue, d'y demeurer quelque tems, d'y prendre ou couler à fond tous les Vaisseaux Hollandois, qu'il y trouveroit; de s'entendre avec le Sieur d'Ogeron, & de faire généralement tout ce que ce Gouverneur lui diroit pour le rétablissement du bon ordre, & la punition des coupables. Ce Prince ordonna en même tems à son Ambassadeur en Hollande, non seulement de demander aux États Généraux la réparation de l'attentat commis par les deux Capitaines Fleslinguois, qu'on savoit être les auteurs de la révolte de S. Domingue; mais de leur déclarer encore, que tout ce qui seroit rencontré de leurs Navires dans le voisinage de la Tortuë; & de la partie de S. Domingue occupée par les François, seroient coulés à fond, sans aucun quartier. Enfin l'Escadre, qui devoit relever celle de M. Gabaret aux

Il s

D
Iles
Ton
M
péc
en
Ch
M.
Bar
cha
à M
tion
où
de
trou
Offi
que
mis
voya
nou
Le
le C
de
M. c
de S
tez
bord
pect
alla
tout
les F
qu'il
qu'il
la C
Gou
Su
de C
T

Isles du Vent, eut aussi ordre de passer à la Tortuë, & d'y faire le même devoir. 1671.

M. de Gabaret n'eût pas plutôt reçu les dé- Voyage
pêches, dont je viens de parler, qu'il se mit de M. de
en devoir de s'y conformer. Il partit de S. Gabaret
Christophle le premier de Fevrier 1671. avec à S. Do-
mingue.

M. de Sourdis, la Fregate l'Aurore, & deux Barques. Il arriva le 7. à la Tortuë, & sur le champ il envoya le Sieur Courbon Enseigne à M. d'Ogeron, pour lui faire part des intentions du Roi, & l'assurer de la disposition, où il étoit de faire tout ce qu'il souhaiteroit de lui. Dès le lendemain M. d'Ogeron l'alla trouver à son bord, & lui amena un des Officiers des Révoltez, & un Maître de Barque, qu'il avoit fait prisonniers, & qui furent mis aux fers. Le jour même M. de Gabaret voyant tout soumis à la Tortuë, fit prêter un nouveau serment de fidélité aux Habitans. Le 9. il fit voiles avec M. d'Ogeron, pour le Cul-de-Sac, & arriva le 14. dans la Rade de Leogane. Dès qu'il eut jetté les ancrs, M. d'Ogeron le requit par écrit d'envoyer M. de Sourdis à terre, pour sommer les Révoltez de mettre bas les armes, & de venir à bord des Navires du Roi rendre leurs respects à leur Gouverneur. M. de Sourdis y alla, fit la sommation, & l'accompagna de tout ce qu'il crut plus capable de faire rentrer les Habitans dans leur devoir: ils répondirent qu'ils étoient bons serviteurs du Roi; mais qu'ils ne vouloient point être dépendants de la Compagnie, ni avoir M. d'Ogeron pour Gouverneur.

Sur cette réponse M. d'Ogeron pria M. de Gabaret d'aller lui-même leur parler; il se passa
à Leo-
y con-ganc.

1671. y consentit, & en arrivant à terre, il trouva 3 ou 400. hommes sous les armes, sur le bord de la Mer, & un autre Corps de 200. hommes à cent pas plus loin. Il parla aux premiers, comme avoit fait M. de Sourdis, & il en reçut la même réponse. Tous crioient tumultuairement, & il n'en put tirer aucune raison. Il voulut essayer, si les menaces auroient plus d'effet; mais les cris recommencerent. En même têmes une partie du premier Corps s'alla joindre au second, & M. de Gabaret, après avoir quelque têmes cherché des yeux quelqu'un, avec qui il pût entrer en négociation, apperçut un nommé Fougerais, natif du Mans, qui lui parut, & qui étoit en effet le Chef de ces Révoltez. Il l'aborda; mais à peine avoit-il commencé à lui parler, que tous les autres se mirent à crier, que Fougerais n'étoit pas plus qu'un autre; & il y en eut, qui voyant M. de Pouancey, neveu de M. d'Ogeron, lui dirent que son Oncle avoit fait sagement de ne s'être pas montré. M. de Gabaret de retour à son bord, tint conseil, pour délibérer, si l'on entreprendroit de forcer ces gens-là; mais les marécages rendant le débarquement trop difficile, on ne crut pas devoir y penser.

Au petit Goave. Le 16. l'Escadre appareilla pour le petit Goave, qui n'est qu'à 5. lieues de Leogane; elle y arriva le 17. & trouva tous les Habitans rangés en bataille dans une espede de Place d'armes, & dans une tranchée, qu'ils avoient tirée jusqu'à la Mer. Il y avoit assés près de terre un Navire mouille, dont ils n'avoient aparemment pas pensé à se rendre les

les
y
M
roi
vit
la
V
ron
por
allo
l'at
avo
phi
de
mes
ne
Leo
pou
bon
vive
les
M.
la fi
Il
& e
qu'u
Hab
bre
fuire
core
le s
un
que
parc
n'ave
cadr

les maîtres. MM. de Gabaret & d'Ogeron ———
y allerent, pour observer de plus près les 1671.
Mutins, & voir en quel endroit ils pour-
roient faire la descente. M. d'Ogeron écri-
vit aussi une Lettre aux Révoltez; mais ils ne
la voulurent point lire; & se mirent à crier:
VIVE LE ROI, *point d'Ogeron: nous fe-
rons ce que Messieurs de Leogane ont fait.* Le
porteur de la Lettre leur dit que M. Gabaret
alloit leur faire la guerre; ils répondirent qu'ils
l'attendoient, & se défendroient bien. Ils
avoient à leur tête un Armurier nommé Dau-
phiné. Cet homme ajouta qu'il étoit en état
de ne rien craindre; qu'il avoit 600. hom-
mes, sur lesquels il pouvoit compter, & qu'il
ne tarderoit pas à recevoir du secours de
Leogane. Sur cette réponse on prépara tout
pour faire la descente le 18. Elle se fit en
bon ordre, & l'attaque fut si brusque & si
vive, que les Mutins s'enfuirent tous dans
les Bois. Alors on brûla quelques Cafes, &
M. d'Ogeron voulut qu'on commençât par
la sienne.

Il s'avança ensuite avec M. de Sourdis, Et à
& entra dans le Bois, pour voir, si quel- Nippes:
qu'un ne viendroit pas le joindre; mais les
Habitans de Leogane, qui arrivoient au nom-
bre de trois cens, tirerent sur lui, & s'en-
fuirent ensuite dans le Bois. On brûla en-
core quelques Cafes dans cet endroit-là, &
le soir on se rembarqua. Peu de têmes après
un Engagé vint se rendre, & on fut de lui
que le secours de Leogane s'étoit retiré,
parce que les Habitans du petit Goave
n'avoient pas voulu combattre. Le 20. l'Es-
cadre appareilla pour aller aux quartiers de

1671. Nippes & de Rochelois, où M. de Gabaret avoit envoyé une barque. Il la rencontra, qui revenoit avec une Lettre du Syndic & des Habitans, laquelle ne disoit autre chose, sinon, qu'on suivroit dans ce quartier l'exemple de Leogane & du petit Groave. Il continua sa route, & quand il eut mouillé devant Nippes, M. d'Ogeron le pria de faire une sommation aux Habitans. Elle fut faite, & la réponse fut conforme à la Lettre, qu'ils avoient écrite. On se disposoit à faire descente, lorsqu'environ cent Habitans, qui étoient rangés sur le bord de la Mer, se mirent à crier, VIVE LE ROI; firent une décharge de leurs fusils, & rentrèrent dans le Bois. On vit bien qu'on n'avanceroit pas plus avec eux, qu'avec les autres, & tous les Officiers furent d'avis de retourner à la Tortuë: ce que sur l'heure on se mit en devoir d'exécuter.

Les
quartiers
du Nord
préent
un nou-
veau ser-
ment de
fidélité.

L'Escadre mouilla le 25. dans la rade, & le 27. MM. de Gabaret & d'Ogeron se rendirent au Port de Paix, appellerent les Habitans, & les sommerent de prêter un nouveau serment de fidélité au Roi. Ils eurent quelque peine à s'y résoudre, par la crainte de ceux du Cul-de-Sac, qui étoient plus forts qu'eux, & les avoient menacés de les venir piller, s'ils traitoient avec le Gouverneur: ils obéirent néanmoins. Le 4. de Mars ces Messieurs allèrent dans le même dessein au Port François, où ils furent reçus sous les armes, & le serment de fidélité y fut renouvelé sans aucune difficulté: cela fait, M. de Gabaret se disposa à partir. Dans un Mémoire, qu'il envoya à la Cour sur son expédition,

dition, il dit, que les Prêtres, qui étoient parmi les Révoltez, étoient des vagabonds sans mission de leurs Superieurs; qu'au cas que l'Escadre, qui devoit arriver incessamment aux Isles, & qui étoit commandée par M. de Villepars, ne soumit pas entièrement les Mutins, il falloit envoyer un Navire de 30 à 36. pieces de Canon, & de 150. Hommes d'équipage, qui arrivât à Leogane, ou au petit Goave, vers la mi-Fevrier, qui est le têmes de la coupe du Tabac, & y demeurât jusqu'à la mi-Juillet, auquel têmes le Tabac se gâte s'il n'est emporté; que certainement aucun Vaisseau Etranger n'approcheroit de la Côte, tandis que celui-ci y seroit, & qu'on n'auroit pas fait cela pendant trois ans, que tous se soumettroient. En effet, ce qui rendoit ces peuples si insolens, c'étoit l'assurance, que leur avoit donnée un certain Suzanne, autrefois Commis de la Compagnie, & qui s'étoit depuis établi à la Jamaïque, de prendre toutes leurs denrées à un bon prix, & de ne les laisser manquer de rien.

M. d'Ogeron conduisit M. de Gabaret jusqu'au débouquement; & comme celui-ci l'assûroit qu'on lui enverroit de France des forces capables de se faire obéir & respecter, il répondit qu'il seroit au desespoir, s'il n'en venoit pas à bout avec ses seules troupes; qu'il s'en flattoit, & que c'étoit pour cela qu'il avoit conservé deux maisons à l'endroit où l'on avoit fait descente au petit Goave. Cependant, ayant touché au Cap François, il y reçut avis que Pieter Marc, un des deux Capitaines Flessinguois, étoit sur le point de retourner au Cul-de-Sac. Il montra sa Lettre à M. de

Départ
de M de
Gabaret.

1671.

Gabaret , qui lui dit , qu'il n'y avoit nulle apparence à cela : toutefois , à peine s'étoient-ils séparés , que l'avis fut confirmé. M. d'Ogeron envoya après M. de Gabaret ; mais on ne put le joindre : & le Capitaine Hollandois , dont on auroit pû aisément se rendre le maître , échappa ; mais comme le bruit étoit grand , que M. de Villepars devoit bien-tôt arriver , ce Capitaine ne s'arrêta point au Cul-de-Sac.

La révol-
se s'af-
soupit
tout à
souv.

Le Gouverneur de son côté , resta peu , ou point du tout à la Tortuë , après le départ de M. de Gabaret , & retourna avec M. Renou au Cul-de-Sac. Il y trouva les esprits beaucoup moins échauffés , qu'il ne les avoit laissés. Ils avoient fait réflexion , que tant qu'on enverroit des Navires de Roi sur leurs Côtes , les Marchands Etrangers n'en approcheroient point , & après quelques legeres hostilités , qui ne leur réussirent point , ils s'accommoderent , à condition qu'il y auroit amnistie pour tout le passé ; que tout Navire François auroit la liberté de trafiquer à la Tortuë , & à la Côte S. Domingue , en payant à la Compagnie cinq pour cent d'entrée & de sortie ; mais que tout Commerce seroit interdit aux Etrangers. A la fin d'Avril tout étoit tranquille dans ces quartiers-là , & il n'en couta à M. d'Ogeron qu'un coup d'autorité , qu'il fut placé fort à propos. Dans le même temps , qu'on commençoit à traiter d'accordement à Leogane , un nommé Limoufin , à la tête d'une troupe des plus factieux , entreprit de s'y opposer , & porta même l'insolence jusqu'à outrager le Gouverneur. M. d'Ogeron dissimula sagement , bien résolu
nean-

neanmoins de ne point laisser impunie la hardiesse de cet homme ; il fit ensuite plusieurs petits voyages dans les quartiers voisins , puis il rabatit tout à coup à Leogane.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il commença par examiner les dispositions des Habitans, à l'égard de cet Avanturier, & s'étant aperçu que personne ne s'interessoit beaucoup à ce qui le regardoit, il alla, lui troisiéme, pendant la nuit pour le saisir. Les Habitans de la Côte, ceux-même, qui étoient le plus à leur aise, logeoient alors dans des especes de huttes toutes ouvertes par les côtez ; mais Limoufin, qui se sentoit coupable, ne s'endormoit jamais, qu'il n'eût un chien attaché au pied de son lit, afin d'en être éveillé au premier bruit, & d'avoir le têmes de se sauver. M. d'Ogeron n'étoit apparemment pas informé de cette précaution, & entra dans la hutte ; mais le chien, comme s'il eût respecté le Gouverneur, n'aboya point, son maître dormoit, & il le laissa prendre, sans faire le moindre bruit. Le prisonnier fut conduit à la Barque de M. d'Ogeron, lequel, avant que de passer outre, voulut encore voir de quel œil on regardoit cet emprisonnement. Comme il eut remarqué que personne ne souffloit, il ne craignit plus d'agir en maître. Il envoya ordre à tous les Habitans des quartiers circonvoisins de se mettre sous les armes ; ils obéirent & se trouverent au nombre de 800. au lieu, qui leur avoit été marqué. Le Gouverneur vint aussitôt se mettre à leur tête, puis il fit débarquer le Prisonnier avec un Prêtre & un Bourreau, qu'il avoit amenés exprès. Il avertit ce Mal-

1671.

M. d'Ogeron fait un coup d'autorité, qui lui réussit.

1671. — heureux de mettre ordre à sa conscience , & après lui avoir donné tout le téms de se confesser , il le fit pendre à un arbre , sans que pas un de ses camarades fit le moindre mouvement. Il congédia ensuite tout le monde , & s'en retourna à la Tortuë , en disant qu'il n'auroit jamais cru que les Avanturiers fussent de si bonnes gens.

Les Habitans reçoivent l'Amnistie.

Il fit partir ensuite M. Renou pour la Cour , & le chargea d'une Lettre pour M. Colbert , par laquelle il supplioit ce Ministre d'obtenir du Roi une amnistie générale pour tout ce qui s'étoit passé devant & après le soulèvement. Le 12 de Juillet M. de Villepars arriva avec son Escadre au petit Goave , où étoit M. d'Ogeron , qui lui dit que tout étoit soumis ; que la vûe des Vaisseaux du Roi commandés par M. de Gabaret , & les nouvelles , qu'on avoit de son approche y avoient contribué plus que toute autre chose ; qu'il croyoit pouvoir compter que cette paix seroit durable , & qu'il n'étoit plus besoin , que de la clemence du Roi. L'amnistie vint l'année suivante , dans la forme la plus étendue qu'on le pouvoit souhaiter , & les Habitans furent rétablis dans leurs privileges , dont on les avoit d'abord déclarés déchus. M. d'Ogeron , en remerciant M. Colbert de cette grace , qui assûroit la tranquillité de son gouvernement , ne laissa pas de lui demander des Soldats , tant pour ôter aux Habitans jusqu'à la tentation de se révolter , que pour garder la Tour de la Tortuë , & une espeece de retranchement , qu'il avoit fait au petit Goave , contre les Hollandois , auxquels il venoit d'apprendre , que le Roi avoit déclaré la guerre.

re. Il ajoutoit, que n'ayant, ni Vaisseaux, ni Soldats armés, ni munitions, il étoit impossible qu'il se défendît, s'il étoit attaqué, ni qu'il empêchât le Commerce avec les Etrangers. Enfin, que tous les Navires, qui sortoient de la Tortuë ou de S. Domingue, étoient obligés de passer par un débouquement fort étroit, où il étoit aisé à un Vaisseau de force de les prendre tous, s'ils n'étoient soutenus d'une Garde-Côte. Il marquoit en finissant sa Lettre, que sa Colonie pouvoit mettre sur pied 2000. Hommes, qui étant armés & disciplinés seroient capables de rendre de grands services au Roi.

La déclaration de la guerre avec les Hollandois donnoit beau jeu aux Flibustiers François, les Sujets de cette République ayant toujours un grand nombre de Navires dans les Mers du Nouveau Monde; mais une expédition malheureuse, où on les engagea, délivra l'ennemi de cette crainte, & eut de bien fâcheuses suites pour la Colonie. Ce fut l'entreprise de Curaçao, que M. de Baas forma sur ce qu'on lui avoit rapporté, qu'il n'y avoit que 80. Hommes dans la Forteresse, qui faisoit la principale défense de cette Isle. Curaçao est situé par les onze degrez de latitude Nord; & j'ai déjà observé qu'on lui donne assés communément en France le nom de Coraçol. Ce n'est qu'un Rocher de peu de lieues de circuit: ce qui le rend considérable, c'est son Port, qui est excellent, & le voisinage du Continent, qui n'est qu'à trois lieues, & où les Hollandois font un très-grand Commerce avec les Espagnols. La situation de cette Isle, & les ouvrages, que

1672.

M. de Baas forme le dessein de s'emparer de Curaçao. Description de cette Isle.

1672. — P'on y a faits , l'ont renduë un des meilleurs postes de l'Amérique ; & M. de Baas , après l'avoir manquée de la maniere , que nous allons voir , manda à M. Colbert , que , si le Roi vouloit la conquerir , il pourroit à peu de frais la mettre en tel état , qu'aucune Puissance au monde ne pourroit la lui enlever.

1673. — Ce Gouverneur ayant donc résolu d'attaquer Curaçao , arrêta quelques vaisseaux du Roi nouvellement arrivés de France , y joignit tout ce qu'il put trouver de Barques sur les Côtes , & envoya deux Navires à la Côte S. Domingue , avec un ordre à M. d'Ogeron de s'y embarquer , & de lui amener tout ce qu'il pourroit rassembler d'Avanturiers. Son rendés-vous fut à l'Isle de Sainte-Croix , où étant arrivé vers les derniers jours de Fevrier de l'année 1673. , il fut fort surpris de n'y voir qu'un des deux vaisseaux , qu'il avoit envoyés à S. Domingue. Ce Vaisseau étoit la Petite Infante commandée par M. du Bonneau , duquel il apprit , que M. d'Ogeron ayant assemblé 400. Hommes choisis , il lui en avoit donné cent sur son bord , & s'étoit embarqué avec le reste sur l'Ecueil , que montoit M. Bodard ; que les deux Navires étoient partis ensemble , & avoient navigué de conserve jusques par le travers de l'ancienne Isabelle , où ils s'étoient séparés pendant la nuit. Il y avoit trois jours , que la Petite Infante étoit à Sainte-Croix , lorsque M. de Baas y parut. Il y attendit encore cinq jours M. d'Ogeron , & n'en apprenant aucune nouvelle , il fit voiles le 8. de Mars pour Curaçao , où il mouilla le 14. plein d'esperance que

que la conquête de cette Isle ne lui couteroit gueres, que le voyage; d'autant plus qu'un Habitant de Sainte-Croix, qui y avoit été prisonnier pendant trois mois, & n'en étoit de retour que depuis six semaines, lui avoit confirmé, que la Garnison en étoit réduite presque à rien. 1673.

Dans cette supposition il fit descendre en plein jour une partie de ses troupes à trois lieues du Fort; dans une Baye, qu'on appelle, la Baye de Sainte Barbe, à la vûe de 25. ou 30. Cavaliers, qui après avoir considéré la Flotte Françoisé, se retirèrent, & laissèrent le pays libre aux François. M. de Baas, qui montoit le Belliqueux, ne put mettre à terre avec les troupes, qui y étoient embarquées, que le lendemain 15. & ce jour-là ayant joint celles, que commandoit le Chevalier de S. Laurent, Gouverneur particulier de S. Christophle, ils allerent camper tous ensemble à la vûe du Fort. Le 16. toutes les Troupes furent rangées dans leurs quartiers, après avoir essuyé le canon des Assiégés au passage d'une montagne, qui étoit à portée: ensuite M. de Baas étant monté avec le Chevalier de S. Laurent sur cette même montagne, ils apperçurent six ou sept gros Vaisseaux dans le Port, & la Forteresse en beaucoup meilleur état, qu'on ne la leur avoit représentée. Les Mémoires du P. le Pers disent que M. de Baas ne laissa point d'envoyer sommer le Gouverneur de se rendre; mais qu'après avoir conféré avec les Députés de ce Gouverneur, il donna ses ordres pour la retraite. M. de Baas n'en parle point dans sa Lettre au Ministre, non plus que le Chevalier de S. Laurent,

rent, & ils se contentent de dire, qu'ayant
1673. reconnu qu'on les avoit trompé dans le rap-
port, qu'on leur avoit fait de l'état de la Pla-
ce, ils n'avoient pas crû, qu'il fût de la pru-
dence de s'opiniâtrer dans une entreprise,
pour laquelle il s'en falloit bien qu'ils eussent
des forces suffisantes. On prétend que M.
de Baas fut accusé de s'être laissé corrompre
par l'argent du Gouverneur de Curaçao ;
mais il faut autre chose qu'une accusation
vague, surtout de la part de gens, que le
dépit & bien d'autres passions pouvoient faire
parler, pour soupçonner la fidélité d'un hom-
me de ce rang.

Quoiqu'il en soit, de Curaçao la Flotte se
rendit au petit Goave, & de là à la Tortuë,
où le Général ne doutant plus que M. d'Oge-
ron n'eût péri, établit pour Commandant le
Sieur de la Perriere, en attendant que le Roi
eût pourvû à ce Gouvernement ; mais il ne
paroit pas que cette disposition ait été agréée
à la Cour, puisque dès le 22. Novembre sui-
vant, Sa Majesté, sur la présentation des Di-
recteurs généraux de la Compagnie des Indes
Occidentales, donna des Provisions de Com-
mandant à la Tortuë, & Côte S. Domin-
gue, en l'absence du Sieur d'Ogeron, au
Sieur de la Motte. Il est vrai que cet Offi-
cier n'eut pas le tems d'user de sa Commis-
sion, le Gouverneur étant retourné à la Tortuë,
avant même qu'elles fussent délivrées. Or voici
le détail de la triste aventure, qui l'empêcha
de joindre M. de Baas, telle que je l'ai tirée
d'un Memoire, qu'il envoya à M. Colbert,
& que j'ai eue entre les mains. L'Ecueil, que
montoit M. Bodard, & qui portoit M. d'O-
geron,

geron, M. de Pouancey son neveu, & 300. —
 Avanturiers l'élite de la Colonie, s'étant sé-^{1673.}
 paré de la Petite Infante, ainsi que je l'ai dit,
 par le travers d'Isabelle: la nuit du 25. au
 26. Fevrier, trois heures avant le jour, les
 Pilotes l'échouèrent sur des Cayes, qui sont
 au Nord de Portoric. Le jour venu, on
 travailla à sauver l'Equipage & les Passagers,
 & comme on n'avoit qu'une Chaloupe, on
 n'en put ce jour-là sauver que la moitié. Il
 survint ensuite un mauvais têmes, & il fallut
 attendre trois autres jours pour débarquer le
 reste. Personne ne savoit, où l'on étoit, &
 quand tous furent réunis, on prit le premier
 chemin, que l'on rencontra. Enfin l'on ar-
 riva à un lieu nommé *S. Hilairo de la Ressive*,
 à 12. lieues à l'Est de la Ville de S. Jean de
 Portoric, où l'on se reconnut. Il y avoit là
 cinq ou six Habitans, qui reçurent assés bien
 les François. Le lendemain M. Bodard, qui
 se portoit mal, envoya son Lieutenant avec
 M. de Pouancey, au Gouverneur de l'Isle,
 pour lui demander le secours, dont il avoit
 besoin, & le prier de lui permettre d'envoy-
 er avertir M. de Baas, qui devoit être à
 Sainte Croix, de la situation, où il se trou-
 voit.

Le Gouverneur savoit déjà le naufrage de ^{Con-}
 l'Ecueil, & on lui avoit même rapporté que ^{duite in-}
 tout l'Equipage s'étoit sauvé en chemise. Il ^{digne de}
 crut cette occasion favorable, pour affoiblir ^{Gou-}
 la Colonie François de S. Domingue, que ^{verneus}
 l'Espagne regardoit toujours, & qu'elle a en- ^{de Por-}
 core regardée long têmes depuis, comme un ^{toric.}
 assemblage de Corsaires & de gens sans a-
 veu; il retint prisonniers les deux Officiers,

1673. & envoya son Sergent Major à S. Hilaire, avec ordre de faire camper les François, & de les garder soigneusement : ensuite il dépêcha une Barque à San - Domingo, pour donner avis de tout au Président, & lui demander ses ordres. Ce Président fit partir sur le champ deux Officiers pour Portoric, où ils ne resterent que trois jours : ils voulurent voir les François en s'en retournant, & dirent à M. d'Ogeron qu'ils alloient visiter Leon-gane & le petit Goave. Il arriva dans le même têmes une Barque, pour emporter toutes les armes, & quelques menus cordages de l'Ecueil. La pensée vint alors à M. d'Ogeron de s'en emparer; il le proposa à M. Bodard, qui d'abord n'y trouva nulle difficulté: néanmoins après y avoir réfléchi, il crut l'entreprise trop hazardeuse. M. d'Ogeron lui dit, qu'il répondoit du succès; qu'il leur étoit fort aisé de se rendre maître du peu d'Espagnols, qui les gardoient; de faire embarquer le Contador, & les principaux Officiers dans la Barque, pour servir d'ôtages, & de pourvoir ainsi à la sûreté de ceux, qui ne pouvoient pas tenir dans ce Bâtiment. „ Mais „ personne ne voudra rester, reprit M. Bodard. „ Je resterai, répartit M. d'Ogeron, tous „ les gens de la Côte resteront avec moi, & „ je me declarerai l'auteur de l'entreprise.” Il eut beau dire, il ne put surmonter la crainte de M. Bodard, qui d'ailleurs ne doutoit pas que M. de Baas ne l'envoyât chercher, & ne vouloit pas donner aux Espagnols le moindre sujet de le traiter en Ennemi.

M. Bodard
manque

Il est vrai que tout ce qu'il croioit avoir à craindre de pis, la France & l'Espagne étant alors

alors
dar
il n
ver
Do
la
qu'
sur
con
de
firm
son
dar
pou
na.
Esp
qu'
une
pas
soit
Esp
affr
mah
exp
de
bar
can
I
larg
à P
serv
pou
fut
l'ea
che
ne

alors en paix, c'étoit de languir quelque têmes dans l'espece de captivité où il se trouvoit, & 1637. il ne lui venoit pas dans l'esprit que le Gouverneur de Portoric, ni le Président de S. Domingo voulussent attenter à la vie, ou à la liberté d'un Equipage d'un Navire de Roi, qu'un accident imprévu avoit fait échouer sur leurs Côtes. Mais M. d'Ogeron, qui connoissoit mieux que lui cette Nation, & de qui tous ces préjudes avoient fort confirmé les soupçons, ne perdit point de vûe son dessein, & résolut de l'exécuter. M. Bordard s'en défia, & prit de bonnes mesures pour l'empêcher; ainsi la Barque s'en retourna. Il restoit encore deux canots, que les Espagnols ne faisoient point garder, parce qu'ils ne les croyoient point en état d'aller une lieuë en Mer. M. d'Ogeron n'en jugea pas de même; d'ailleurs rien ne lui paroissoit impossible, pour se tirer des mains des Espagnols; & la mort même, qu'il alloit affronter sur Mer, lui sembloit un moindre mal, que le triste sort, auquel il se voyoit exposé. Ayant donc trouvé trois hommes de résolution, il convint avec eux de s'embarquer la nuit suivante dans un des deux canots.

Ils y étoient déjà, tout prêts à pousser au large, lorsque le courage manqua tout à coup à l'un d'eux, nommé la Forêt, qui devoit servir de Pilote. Le prétexte, qu'il prit, pour rompre une entreprise, qui l'effrayoit, fut de dire que la Jarre, où l'on avoit mis l'eau, étoit gâtée; on lui dit qu'on en iroit chercher une autre, il répondit que le têmes ne le permettoit pas, & que le jour seroit

ve-

1673. — venu, avant qu'on fût de retour. On le pria de remettre au moins le Canot, où on l'avoit pris, afin que les Espagnols ne s'apperçussent de rien; & que la nuit suivante on pût s'y rembarquer; il fit semblant d'y consentir, mais il alla l'échouer auprès du Corps-de-Garde, & rompit la Jarre. Les Espagnols virent bien le lendemain que quelqu'un avoit voulu s'évader, & deux jours après, tous les François furent envoyés dans un lieu nommé *la Gonade*: M. d'Ogeron, je ne sai pour-quoi, fut laissé seul à la Ressive. Je ne sai non plus ce qui arriva ensuite; mais après que nos gens eurent passé quelques jours à la Gonade, on les mena dans une Savane, qu'on appelloit la Savane malheureuse, où on les laissa presque mourir de faim; mais plusieurs quitterent ce Poste, où on ne les gardoit pas bien, & retournerent à la Ressive, où le Peuple étoit très-humain, & s'étonnoit fort que M. de Baas ne vînt point, ou n'envoyât personne pour retirer tant de braves gens de la misere, où ils étoient.

M. d'Ogeron profita de ce retour, gagna encore trois hommes, se fit du même Canot, où il s'étoit embarqué pour le même dessein trois mois auparavant, & y entra lui quatrième, sans aucunes Provisions, sans Rames & sans Voiles. Des bouts de Planches suppléerent aux Rames, les Chapeaux, & les Chemises servirent de Voiles, la Mer étoit belle, & l'on fit assés aisément le trajet de l'Isle de Portoric, à celle de Saint Domingue. Il est vrai que les quatre Voyageurs étoient plus morts que vifs, quand ils arriverent à Samana, & que, s'ils n'y eussent pas

ren-

D
ren
leur
extr
men
fion
pou
on
reve
ines
pur
ave
II
ne
qu'i
du t
des
» se
» C
» d
» av
» le
» le
» d
» 2
» R
» g
» qu
» m
» ap
Il di
de B
part
effe
Port
les
que

rencontré fort à propos des Boucaniers, pour leur donner les secours, dont ils avoient un extrême besoin; ils y auroient péri d'épuisement. M. d'Ogeron éprouva en cette occasion, jusqu'où alloit l'affection des Peuples pour lui. Après qu'il se fût un peu reposé, on le conduisit à la Tortue, où la joye de le revoir, fut d'autant plus grande, qu'elle étoit inespérée. Mais la fièvre n'étoit pas bien pure, tant qu'il ne pouvoit point la partager avec les Compagnons de son naufrage.

Il apprit en même tems, que M. de Baas, ne voulant pas même révoquer en doute qu'ils ne fussent tous morts, ne songeoit du tout à rien faire pour les retirer des mains des Espagnols. » Cependant, ajoûtoit-il dans son Memoire, sur ce que M. du Bonneau, Commandant de la petite Infante, avoit dû lui dire, il devoit soupçonner que nous avions échoué sur l'Isle de Portoric, dont les Castellans ont de tout tems passé pour les plus cruels & les plus méchans hommes du monde. On se souvenoit encore, que 23. ans auparavant, le Frere du Prince Robert, y ayant fait un semblable naufrage, y fut empoisonné, & tous ses gens, qui étoient en grand nombre, y furent massacrés au pied d'une Montagne, qu'on appelle encore la Montagne des Anglois. » Il disoit ensuite, que cette négligence de M. de Baas, dont véritablement on murmuroit partout, avoit déjà produit de fort mauvais effets, que dès le tems, qu'il étoit encore à Portoric, on y avoit mis en délibération de les massacrer tous, qu'on ne leur donnoit que deux rations de Viande en huit jours, que

Con-
duite de
M. de
Baas en
cette oc-
casion.

1673. le Major, qui commandoit à la Reffive, avoit eu défenſe de leur rien vendre, & que quand on les transporta à la Gonade, on avoit poſté 250. hommes ſur le Bord d'une Riviere, qu'ils devoient paſſer, apparemment pour faire main-baſſe ſur eux. „ Après- „ tout, remarquoit-il en finiſſant, que coû- „ toit-il au Gouverneur Général d'envoyer „ une Barque à Portoric, pour ſ'informer, „ ſi on n'y avoit point eu de nouvelles de „ l'Ecueil? ”

Le Chevalier de Saint-Laurent envoje redemander les François au Gouverneur de Portoric, qui refuſe de les rendre.

M. de Baas en apprit enfin; mais il paroît que ce fut le Chevalier de Saint-Laurent, qui eut les premiers avis; ce qui eſt certain, c'eſt qu'il dépêcha une Barque au Gouverneur de Portoric, pour lui redemander les François, qu'il retenoit contre la foi publique, pour l'aſſûrer qu'il ſeroit exactement remboursé de tous les frais, qu'il auroit faits, & pour lui offrir de garder un nombre d'Officiers, juſqu'à l'entier payement de ce qui ſeroit dû. Le Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire ce qu'on ſouhaitoit de lui, & que cela dépendoit uniquement du Préſident de San-Domingo. Il accompagna ſon refus de beaucoup de politeſſe par écrit; mais ſes manieres n'y répondirent pas, il ne voulut pas même permettre au Patron de la Barque de voir aucun François, & il le fit repartir ſur le champ. On apprit en même tems, apparemment par ce même Patron, que nos gens avoient fix ſols à dépenser par jour, & que néanmoins ils manquoient preſque de tout. Sur ces entrefaites, M. d'Ogeron écrivit à M. de Baas, que ſon deſſein étoit d'aller à main armée à Portoric ſe faire

ren-

D
rend
qu'il
Vaif
mon
que
men
ſon
mes
côté
aux
man
voit
dem
O
M.
term
Prif
que
de t
me
avoit
Roi
Gros
quel
toit
de
„ aj
„ Ba
„ ce
„ Pa
„ de
„ Be
„ ta
avoit
M.
mieu

rendre les François, qu'on y retenoit, & qu'il le prioit de lui envoyer un ou deux Vaisseaux de force. C'est ce dont tout le monde convient; mais M. d'Ogeron ajoûte, que M. de Baas ne l'a pas fait, qu'apparemment il ne l'a pu, & qu'il ne se plaint que de son malheur, qui le prive de 300. Hommes les meilleurs de sa Colonie. D'un autre côté, M. du Ruau Pallu, qui étoit pour lors aux Isles Agent Général de la Compagnie, manda à M. Colbert que M. d'Ogeron n'avoit pas voulu attendre le convoi, qu'il avoit demandé.

On apprend encore par la même Lettre de M. Pallu, que M. de Baas s'étoit enfin déterminé à envoyer redemander les François Prisonniers au Gouverneur de Portoric, lequel avoit consenti, moyennant la somme de trois mille Pieces de huit, que cette somme ayant paru exorbitante à M. de Baas, il avoit fait partir pour Portoric la Fregatte du Roi la Friponne, commandée par M. de Gros-Bois, avec ordre de tâcher d'obtenir quelque diminution, que le Gouverneur s'étoit obstiné à vouloir toute la somme, & M. de Baas à ne la point donner. „ Je crois, „ ajoûte M. Pallu, qu'encore que M. de Baas ait bien des raisons pour ne pas faire ce paiement, il auroit mieux vullu donner l'argent, que de voir périr misérablement des Officiers, un grand Equipage, & 300. Boucaniers, qui s'étoient sacrifiés volontairement pour le service du Roi.” Il n'y avoit plus d'espérance que dans l'expédition de M. d'Ogeron, & elle paroïssoit d'autant mieux fondée, que ce Gouverneur avoit un guide,

A quoi
il tient
qu'il ne
les relâ-
che.

guide, qui avoit demeuré 20. ans à Saint Jean de Portoric, & lui avoit promis de lui faire prendre cette Ville.

M. d'Ogeron part pour Portoric.

Il avoit assemblé pour cette expedition jusqu'à 500. Hommes, qui se trouverent prêts à partir le 15. de Septembre, sur plusieurs petits Bâtiments. Mais comme c'est alors la saison des Ouragans, il différa son départ jusqu'au 7. d'Octobre. Il étoit à peine en Mer, qu'il eut à essuyer une rude Tempête, qui l'obligea de relâcher. Deux jours après il appareilla de nouveau; mais depuis Monte-Cristo jusqu'à Samana, il eut les Vents & les Marées si contraires, qu'il mit un mois entier à faire les cinquante lieuës, que l'on compte de l'un de ces deux endroits à l'autre. Il se rendit ensuite à la Gonade, qui est à l'Ouest de Portoric: on lui dit là que le Gouverneur étoit dans le dessein de rendre la liberté aux François, & qu'il avoit donné ordre de lui envoyer à Saint Jean les Vaisseaux, qui viendroient les redemander. Cet ordre fit juger à M. d'Ogeron, que ce Gouverneur vouloit chicaner, par la raison qu'encore qu'il n'y ait que 24. lieuës de la Gonade à Saint Jean, il n'est presque pas possible de les faire par Mer à cause des Brises, qui sont extraordinairement fortes, & soufflent toujours du côté, où il falloit aller. Il ne laissa pas de l'entreprendre, mais il y avoit à peine quatre heures qu'il étoit à la voile, qu'un Vent du Nord-Est furieux, dont il fut tout à coup assailli, le mit en grand danger. Il voulut pourtant tenir bon; mais le lendemain le Vent tourna au Nord, & devint encore plus violent, la plupart

des

des V
s'ouvr
il ne
maine
Ce
c'est d
fumés
de v
attendo
fut pr
Brises
tié de
& qu
res T
munés
plus q
avoit
opposi
qu'il a
dans l
qui s'e
pour c
verneu
l'amen
répond
Chasse
en lib
tendan
faire u
lieuës
d'avoir
mais le
une E
plus c
place.
le peu

des Voiles furent emportées, & son Vaisseau s'ouvrit. Il fallut enfin gagner la Terre, d'où il ne fut pas possible de partir de trois semaines. 1673.

Ce qui inquietoit le plus M. d'Ogeron, c'est que les vivres étoient presque tous consumés, & qu'il n'avoit pu faire de provisions de viandes à Samana, comme il s'y étoit attendu. Malgré tout cela, dès que la Mer fut praticable, il se rembarqua; mais les Brises se trouverent si violentes, que la moitié de sa Flotte fut contrainte de relâcher, & qu'il fut huit jours à gagner les premières Terres de Portoric, ce qui se fait communément en deux fois 24. heures. Il n'avoit plus que deux Bâtimens, sur lesquels il y avoit 300. Hommes, il fit sa descente sans opposition, forma un Bataillon de tout ce qu'il avoit de monde, & s'avança un peu dans le Pays: il fit quelques Prisonniers, qui s'offrirent à lui faire trouver de la viande pour de l'Argent, & à donner avis au Gouverneur de son arrivée, & du dessein qui l'amenoit. Ils lui dirent qu'en attendant sa réponse, il pouvoit envoyer ses gens à la Chasse pour vivre. Il les crut, & les mit en liberté; mais au bout de huit jours n'entendant point parler d'eux, il prit le parti de faire un détachement, & de l'envoyer à deux lieues de l'endroit, où il étoit, pour tâcher d'avoir des vivres; il s'y en trouva en effet, mais le détachement tomba en revenant dans une Embuscade, où dix-sept François & plus de 30. Espagnols demeurèrent sur la place. M. d'Ogeron vit bien alors, qu'avec le peu de monde, qui lui restoit, il lui étoit

Succès
de son
expedi-
tion.

im-

1673. impossible de rien entreprendre, & craignant que pendant son absence le President de San-Domingo, qui avoit fait tirer depuis peu un grand chemin, depuis cette Capitale jusqu'à cinq lieues de Leogane, ne tentât quelque entreprise sur le Cul-de-sac, il jugea à propos de s'en retourner à la Tortuë, où il arriva les derniers jours de l'année. Il conçut un véritable chagrin d'avoir manqué son coup. Mais ce fut bien pis encore, quand au bout de six mois, un des Prisonniers de Portoric, s'étant sauvé de cette Isle, lui apprit que son expedition n'avoit point eu d'autre effet, que de faire massacrer tous les François, qu'il vouloit secourir, à la reserve de quelques Officiers, & de quelques Particuliers, que des Espagnols avoient sauvés par pitié.

Le
Gouver-
neur de
Portoric
fait em-
barquer
les Offi-
ciers
François
pour le
Perou,
ils font
délivrés
par un
Anglois.

Le sort des Officiers, qu'on avoit réservés dans ce massacre, & qui avoient d'abord été menés à Saint Jean, n'eût pas été plus heureux, si la Providence n'eût renversé les desseins du perfide Gouverneur de Portoric. Ils étoient dix-sept en tout, & de ce nombre étoit M. de Pouancey. Sa bonne mine l'avoit, dit-on, fait prendre d'abord pour le Gouverneur de la Tortuë, & il s'étoit porté pour tel de concert avec son Oncle, lequel n'ayant pas un fort grand air, s'étoit laissé confondre avec le commun, pour être plus en état de se sauver, n'étant pas observé de si près. Quelque têmes après le massacre, dont j'ai parlé, tous ces Officiers furent embarqués dans un Navire, dont le Capitaine eut ordre de les passer en Terre Ferme, pour être conduits au Perou. Mais par bonheur pour eux, le Navire qui les portoit, fut at-
taqué

DI
taqu
Ang
dit
Les
leur
dans
plus
sauv
tout
avoi
bat,
guér
Cort
quise
fé le
dans
Escal
destin
Su
clara
Holla
nouv
rieuse
form
aux
de Sa
celui
renda
qu'il
onné
biogu
envo
sur l
une
& co
aux

taqué en allant à la Havane par un Corsaire Anglois, nommé *Pitrians*, lequel s'en rendit le Maître, après un très-rude combat. Les Espagnols s'attendoient bien qu'on ne leur feroit aucun quartier; mais ils trouverent dans ceux même, dont ils croyoient avoir plus à craindre, des Protecteurs, qui leur sauverent la vie. M. de Poiancey eut surtout un fort grand soin du Capitaine, qui avoit reçu cinq coups de Fusils dans le combat, & après avoir beaucoup contribué à sa guérison, il lui procura la liberté. Pour le Corsaire, outre la gloire, qu'il s'étoit acquise par sa valeur, & le plaisir d'avoir brisé les fers de tant d'honnêtes gens, il trouva dans sa prise cent mille Ecus en Réales, ou Escalins d'Espagne, dont une partie étoit destinée à payer la Garnison de la Havane.

Sur ces entrefaites, le Roi d'Espagne déclara la guerre à la France, en faveur de la Hollande, & M. d'Ogeron, qui apprit cette nouvelle à son retour à la Tortuë, songea sérieusement à executer un dessein, qu'il avoit formé depuis quelque têmes: c'étoit d'enlever aux Espagnols tout ce qui leur restoit de l'Isle de Saint Domingue. Il dressa son Plan sur celui, que les Anglois avoient suivi, en se rendant Maîtres de la Jamaïque, c'est-à-dire, qu'il projetta de se saisir de tous les Ports occupés par les Espagnols; ou du moins de les bloquer. Dans cette vûë il commença par envoyer une Colonie vers le Cap Tiburon, sur la Côte du Sud; il en fit ensuite partir une seconde pour la presqu'Isle de Samana, & ces deux Etablissemens, ne laissant point aux Ennemis d'autre sortie à la Mer que San-

Il projette de chasser les Espagnols de toute l'Isle.

— Domingo, il songea aux moyens de réduire
 1673. cette Capitale. Il fut quelque têmes après que
 la premiere des deux Colonies, dont nous
 venons de parler, n'avoit point réüssi. Ses gens
 s'étoient placés dans une plaine, qu'on appelle
 aujourd'hui *le fond de l'Isle Avache*, & son-
 geoient à s'y fortifier, mais les Espagnols ne
 leur en donnerent pas le têmes; ils vinrent en
 grand nombre tomber sur eux, lorsqu'ils y
 pensoient le moins, détruisirent tout ce qu'ils
 trouverent d'Edifices sur pied, & les nou-
 veaux Colons furent trop heureux de pouvoir
 se réfugier ailleurs. Cet échec ne déconcerta
 point M. d'Ogeron, mais il ne crut pas de-
 voir s'opiniâtrer à un Etablissement, dont il
 pouvoit absolument se passer pour son dessein
 principal; & il s'appliqua tout entier à
 augmenter & à fortifier celui de Samana, qui
 lui étoit beaucoup plus nécessaire.

Descrip-
 tion de
 Samana.

J'ai dit au commencement de cette His-
 toire, que Samana est une Péninsule dans la
 partie Orientale de Saint Domingue: l'Isthme
 qui la joint à la grande Terre, n'a pas plus
 d'un quart de lieuë de large, & il est fort
 aisé à défendre, parce que le terrein en est
 marécageux. La Péninsule a environ cinq
 lieuës de largeur moyenne, sur quinze à sei-
 ze de longueur, ce qui lui en donne au moins
 quarante de circuit. Elle court dans sa lon-
 gueur à l'Est-Sud-Est, & laisse ouverte au
 même air de Vent une Baye profonde de 14.
 lieuës, où le mouillage est à 14. brasses &
 plus, & si commode, que les Navires y
 peuvent être amarrés à terre. L'entrée &
 le dedans sont remplis de petits Islets & de
 Cayes, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la
 terre

D
 terr
 Pre
 &
 me
 vien
 eu
 blir
 gran
 est
 tend
 cele
 beau
 taqu
 Il
 un g
 tant
 tiers
 autre
 sons
 à y
 Com
 Cher
 pe,
 te fo
 envo
 droit
 Mais
 Baye
 toit
 Colo
 chan
 qu'ils
 qui
 disoit
 riers
 se fu
 Tom

terre du côté de l'Ouest. Le terrain de la Presqu'Isle, quoique peu uni, est très-fertile, 1673. & sa situation très-avantageuse pour le Commerce, & pour l'atterrage des Navires, qui viennent d'Europe. Nos Avanturiers avoient eu dès le commencement la pensée de s'établir dans un poste si important; mais la trop grande proximité de San-Domingo, qui n'en est qu'à 20. lieuës, & d'où ils pouvoient s'attendre qu'on ne cesseroit point de les harceler, leur avoit fait préférer la Tortuë, beaucoup plus éloignée & plus difficile à attaquer.

Il ne laissa pourtant pas d'y avoir toujours un grand nombre de Boucaniers à Samana, tant que ce Corps fut florissant: les Flibustiers y fréquenterent aussi plus qu'en aucun autre endroit de la Côte, & toutes ces raisons acheverent de déterminer M. d'Ogeron à y envoyer une Colonie, dont il donna le Commandement à un nommé Jamet. Ce Chef n'avoit que des hommes dans sa Troupe, & le Gouverneur avoit jugé, sans doute fort sagement, qu'il ne falloit point si-tôt envoyer des Femmes dans un lieu, où il faudroit d'abord être plus Soldat qu'Habitant. Mais le hazard ayant fait mouiller dans la Baye de Samana un Navire Maloin, qui portoit des Filles à la Tortuë, les nouveaux Colons prirent chacun la leur, que le Marchand n'eut aucune peine à leur laisser, parce qu'ils en payerent le prix, & M. d'Ogeron, qui dans le fond ne demandoit pas mieux, disoit-il, que d'enchaîner tous ses Avanturiers, ne fut pas trop fâché, que ceux-ci se fussent d'eux-mêmes engagés dans ses

Etablis-
sement
dans cet-
te Pres-
qu'Isle.

— fers, quoiqu'un peu plutôt qu'il n'eût sou-
1675. haîté.

M. d'O-
geron
passé en
France,
& y
mourut.

L'année suivante, la Compagnie des Indes Occidentales fut supprimée, & le Roi ayant repris tous ses droits sur les Isles de l'Amérique, les afferma cent mille Ecus à une autre Compagnie, qu'on appella la Compagnie des Fermiers du Domaine d'Occident. Par cette nouvelle M. d'Ogeron passa en France pour proposer à la Cour son projet de la Conquête de toute l'Isle de Saint Domingue. Il croyoit avec raison qu'il ne s'agissoit que de se rendre Maître de San-Domingo, & il répondoit de prendre cette Capitale avec ses seules forces, pourvû que le Roi voulût bien envoyer une Escadre assés forte pour en boucler le Port. Il avoit aussi dressé un plan pour rendre sa Colonie florissante: il prétendoit y entretenir trois Garnisons, payer les appointemens du Gouverneur, & donner encore au Roi 40000. livres tous les ans de pur benefice, sans que Sa Majesté fût obligée de faire aucune avance; mais étant arrivé à Paris malade d'une Lienterie inveterée, que ses dernieres fatigues avoient apparemment renduë incurable, il y mourut sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, sans avoir pu voir, ni le Roi, ni le Ministre. La Compagnie des Indes lui étoit restée redevable de sommes assés considerables, dont on assure que ses Heritiers n'ont jamais touché un sol. Il est au moins certain qu'il est mort pauvre, après avoir eu bien des moyens legitimes d'amasser de grandes richesses; mais il est mort avec une réputation, qui rendra sa mémoire immortelle dans les fastes de la Colo-

C
ma
été
tre
l'ho
l'éc
mai
dest
E
le c
son
Sac
qu'il
deux
vaux
digne
mais
avoit
pour
ter su
reçuë
firent
pour
voit-il
que f
grand
marqu
fier &
peu na
riger d
bonté
bout la
Il ne ve
Oncle
blit da
les Pro

Colonie de Saint Domingue. On a pû remarquer en lisant cette Histoire, qu'il avoit été malheureux dans presque toutes ses Entreprises ; mais on doit convenir qu'il fut l'homme du monde, qui mérita moins de l'être, que son courage ne l'abandonna jamais, & que sa vertu le mit toujours au-dessus de ses malheurs.

En partant pour France, il avoit partagé le commandement entre M. de Pouancey son Neveu, qu'il avoit envoyé au Cul-de-Sac de l'Ouest, & le Sieur Tarin de Cussy, qu'il avoit laissé à la Tortuë. A sa mort, ces deux Officiers, de Collegues devinrent Rivaux, & tous deux paroïssent également dignes de la place, à laquelle ils aspiraient ; mais le premier, outre son propre mérite, avoit encore celui de son Oncle, qui parloit pour lui, & il n'eut pas de peine à l'emporter sur son Competiteur. La nouvelle en fut reçue des Avanturiers avec une joye, qu'ils firent éclater d'une manière bien flatteuse pour le nouveau Gouverneur. Aussi n'y avoit-il rien de plus semblable à M. d'Ogeron que son Neveu : il avoit même l'air plus grand & plus noble, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Au premier abord, on le croyoit fier & hautain, peut-être même l'étoit-il un peu naturellement ; mais il sût toujours corriger ces dehors par tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira, & se conserva jusqu'au bout la confiance & l'affection d'un chacun. Il ne voulut jamais souffrir, non plus que son Oncle, qu'aucun Avocat ni Procureur s'établît dans son Gouvernement, de peur que les Procès ne s'y introduisissent avec eux, &

Caracte-
re de son
Succes-
seur.

1675. jamais il n'y eut plus de bonne-foi dans le Commerce, & moins de démêlés entre les Particuliers, que pendant le Gouvernement de ces deux Gentilshommes, qui éclairés du seul bon sens, & guidés par une droiture inflexible, & un désintéressement entier, prononçoient des Arrêts, auxquels personne ne refusoit de souscrire.

Une
Escadre
Hollan-
doise
à la tête
de plusieurs
Vais-
seaux
Marchands,
dans le
Port du
petit
Goave.

Cependant à peine M. d'Ogeron étoit parti de la Tortuë, qu'il parut sur la Côte du Nord de Saint Domingue une Escadre Hollandoise, composée d'un Brigantin, & de quatre Vaisseaux de 52, de 44, de 30, & de 26. Canons, sur laquelle il y avoit 900. Hommes, & qui étoit commandée par l'Amiral Jacob Binsker. M. de Cussy eût même avis que cet Amiral avoit des intelligences avec des Habitans du Cap, qui lui avoient promis de se déclarer pour lui. Il y accourut aussi-tôt, & après s'être assuré de ce quartier, il retourna à la Tortuë, où peu de jours après il fut informé que Binsker étoit entré le 15. de Juillet au petit Goave, dans le dessein d'y enlever, ou d'y brûler tous les Vaisseaux François, qui s'y étoient retirés. Ce n'étoit que de très-petits Bâtimens assés mal armés, & encore plus mal équipés, qui faisoient le gabotage le long des Côtes du Cul-de-Sac; ils ne laisserent pas, en voyant venir l'Escadre Hollandoise, de se préparer à une vigoureuse défense. Le Combat commença vers les cinq heures du soir, & dura jusqu'à la nuit. La premiere heure, on étoit à la portée du Mousquet, & les François se battirent avec beaucoup d'ordre & de valeur. Les Ennemis s'éloignerent ensuite, & alors

la

la disproportion des forces devint plus sensible ; les François n'ayant que de petits Canons , & le feu ayant pris à un de leurs Vaisseaux , qui sauta en l'air, la Victoire ne laissa pourtant point encore de balancer quelque tems. Enfin les Equipages n'en pouvant plus , il fallut faire échouer les Navires , & se sauver. La perte des Hommes fut assés égale de part & d'autre , & fut d'environ 400. de chaque côté. Le lendemain à la pointe du jour , les Ennemis armerent leurs Chaloupes , & à la faveur de leur Canon allerent à bord des Navires François , qu'ils trouverent abandonnés , il y en avoit même trois de coulés à fond. Ils les releverent , & quoiqu'ils ne fussent qu'à une portée de fusil de terre , & qu'ils travaillassent à découvert , on ne tira pas un coup sur eux ; la peur ayant sans doute saisi les Habitans. Nous verrons dans la suite plus d'un exemple d'une pareille lâcheté ; ils surprennent toujours dans des hommes , auxquels on a vû faire des choses , qui paroissent au-dessus de l'humanité ; mais cette surprise vient , de ce qu'on ne connoît pas assés la nature de cette Bravoure brutale , qui n'ayant point la vertu pour principe , & tenant plus de la férocité , que de la véritable valeur , inspirée par l'honneur & le zèle de la Patrie , prend par accès , comme la rage , n'agit que par le mouvement de quelque violente passion , & manque souvent au besoin. Il est d'une grande sagesse de savoir la mettre en ceuvre à propos , & de n'y jamais trop compter ; sur-tout dans la défense , qui demande une valeur réfléchie & de sang-froid , que rien ne peut contrefaire.

L'année suivante, au commencement de
 1676. Juin, M. de Cussy étant encore allé visiter
 le Cap, fut averti tout en débarquant, qu'on
 voyoit paroître quatre gros Navires, lesquels
 à leur manœuvre paroissoient Ennemis. Peu
 de têmes après on en vit neuf, qui prenoient
 la route de la Tortuë. M. de Cussy donna
 aussi-tôt les ordres nécessaires pour la garde
 des Côtes, & s'étant jetté dans une Barque
 longue, qui se rencontra fort à propos sous
 sa main, il arriva à la Tortuë 30. heures a-
 vant les Ennemis, ce qui lui donna le têmes
 de recevoir du secours de la grande Terre,
 & de disposer toutes choses, pour être en
 état de se défendre, s'il étoit attaqué. Il y
 avoit dans la Rade de la Tortuë un Navire
 Suédois, commandé par un nommé Smith ou
 Esmith. M. de Cussy l'engagea à aller re-
 connoître les Ennemis, & à lui donner avis
 de tout par des signaux, dont il convint avec
 lui; ce que Smith executa ponctuellement.
 Il fit encore plus; car comme il n'étoit point
 suspect aux Hollandois, les voyant dans la
 résolution de mettre leurs Chaloupes à l'eau
 pour enlever un petit Navire, qui étoit
 mouillé dans le Cap, il les en dissuada, en
 leur disant qu'ils étoient découverts. Il re-
 tourna ensuite à la Tortuë, où il ramena 70.
 Prisonniers François & Anglois, parmi les-
 quels étoit le Superieur des Capucins. La Flot-
 te ennemie continuant sa route à l'Ouest,
 prit deux petits Navires, dont l'un avoit été
 dépêché, pour avertir le Cul-de-Sac d'être
 sur ses gardes, le débordement des Rivieres
 ne permettant pas d'y envoyer par terre; ainsi
 dix ou douze Bâtimens François, qui étoient

en traite dans les Rades Foraines, couroient grand risque ; mais Smith, qui avoit rejoint les Hollandois, se déroba la nuit de la Flotte pour les avertir, & ils se mirent en sûreté.

Ce fut sur ces entrefaites, que M. de Pouancey reçut la nouvelle du choix, que le Roi avoit fait de lui pour succéder à son Oncle : j'ai dit qu'il avoit été nommé Commandant du Cul-de-Sac. Il se rendit aussi-tôt à la Tortuë, qui étant le seul endroit fortifié de la Colonie, convenoit plus qu'aucun autre, pour être le séjour ordinaire du Gouverneur. Néanmoins il la trouva presque entièrement déserte en y arrivant, & ce qui y restoit d'Habitans prêts à l'abandonner. Il n'en rapporte point la raison dans la Lettre, qu'il écrivit sur cela à M. Colbert, le quatrième de Mai de l'année suivante; mais il représente à ce Ministre, qu'il ne voit rien de plus préjudiciable au bien de la Colonie, que cet abandonnement; que l'Isle de la Tortuë est plus fertile qu'aucun quartier de S. Domingue, que si elle venoit à tomber entre les mains des Ennemis, elle empêcheroit la communication des quartiers du Nord avec le Cul-de-Sac; que le Port en est très-bon pour les Navires, qui ne tirent pas plus de dix-huit pieds d'eau, que pour les y mettre en sûreté, il suffit de faire la dépense de 12. Canons de 24. & d'une Garnison de 20. Soldats dans la Tour; ce qui serviroit encore à retenir les libertins dans le devoir, & que ces raisons l'ont engagé à mettre tout en usage pour la rétablir. Il ajoute, qu'il voit aussi beaucoup de disposition dans les Habitans à

M. de Pouancey est nommé Gouverneur de la Tortuë le 16. Mars 1676.

renoncer à la culture du Tabac, ce qui seroit à la ruine du pays ; & il donne assés à entendre, que le peu de liberté, qu'on laissoit pour la vente de cette marchandise, étoit ce qui la feroit manquer ; au lieu que, si on la laissoit entièrement libre, il s'en chargeroit bien-tôt 30. Navires tous les ans à la Côte S. Domingue.

La Colonie de Samana transportée au Cap François.

Au reste, quoique le nouveau Gouverneur n'eût pas moins à cœur l'avancement de la Colonie, à la tête de laquelle il se voyoit, que ne l'avoit eût son Prédécesseur, il ne porta pas si loin ses vûes ; soit qu'il fût naturellement plus borné, & moins entreprenant ; soit que les circonstances ne fussent plus les mêmes. Il ne songea donc qu'à maintenir les Etablissemens déjà formés, & il envoya même ordre aux Habitans de Samana de quitter cette Presqu'Isle, & de se transporter dans la plaine du Cap François. Ces Habitans témoignèrent beaucoup de répugnance à obéir ; ils répondirent néanmoins qu'ils le feroient, quand ils auroient consommé les vivres, qu'ils ne pouvoient emporter avec eux ; mais les Espagnols ne leur en donnerent pas le loisir, & ils eurent tout lieu de reconnoître qu'on avoit eu raison de leur faire quitter un poste, qui ne pouvoit plus se défendre lui-même, & qui n'étoit pas à portée d'être secouru.

Prise du Cotuy.

Il est pourtant vrai qu'ils furent les aggresseurs ; car, comme pour marquer aux Espagnols que, s'ils se retiroient de Samana, ce n'étoit pas qu'ils les apprehendassent, ils s'aviserent d'aller piller le Cotuy, Bourgade éloignée de leur habitation d'environ 15. lieux à l'Ouest, & où ils ne trouverent aucune résistan-

fi
à
va
av
tio
me
la
sur
Ch
dro
frit
&
Fra
pass
per
pre
au
des
Sam
tion
pas
voit
de l
juge
poig
& il
fois.
C
Fran
ner
impo
ment
né le
comm
avis
nir a

sistance ; mais ils étoient à peine de retour à Samana , que les Espagnols eurent leur revanche. Un malheureux transfuge alla les avertir qu'il n'y avoit gueres dans les Habitations Françoises que des Femmes ; les Hommes étant répartis presque sur le champ pour la chasse : il ajouta même qu'il étoit aisé de surprendre tout à la fois l'Habitation & les Chasseurs , dont le Boucan étoit dans un endroit appelé la Montagne Ronde , & il s'offrit à les y conduire. Son offre fut acceptée , & il tint parole. Tout ce qui se trouva de François aux deux endroits marqués , furent passés au fil de l'épée. Un petit nombre de personnes des deux sexes se sauverent à la premiere allarme , & se rendirent en canot au Cap François. Peu de têmes après il y eut des Aventuriers assés hardis pour retourner à Samana , où ils releverent quelques Habitations , & M. de Pouancey ne fut aparemment pas trop fâché de cette entreprise , qui pouvoit servir à établir de plus en plus le droit de la France sur cette Peninsule ; mais il ne jugea pas à propos de laisser long-têmes une poignée d'Habitans dans un lieu si exposé , & il les obligea de le quitter une seconde fois.

Ce Gouverneur regardoit dès lors le Cap François , comme le poste , qui devoit donner plus de jalousie aux Espagnols , & qu'il importoit davantage de fortifier. Effectivement les Espagnols ont toujours depuis tourné leurs plus grands efforts de ce côté-là. Au commencement de l'année 1678. on eut des avis certains qu'ils s'assembloient pour le venir attaquer ; M. de Pouancey ne jugea pas à

1676.

1678.

M. de
Pouan-
cey fait
une
course
dans le
pays Es-
pagnol.

1678

propos de les attendre ; il alla au devant d'eux , & les ayant rencontrés , il mit tout en usage pour les engager au combat : ils le refuserent , & il fallut se contenter de quelques escarmouches , où ils eurent sept ou huit hommes tués. Ils craignirent même aparemment de ne pouvoir pas éviter de combattre , s'ils differoient de faire retraite ; & pour la faire avec plus de diligence , les Cavaliers prirent les Fantassins en croupe derriere eux. Le Gouverneur , après cette fuite , qui éloigna pour quelque téms l'ennemi des Habitations Françoises , s'attacha avec une application infatigable , à fortifier les Etablissemens les plus exposés , soit du côté de la terre , soit du côté de la mer ; & il les mit tous en si bon état , que ce fut en bonne partie , ce qui sauva la Colonie dans un des plus grands dangers , où elle se soit jamais trouvée. Ce fut à l'occasion d'une seconde tentative sur Curaçao , qui fut encore plus malheureuse pour la France , que la premiere ; mais qui n'eut pas des suites aussi funestes pour les François de S. Domingue.

Prise de Tabago par le Comte d'Etrées, qui manda à M. de Poulancy, de le venir joindre avec une partie de sa milice pour une se-

Il y avoit quelque téms qu'on travailloit dans nos Ports à un armement considerable , que quelques-uns crurent d'abord destiné pour la ville de San-Domingo. La Flotte étoit composée de 20 Vaisseaux de guerre , & d'un très-grand nombre de Brûlots ; & le Comte d'Etrées en eut le commandement. Sa premiere expédition fut la prise de l'Isle de Tabago , où les Hollandois avoient un très-petit Etablissement , & l'on fut assés surpris qu'une si belle armée navale , qui pouvoit se promettre d'exécuter les plus grands projets,

D
proj
qui
te
croy
assû
pris
renfo
ne
exc
Mon
Com
toile
le Se
lui p
ner
meill
quoiq
giner
il vo
800
carter
sée qu
bla en
lui de
s'étant
il en
Bâtim
& sur
dans l
Je n
to di
des su
Un je
& alla
verneu
meille

projets, s'attachât à un miserable Rocher, qui n'est bon à rien. De Tabago le Com-
 te d'Etrées tourna vers Curaçao; mais ne croyant pas avoir encore assez de forces pour assurer le succès de cette entreprise, il avoit pris de bonne heure ses mesures pour tirer un renfort considerable de S. Domingue. A peine M. de Pouancey étoit de retour de son excursion dans le pays Espagnol, que M. de Montotier & le Chevalier de Flaccourt, Commandant, l'un l'Hercule, & l'autre l'Etoile, & suivis de deux Brûlots, le Brutal & le Serpent, arriverent au Cap François, & lui présenterent un ordre du Roi, pour mener au Comte d'Etrées 1200. Hommes des meilleurs, qu'il eût dans sa Colonie. Il obéit, quoiqu'avec la répugnance, qu'on peut imaginer, vû la situation, où il se trouvoit; mais il voulut auparavant se montrer à la tête de 800. Hommes du côté de Gohava, pour écartier de l'esprit des Espagnols jusqu'à la pensée qu'il songeât à sortir de son Isle. Il assembla ensuite au Cap les 1200. Hommes, qu'on lui demandoit; & les Vaisseaux du Roi ne s'étant pas trouvés en état de les porter tous, il en fit embarquer une partie sur quelques Bâtimens Flibustiers, qu'il trouva à sa main, & sur un Navire de la Rochelle, qui étoit dans le même Port.

Je ne sai ce qui l'obligea à relâcher à Puer-
 to di Plata, mais cette relâche pensa avoir des suites bien fâcheuses pour sa Colonie. Un jeune garçon s'échappa sans être aperçu, & alla donner avis à Sant-Yago, que le Gouverneur François; & une bonne partie de ses meilleures Troupes, étoient en-Mer. Il est

M. de
 Pouan-
 ce y arri-
 ve à S.
 Christo-
 phle:
 proposi-
 tion qu'i
 fait à M
 d'Etrées
 allés.

1678. — affés vraisemblable que , si M. de Pouancey avoit été instruit de cette trahison , il eût été obligé de rompre son voyage , ou du moins de le differer ; mais il ne connut le danger , que quand il en fut heureusement délivré par l'indolence , ou la lâcheté des Espagnols. Il ne resta que peu de jours à Puerto di Plata , & il se rendit à S. Christophle , où il fut bien reçu de M. le Comte d'Errés ; mais quand il fut qu'on n'en vouloit qu'à Curaçao , il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise , & de dire qu'une pareille Bicoque ne meritoit pas l'honneur qu'on lui faisoit ; qu'il répondoit bien de s'en rendre le maître avec 300. Mibustiers ; & qu'il demandoit seulement qu'on fermât le port avec trois Navires. M. d'Errés convint affés qu'on pouvoit réduire cette Isle avec des Forces bien inférieures à celles qu'il avoit ; mais il ne jugea pas à propos de rien changer à la destination de sa Flotte. Il appareilla après les Fêtes de Pâques , & fit route vers Curaçao , marchant en ordonnance de bataille , avec le même appareil & les mêmes précautions , que s'il se fût agi de conquérir la nouvelle Espagne , ou le Perou.

La
Flotte
échoüe
sur les
Isles
d'Avés.

On n'étoit plus qu'à quelques lieues des Isles d'Avés , qui sont toutes environnées de Brisans cachés sous l'eau ; lorsque M. d'Errés trompé par le plus grand nombre de ses Pilotes , envoya sur le soir un ordre à tous les Vaisseaux de courir toute la nuit un air de vent , qu'il marqua , & qui portoit directement sur les Isles , dont il ne se croyoit pas si proche. Du Breuil son premier Pilote l'avertit du danger , où il étoit la Flotte ;

M.

M. d'Amblimont Capitaine de Vaisseau lui envoya donner le même avis; mais il ne crut pas devoir changer l'ordre, qu'il avoit donné. Sur la mi-nuit 18. Navires, qui marchoi-ent sur la même ligne; touchèrent presqu'en même tems, & s'ouvrirent d'abord. Le Bourbon commandé par M. de Sourdis; le Dromadaire grosse Flutte de charge, deux Brûlots; & l'Hopital de l'armée étoient un peu derriere; ils eurent le tems de revirer de bord, & servirent, quand le jour fut venu, à sauver les Equipages, dont on perdit 300. Hommes au plus. Quelques Bâtimens Fli-
 bustiers, se briserent aussi, & entr'autres celui, qui portoit M. de Pouancey, lequel étant d'abord passé dans un autre, reprit sur le champ la route de S. Domingue. Il y trou-va toutes choses fort tranquilles; les Espa-
 gnols, quoiqu'ils eussent envoyé des Espions, pour vérifier le rapport du Transfuge Fran-
 çois, n'ayant rien osé entreprendre, dans la crainte d'une représaille, qu'ils ne se trou-
 voient pas en état de soutenir, ou s'étant flat-
 té que le retour du Gouverneur ne seroit pas si prompt.

1678

Les Hollandois ne furent pas si timides; Les Hol-
 ils voulurent avoir leur revanche du mal, qu'on leur avoit fait à Tabago, & de celui, qu'on avoit voulu leur faire à Curaçao. Ils parurent avec une Escadre à la hauteur du petit Goave, & enleverent le long de cette Côte jusqu'à 12. Vaisseaux chargés de Tabac. Un de ces Bâtimens appartenoit à M. du Caff, qui le racheta sur le champ. Ces hosti-
 lité, ne les empêcherent pas de faire la trai-
 te, & ils acheterent encore plus de Tabac

Les Hol-
 landois
 font plu-
 sieurs
 prises à la
 Côte de
 l'Ouest.

des Habitans , qu'ils n'en avoient pris. Ils firent même assés entendre qu'ils regarderoient volentiers S. Domingue , comme un pays neutre , pourvû qu'on les y laissât faire le Commerce. L'on ne pouvoit pas leur refuser la justice de reconnoître qu'ils en avoient toujours usé avec beaucoup de droiture : ainsi malgré l'animosité réciproque des deux Nations , & les ordres réitérés de la Cour , ils furent bien reçûs toutes les fois qu'ils parurent pour trafiquer.

Entreprise malheureuse des Flibustiers sur Sant-Yago de Cuba.

Les Flibustiers de leur côté étoient au desespoir d'avoir entierement perdu le fruit de leur dernier voyage , & M. de Pouancey , pour les consoler , leur proposa d'aller insultier Sant-Yago Capitale de Cuba. 800. Hommes s'engagerent pour cette expédition , & on leur donna pour Chef le Sieur de Franquesnay , qui l'année suivante fut fait le premier Lieutenant de Roi au Gouvernement de la Tortuë , & Côte S. Domingue. Le débarquement se fit au Sud-Est de la Ville , pendant la nuit , & nos Braves se mirent aussi-tôt en marche par un très-beau clair de Lune. Ils étoient déjà proche de la Ville , lorsqu'ils s'égarerent au pied d'une montagne , qui étoit sur leur chemin , & autour de laquelle ils tournerent long-têms , sans savoir où ils étoient. Il arriva même que ceux , qui avoient la tête de l'armée , se trouvant vis-à-vis de l'arrière garde , ils la prirent pour une troupe ennemie , & la chargerent ; il est vrai qu'on ne fut pas long-têms sans se reconnoître , parce qu'on se mit à crier des deux côtés en François , *tué , tué* ; mais cet accident fit manquer l'expédition. Les Espagnols avertis

tis par
tendu
le jour
témerite
ter une
res me
Il fallut
& l'on n

Une
heureuse
prit &
sur l'Ord
eurent l
mont P
Flibustie
cey l'av
cueillir
frage , &
n'étoient
cela fut
vivres ,
dans le
le cham
Maracail
bord ; s
qui y en
avoient
en batter
disposé à
cé ; il c
bout de
ouvert u
fée jusq
roient à
étoient p
intimide

tis par les coups de fusils, qu'ils avoient entendu tirer, se tinrent sur leurs gardes, & le jour ayant bientôt paru, il y eût eu de la témérité à aller avec si peu de forces affronter une Ville, qui pouvoit en peu d'heures mettre 4000. Hommes sous les armes. Il fallut donc songer à regagner les Navires, & l'on reprit le chemin de la Tortuë.

Une autre troupe de Flibustiers fut plus heureuse dans la même Isle de Cuba, où elle prit & pilla le Port du Prince; S. Thomas sur l'Orenoque & Truxillo dans le Continent eurent le même sort; & le Capitaine Granmont Parisien, si célèbre dans l'Histoire des Flibustiers, surprit Maracaïbo. M. Pouancey l'avoit laissé sur les Isles d'Avés, pour recueillir ce qu'il pourroit des débris du naufrage, & carener les Navires Flibustiers, qui n'étoient pas en état de tenir la mer. Quand cela fut fait, Granmont se trouva court de vivres, & le têmes étant favorable pour aller dans le Golphe de Venezuela, il forma sur le champ le dessein de faire une descente à Maracaïbo. Le Fort de la Barre l'arrêta d'abord; sa Garnison étoit de 70. Hommes, qui y entroient par une échelle de corde: ils avoient douze Canons avec plusieurs Pierriers en batterie, & le Commandant parut très-disposé à ne se pas rendre, qu'il n'y fût forcé; il changea néanmoins de sentiment au bout de deux jours. Les François avoient ouvert une tranchée, & l'avoient déjà poussée jusqu'à la portée du Canon: ils se préparoient à dresser une batterie, & les échelles étoient prêtes pour l'assaut. Ces préparatifs intimiderent cet Officier, qui se rendit prisonnier.

1678.

Autres expéditions plus heureuses.

Troisième prise de Maracaïbo.

1678. sonnier de guerre , à condition d'être mis en liberté avec toute la Garnison , lorsque les François feroient leur retraite. Il sortit avec son épée ; tous ses Soldats & Officiers furent defarmés ; & un pareil nombre de Flibustiers furent mis en garnison dans la Place.

Granmont tira ensuite droit à la Ville , qu'il trouva abandonnée ; il passa à Gibraltar , qui fit très-peu de résistance ; il visita le Lac , où il enleva sans peine un grand Navire , qui ne pouvoit plus tenir la mer , & deux Barques de 30. à 40. tonneaux. Une Fregate de 12. Canons lui couta davantage ; il fit avancer un nombre de Fusiliers sur des mangles , qui bordoient le rivage du côté où la Fregate étoit mouillée ; ils firent leur décharge au signal , qu'il leur donna , & dans le même moment il s'approcha sur des Canots , sauta à l'abordage , & malgré le feu continuél des Canons & des Pierriers , dont il eut un homme tué , & quelques autres blessés , il resta maître du Bâtiment. Tout le Lac étant soumis , il fit la visite de tous les lieux , où ses prisonniers lui avoient dit qu'il pourroit trouver de l'or. Quelques-uns de ses patris en rencontrèrent des Ennemis ; on escarmoucha en plusieurs endroits , & les Espagnols furent toujours battus. Enfin Granmont rassembla tout son monde , & résolut de marcher vers Torilha ; mais comme il ne pouvoit esperer de se rendre maître de cette Ville , que par surprise , il prit un détour de 45. lieues , pour cacher son dessein.

Etant arrivé au près de Torilha , il lui fallut passer une riviere fort rapide ; par bonheur il trouva , ou on lui indiqua le seul gué qu'elle

qu'elle
tre b
dant
tie d
& de
na tē
rent c
il ne
Torill
donné
tout c
voyan
se ren
après
avec t
qu'il
dans f
maladi

Cet
non ;
peu de
Koi ,
de plus
gea les
te ; ma
d'Aou
gne &
turiers
bitans
l'afferm
S. Don
l'exper
qu'inut
ser les
aucune
les vit

qu'elle eût; mais les Ennemis étoient à l'autre bord, dans une tranchée: il passa cependant à la faveur d'un feu très-vif, qu'une partie de ses gens fit du rivage sur la tranchée; & dès qu'une Compagnie eût passé, elle donna tête baissée sur les Espagnols, qui s'enfuirent dans le Bois. Après ce coup de vigueur, il ne parut plus un Espagnol en campagne: Torilha se trouva tout ouvert; mais abandonné; & les Habitans en avoient emporté tout ce qu'ils avoient de bon. Granmont ne voyant plus aucune apparence de rien faire, se rembarqua vers le milieu de Decembre, après six mois de séjour dans ce pais, & avec très-peu de butin pour 700. Hommes, qu'il avoit avec lui. Il n'en perdit que 20. dans son expédition, & presque tous par les maladies.

Cette même année le Marquis de Maintenon, de la Maison d'Angennes, venu depuis peu de France aux Isles sur une Fregatte du Roi, nommée la Sorciere, se mit à la tête de plusieurs Flibustiers, avec lesquels il ravagea les Isles de la Trinité & de la Marguerite; mais la paix conclüe à Nimegue au mois d'Août de cette même année, avec l'Espagne & la Hollande, obligea quantité d'Avanturiers à quitter la course, & à se faire Habitans; & c'est là proprement l'époque de l'affermissement de la Colonie Françoisé de S. Domingue. Alors les Espagnols, à qui l'expérience de plusieurs années avoit appris qu'inutilement ils entreprendroient de chasser les François de cette Isle, ne firent plus aucune difficulté de traiter avec eux. On les vit donc paroître pour la première fois dans

1678. dans nos Habitations ; les François allèrent chés eux : on se fit amitié de part & d'autre , & les deux Nations trouverent leur avantage dans cette bonne intelligence ; mais tout cela se faisoit de la part des Espagnols sans la participation de leurs Commandants , & dura peu.

1679. Révolte de Negres au Port de Paix.
 Une révolte de Negres , qui arriva quelque têmes après au Port de Paix , donna plus d'occupation à M. de Pouancey , qu'il ne s'y étoit d'abord attendu. Un de ces Esclaves Noirs, nommé *Padrejan*, après avoir été plusieurs années au service d'un Espagnol , le tua , & pour éviter le châtement dû à son Parricide , se refugia à la Tortuë , où on lui donna la liberté. Il passa ensuite à la Côte de Saint Domingue , & y défricha un terrain dans le quartier , qu'on appelle aujourd'hui S. Louis , & qui portoit auparavant le nom de Massacre , vis-à-vis la pointe Occidentale de la Tortuë. Comme un naturel pervers ne se corrige pas aisément , & qu'une méchante action lui sert pour l'ordinaire d'acheminement à une autre , Padrejan débaucha quelques-uns de nos Esclaves , avec lesquels il se proposa d'égorger tous les François de ces quartiers-là. Son dessein étoit de se retirer ensuite chés les Espagnols , de qui il esperoit que cette seconde perfidie lui obtiendrait le pardon de la première. Il y avoit en ce têmes-là assés peu de Negres dans la Colonie , & ceux , qui y étoient , avoient été presque tous enlevés aux Espagnols. Il restoit à plusieurs quelque envie de retourner chés leurs anciens Maîtres ; c'est pourquoi Padrejan n'eut pas beaucoup de peine à les engager dans sa conf-
 pira-

piration
 jusqu'à
 trouva
 tout le
 & mass
 la ensu
 haute ,
 rare , &
 Anne &
 de retra
 il ravag
 y débau
 gres , &
 voit sur
 M. de
 Paix, n
 re cette
 qu'inacc
 assés bo
 douter e
 mité. I
 à périr
 tout le
 d'un feu
 teux , si
 en état d
 les force
 de les a
 loit cour
 n'y avoi
 Cependa
 étoit mar
 Esclaves
 bitant.
 vint à pa
 neur les

piration. Il en attroupa dès le premier jour jusqu'à 25. & les ayant armés de tout ce qu'il trouva sous sa main, il courut à leur tête tout le pays, jusqu'au Port Margot, pillant & massacrant tout ce qu'il rencontroit. Il alla ensuite se poster sur une montagne fort haute, qu'on a nommé la montagne de Tarrare, & qui est entre les quartiers de Sainte Anne & de S. Louis. Il s'y fit une espece de retranchement avec des arbres, & de-là il ravageoit toutes les Habitations voisines, y débauchoit, ou enlevait de force les Nègres, & assommoit les François, qu'il pouvoit surprendre, ou rencontrer à l'écart.

M. de Pouancey, qui étoit au Port de Paix, ne fut pas peu embarrassé, pour réduire cette canaille. Elle occupoit un lieu presqu'inaccessible; elle s'étoit renfermée dans un assés bon retranchement, & il ne pouvoit douter qu'elle ne s'y défendit jusqu'à l'extrémité. Il lui fâchoit d'exposer de braves gens à périr par les mains de vils Esclaves, dont tout le sang ne vangeroit pas assés la mort d'un seul François; & il étoit même douteux, si toutes les troupes, qu'il étoit alors en état d'envoyer contr'eux, suffiroient pour les forcer: aussi s'apperçut-il, lorsqu'il parla de les aller attaquer, que personne ne vouloit courir les risques d'une expédition, où il n'y avoit, ni honneur, ni profit à esperer. Cependant le mal croissoit, & chaque jour étoit marqué, ou par la désertion de quelques Esclaves, ou par le meurtre de quelque Habitant. Enfin une bande de 20. Boucaniers vint à passer par le Port de Paix; le Gouverneur les fit appeller; leur proposa l'embarras, où

1679. où il se trouvoit , & leur dit qu'ils lui rendroient un véritable service , s'ils vouloient bien le délivrer de cette poignée d'Esclaves , qui désoloient toute cette Côte. Les Boucaniers acceptèrent la commission avec plaisir , & l'exécuterent sur le champ. Ils s'approchèrent de la montagne de Tarare ; y grimperent avec une résolution , qui effraya les Negres , forcèrent le retranchement ; & tuerent sept de ces malheureux , du nombre desquels fut Padrejan. Tous les autres prirent la fuite , dès qu'ils se virent sans Chef ; les Boucaniers se mirent à leurs trouffes , sans les pouvoir joindre , & ils gagnèrent les terres Espagnoles , où ils furent bien reçûs.

1680. L'année suivante 1680. le Roi fit défendre aux Flibustiers de continuer la course contre les Espagnols ; mais cette défense , dont la liberté & la tranquillité du Commerce étoit le principal , ou même l'unique motif , ne pouvoit gueres venir dans des circonstances moins propres à la faire recevoir avec la soumission dûë aux volontés du Souverain. Depuis quelque têmes le Tabac étoit en parti ; c'étoit la seule marchandise , qui se tirât alors de S. Domingue , & il n'y avoit point de rigueur & de dureté , qu'on n'exercât sur les Habitans , pour les contraindre à le donner à un prix très-modique ; qu'en y avoit mis. Cette vexation les avoit réduits à la plus extrême misère , & M. de Pouancey fut instruit que la plupart songeoient à se retirer à la Jamaïque , ou à Curaçao. Il ne trouva rien de mieux pour prévenir ce malheur , que de faire courir une Lettre , qu'il avoit reçûë de

M.

DE
M. E
expre
prise
fin d
d'Ent
per u
semb
avert
ponde
A
chand
tans d
Seneg
S. D
s'emp
lut pa
ce qu
comm
qu'une
son H
d'eux
à pren
qu'en
„ lons
ria de
lui fai
firent
ces D
n'avoit
& qu'e
Particu
parlere
obligé
renvoy
qui ne
Ce

M. Belinzani, Intendant des Isles, où il étoit ^{1680.} expressement marqué, que la résolution étoit prise de supprimer la Ferme du Tabac à la fin du Bail, & de la convertir en un droit d'Entrée. Cette lueur d'esperance parut dissiper un peu le desespoir, où toute la Colonie sembloit être plongée; mais le Gouverneur avertit serieusement M. Colbert, qu'il ne répondoit de rien, si l'on ne tenoit point parole.

A peu près dans le même têmes des Marchands de France ayant persuadé aux Habitans du Cap François que la Compagnie du Senegal, qui depuis quelque têmes faisoit à S. Domingue la traite des Negres, vouloit s'emparer de tout le Commerce; il n'en fallut pas davantage pour mettre en rumeur tout ce quartier; & M. de Franquesnay, qui y commandoit, fut fort surpris d'apprendre qu'une troupe de gens armés approchoit de son Habitation. Il alla aussi-tôt au devant d'eux, & leur demanda ce qui les autorisoit à prendre ainsi les armes: ils ne répondirent, qu'en criant confusément: „ Nous ne voulons point de Compagnie”. Il leur ordonna de détacher quelques-uns d'entr'eux, pour lui faire connoître ce qu'ils desiroient; ils le firent, & il n'oublia rien pour persuader à ces Députés, que la Compagnie du Senegal n'avoit aucune prétention, qui dût les allarmer, & qu'elle ne venoit négocier, que comme un Particulier; mais il ne les desabusa point: ils lui parlerent même fort insolamment, & il fut obligé, pour ne point aigrir le mal, de les renvoyer jusqu'au retour de M. de Pouancey, qui ne devoit pas tarder beaucoup.

Ce Gouverneur apprit au Cul-de-Sac ce Condui-
 que te ferme

Mutine.
 rie des
 Habitans
 du Cap
 François.

— qui se passoit, & crut qu'il devoit, avant
 1680. que de se montrer aux Mutins, établir au
 de M. de lieu, où il se trouvoit, le Commerce de la
 Pouan- Compagnie du Senegal, dont il y avoit quel-
 cey en ques Navires à cette Côte : il leur fit faire
 cette ren- leur traite devant lui; & quand elle fut finie,
 contre. il prit la route du Cap. Trois jours après qu'il
 y fut arrivé, les Habitans lui firent présenter
 une Requête, qu'il ne jugea pas à propos de
 répondre; il alla les trouver, & il leur parla
 avec toute l'autorité, que lui donnoient son
 caractère, & le grand crédit, qu'il s'étoit si
 justement acquis dans toute la Colonie. Ils
 l'écouterent avec un silence, auquel la crainte,
 le respect, & le desespoir sembloient avoir
 une égale part; & comme ils y persisterent,
 après qu'il eût cessé de parler; il leur dit de
 lui faire savoir par quelques-uns d'eux, pour
 quelle raison ils avoient pris les armes. Ils
 ne répondirent encore rien, & il parut qu'au-
 cun n'osoit se détacher, dans la crainte d'être
 remarqué, ou même arrêté. „ Mais, reprit
 „ le Gouverneur, comment saurai-je ce que
 „ vous voulez, si personne ne me parle ?
 „ Aussi-tôt ils se mirent tous à crier; point
 „ de Compagnie. Vous êtes dans l'erreur au
 „ sujet de la Compagnie, repliqua le Gou-
 „ verneur, elle ne prétend rien; elle n'a ob-
 „ tenu aucun privilege, qui doive vous don-
 „ ner la moindre jalousie; & depuis quand
 „ êtes-vous en droit de vous opposer aux in-
 „ tentions du Roi ? Or Sa Majesté veut que
 „ la Compagnie du Senegal fasse ici son
 „ Commerce en toute sûreté, de la même
 „ maniere que ses autres Sujets”. A ces mots
 ils lui demanderent leur Congé: il leur répon-
 dit,

dit, c
qu'ils

On
 leur de
 se refu
 venoie
 se por
 il crut
 le len
 ques, i
 & alla
 tier le
 blés au
 plus lo
 quelqu'
 Il fut
 seuleme
 rent qu
 pagnie
 Comme
 les avo
 d'une r
 ébranlés
 senta si
 que jett
 lui dem
 qu'il n'
 accorde
 essentiell
 coupable
 ce qui s
 „ rent-il
 „ person
 alloit ce
 treprend
 n'eût req

dit, qu'il ne retenoit personne de force, & qu'ils pouvoient s'en aller : ce qu'ils firent. 1680.

On vint lui dire un moment après, que leur dessein étoit de brûler leurs Cases, & de se refugier dans le Bois. Il jugea que s'ils en venoient là, ils pourroient bien avec le têmes se porter à de plus grandes extremitez, & il crut devoir y remedier promptement. Dès le lendemain matin, qui étoit le jour de Pâques, il prit avec lui 800. Hommes bien armés, & alla après les Mutins. Etant arrivé au quartier le plus proche, il fut qu'ils étoient assemblés au nombre de trois cens 7 ou 800. pas plus loin. Il leur envoya dire de lui députer quelqu'un de leur part, & ils le refusèrent. Il fut les trouver lui-même, accompagné seulement de quelques Officiers; & ils lui dirent qu'ils étoient bien informés que la Compagnie du Senegal vouloit faire seule tout le Commerce de l'Isle : il leur répondit qu'on les avoit trompés, & il leur parla sur cela d'une maniere si assurée, qu'ils parurent ébranlés. Il s'en apperçut, & il leur représenta si vivement la grandeur de leur faute, que jettant dans ce moment leurs armes, ils lui demanderent pardon. Il leur répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le leur accorder; qu'il manqueroit à un de ses plus essentiels devoirs, & se rendroit lui-même coupable, s'il n'instruisoit pas la Cour de tout ce qui s'étoit passé. „ Si cela est, s'écrierent-ils, il n'y a donc ici de sûreté pour personne ? ” Le Gouverneur comprit où alloit cette proposition, & il dit qu'il n'entreprendroit rien contre qui que ce fût, qu'il n'eût reçu les ordres du Roi, & qu'il écrivoit même

1680. même d'une manière à pouvoir répondre que ces ordres seroient dictés par la clémence. Effectivement, après avoir exposé au Ministre le fait, tel que je viens de le rapporter sur son Mémoire même, il ajouta que ces gens-là étoient fort à plaindre, ayant souffert par la Ferme du Tabac des pertes considérables : qu'au reste il n'étoit point en état de les pousser à bout, ni de s'en passer.

Prétentions des Espagnols sur l'Isle de S. Domingue. Au mois d'Août de la même année, le Comte d'Etrées vint mouiller au petit Goave, & écrivit de là au Ministre, que passant vis-à-vis de San-Domingo, il avoit envoyé le Chevalier d'Hervaux au Président, pour lui redemander des Prisonniers ; mais qu'ils ne s'étoient plus trouvés ; que le Chevalier ayant dit, qu'on ne pouvoit ne pas regarder en France les hostilités des Espagnols contre les François de l'Isle S. Domingue, comme une infraction au Traité de Nimegue ; le Président lui répartit qu'on ne croyoit pas en Espagne que les François eussent aucun droit sur un seul quartier de cette Isle. Il écrivit sur le même ton à M. de Pouancey, en lui envoyant le Traité, dont nous venons de parler, & qu'un Prêtre lui rendit de sa part au mois de Septembre : car le reconnoissant pour Gouverneur de la Tortuë, il l'assûroit qu'autant qu'il dépendroit de lui il n'arriveroit rien de la part des Espagnols, qui pût troubler l'union entre les deux Nations : à condition toutefois qu'il tiendrait la main à ce qu'aucun François ne passât à l'Isle de S. Domingue, pour y traiter, ou pour y faire aucune Habitation. M. de Pouancey jugea sagement qu'il ne devoit pas incidenter sur cet

arti-

D
arti
& q
ce,
fa p
tatic
Con
coup
au z
duqu
joute
nous
donn
Par
s'y é
avoit
comp
les ;
étoit
étoier
Qu
eût re
megu
Capita
son et
son de
conclu
n'étoie
& il
les Co
donnée
1680.
de la
cher de
amena
& tanc
des Pri
Tome

article, qu'il regarda comme une formalité, & qu'il falloit profiter de la bonne intelligence, 1680. ce, que promettoit le Président de garder de sa part, pour multiplier & fortifier les Habitations. Mais pour revenir à la Lettre du Comte d'Etrées, ce Seigneur y disoit beaucoup de bien du Gouverneur de la Tortuë, au zele, à l'activité & au desintereffement duquel il ne se pouvoit effectivement rien ajouter: aussi malgré les mouvemens, dont nous avons parlé, & les miseres, qui y avoient donné lieu, la Colonie croissoit à vüe d'œil. Par le recensement de l'année précédente il s'y étoit trouvé 7000. personnes, dont il y en avoit au moins 3000. sur lesquels on pouvoit compter pour les Expeditions les plus difficiles; & deux ans après le nombre des Colons étoit monté à 7848. dont plus de la moitié étoient capables de porter les armes.

Quelque tems avant que M. de Pouancey eût reçu les nouvelles de la Paix signée à Niamégué, il avoit donné une Commission au Capitaine Granmont, qui eut une partie de son effet, quoique ce Capitaine eût eu avant son départ tout le tems d'être informé de la conclusion du Traité; mais les Flibustiers n'étoient pas fort scrupuleux sur cet article, & il n'étoit pas aisé de retirer de leurs mains les Commissions, qu'on leur avoit une fois données. Granmont mouilla le 14. de Mars 1680. à l'Isle *Blanca*, qui est au Nord-Ouest de la Marguerite; & le 18. il envoya chercher des Pirogues en terre ferme. On lui en amena sept le 25. Il les fit équiper en guerre, & tandis qu'on y travailloit, il envoya faire des Prisonniers, de qui il pût prendre langue.

1680.

Il en eut le 3. de Juin, & il apprit par eux, qu'il y avoit sous les Forts de la Gouaire trois Bâtimens mouillés de 22. de 18. & de 12. Canons; & qu'à Puerto-Cavallo il y en avoit un de 40. pieces, qui y avoit traité 800. Negres. Tous les préparatifs étant achevés, il fit la revûe de son monde, & il trouva qu'il avoit 180. Hommes de débarquement. Le lendemain il s'embarqua avec toute sa troupe sur un seul Navire, laissa ordre aux autres de le venir trouver à la Gouaire, en observant ses signaux, & faisant suivre les Pirogues à la Touë, il s'avança jusqu'à 4. lieuës de terre. Dès que la nuit fut venuë, il se mit avec tous ses gens dans les Pirogues, pour faire le reste du chemin à la rame. En arrivant dans une petite Anse, qui est à une demie lieuë à l'Est de la Ville, il perdit ses Pirogues, & eut un homme noyé: ce fut la seule perte qu'il regretta; car son dessein étoit de briser ses Pirogues, n'ayant pas assez de monde pour les garder. Il y avoit encore une heure de nuit, lorsqu'il gagna la Terre; il se mit en marche sans perdre un moment de tems, & à 300. pas de son débarquement, il surprit quatre hommes, qui avoient passé la nuit en vigie; mais qui le firent découvrir à la Ville par un coup de fusil, qu'ils eurent le tems de tirer avant que d'être desarmés.

L'allarme fut aussi-tôt donnée par un coup de Canon, & par le son des cloches; ce qui obligea Granmont à doubler le pas. Il arriva à la porte de l'Est, tambour battant, & son Drapeau déployé; & quoiqu'elle fût défenduë par 12. Canons, il y entra sans résistance. Il ne s'y arrêta point, & poussa jus-

qu'à

DE

qu'à u
auque
très-v
entra
tué &
son ét
tier &
rer fo
LE R
nison
Homr
voir à
tous s
47 H
lorsqu
qu'il s
pe fut
Garde
les trav
retranc
sa dan
sur les
de tous
eut de
de Car
l'embar
que; il
tout so

Il s'é
se feroi
sur le
couvrir
bras 3
deux he
fut affe
Un de

qu'à un Fort éloigné de cent pas de la Ville, auquel il fit faire sur le champ deux attaques ^{1680.} très-vives: lui-même à la tête des Grenadiers, entra par les embrasures. Il eut un homme tué & les ennemis 26. de 38. dont la Garnison étoit composée: le reste demanda quartier & l'obtint. Granmont fit aussitôt arborer son Drapeau sur le Fort, & crier VIVE LE ROI: ce qui intimida tellement la Garnison d'un autre Fort, laquelle étoit de 42. Hommes, que le Gouverneur vint le recevoir à la porte, & se rendit Prisonnier avec tous ses gens. Tout cela fut exécuté avec 47 Hommes, les autres n'ayant pû suivre, lorsque Granmont doubla le pas, au moment qu'il se vit découvert. Dès que toute la Troupe fut réunie, le Général posa des Corps-de-Garde partout, où il en étoit besoin; rasa les travaux avancés; encloua le Canon, & se retrancha dans les deux Forts. Le 27. il passa dans la Ville, d'où il fit plusieurs sorties sur les ennemis, qui commençoient à paroître de tous côtez, & le lendemain, sur l'avis qu'il eut de l'approche de 2000. Hommes envoyés de Caraque, dont la Gouaire est l'échelle ou l'embarcadere, comme on parle en Amérique; il donna l'ordre pour faire embarquer tout son monde.

Il s'étoit bien attendu que cette retraite ne se feroit pas sans qu'il fût attaqué, & il resta sur le rivage avec les plus braves, pour la couvrir: effectivement il eut bien-tôt sur les bras 300. Hommes, qu'il soutint pendant deux heures avec beaucoup de valeur; mais il fut assez dangereusement blessé à la gorge. Un de ses Officiers eut une épaule cassée, &

1680. — six Soldats refterent fur la place. Il y en avoit eu un de tué à l'attaque du premier Fort, & un de noyé en débarquant, ainfi que nous l'avons vû : c'eft tout ce que couta à Granmont cette expédition, qui lui acquit beaucoup de gloire par la conduite & la bravoure, qu'il y fit paroître; mais dont il ne remporta pas un grand butin. Il embarqua avec lui le Gouverneur de la Gouaire, & 150. autres Prifonniers, dont il comptoit bien que la rançon le dédommageroit au moins de fes frais, & le 28. il appareilla pour aller faire de l'eau aux Isles d'Avés. Sa bleffure allant fort mal, & jufqu'à faire craindre pour fa vie, il renvoya tout fon monde fous la conduite du Capitaine Pin fon Lieutenant, & ne garda avec lui qu'une prife, qu'il avoit faite fous les Forts de la Gouaire. Il guérit enfin, & le 13. d'Août il mouilla dans la Rade du petit Goave; mais le lendemain un Ouragan le jetta à la Côte, & brifa fon Navire, avec fa prife, & un autre Bâtiment armé en guerre qui fe trouva au même mouillage.

1681. — L'année fuivante 1681. M. de Pouancey
 1683. | passa en France, d'où il revint à S. Domin-
 1683. | gue, au mois d'Avril ou de Mai de 1682. il
 y mourut vers la fin de cette même année,
 ou au commencement de l'autre, regretté de
 tous ceux qui l'avoient connu. Il est pour-
 tant vrai que malgré les foins, qu'il s'étoit
 donnés, pour établir l'ordre dans fon Gouver-
 nement, malgré fon zele pour la difcipline,
 fa fermeté, fa fageffe, & fon expérience, il
 le laiffait dans l'état le plus déplorable qui fe
 puiſſe imaginer. Des trois Corps, qui com-
 poſoient principalement la République Avan-
 turiere,

Mort de
 M. de
 Pouan-
 ce y : en
 quel état
 il laiffe
 la Colo-
 nie.

D
 tur
 can
 aut
 ſoit
 d'in
 tion
 ven
 croy
 les e
 furto
 miſe
 reté
 la F
 pron
 tes,
 des
 faiſo
 d'un
 étoie
 hors
 chir
 un c
 ſaille
 de la
 conn
 pour
 bien
 toujo
 ſes on
 regard
 néceſ
 juger
 moins
 qu'on
 comp
 crain

turiere, le plus ancien, à favoir celui des Boucaniers, étoit presque réduit à rien: les deux autres s'étoient unis d'intérêt; mais ce qui faisoit leur force, les entretenoit dans un esprit d'indocilité, qui donnoit bien de l'occupation, & causoit de grands embarras aux Gouverneurs; lesquels n'ayant pas la force en main, croyoient beaucoup faire, quand ils pouvoient les empêcher de se révolter. Ce qui portoit surtout les Habitans à la mutinerie, c'étoit la misere, où ils se trouvoient réduits par la dureté, dont usoient envers eux les Commis de la Ferme du Tabac, & à quoi, malgré les promesses, qu'on leur en avoit si souvent faites, on ne remédioit point. Pour ce qui est des Flibustiers; dans le tems même, qu'ils faisoient trembler toutes les Indes, ils étoient d'un très-petit secours à la Colonie, dont ils étoient membres, contre les ennemis du dehors; ils empêchoient qu'elle ne pût s'enrichir par le commerce; ils la mettoient dans un continuel danger d'être ruinée par représailles, & n'étoient presque jamais à portée de la défendre. D'ailleurs, comme ils ne reconnoissoient le Gouverneur de la Tortuë pour leur Supérieur, qu'entant qu'ils étoient bien aisés d'en être autorisés, ils se reservoient toujours le droit de faire fort peu de cas de ses ordres: & après qu'on les eut long-tems regardés comme un mal, qui se toleroit par nécessité, on en étoit venu jusqu'à ne les plus juger, ni nécessaires, ni tolerables, ou du moins l'on s'étoit persuadé, que les services, qu'on en pouvoit tirer, n'entroient point en comparaison avec les maux, qu'on en devoit craindre. C'étoit là l'idée qu'on s'étoit alors

1682. — formée des Flibustiers, & le principé sur quoi on se fonda dans la suite, pour la maniere de les gouverner.

1683. D'un autre côté les Espagnols suivant toujours leur plan, de ne regarder les François établis dans l'Isle de S. Domingue, que comme des Brigands & des gens sans aveu, & leurs habitations, comme les receptables de tous les Corsaires, qui infestoient leurs Côtes, & toutes les Mers des Indes Occidentales, continuoient, même dans les tems de paix, à leur faire uue guerre implacable. Les Anglois de la Jamaïque, qui connoissoient encore mieux qu'eux ce que pouvoit devenir cette Colonie, si on lui donnoit le tems de se policer, de se fortifier, d'y établir l'autorité du Souverain & la subordination, & d'augmenter son commerce par la culture de l'Indigo, des Cannes de Sucre, du Cotton, & de toutes les autres denrées, dont le terrain de l'Isle est capable; les Anglois, dis-je, prenoient aussi déjà des mesures pour se délivrer d'un aussi fâcheux voisinage: c'est de quoi on eut des preuves bien convaincantes peu de tems après la mort de M. de Pouancey, par une Lettre, qui fut trouvée dans une Barque Espagnole. Le Gouverneur de la Jamaïque l'avoit écrite à celui de la Havane, & elle contenoit le projet d'une union des deux Nations, pour chasser les François de S. Domingue, & les moyens, dont il falloit s'y prendre pour en venir à bout.

Un Navire Anglois, pris par les François, à-dire, sur la fin de 1683. un Navire Anglois de 30. Canons fut apperçu croisant dans le Canal, qui est entre le Port de Paix & la Tortuë,

tuë, &
M. de
Officie
au Go
S. Dor
ce que
M. de
savoir
Capita
Mer é
compt
quesna
bustier
re. Il
doient
solutio
mal en
& le l
Grann
un Na
que la
accept
bustier
Il trou
l'acroc
de l'ép
qu'il a
d'autar
pour la
re obt
teresso
Flibust

Au
la fin
natif d
avec la

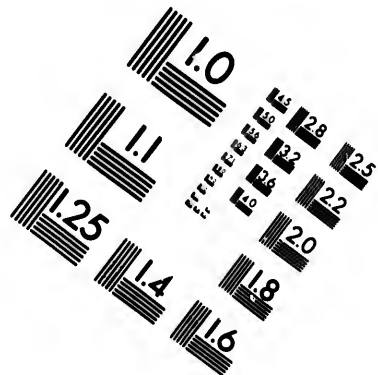
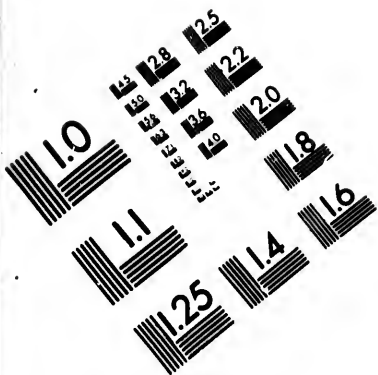
tuë, & il y resta trois jours. On en avertit M. de Franquesnay, qui étoit au Cap; & cet Officier, qui comme seul Lieutenant de Roi au Gouvernement de la Tortuë, & Côte de S. Domingue, avoit toute l'autorité, jusqu'à ce que le Roi eût nommé un Successeur à M. de Pouancey, envoya une Chaloupe, pour savoir du Capitaine ce qu'il demandoit. Le Capitaine répondit qu'il se promettoit, que la Mer étoit libre, & qu'il n'avoit rien de la Mer à lui rendre. Sur cette réponse Franquesnay fit armer une Barque, y mit 30. Flibustiers, & les envoya pour prendre le Navire. Ils trouverent des gens, qui les attendoient, qui les reçurent avec beaucoup de résolution, & les obligerent à se retirer fort mal en ordre. Cet échec irrita les François, & le Lieutenant de Roi engagea le Capitaine Granmont, qui étoit mouillé au Cap avec un Navire de 50. Canons, à venger l'affront, que la Nation venoit de recevoir. Granmont accepta la commission avec joye. 300. Flibustiers s'embarquerent aussi-tôt sur son bord. Il trouva l'Anglois tout fier de sa victoire; il l'acrocha d'abord; passa tout l'Equipage au fil de l'épée, & ne sauva la vie qu'au Capitaine, qu'il amena prisonnier au Cap avec sa prise, d'autant plus content de s'être ainsi signalé pour la Patrie, que ce service pouvoit lui faire obtenir sa grace pour une affaire, qui interessoit avec lui les plus célèbres d'entre les Flibustiers: voici de quoi il s'agissoit.

Au commencement de cette année, ou sur la fin de la précédente, un certain Vand-Horn natif d'Ostende, qui toute sa vie avoit servi avec les François; mais qui, selon l'ordinaire

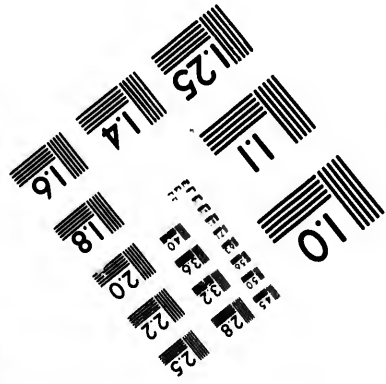
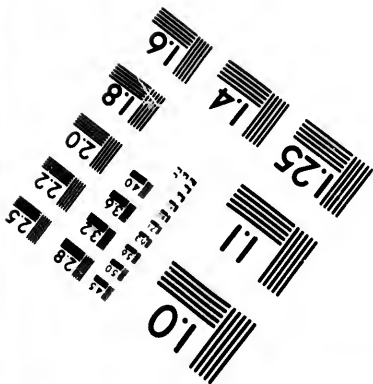
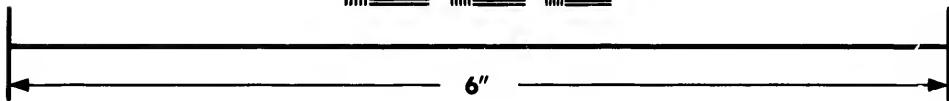
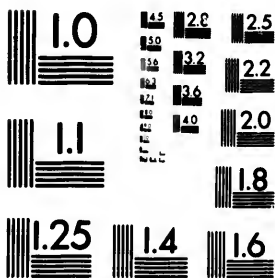
1683.
mont.
& l'E-
quipage
passé au
fil de l'é-
pée.

Prise &
pillage
de la Ve-
ra-Crux
par les





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

des Corsaires, avoit plus d'une fois couru sur les Navires de cette Nation, quand il en avoit trouvé l'occasion favorable; Vand-Horn, dis-je, étant allé traiter des Negres à San-Domingo, le Président lui retint toute sa Cargaison en représailles de ce qu'il avoit fait piller des Sujets du Roi Catholique. Outre de ce procedé, il jura de s'en venger, & s'étant rendu au petit Goave, il y prit, dit l'Historien des Flibustiers, une Commission de M. de Pouancey, pour faire la Course sur les Espagnols: mais il y a bien de l'apparence que cet Auteur s'est trompé en cela, ou bien cette Commission fut beaucoup plus ancienne, qu'il ne le donne à entendre; puisque depuis quelques années la Course étoit défendue, ainsi que nous l'avons dit; & qu'on fit un crime aux Flibustiers de l'expédition, dont nous allons parler. Quoiqu'il en soit, Vand-Horn assembla environ trois cens Flibustiers des plus braves, parmi lesquels Granmont, qui venoit de perdre par un coup de vent un navire de 52. pieces de Canon, & tout ce qu'il possédoit au monde, voulut bien servir en qualité de Volontaire; mais comme Vand-Horn ne prétendoit pas s'en tenir à la simple Course, qui ne l'auroit pas suffisamment vengé, il chercha des Compagnons, avec lesquels il pût faire quelque entreprise considerable; & il en eut bientôt trouvé. Les plus considerables furent Laurent de Graff natif de Dort, dans le Comté de Hollande, Godefroi & Jonqué.

Description de cette Ville.

Comme c'étoit tous gens de la plus grande réputation, ils eurent bien-tôt assemblé 1200. Hommes d'élite, qui furent embarqués sur dix

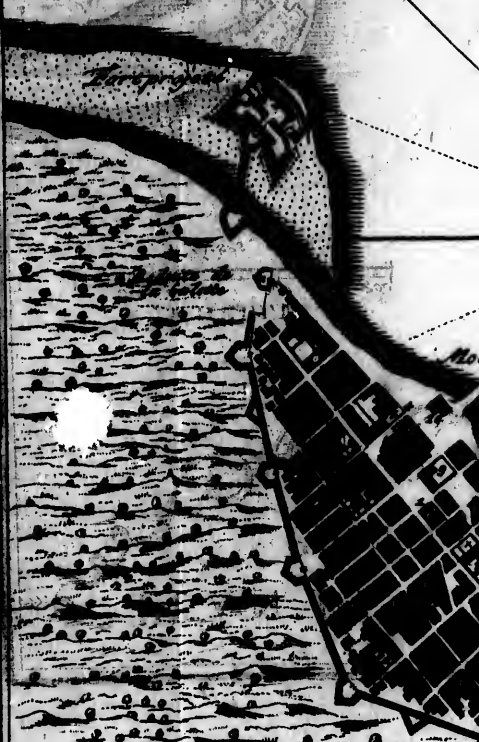
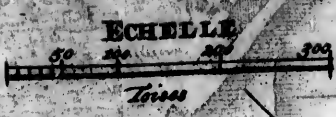
Bâ-

DE S. DOMINGUE, Liv. VIII. 177

Bâtimens. Laurent de Graff & Vand-Horn, _____
qui furent reconnus pour Chefs de l'Entrepris- 1683.

is couru sur
nd il en a
Vand-Horn,
à San-Do-
te la Car-
oit fait pil-
Outré de
, & s'étant
dit l'Histo-
ion de M.
urfe sur les
l'apparence
a, ou bien
lus ancien-
puisque de-
t défenduë,
a fit un cri-
dont nous
Vand-Horn
ouftiers des
mont, qui
ent un na-
out ce qu'il
n servir en
me Vand-
à la simple
ument ven-
vec lesquels
nsiderable,
plus confi-
natif de
de, Gode-
plus grande
nble 1100.
qués sur dix
Bâ-

PLAN DE LA PORT DU



Renvois

1. la Grande Eglise.
2. l'Inquisition.
3. les Jesuites.
4. la Merce.
5. les Cordeliers.
6. les Augustins.
7. l'Hopital des Hommes.
8. l'Hopital des Femmes.

AN DE LA VERA-CRUZ PORT DU MEXIQUE.



ELLE
200
300

ISLE DE S. JEAN D'ULUA
Fort de
S. Jean d'Ulua

Mole

Maison de la
Compagnie

- 9. la Maison du Gouverneur.
- 10. la Douane.
- 11. Maison de la Compagnie
de l'Asiento.
- 12. la Boucherie.
- 13. Ports du Mexique.
- 14. Ports de la Mer ci.
- 15. Chapelle de Christ.
- 16. Chap. de S. Sebastien.

des Corsaires, avoit plus d'une fois couru sur
 1683. les Navires de cette Nation, quand il en a
 Flibust.

4. la Merci.
5. les Cordeliers.
6. les Augustins.
7. l'Hôpital des B.
8. l'Hôpital des L.

DE
 Bâti
 qui
 se,
 non
 cun
 Bar
 tern
 gran
 tion
 dre
 me
 du
 env
 mai
 voit
 se u
 dan
 ses.
 la p
 de t
 de t
 seau
 terr
 lua
 d'un
 me
 Ver
 foie
 en
 côt
 la c
 Can
 con
 en
 très

Bâtimens. Laurent de Graff & Vand-Horn, qui furent reconnus pour Chefs de l'Entreprise, montoient chacun une Fregate de 50. Canons, Godefroi & Jonqué avoient aussi chacun un Navire; les autres n'étoient que des Barques. On avoit eu quelque peine à se déterminer de quel côté on tourneroit de si grandes forces; mais après quelques contestations Vand Horn & Granmont firent résoudre l'attaque de la Vera-Cruz. C'est, comme tout le monde fait, un Port situé au fond du Golphe Mexique, par les 18. degrés ou environ de latitude Nord. La Ville n'a jamais été, ni belle, ni bien bâtie, & l'on n'y voit point de Noblesse, ni personne, qui fasse une certaine figure; mais il n'en est gueres dans le monde, par où il passe plus de richesses. C'est l'embarquadaire de Mexico, & on la peut même considerer comme le Magasin de tout ce qui sort de la nouvelle Espagne, & de tout ce qui s'y porte d'Europe. Les Vaisseaux y mouillent entre la Ville, qui est en terre ferme, & la petite Isle de S. Jean d'Ulua, où ils sont amarrés à terre sous le Canon d'un Fort, qu'on a long-tems regardé comme imprenable; & ce Port est à l'abri des Vents de la bande du Nord, les seuls, qui soient à craindre sur cette Côte. Il n'y avoit en 1683. aucune fortification à la Ville du côté de terre; mais une espede de Fort, qui la commandoit, & où il y avoit 12. pieces de Canon, servoit également, & à la garantir contre les ennemis du dehors, & à la tenir en respect; outre cela elle avoit toujours une très-nombreuse garnison, & pouvoit en très-

1683.

peu de tēms être secouruë de toutes les forces de la nouvelle Espagne.

1683.

Heureusement pour les Flibustiers, tandis qu'ils consultoient sur les moyens de réussir dans une entreprise, pour laquelle il leur eût fallu, ce semble, dix fois plus de troupes, qu'ils n'en avoient; ils apprirent de quelques Prisonniers Espagnols, qu'ils avoient faits depuis peu, qu'on attendoit à la Vera Cruz deux Navires de la Côte de Caraque chargés sur-tout de Cacao, dont on manquoit absolument. Sur cet avis il fut résolu d'embarquer le plus qu'on pourroit de monde dans les deux plus grands Vaisseaux: ce qui fut executé; & la Flote approchant de la Ville, ces deux Navires arborerent pavillon Espagnol, prirent les devants, & parurent à la vüe du port la veille de l'Assomption de la Vierge. Les Espagnols ne douterent pas en les voyant, que ce ne fussent les deux Navires de Caraque; la joye fut grande, & tout le Rivage se trouva en un moment bordé de peuple. Au bout de quelque tems on remarqua que les deux Navires n'avançoient point, & paroïssent même s'éloigner, quoiqu'ils eussent le vent bon, & tout le tēms nécessaire pour entrer avant la nuit. Cela fit naître quelques soupçons: on en avertit D. Louis de Cordouë Gouverneur de la Ville, qui répondit qu'on s'allarmoit mal à propos; que les deux Navires, qui paroïssent, étoient ceux, qu'on attendoit; qu'il en avoit des Lettres d'avis, où on les lui dépeignoit de maniere à ne s'y pas méprendre. Il fit faire la même réponse au Commandant de S. Jean d'Ulua; qui lui avoit envoyé un exprès pour l'avertir d'être sur ses

gar-

gardes. La nuit étant venuë, chacun se retira chez soi, & il n'y eut personne, qui ne crût pouvoir se reposer sur l'air de securité, que montrait celui, qui étoit le plus intéressé à ne se pas laisser surprendre.

Environ la minuit les Flibustiers, qui à la faveur des tenebres avoient fait leur débarquement à l'ancienne Vera-Cruz, éloignée de trois lieues de la nouvelle, & à son Oüest; arriverent à la nouvelle sans avoir été découverts; y entrerent sans résistance; allerent droit à la maison du Gouverneur, forcerent la sentinelle, qui étoit devant sa porte; se rendirent maîtres de la petite Forteresse, & de tous les postes les plus avantageux; & l'on fut étrangement surpris, lorsque, le Tocin ayant sonné au point du jour à la grande Eglise, sur quelques coups de fusils, qu'on avoit entendu tirer; & les Soldats de la garnison étant sortis pour se ranger à leurs drapeaux, on apperçut les François en armes dans toutes les Places, & aux avenues des principales rues. Le jour venu, & personne n'osant paroître, parce que les premiers, qui s'étoient montrés, avoient été d'abord jettés sur le pavé; les Victorieux firent sortir tout le monde des maisons, & enfermerent dans les Eglises la Garnison & les Bourgeois, Hommes, Femmes & Enfans; les y laisserent trois jours & trois nuits sans leur donner ni à boire, ni à manger, & employerent tout ce tems-là à butiner. Ils porterent ensuite de l'eau à leurs Prisonniers, & plusieurs en ayant bu sans moderation, moururent sur l'heure. Ils leur firent aussi donner des vivres, mais en très-petite quantité.

Les François entrent dans la Ville pendant la nuit, & s'emparent de tous les postes.

1683.

Par bonheur pour ce peuple affigé, l'Evê- que de la Ville des Anges, dont la Vera-Cruz dépend pour le spirituel, faisoit sa visite assez près de là; dès qu'il eût appris l'extremité, où se trouvoit cette partie de son troupeau, il accourut à son secours, & ayant obtenu un sauf-conduit de l'Amiral Flibustier, qui étoit Laurent de Graff, il commença à traiter de la rançon des Bourgeois & de la Ville. Elle fut réglée à deux millions de piastras, dont la moitié fut payée le même jour, & les Vainqueurs ne donnerent que le jour suivant pour le terme du paiement de l'autre million, parce qu'il n'y avoit pas de sûreté pour eux à rester plus long-tems dans la Ville, dont le Vice-Roi approchoit avec de grandes forces. Vers les onze heures du matin la rançon, qu'il avoit fallu faire venir de fort loin, n'é- tant plus qu'à cinq lieuës, & le Vice-Roi à dix, des François, qu'on avoit mis en Vigie dans le clocher de la grande Eglise, avertirent leurs Officiers qu'il paroissoit une Flotte de 14. Voiles; & ceux-ci ne douterent nullement que ce ne fût la Flotte de la nouvelle Espa- gne, qu'on attendoit d'Europe.

Embar-
ras des
Flibus-
tiers &
des Es-
pagnols:
les pre-
miers
s'embar-
quent.

Cet incident, qui fut bien-tôt divulgué, mit également l'alarme parmi les François, & parmi les Espagnols: ceux-là craignant de se trouver entre deux feux, & ceux-ci appré- hendant d'être massacrés par leurs Vainqueurs, ne fût-ce que pour diminuer le nombre de leurs Ennemis. Les Flibustiers furent pour- tant ceux, qui firent la meilleure contenan- ce; mais comme tous les momens leur étoient précieux, ils embarquerent en diligence tout ce qu'ils purent de leur butin, dont le meilleur

leur

leur consistoit en argenterie & en Cochenil-
 le; & ils attendirent l'autre moitié de la ran- 1683.
 çon, qui n'étoit pas loin. Elle ne vint pour-
 tant pas à tems, parce que ceux, qui l'appor-
 toient, s'arrêtèrent sur le bruit, que faisoit
 le Canon de S. Jean d'Ulva, lequel ne dis-
 continuoit point de tirer depuis que la Flotte
 Espagnole paroissoit: ainsi cette Flotte s'ap-
 prochant, les Flibustiers se virent dans la né-
 cessité de partir. Ils s'embarquerent dans
 leurs Chaloupes à l'entrée de la nuit; & pour
 suppléer à ce qu'on ne leur avoit pas encore
 payé, ils emmènerent tous les Esclaves, qui
 se trouverent dans la Ville, avec toutes les
 Femmes & Filles noires, ou mulates, quoi-
 que libres: ce qui montoit à 1500. person-
 nes. Ils gagnerent ensuite sans opposition
 leurs Navires; qui étoient mouillés à quel-
 ques lieues au large, sur ce qu'on appelle
 l'Isle, ou la Caye du Sacrifice, ainsi nommée
 par Grijalva, pour la raison que j'ai dite ail-
 leurs.

Ils y passerent la nuit en grande confusion, Disse-
 & dans l'apprehension continue de s'y voir rent sur-
 attaquer par la Flotte Espagnole: mais cette venu en-
 Flotte avoit encore eu plus de peur qu'eux, tre les
 & s'étoit estimée fort heureuse d'avoir pu se Flibu-
 couler dans le Port de la Vera-Cruz sans être stiers.
 aperçue. Il ne fut pas aussi aisé à nos Avan-
 turiers de se tirer d'un autre embarras, qu'ils
 n'avoient pas assez prévu. Il ne leur restoit
 presque plus d'eau, & ils n'avoient pas songé
 à s'en fournir depuis leur arrivée sur cette
 Côte. Dans cette extremité on délibéra sur
 ce qu'on feroit des 1500 Prisonniers, qu'on
 venoit d'embarquer; les avis se trouverent

1683, partagés: on s'échauffa; les deux chefs se prirent de paroles, & s'allèrent battre. Un coup d'épée que Vand-Horn reçut, termina le combat; mais la querelle des Chefs devint celle des Equipages; & l'on alloit en venir aux mains, si de Graff ne se fût pressé de faire le partage du butin, & des Prisonniers, & n'eût aussi-tôt mis à la Voile, avec la plupart des Vaisseaux. Il eut une navigation fort heureuse, & il alla prendre terre au petit Goave, d'où il étoit parti.

Mort
de Vand-
Horn.

Vand-Horn resta 24. heures sur la Caye du Sacrifice après le départ du Sieur de Graff; après quoi il mit aussi à la voile avec une Patache & une Barque longue. Sa blessure, qui étoit au bras, n'avoit point d'abord paru dangereuse; mais lorsqu'on y pensoit le moins la gangrene s'y mit, & il mourut fort regretté de son équipage, dont l'estime & l'affection pour lui ne pouvoit aller plus loin. C'étoit peut-être l'homme du monde le plus hardi & le plus brave, & il ne pouvoit voir la moindre lâcheté dans aucuns des siens, sans lui casser la tête sur le champ. Il laissa en mourant sa Frégate au Capitaine Granmont, qui ne put la conduire à Saint Domingue, qu'après avoir essuyé toutes les traverses, auxquelles on peut être exposé sur mer. Il eut sur-tout à souffrir une affreuse famine, qui lui fit perdre les trois quarts de ses prisonniers. D'ailleurs, sa Patache s'étant écartée, fut prise par les Espagnols, & sa Barque longue disparut tout d'un coup, sans qu'on en ait jamais pu apprendre de nouvelles, mais un Navire Espagnol, qu'il avoit pris avant ces pertes, l'en avoit dédommagé par avance.

D'un

D'un autre côté, ceux qui avoient suivi de Graff s'étoient bien-rôt dispersés, & ils étoient arrivés les uns après les autres en divers Ports de Saint Domingue, où malgré les défenses du Sieur de Franquesnay, qui commandoit dans l'Isle, ils furent très-bien reçus partout; les Habitans n'ayant garde de manquer une si belle occasion de partager les trésors de la Vera-Cruz avec des gens, qui ne cherchoient qu'à les dépenser. D'ailleurs ce Commandant n'étoit gueres en état de les empêcher, n'ayant ni Forteresse, ni Garnison, & se voyant tous les jours exposé aux descentes des Espagnols, qui désoloient toutes nos Côtes. Il ajoute dans une Lettre, qu'il écrivit au Ministre, pour l'informer de tout ce que je viens de dire, & qui est datée du 12. Octobre 1683. que le bruit s'étant répandu qu'il vouloit faire un exemple sur quelques-uns des plus coupables du pillage de la Vera-Cruz, il en étoit venu chés lui jusqu'à 120. à dessein de le tuer.

Sur ces entrefaites, Granmont entra dans le Port du Cap François, venant de la Vera-Cruz, & ce fut alors qu'il prit le Navire Anglois, dont j'ai parlé plus haut. J'ai aussi déjà remarqué qu'on avoit peu de tems auparavant découvert les intrigues du Gouverneur de la Jamaïque avec les Espagnols, pour chasser les François de Saint Domingue. Les Anglois en avoient été punis sur le champ, nos Flibustiers n'ayant pas voulu les recevoir dans un Armement, qu'ils faisoient pour aller en course, & ayant même confisqué ce qui leur devoit revenir de la dernière expedition, qu'ils avoient faite en commun. Mais cette dernie-

La bonne intelligence rompue entre les Flibustiers de S. Domingue, & ceux de la Jamaïque.

1683. re action de Granmont acheva de rompre la bonne intelligence, qui avoit été jusques-là entre les deux Colonies, & qui avoit infiniment contribué à les rendre toutes deux très-florissantes. Telle étoit la situation des choses, lorsque M. de Cussy, qui de Collegue de M. de Pouancey, étoit devenu son Competiteur, & ensuite son Subalterne; & auquel on avoit même refusé l'Emploi de Lieutenant de Roi, qu'on avoit donné au Sieur de Franquesnay, fut enfin déclaré son successeur; ses Provisions sont du 30. Septembre, & il les reçut à la Cour, où il étoit allé solliciter son avancement. Il y passa encore une partie de l'hyver, & ne s'embarqua qu'au mois de Mars 1684. pour le petit Goave, où il arriva le dernier jour d'Avril.

1684. Il y trouva tout en désordre, & quoiqu'on y eût des avis que les Espagnols se préparoient à attaquer ce poste, on n'y faisoit point de garde. Cependant le Sieur de Franquesnay y étoit; mais assés embarrassé à contenir les Flibustiers, qu'il avoit voulu déclarer Forbans, & qui étoient sur le point d'en venir à une révolte ouverte. La présence du nouveau Gouverneur rétablit un peu le bon ordre. M. de Cussy passa ensuite à Leogane, & il y trouva aussi beaucoup de séditieux, qui ne vouloient point reconnoître leurs Officiers. Comme les principaux Habitans étoient du nombre des Mutins, il crut devoir dissimuler & les prendre par douceur, ce qui lui réussit: deux jours après, chacun étoit dans le devoir. Le 28. il partit pour visiter la Tortuë, & les quartiers de la bande du Nord, où tout étoit fort tranquille. Il y demeura jusqu'au premier de

M. de Cussy arrive à Saint Domingue avec les provisions de Gouverneur.

DI
de Ju
y éto
trou
lui d
les E
cord
de S
pour
bien
réun
un h
devo
man
bler
avoit
Fort
min
L
mon
de
en M
cem
app
puta
Bas
tre,
fieu
Por
de
pag
me
de
les
Co
cur
Pie

de Juillet, qu'il retourna au petit Goave. Il y étoit à peine arrivé, que Granmont l'y vint trouver avec plusieurs autres Flibustiers, & lui demanda des Commissions pour courir sur les Espagnols. Il eut de la peine à les lui accorder, d'autant plus qu'il avoit ordre de M. de Seignelay d'assembler tous les Flibustiers pour une expedition, dont nous parlerons bientôt. A la fin songeant qu'il ne pouvoit réunir tous ces gens-là, qu'en leur envoyant un homme, qui eut du crédit sur eux, il crût devoir accorder à Granmont ce qu'il lui demandoit, mais ce fut à condition de rassembler tous ceux, que le Sieur de Franquesnay avoit obligés de s'éloigner, en les déclarant Forbans, & de les amener tous à Saint Domingue au têmes qu'il leur marqua.

Laurent de Graff n'avoit pas encore osé se montrer publiquement depuis son expedition de la Vera-Cruz, & il s'étoit bientôt remis en Mer pour faire la course. Le 23. de Decembre, le Gouverneur de Carthagene ayant appris que lui, deux autres Flibustiers de réputation, dont l'un étoit ce fameux Michel le Basque, dont nous avons déjà parlé, & l'autre, Jonqué, qui s'étoit distingué dans plusieurs expeditions, croisoient autour de son Port, envoya contr'eux deux Fregates; l'une de 48. Canons & de 300. Hommes d'Equipage; l'autre de 40. Pieces & de 250. Hommes, avec un Batteau de douze Pierriers, & de six Canons, & donna ordre à ceux, qui les commandoient, de lui amener ces trois Corsaires morts ou vifs. Ils montoient chacun un Navire, dont le plus fort étoit de 30. Pieces & de 200. Hommes, & les deux au-

Com-
bat au-
près de
Cartha-
gene en-
tre les
Flibuf-
tiers &
les Espa-
gnols.

tres

1684. — tres un peu plus petits. Dès qu'ils apperçurent les Espagnols, ils allerent au-devant d'eux, les aborderent, & après un combat d'une heure & demie, ils les enleverent. Tout ce qui ne fut pas tué fut renvoyé à terre, & on les chargea d'une Lettre pour le Gouverneur de Carthagene, par laquelle de Graff & ses deux Collègues le remercioient de leur avoir envoyé de si bons Navires; ils ajoutoient que jamais secours ne leur étoit venu plus à propos, leurs Vaisseaux ne valant plus rien; que s'il en avoit encore quelques-uns, dont il voulût se défaire, ils les attendroient 15. jours, mais qu'il ne les envoyât point sans argent, dont ils avoient uu très-grand besoin, sinon, qu'ils ne feroient quartier à personne.

M. de Cussy apprit ces nouvelles à son arrivée de France. On lui dit en même têmes que le Capitaine Bernanos étoit parti, il y avoit trois mois, avec quatre Bâtimens, pour aller faire descente au Golphe de Paria, & que le Capitaine le Sage, qui montoit un Navire de 30. Canons, étoit à croiser à la Côte de Caraque. Enfin à son arrivée au Cul-de-Sac, & dans le têmes qu'il dépêchoit Grantomont pour rassembler les Flibustiers, & les assurer qu'ils seroient les bien venus à S. Domingue, il fut que de Graff venoit de prendre terre à la grande Anse, avec une nouvelle prise, qu'il avoit faite sur les Espagnols. Le dessein de ce Capitaine étoit de prendre langue; mais ayant su que M. de Cussy avoit été nommé Gouverneur de Saint Domingue, & qu'il étoit au petit Goave, il l'y alla trouver, & il en fut reçu avec toute la distinction, que pouvoit esperer celui de tous les

Ca-

DE
Capit
lante
prop
M
tit G
Band
dire.
range
cour
n'éto
tenti
voit
form
aucu
adm
n'êtr
men
l'aut
peu
paro
de m
ven
Gou
riqu
Gou
étoi
ter
qua
vail
me
Ils
çoi
C
gea
ce
dés

Capitaines Flibustiers, qui avoit une plus brillante réputation : quoique Granmont fût plus propre que lui à conduire une grande affaire.

M. de Cussy ne resta pas long-têms au petit Goave, ayant été obligé de se rendre à la Bande du Nord pour les raisons, que je vais dire. L'indocilité des Flibustiers, & le dérangement qu'avoient causé leurs dernières courses dans les affaires de Saint Domingue, n'étoient pas l'unique chose, qui attiroit l'attention du Ministère de ce côté-là; on n'avoit encore pû établir dans cette Isle aucune forme de Religion, ni de Police, ni prendre aucune mesure, pour que la Justice y fût bien administrée; & ce désordre commençoit à n'être plus tolérable, à cause de l'accroissement sensible de la Colonie. Mais comme l'autorité naissante d'un nouveau Gouverneur, peu versé d'ailleurs dans l'étude des Loix, ne paroissoit pas suffisante pour remédier à tant de maux; le Chevalier de Saint Laurent, qui venoit d'être nommé Lieutenant de Roi au Gouvernement des Isles Françoises de l'Amérique, & qui commandoit en l'absence du Gouverneur General, & M. Begon, qui y étoit Intendant, eurent ordre de se transporter à Saint Domingue, d'en visiter tous les quartiers habités par les François, & d'y travailler de concert avec M. de Cussy à réformer tous les abus, qui s'y étoient introduits. Ils obéirent, & prirent terre au Cap François les premiers jours du mois d'Août 1684.

Ce fut la nouvelle de leur arrivée, qui obligea M. de Cussy à partir du petit Goave, parce que ces Messieurs lui avoient donné rendez-vous au Port de Paix, & il y étoit à peine

1684

MM. de S. Laurent & Begon passent à S. Domingue, & pour-quoi.

Hostilités des Espagnols pendant la Trêve.

ne

1684. ne débarqué, qu'il apprit par un exprès, que lui avoit dépêché M. de S. Laurent, une chose, dont il ne fut apparemment pas trop fâché que lui & M. Begon eussent été les témoins. La Trêve subsistoit toujours entre la France & l'Espagne; mais j'ai déjà observé que les Espagnols de l'Amérique ne vouloient, ni Paix, ni Trêve avec les François de S. Domingue. Une demie Galere de cette Nation, montée de 80. Hommes, entra la nuit du 28. Août dans le Port du Cap, à la faveur d'un beau clair de Lune. Ceux qui savent combien l'entrée de ce Port est difficile, n'auront point de peine à croire qu'on ait pu être ainsi surpris, tandis qu'un Commandant General, & un Intendant étoient dans la Place. Quoiqu'il en soit, la demie Galere aborda un Vaisseau Marchand, qui y étoit mouillé à côté de deux autres, y tua trois Hommes, en blessa quatre, & l'auroit apparemment enlevé, si elle n'eût apperçu un grand nombre de gens, qui s'embarquoient dans des Canots, pour le secourir. Cette vûte l'obligea à se retirer au plus vîte; mais une telle hostilité donna bien à penser à MM. de Saint Laurent & Begon. Toutefois M. de Cussy les rassura un peu, en leur mandant que ce n'étoit que de la canaille, qui n'osoit se montrer en plein jour, même aux endroits les plus foibles, & qu'encore qu'il y eût quinze Bâtimens pareils à celui-là, qui rodoient sans cesse autour des Côtes Françoises, il ne vouloit qu'un Vaisseau bien armé, pour les détruire; ou du moins les obliger à disparaître.

Application de M. de Ce Gouverneur en attendant Messieurs les Commissaires au rendez-vous, qu'ils lui avoient

DE
voien
comr
de fa
voud
faire
l'ouv
il leu
se tro
des v
toute
& e
d'une
lès c
prire
riche
des c
éclair
quer
veau
d'y
faire
étab
que
lui
ne l
il ét
de l
ter
con
I
cile
MM
fort
ces
fior
sen

voient marqué, n'étoit pas demeuré oisif, & ———
 comme il connoissoit parfaitement les besoins 1684.
 de sa Colonie, la nature du mal, auquel on Cussy à
 vouloit remédier, & ce qu'il convenoit de bien re-
 faire pour y réussir, il avoit tellement avancé gler sa
 l'ouvrage, lorsqu'ils arriverent au Port de Paix, Colonie.
 il leur rendit un compte si exact de l'état, où
 se trouvoient les affaires, il leur communiqua
 des vûes si justes & si sensées, pour régler
 toutes choses d'une manière également douce
 & efficace, & il leur suggéra des expédiens
 d'une execution si facile, pour surmonter tous
 les obstacles, qu'on prévoyoit; qu'ils com-
 prirent qu'une Colonie établie sur un fonds si
 riche, composée de gens capables de si gran-
 des choses, & gouvernée par un homme si
 éclairé & si laborieux, ne pouvoit pas man-
 quer d'être une des plus florissantes du Nou-
 veau Monde, dès qu'on seroit venu à bout
 d'y introduire l'ordre & la discipline, & d'y
 faire gouter la douceur d'un Gouvernement
 établi sur la Religion & la Justice. Il est vrai
 que si on en croit M. de Cussy, ce travail
 lui avoit coûté la perte de sa santé, & qu'il
 ne lui fut jamais possible de la recouvrer; mais
 il étoit alors beaucoup plus nécessaire d'agir
 de la tête que du bras; & il eût été à souhai-
 ter qu'on l'eût mis en état de n'être jamais
 contraint d'agir autrement.

Les plus grands désordres, & les plus diffi-
 ciles à corriger, étoient parmi les Flibustiers. Abus
 MM. de Saint Laurent & Begon trouverent qui s'é-
 fort étrange qu'on eût souffert jusques-là que toient
 ces Aventuriers armassent sur la seule permis- intro-
 sion du Gouverneur de la Tortuë; qu'ils fuf- duits
 sent sur le pied de ne point donner de cau- parmi les
 tion, Flibus-
tiers.

1684. tion, ni de déclaration de leurs équipages au Greffe, soit avant leur départ, soit après leur retour; qu'ils ne rendissent aucun compte de ceux, qui étoient morts, ou qu'ils avoient dégradés, comme ils continuoient toujours de faire pour de certains cas de leur propre autorité, & sans aucune formalité de justice; qu'ils embarquassent toutes sortes de gens sans congé du Gouverneur; qu'ils allassent acheter tout ce dont ils avoient besoin, & radouber leurs Navires à la Jamaïque, à Baston, à l'Isle de Saint Thomas, & en d'autres lieux de la domination Angloise, où ils jettoient par-là un argent infini; qu'ils se fussent toujours maintenus dans le droit de déposer leurs Capitaines; quand ils n'en étoient pas contens; qu'ils n'observassent aucune regle au sujet des prises, qu'ils n'en fissent point d'inventaire, & qu'ils les partageassent entre eux, sans les avoir fait juger; qu'ils les conduisissent souvent chés les Etrangers; qu'ils coulassent à fond les Navires, dont ils ne vouloient pas se servir, qu'ils n'amenassent à la Côte que les Prisonniers, dont ils esperoient tirer une grosse rançon; qu'ils ne payassent le Dixième que quand ils le vouloient bien, & prétendissent n'être pas dans l'obligation de le payer de tout ce qu'ils ne prenoient pas à la Mer; qu'ils vendissent les Negres pris sur les Espagnols au préjudice de la Compagnie d'Afrique; enfin qu'ils traitassent à la Mer avec les Anglois.

On travaille à les faire revenir dans la Colonie.

C'étoit bien peu connoitre les Flibustiers, que d'être surpris de tout cela; il y avoit même quelques-uns de ces articles, sur lesquels on auroit été assés peu fondé à les vouloir gêner. Le moyen, par exemple, de les empêcher

pêcher d'aller faire des vivres, & radouber leurs Bâtimens à la Jamaïque, ou dans les autres endroits, dont j'ai parlé; la Côte de S. Domingue ne leur pouvant presque jamais rien fournir de ce qui leur étoit nécessaire pour tout cela? On convint néanmoins qu'il falloit prendre des mesures pour les assujettir à se conformer aux Loix & aux Reglemens, auxquels les autres Sujets du Roi étoient soumis. Mais il y avoit quelque chose de plus pressé à faire, & à quoi nous avons vû que M. de Cussy avoit sérieusement travaillé, dès qu'il s'étoit vû en place. Ce corps d'Avanturiers étoit alors composé de 3000. Hommes. Il avoit été plus nombreux; mais il en avoit péri beaucoup par les maladies, & par le fer des Espagnols, sur-tout dans deux malheureuses expéditions sur Campêche, où ils avoient été bien battus. Il s'agissoit d'en rassembler les débris, & lorsque les Commissaires voulurent entrer dans le détail des moyens, qu'il falloit prendre pour en venir à bout, ils demeurèrent convaincus: Premièrement, qu'il ne falloit rien négliger pour conserver le corps des Flibustiers. En second lieu, qu'on ne le conserveroit jamais, si l'on n'usoit de grands ménagemens avec eux, & si on leur interdisoit absolument la course.

Ils dresserent sur cela un Memoire, qu'ils envoyerent au Roi, & que ce Prince ne goûta point d'abord. C'est ce qui se voit par une Lettre de M. de Seignelay à M. le Comte de Blenac, Gouverneur General des Isles, où il lui dit: „ Sa Majesté a examiné ce que les Sieurs Chevaliers de S. Laurent & Be- gon ont écrit conjointement sur le Voyage, „ qu'ils

1684.

Le Roi
ne goute
point les
ménage-
mens
qu'on a
pour
eux.

1684. „ qu'ils ont fait à la Côte Saint Domingue.
 „ Elle ne voit pas qu'ils raisonnent juste sur
 „ ce qui regarde les Flibustiers. Il est bien
 „ vrai qu'il ne faut pas les laisser détruire, ni
 „ les désespérer, enforte qu'on les obligéât
 „ à passer dans les Isles Angloises, & à fortifier
 „ le grand nombre d'Anglois, qui font
 „ la courie; mais il faut aussi empêcher par
 „ tous moyens possibles, qu'ils ne se mettent
 „ en état de troubler la liberté du Commer-
 „ ce des Indes en Espagne. Et ils compren-
 „ dront aisément combien cela est nécessaire;
 „ quand ils feront réflexion que de toutes les
 „ Nations de l'Europe les Espagnols sont
 „ ceux, qui profitent le moins des Indes; que
 „ les François, par l'abondance des Marchan-
 „ dises, qu'ils portent à Cadix, tirent une
 „ grande partie de l'argent, qu'on en appor-
 „ te; & qu'ainsi, lorsque les Flibustiers font
 „ des prises sur les Espagnols, c'est moins
 „ ceux-ci, qui en souffrent la perte, que les
 „ François interessés en ce Commerce. Lors
 „ donc que les Commandans François ont
 „ donné des Commissions à ces Flibustiers
 „ pour armer en guerre, ils ont entièrement
 „ excédé leur pouvoir, & fait contre les in-
 „ tentions de Sa Majesté, qui estime que
 „ rien ne seroit si important, que de rendre
 „ ces Vagabonds de bons Habitans de Saint
 „ Domingue, ou de tel autre endroit, où
 „ ils pourroient s'habiter, & d'où ils pour-
 „ roient faire par terre aux Espagnols une
 „ guerre, qui n'auroit rien de contraire au
 „ Commerce de ses Sujets. Tout cela étoit
 „ pensé fort juste; mais dans la situation, où
 „ étoient les choses, la pratique en étoit impossi-

DE
 possi
 qui
 être
 Cou
 A
 avoit
 qui
 doux
 publi
 circo
 Les
 en l
 Gou
 plût
 ceux
 dépi
 obéis
 mett
 cour
 vien
 poin
 ça p
 que,
 vres
 den
 pren
 juge
 faux
 rine
 gnel
 en F
 mer
 extr
 jour
 fait
 d'er
 7

possit. & rien ne le fera mieux voir que ce qui arriva dans la suite à M. de Cussy, pour être un peu trop entré dans les vûes de la Cour à ce sujet.

Avant que cet Officier fût en place, il n'y avoit dans toute la Colonie qu'une voix sur ce qui le regardoit. On convenoit qu'il étoit doux, populaire, équitable, zélé pour le bien public, habile à ménager les esprits, sage & circonspect, plein d'honneur & de probité. Caractere M. de Cussy, & qualités publiques contre lui.

Les Flibustiers avoient une entiere confiance en lui, & la nouvelle de sa nomination au Gouvernement de S. Domingue ne s'étoit pas plutôt répandue parmi eux, que la plupart de ceux, qui s'étoient retirés par crainte & par dépit, vinrent le trouver, & lui jurèrent une obeissance entiere. Mais dès qu'il voulut les mettre à l'épreuve, & les obliger à quitter la course, il ne fut plus rien de tout ce que je viens de dire; & il n'est pas croyable à quel point la plupart le dénigrèrent. On commença par dire qu'avant que de passer en Amérique, il n'avoit jamais fait la guerre qu'aux lievres & aux perdrix; on porta même l'impudence jusqu'à assurer que lui-même étoit le premier à l'apprendre à ceux, qui auroient pu juger le contraire: ce qui étoit d'autant plus faux, qu'on garde encore au dépôt de la Marine le Mémoire, qu'il présenta à M. de Seignelay, pour lui faire connoître ses services en France. Mais de quoi il fut particulièrement accusé, ce fut d'avoir eu une passion extrême pour le Commerce, d'y avoir toujours donné sa principale attention, d'avoir fait une bonne partie de celui du dedans, & d'en avoir toujours entretenu un au dehors a-

1684. vec les Espagnols, sans s'embarasser si nous étions en paix ou en guerre avec cette Nation, & par cette conduite si peu digne d'un Homme, qui commandoit les plus braves gens de la terre, d'avoir avili l'autorité du Roi, dont il étoit dépositaire, & de s'être à la fin attiré le mépris & l'indignation de ceux, qui lui avoient témoigné d'abord plus d'estime & d'affection. On alla même jusqu'à le soupçonner d'intelligence avec les ennemis naturels de la Colonie, qu'il gouvernoit, & l'on ne craignit point de publier, comme une chose reconnue de tout le monde, que si cette Colonie avoit eu un autre Chef que lui dans les circonstances, où il se trouva, toute l'Isle de S. Domingue eût été acquise à la France. Nous verrons en son lieu de quelle manière la calomnie fut découverte, & on s'étonnera sans doute qu'après le point d'évidence, où la vertu, le desintéressement, & la bravoure de ce Gouverneur, furent mis par les soins de celui, qui lui succéda, il y ait encore à S. Domingue des gens, qui réveillent ses cendres, en renouvelant des accusations si évidemment fausses, & déclarées telles de la manière la plus juridique & la plus incontestable.

Etablis-
sement
proposé
dans la
nouvelle
Biscaye.

Cependant le dessein de la Cour, en envoyant MM. de S. Laurent & Bogon à S. Domingue, n'étoit pas seulement qu'ils y aidassent le nouveau Gouverneur à régler la Colonie; ils avoient encore un ordre particulier d'examiner un projet, dont l'exécution dépendoit des Sujets de ce Gouvernement: voici de quoi il s'agissoit. Le Comte de Penalosse Espagnol mécontent de la Cour de Madrid,

D
drid
prop
rien
més
dan
pou
Bisc
autr
vét
par
cile
Seig
de
qu'i
cett
au l
» J
» le
» p
» b
» c
» r
» q
» S
» li
» p
» v
L
un
con
de
voit
toie
Col
& l
abf

drid, s'étoit offert à servir la France, & avoit
 proposé de transporter tous ceux des Avantu- 1684.
 riers, qui n'avoient point d'Habitation for-
 mée à San-Domingo, ni aucun attachement
 dans cette Isle, à l'embouchure de *Rio Bravo*,
 pour occuper ce qu'on appelle la nouvelle
 Biscaye, où sont les Mines de Sainte-Barbe,
 autrefois si abondantes. Cette proposition re-
 vêtue avec art de tout ce qui pouvoit la faire
 paroître avantageuse, & d'une exécution fa-
 cile, avoit extrêmement flatté le Marquis de
 Seignelay, & ce Ministre en avoit parlé à M.
 de Cussy de maniere à lui faire comprendre
 qu'il avoit extrêmement à coeur la réussite de
 cette affaire; il lui en écrivit même encore
 au lieu de son embarquement en ces termes.

„ Je vous ai expliqué avant votre départ, que
 „ le Roi pourroit avoir besoin des Flibustiers Du 4.
Mars
 „ pour une entreprise sur les Espagnols éta- 1684.
 „ blis à la Côte de la nouvelle Biscaye, &
 „ comme Sa Majesté se confirme dans cette
 „ résolution, elle m'ordonne de vous mander,
 „ qu'aussi-tôt que vous serez arrivé à la Côte
 „ S. Domingue, elle veut que vous travail-
 „ liez à remettre ensemble tous les Flibustiers,
 „ pour partir au mois d'Octobre ou de No-
 „ vembre.

Le Ministre ne voulut pourtant pas prendre
 un dernier parti sur une entreprise de cette
 consequence, sans avoir reçu l'avis de MM.
 de S. Laurent & Begon, lesquels après en a-
 voir conféré avec plusieurs Habitans, qui res-
 toient encore des premiers fondateurs de la
 Colonie de S. Domingue, se convinrent,
 & lui manderent que ce projet leur paroissoit
 absolument impraticable. Leurs raisons é-

1684.

toient, qu'il n'y avoit pas un seul Flibustier, qui n'eût une Habitation, du moins en société avec un Habitant, & que les Habitans ne pouvoient absolument se passer du secours des Flibustiers pour se défendre contre les Espagnols; ainsi que leur sentiment étoit que si le Roi vouloit entrer dans les vûes du Comte de Peñalosse sur la nouvelle Biscaye, elle pouvoit se servir des Flibustiers pour conquérir le pays; après quoi il faudroit y envoyer des Soldats de France, pour le garder, & des familles pour le peupler. Ils ajouterent que la Colonie de S. Domingue ne pouvoit pas même se soutenir dans l'état, où elle étoit, si les Flibustiers s'en éloignoient trop, ou se dispersoient; & que pour la mettre une bonne fois à couvert de la fureur des Espagnols, qui ne lui donnoient point de trêve, & ne faisoient quartier à personne, le plus court étoit de se rendre maître de San-Domingo; ce qui leur paroissoit aisé.

Nego-
tations
inutiles
avec le
Président
de San
Domingo.

On venoit de recevoir la nouvelle que la guerre avoit été déclarée entre la France & l'Espagne; elle n'empêcha point MM. les Commissaires d'engager M. de Cussy à faire demander au Président de San-Domingo, s'il avoit les pouvoirs nécessaires pour procéder à la reconnoissance des limites: c'étoit apparemment un des articles contenus dans leurs instructions, ou bien voyant les Espagnols s'opiniâtrer à traiter les Français, même en téms de paix, comme on fait les Corsaires, ils vouloient faire expliquer sur cela le Président; mais ce General ne prit point le change, & se contenta de répondre que la conjoncture de la guerre présente n'étoit pas propre

pre pour une pareille négociation. Sur cette réponse on vit bien qu'il n'y avoit point d'au- 1684.
 tre parti à prendre, que de se préparer à se bien défendre, & à attaquer; & ceux qui voyoient les choses de près, convenoient que le plus court & le plus sûr étoit d'aller d'abord à la source du mal, en portant la guerre jusqu'à la Capitale. Les Commissaires & le Gouverneur crurent pourtant qu'avant toutes choses il falloit achever de regler la Colonie, où l'on ne pouvoit compter sur rien, tandis que tout y étoit dans la confusion; que la subordination n'y étoit pas gardée, & que l'autorité du Souverain n'y étoit pas assés respectée dans la personne de ceux, qui y commandoient en son nom.

Mais rien n'étoit plus pressé, que de pour-
 voir à l'administration de la Justice; depuis
 qu'on avoit commencé à garder quelque re-
 gle sur cela, c'étoit les Officiers des Milices
 de chaque quartier, qui la rendoient dans une
 espece de Conseil établi sous l'autorité du Gou-
 verneur; mais comme ces Officiers n'avoient
 aucune connoissance des Loix, on comprit
 qu'ils pouvoient faire de grandes fautes, & il fut
 proposé de donner un Conseil superieur à la
 Colonie, & des Sieges Royaux aux quatre
 principaux Quartiers, qui étoient Leogane &
 le petit Goave pour la Côte Occidentale, le
 Port de Paix & le Cap François pour la Sep-
 tentrionale. La proposition fut agréée, &
 exécutée en cette manière l'année suivante.
 Le Conseil Superieur fut établi au petit Goave,
 d'où il fut quelque têmes après transferé
 à Leogane. Ces deux postes, & les deux au-
 tres proposés pour la bande du Nord, eurent

Etablit-
 sement
 d'un
 Conseil
 Souve-
 rain, &
 de plu-
 sieurs
 Sieges
 Royaux.

1684. — aussi chacun un Siege Royal. Celui du petit Goave étendit sa Jurisdiction aux Quartiers de Nippes, de Rochelois, de la grande Anse & de l'Isle Avache. Celui de Leogane comprit tous les établissemens de l'Arcahay & des environs. Celui du Port de Paix commençoit au Mole S. Nicolas, embrassoit la Tortue, & finissoit au Port François. Le reste de la Côte du Nord étoit de la dépendance de celui du Cap. Les Lettres Patentes de ces créations sont du mois d'Aouût 1685.

La Ferme du Tabac ruine la Colonie.

Cette innovation fit d'abord quelque peine aux Habitans, qui prenoient ombrage de tout, & qui s'imaginèrent que c'étoit encore quelque nouveau joug, qu'on vouloit leur imposer; mais les bonnes manieres & la dexterité de M. de Cussy les rassurerent bientôt. Le plus grand embarras de ce Gouverneur fut ensuite à les calmer au sujet de la Ferme du Tabac, qui continuoit à les ruiner, & avoit à la fin rendu si méprisâble cette marchandise, laquelle avoit été longtêms la seule monnoye du pays, & avoit formé la Colonie, que quiconque n'avoit point d'autre bien étoit en danger de mourir de faim. J'ai dit ailleurs que feu M. de Pouancey les avoit engagés à prendre patience, en leur faisant esperer que cette Ferme ne seroit pas renouvelée à la fin de son bail, en ayant reçu lui-même les assurances positives de la part de M. Belinzani prédecesseur de Mr. Begon; mais ou on ne leur avoit pas tenu parole, ou bien la fin du bail leur parut trop éloignée, pour attendre jusques-là. Ils se persuaderent même, que le Roi n'étoit pas informé de leur misere, ne pouvant croire que Sa Majesté, si elle en étoit instrui-

instruite, n'eût pas la bonté de les soulager, & ne voulût pas lever un si grand obstacle à l'accroissement de la Colonie. Surquoy les Principaux d'entr'eux s'étant assemblés, ils firent les propositions suivantes, que M. de Cussy se chargea d'envoyer au Ministre.

Ils offroient au Roi, si Sa Majesté vouloit leur faire la grâce de supprimer la Ferme du Tabac, de lui donner un quart de tout ce qui en arriveroit en France, & de l'affranchir de tous les frais, même de celui du fret; mais sans choix, & à condition que les trois autres quarts, qui leur demeureroient, seroient parvoirement francs & quittes généralement de tous droits; & que les Marchands, ou propriétaires de ces trois quarts les pourroient vendre en gros & en détail, dedans & dehors le Royaume, sans être non plus sujets à aucuns droits de quelque nature qu'ils fussent; & ils prétendoient que Sa Majesté tireroit plus de cette maniere, que par les 40. sols pour cent, que lui donnoit le Fermier du Tabac. Ils ajoûtoient que, si on leur accordoit une demande, qui leur paroïssoit si raisonnable, cela les engageroit à augmenter la culture de l'Indigo, & la fabrique du Cotton, d'où le Roi pouvoit encore retirer un grand profit.

Je n'ai pû savoir quelle réponse le Marquis de Seignelay fit à M. de Cussy sur tous ces articles; mais il est certain que les choses demeurèrent encore assés long-tems sur le pied, où ce Gouverneur les avoit trouvées à son retour de France, & que la Colonie se vit les années suivantes plus d'une fois sur le point de périr par le défaut du commerce, & par le dépit & le desespoir des Habitans. Enfin la

Propo-
sitions
des Ha-
bitans au
Roi
pour
augmen-
ter le
Com-
merce
de leur
Ile.

1684.

Fabrique de l'Indigo devint considérable, jeta beaucoup d'argent dans le pays, & peu à peu mit plusieurs particuliers en état de faire des Sucrieries avec le succès, que nous verrons à la fin de cet ouvrage. Pour ce qui est du Cotton, les Habitans y renoncèrent bientôt, & arracherent les Cotonniers. La raison, qu'on en apporta dans le tems, fut qu'un Negre ne pouvoit pas filer en un an assés de Cotton pour dédommager son maître de ce qu'il avoit déboursé pour l'acheter, & de ce qu'il lui coutoit pour l'entretenir; mais il est d'autant plus difficile de comprendre ceci, que ces Africains doivent être stiles à ce travail; & qu'une des principales richesses de la Colonie Espagnole, tant qu'elle a été florissante, étoit le Cotton; depuis même que les Indiens eurent tout à fait manqué: par conséquent c'étoit les Negres qui le fabriquoient.

Je ne trouve nulle part en quel tems on s'avisâ de planter des Cacaoyers; il est certain qu'ils y réussirent au-delà même de ce qu'on avoit esperé, & c'est peut-être de toutes les marchandises, qu'on a encore tirées de S. Domingue, celle qui a le plus contribué à peupler cette Colonie. Nous verrons ailleurs par quel accident elle est aujourd'hui privée d'un si grand avantage. Enfin dans les tems dont je parle le Rocou faisoit encore un des plus considérables revenus de S. Domingue; mais tout cela étoit peu de chose, & il n'y a aucun lieu de douter que la plûpart des Habitans n'eussent alors pris le parti de se retirer ailleurs, s'ils n'eussent trouvé quelque profit à faire sur les prises des Flibustiers.

J'ai dit ailleurs que M. de Pouancey en prenant

nant possession de son Gouvernement, avoit été fort surpris de trouver l'Isle de la Tortuë 1684. presqu'abandonnée, & qu'il avoit pris extrêmement à cœur de la repeupler; il y a bien de l'apparence qu'il n'y avoit pas réussi. M. de Cussy ne témoigna pas d'abord moins de zele que son prédécesseur pour le rétablissement de ce poste; mais il y renonça enfin, ayant su que le terrain ne produisoit pas à beaucoup près autant qu'il avoit fait dans les premiers tems; & quoiqu'il y restât encore un assés bon nombre d'Habitans, qui n'étoient apparemment pas en état de se transporter ailleurs pour y travailler sur nouveaux frais; il ne s'y forma presque plus de nouvelles Habitations, & aujourd'hui elle est absolument deserte. Ce fut le Port de Paix, qui profita le plus de ses débris: pendant tout le gouvernement de M. de Cussy ce poste fut toujours regardé comme le plus important de la Colonie, & un des premiers soins de ce Gouverneur fut d'y bâtir un Fort, que l'abandonnement de la Tortuë rendoit absolument nécessaire, pour la sûreté du Canal, qui est entre ces deux Isles; mais ce dessein ne put être si-tôt executé.

Fin du Huitième Livre.





HISTOIRE
 DE
 L'ISLE ESPAGNOLE
 OU DE
 S. DOMINGUE.

SECONDE PARTIE.



LIVRE NEUVIEME.

1684.
 Depart
 de M.M.
 de Saint
 Laurent
 & Begon.



LE Chevalier de St. Laurent & M. Begon n'ayant plus rien, qui les arrêta à S. Domingue, partirent du Cap François le premier de Decembre, pour retourner aux Isles du Vent, emportant avec eux l'estime & l'affection d'une Colonie, à laquelle ils avoient fait entièrement changer de face dans le peu de têmes, qu'ils y avoient demeuré, & plus convaincus que jamais qu'elle ne pouvoit être en de meilleures mains, qu'entre celles de M. de Cussy.
 Lau.

Laurent de Graff, que ce Gouverneur s'étoit fort attaché, eut ordre de les escorter, parce qu'encore qu'on eût publié depuis peu à Ratisbonne une trêve de 24. ans avec l'Espagne, l'expérience du passé avoit appris qu'il ne falloit pas s'y fier. Je trouve même que Laurent de Graff étoit alors muni d'une Commission en bonne forme de l'Amiral de France; mais il y a bien de l'apparence que, s'il l'avoit reçû de M. de Cussy, c'étoit avant que les nouvelles de la Trêve fussent arrivées, puisqu'il est certain que ce Gouverneur étoit instruit que la Trêve devoit être gardée tant en-deçà qu'au-delà de la ligne: ou bien la Commission dont de Graff étoit porteur, n'étoit que pour garder les Côtes, & assurer le Commerce contre les entreprises des Espagnols. Mais une simple défensive n'étoit pas du goût des Flibustiers, & tout ce que la Trêve & les efforts de M. de Cussy, pour la faire garder, produisirent, ce fut la perte, que fit la Colonie de plus de la moitié d'un Corps, qui faisoit sa principale force, & dont on ne connut jamais bien l'utilité, que quand on se vit privé de son secours.

Je parle de cette fameuse excursion, que firent à la fin de cette année un très-grand nombre de Flibustiers Anglois & François dans la Mer du Sud; mais dont la publication de la Trêve, & les défenses faites en conséquence, ne furent pas les seuls motifs. En voici un autre, que j'ai tiré d'une Lettre écrite en 1692. par M. Ducasse à M. de Pontchartrain, & que ce Gouverneur regardoit même comme la principale cause d'un événement, dont il déplorait les suites funestes. Quelques mesures qu'on eût prises pour établir la police & l'ordre

1684.

Causes
d'une ex-
cursion
des Fli-
bustiers
dans la
Mer du
Sud.

1684. dre dans les Quartiers les plus fréquentés de la Côte, on n'y avoit pas également réuffi par tout; & le petit Goave en particulier étant, à caufe de la commodité de fon Port, la retraite ordinaire de tout ce qu'il y avoit dans ces Mers de Flibuftiers & de Pirates, ils s'y maintenoient dans une grande indépendance; n'y refpectoient l'autorité, qu'autant qu'elle les menageoit, ou plutôt, qu'elle les laiffoit vivre à leur mode; & y menoient une vie a-freufe. M. de Cuffy, qui aimoit la vertu, dit M. Ducasse, ne put fouffrir plus long-tems un fi grand fcandale; & comme la Trêve lui rendoit ces gens-là moins néceffaires, il entreprit de mettre en ufage, pour faire cesser tant de defordre, toute la vigueur d'une autorité foutenuë de celle du Souverain.

La maniere, dont il s'y prit, convainquit les Flibuftiers qu'il en viendroit à bout, s'ils ne lui oppofoient la force ouverte, ou s'ils ne se retiroient; & ils prirent ce dernier parti; mais il falloit se retirer fi loin, qu'ils ne fuffent plus du tout en danger d'être inquiettés par un homme, dont ils redoutoient la vigilance, & dont ils refpectoient peut-être affés la vertu, pour ne vouloir pas être obligés d'en venir contre lui à quelque extrémité fâcheufe. Les réfolutions parmi ces gens-là fe prenoient fort brusquement, & ne fe changeoient prefque jamais: on étoit engagé fans retour, dès qu'on avoit donné parole, & fouvent la parole fe donnoit fur la fimple proposition: on réfléchiffoit enfuite, mais ce n'étoit qu'aux moyens d'exécuter ce qui avoit été réfolu fans réflexion; & il falloit y réuffir, ou mourir à la peine. Jamais ceci ne parut d'une maniere plus fenfible que dans l'occaüon, dont il s'agit.

git. Une expédition dans la Mer du Sud fut proposée, & acceptée d'abord par plus de 1684
2000. Hommes ; mais ce qu'il y a de plus singulier , & ce qui me paroît une preuve convainquante que la Justice divine conduisoit ces Brigands comme par la main , pour châtier les Espagnols de ces contrées , dont le luxe & les crimes crioient vengeance au Ciel, c'est qu'une résolution de cette nature fut prise en même têmes & sans aucun concert, non seulement par des Flibustiers Anglois & François , entre lesquels il y avoit alors peu de concert , mais même par plusieurs troupes particulieres de l'une & de l'autre Nation ; & que ce fut le seul hazard , qui les réunit.

Les premiers qui partirent pour ce grand voyage furent les Anglois, qui au nombre de sept à huit cens sortirent des Ports de la Jamaïque, & entrèrent dans la Mer du Sud par le détroit de Magellan. Une autre troupe d'environ 120. alla débarquer dans le fond du Golphe d'Uraba , & gagna par terre la Riviere de Chica , d'où elle se rendit en Canots à Boca de Chica , Bourgade à l'embouchure de cette Riviere , dans la même Mer du Sud. 430. François prirent peu de têmes après la même route sous la conduite des Capitaines Grogner , l'Ecuyer , & le Picard : plusieurs bandes des deux Nations les y suivirent ; mais la plupart furent assommés par les Indiens , à qui les Espagnols firent entendre qu'ils leur répondroient de tous ceux , qui passeroient désormais sur leurs Terres sans leur permission. Enfin 200. François s'embarquerent au Cap François , sur un Navire commandé par le Capitaine le Sage ,

Differen-
tes rou-
tes que
prennent
les Fli-
bustiers.

1684. — pour passer aussi le détroit de Magellan ; & on fut très-long-tems sans apprendre de leurs nouvelles. Tous les autres agirent d'abord de concert : les Anglois , qui arriverent les premiers auprès de Panama , y avoient amené quelques prises Espagnoles, qu'ils avoient faites sur leur route : ils les cederent de bonne grace aux François , & à ceux de leur Nation , qui étant venus par terre , n'en avoient point ; ainsi ils se trouverent environ 1100. Hommes sur dix Bâtimens , la plûpart fort petits , tous affés mal armés , sans provisions & sans munitions ; mais résolus à tout tenter pour se monter & s'équiper aux dépens des Espagnols , & sur-tout à demeurer toujours unis : il est vrai qu'ils garderent mal cette dernière résolution.

Ils man- Ils oserent bien pour leur coup d'essai tenter de se rendre maîtres de la Flotte du Perou , qu'on attendoit de jour en jour à Panama ; mais s'étant mis , en attendant qu'elle parût , à se divertir dans ce qu'on appelle les *Jardins de Panama* , qui sont de petites Isles fort jolies, où les plus riches Habitans de cette Ville ont leurs maisons de plaifance ; la Flotte passa sans qu'ils s'en appercussent ; y déchargea ses trésors , y augmenta ses équipages ; y prit des troupes fraîches , & vint à son tour les chercher ; leur coula une Barque à fond ; incommoda fort plusieurs autres ; mais ne leur tua que deux Hommes. Elle rentra ensuite à Panama , & les Flibustiers allerent se radouber à l'Isle de *S. Jean de Cuello* à 80. lieues de l'Ouest de cette Ville. Les vivres commençoient à leur manquer ; ils envoyerent 300. Hommes dans deux Canots

on

en
blo-
mai
Un
che
heu
deu
plus
fiter
com
soien
em
voul
Vais
& le
not.
cette
Q
cupé
avoie
voye
en g
Angl
pris
avec
rent
joind
perdu
la p
point
d'env
qui n
enfin
ler p
Reale
quart

en chercher dans une Bourgade nommée *Pueblo-Nuevo*, éloignée de dix lieues de S. Jean; 1684. mais ils n'y trouverent rien, ni pas une ame. Une Barque chargée de soye, qu'ils prirent 1687. chemin faisant, les consola un peu de ce malheur; mais la discorde s'étant mise entre les deux Nations, les Anglois, qui faisoient le plus grand nombre, qui en vouloient profiter, pour se rendre maîtres de tout, & commettoient partout des impietés, qui faisoient horreur aux François, se retirèrent, emmenant avec eux onze François, qui ne voulurent point les quitter; reprirent les Vaisseaux, qu'ils avoient donnés aux autres, & les laisserent avec deux Barques & un Canot. Ce fut le 9. de Juillet 1685. que se fit cette séparation.

Quelques jours après les François étant occupés à faire des Canots, la sentinelle qu'ils avoient au bord de la Mer, les avertit qu'on voyoit une voile au large. Ils y coururent en grand nombre: c'étoit un petit Bâtiment Anglois de 50. Hommes d'équipage, y compris quelques François. Ceux-ci resterent avec leurs Compatriotes, & les autres allèrent chercher les Flibustiers Anglois, pour se joindre à eux. Après que nos Braves eurent perdu bien du têmes à S. Jean de Cueblo, où la pêche & la chasse ne leur manquoient point, & d'où ils se contenterent d'abord d'envoyer de côté & d'autre de petits partis, qui ne firent pas grande fortune, ils partirent enfin tous ensemble le 8. d'Octobre, pour aller prendre & piller la Ville & le Port de *Realejo*, éloigné de 180. lieues à l'Ouest-quart-Nord-Ouest de S. Jean, & de 260. lieues

Realejo
& Leon
pris par
les Anglois,
& Pueblo-
Viejo
par les
François.

1684. lieux à l'Ouest de Panama. Ils y arriverent
 le 22. & ayant mis pied à terre le 25. ils ap-
 1687. prirent que les Anglois avoient pillé la Ville,
 & s'étoient encore emparés de celle de Leon,
 qui en est à 4. lieux, & sur les bords du Lac
 de Nicaragua. Les Anglois avoient fait ses
 conquêtes à la barbe d'une armée, qui n'a-
 voit osé, ni les attaquer, ni accepter le com-
 bat, qu'ils lui avoient présenté; parce qu'elle
 attendoit de plus grandes forces, & qu'elle
 n'avoit encore que six Hommes contre un.
 La verité est que ces Espagnols n'ayant ja-
 mais vû d'ennemis, trembloient à la vûë d'un
 Homme armé; desorte que les Flibustiers,
 qui eussent pû être accablés par le seul nom-
 bre, trouvoient encore plus de ressource
 dans la poltronerie de ceux, à qui ils a-
 voient à faire, que dans leur propre bra-
 voure.

Differen- Les François ne voyant plus rien à piller à
 tes avan- Realejo, passerent à un gros Bourg appellé
 tures de *Pueblo-Viejo*, qui en est à 3. lieux, ils y trou-
 ces der- verent les Espagnols retranchés dans l'Eglise,
 niers. & 150. Cavaliers en bataille dans la place.
 Ils donnerent d'abord sur ceux-ci, qui ne
 les attendirent pas. Les autres se sauverent
 par une porte de la Sacristie, & abandon-
 nerent aux Vainqueurs une assés bonne quan-
 tité de vivres, dont ceux-ci avoient grand
 besoin. Ces vivres étant épuisés, & les Es-
 pagnols ayant pris de bonnes mesures, pour
 les empêcher d'en pouvoir trouver nulle part
 ailleurs, ils se virent bien-tôt réduits à de
 grandes extrémités; ce qui les obligea à re-
 tourner à S. Jean de Cueblo, où ils avoient
 marqué le rendés-vous, en cas de séparation.

Les

Les derniers s'y rendirent le premier de Janvier 1686. & le 5. 230. Hommets en partirent sur huit Canots, pour aller piller la Ville *Chiriquita*, qui en est éloignée de 20. lieuës. Ils débarquerent la nuit du 6. à trois lieuës de la Ville, où ils n'entrèrent que le 9. Ils la pillerent, & y trouverent quantité de vivres. Ils furent ensuite attirés hors de la Ville dans une embuscade, où ils perdirent deux Hommes, & en tuerent trente aux Ennemis; ils firent plusieurs Prisonniers, dont ils tirerent de bonnes rançons, & s'en retournerent à S. Jean, où tandis que tout le monde travailloit fortement à faire des Pirogues, une Escadre de 15. Voiles parut tout à coup à leurs yeux. Ils ne douterent point que ce ne fût des Espagnols, qui les cherchoient; ils transporterent en diligence dans les deux Barques tout ce qu'ils avoient dans leur Navire, qu'ils échouerent; & se disposerent ensuite à empêcher la descente, si l'Ennemi la vouloit tenter; mais il n'osa. Il se contenta de faire aborder le Navire échoué, par six Pirogues armées, qui commencerent à faire un très-grand feu dessus; elles en approcherent ensuite, & n'y trouverent qu'un Chat, qui avoit été assés heureux pour échaper à une si rude Canonade. Enfin les Espagnols y mirent le feu, pour en avoir les ferremens, après quoi l'Escadre appareilla pour s'en retourner, ou suivre sa route.

Le 14. de Mars les François partirent de l'Isle avec deux Barques, une demie Galere de 40. avirons, dix grandes Pirogues; & quatre Canots legers; gagnerent la pointe du Vent de leur Isle; y firent la revûe de leur

Les

mon-

monde ; & trouverent que depuis leur séparation d'avec les Anglois , ils avoient perdu 30. Hommes , presque tous de maladie. Ils formerent ensuite de nouveau le dessein d'aller piller la Ville de *Grenada* , sur le Lac *Nicaragua* , qu'ils avoient été obligé d'abandonner quatre mois auparavant , parce qu'un de leurs Quartiers Maitres , Catalan de Nation , s'étoit allé rendre aux Espagnols , & qu'ils apprehendoient avec raison qu'il ne l'eût découvert ; mais comme ils manquoient de vivres , ils détacherent la demie Galere & quatre Canots , pour en aller chercher dans la Riviere de *Pueblo-Nueva* , & allerent les attendre à l'Isle de *San-Pedro* , qui est à deux lieues au Vent de la Riviere de *Chiriquita*. Le détachement trouva à l'embouchure de celle qu'il cherchoit une Fregate Espagnole , avec une Barque longue & une Pirogue , qui le mal-traiterent fort avec leur Canon , & lui mirent 20. Hommes hors de combat. Il eut bien sa revanche , dès qu'il eut approché les trois Bâtimens à la portée du fusil ; car pendant un assés long combat tout ce qui parut d'Espagnol ou pour manœuvrer , ou pour servir le Canon , fut tué ; mais la nuit étant survenuë , il fallut songer à la retraite , & nos gens comptoient bien de recommencer le combat dès que le jour paroîtroit. Les Espagnols s'en douterent , & s'allerent mettre à couvert derriere des retranchemens , sous lesquels il eût été trop imprudent de les attaquer : ainsi le détachement fut obligé d'aller joindre le gros de la Troupe à *San-Pedro* , où ils furent huit jours sans presque rien manger ; ce qui les obligea à se répandre de côté

&c

& d'autre , pour tâcher de vivre de la chasse
ou du pillage.

Le 22. d'Avril tous eurent ordre de se rassembler sur une des Isles de la Baye de *Cal-
daira* , tant pour délibérer de la maniere dont on attaqueroit Grenade , que pour voir ce que l'on avoit de munitions pour cette entreprise. On fit ensuite une ordonnance , par laquelle on condamnoit à perdre sa part du Butin quiconque seroit convaincu de lâcheté , de viol , d'ivrognerie , de desobéissance , de larcin , & d'être sorti de son poste sans ordre. Cela fait , la petite armée sortit de la Baye sur le soir , & un coup de vent d'Est qui survint la nuit , sépara tous les Bâtimens les uns des autres. A la pointe du jour ils se réunirent , & furent fort étonnés de compter treize Voiles au lieu de douze. Après s'être reconnu on chassa sur celle , qui étoit d'augmentation , & quand on eut couru dessus environ une heure , on en aperçut encore cinq autres ; ce n'étoit que des Canots , dans le premier desquels on trouva le Capitaine Toussé , un des Anglois , qui s'étoit séparé des Flibustiers François. Il venoit d'Acapulco , & avoit laissé son Navire à la Cape vis-à-vis la Baye , dont nos gens étoient sortis la veille , & c'étoit ce Navire , qu'on avoit aperçu d'abord. Toussé ne s'attendoit pas à une rencontre , qui ne devoit pas lui faire plaisir , d'autant plus qu'il étoit un de ceux , dont les François avoient eu plus de sujet de se plaindre ; aussi le firent-ils Prisonnier avec tous ses gens , qui étoient au nombre de 125. Après quoi ils allerent se rendre maîtres de son Navire , qu'ils déclarerent de

bonne

1684.

1687.

Une
troupe
d'An-
glois
se joi-
gnent
aux
Fran-
çois.

&c

bonne prise. Ils ne voulurent pourtant que
 1684. lui faire peur, & après la lui avoir donné
 | fort chaude pendant cinq heures, ils lui di-
 1687. rent que les François étoient plus honnêtes
 gens que lui & ses Anglois, & qu'ils lui en
 donnoient une preuve bien sensible, en lui
 restituant tout ce qu'ils venoient de lui en-
 lever par une réprésaille très-legitime, pour
 toutes ses insolences passées : ils le remirent
 donc en liberté, avec tous ses gens, & lui
 rendirent son Navire & ses Canots. Une
 conduite si généreuse leur gagna le cœur de
 ce Capitaine, qui apprenant leur dessein sur
 Grenade, les pria de trouver bon qu'il les y
 accompagnât, & leur promit de ne les plus
 abandonner. Cette proposition n'avoit garde
 d'être rejeitée de gens, à qui un renfort de
 125. Hommes venoit fort à propos pour leur
 Expédition.

Le reste des Flibustiers Anglois s'étoit déjà
 dispersé, quelques-uns étoient encore à la Côte
 du Perou, où ils firent d'étranges rava-
 ges, d'autres passerent aux grandes Indes, &
 il y en eut, qui se trouvant assez riches, pour
 n'avoir plus besoin d'un métier aussi péril-
 leux, retournerent en Europe, & ne pense-
 rent plus qu'à jouir tranquillement des Thré-
 sors, qu'ils avoient amassés au prix de tant
 de fatigues & de tant de crimes. Pour reve-
 nir à nos Flibustiers, ils s'embarquerent tous
 ensemble dans leurs Pirogues, & dans leurs
 Canots, laissant le Navire & les Barques à
 l'abri du Cap Blanc, qui est 25. lieuës au
 Vent de l'endroit, où ils devoient mettre à
 terre, avec ordre à ceux, qui les gardoient
 de partir six jours après, & de venir mouil-
 ler

ler au lieu , où ils trouveroient les Pirogues
 & les Canots. Le 17. d'Avril cette petite
 armée composée de 345. Hommes , débar-
 qua en pleine côte , & à l'aide d'un très-bon
 guide , marcha au travers des Bois pendant
 deux fois 24. heures. Elle ne laissa pour-
 tant pas d'être découverte ; d'ailleurs , il y
 avoit trois semaines qu'on étoit instruit à
 Grenade de son approche. Le 9. tout le
 monde étant sur les dents , l'Armée passa la
 nuit dans une sucrerie à quatre lieues de Gre-
 nade. Le 10. en approchant de la Ville ,
 elle apperçut deux Navires sur le Lac ,
 & elle apprit depuis qu'on y avoit char-
 gé tout ce que les Habitans avoient de
 plus précieux , pour le mettre en sû-
 reté dans une Isle , qui est à deux lieues
 de Grenade. Quelques Coureurs firent aussi
 un Prisonnier , de qui on fut que les Ha-
 bitans s'étoient retranchés sur la place
 d'Armes , qu'ils avoient environnée d'une for-
 te muraille , avec quatorze Pieces de Canon
 & six Pierriers , & qu'il y avoit six Com-
 pagnies de Cavalerie détachées , pour atta-
 quer l'arrière-Garde Françoisé , dès que la
 tête de l'Armée auroit commencé de don-
 ner. Ces préparatifs étoient une suite des avis
 du Quartier-Maître Catalan , dont nous avons
 parié.

Ces nouvelles ne firent qu'irriter le coura-
 ge des Flibustiers : sur les deux heures après
 midi ils marcherent vers la Ville , & en en-
 trant dans le Fauxbourg , ils donnerent dans
 une embuscade , où ils perdirent un homme ;
 mais ils passerent sur le ventre à tous ceux ,
 qui se rencontrèrent sur leur passage. Ils al-
 lerent

1684.

1687.

de Gre-

nade &

sa prise.

1684. lerent ensuite droit à cette place d'Armes ,
 dont on leur avoit parlé , & qui étoit effec-
 1687. tivement comme un Fort carré , capable
 d'arrêter une grande Armée ; ils l'insulterent
 néanmoins avec tant de résolution , que sans
 autre perte que de quatre Hommes tués &
 huit blessés , qui moururent presque tous ; ils
 s'en rendirent en peu d'heures les Maîtres ,
 & par conséquent de toute la Ville , une des
 plus belles & des plus riches de l'Amérique ,
 située , comme je l'ai dit , sur le bord du
 Lac Nicaragua , & à 20. lieues de la Mer du
 Sud : mais ils n'y trouverent plus que quel-
 ques Marchandises , qu'on n'avoit pu , ou
 qu'on n'avoit pas daigné emporter. Le len-
 demain ils envoyèrent un Prisonnier aux Ha-
 bitans leur déclarer que , s'ils ne rachettoient
 leur Ville , ils l'alloient brûler. Cette me-
 nace commençoit à operer , & déjà un Re-
 ligieux étoit venu assurer qu'on étoit disposé
 à s'accommoder , lorsqu'un Flibustier , qui
 avoit été pris , parce que la fatigue l'avoit
 fait rester en chemin , assûra les Espagnols
 que ses Compagnons n'avoient garde de brû-
 ler Grenade ; leur dessein étant de repasser
 quelques mois après à la Mer du Nord par le
 Lac , & de se fournir dans cette Ville de
 tout ce dont ils auroient besoin pour ce
 Voyage. Sur cette assurance les Espagnols se
 tinrent tranquilles , & ne firent aucune ré-
 ponsé à la sommation des Vainqueurs. Mais
 ils ne tarderent pas à s'en repentir ; la mau-
 vaisé humeur & le dépit ayant fait executer
 une partie de la menace. L'occasion étoit
 belle de retourner à la Mer du Nord par le
 Lac , qui s'y décharge ; mais le moyen de
 quitter

quitter la Mer du Sud aussi gueux, qu'on y
 étoit venu ! Le parti fut donc pris d'y aller ^{1684.}
 rejoindre les Bâtimens, qu'on avoit laissés à
 la Côte. ^{1687.}

Le 15. l'Armée partit de Grenade, & em-
 mena un Canon & quatre Pierriers, qui ne
 lui furent pas inutiles. A un quart de lieuë
 de la Ville, elle fut attaquée par 2500. Hom-
 mes, qui après leur première décharge,
 voyant qu'on leur répondoit par du Canon,
 laisserent le passage libre. Cette embuscade
 ne fut pas la seule, où nos braves donnerent;
 mais ils s'en tirèrent toujours avec le même
 courage & le même bonheur. Le 17. ils
 défirent un parti de 500. Hommes, que la
 Ville de Leon envoyoit au secours de Gre-
 nade, & qui étoit commandé par le Quar-
 tier-Maître Catalan, qui les avoit trahis. Ils
 continuerent ensuite leur marche avec des
 fatigues inconcevables, & arriverent le 28. à
 Realejo. Le 9. Mai tous les Bâtimens étant
 carenés & en bon état, on tint Conseil sur
 le parti, qu'on devoit prendre. Les senti-
 mens furent partagés, & comme chacun s'o-
 piniâtra à soutenir le sien, cela produisit un
 Schisme, qui partagea en deux cette petite
 Armée, déjà bien foible pour résister à tant
 d'Ennemis, dont le nombre croissoit chaque
 jour. Les uns furent donc d'avis d'aller croi-
 ser autour de Panama, où ils esperoient que
 les Espagnols, les croyant bien loin, auroient
 ouvert la Navigation; mais les autres représen-
 terent qu'il y avoit des années, où il falloit
 essayer du côté de Panama huit mois d'un
 tems très-fâcheux, & que s'ils avoient le
 malheur de s'y trouver, ils ne pourroient
 man-

manquer de périr tous, ou de faim, ou
 1684. par le fer des Espagnols; qu'ainsi il leur
 sembloit plus à propos de descendre à
 1687. l'Ouest.

Les Flibustiers se séparèrent en deux Bandes. Prise de la Villia.

Comme on vit que chacun tenoit ferme dans son avis, il fut résolu de se séparer, & après qu'on eut employé à récompenser les Blessés tout ce que l'on avoit d'argent, on partagea les Barques & les Canots avec beaucoup d'équité: les autres partages se firent avec le même concert. Les François se trouverent divisés justement par la moitié en deux Bandes de 148. mais celle, qui avoit opiné pour Panama, fut renforcée par tous les Anglois, & reconnut le Capitaine Toussé pour son Chef. Les autres mirent à leur tête le Capitaine Grogner. Le 19. la première Troupe s'étant embarquée avec ses Canots sur le Navire Anglois, & sur une Barque, appareilla pour Panama, & le 23. de Juin elle se rendit Maîtresse de Villia, petite Ville à 30. lieues, sous le Vent de Panama, où elle fit 300. Prisonniers, trouva environ quinze mille Pieces de huit en Or & en Argent, & pour un million & demi de Marchandises, dont elle ne prit que les plus précieuses. Elle s'attendoit bien que la rançon de la Ville & des Prisonniers la dédommageroit d'un butin si modique; mais l'Alcaïde Major, à qui Toussé en envoya faire la proposition, lui fit réponse, qu'il n'avoit à son service que de la poudre & du plomb, qu'il arriveroit des Prisonniers ce qu'il plairoit au Seigneur, & qu'il comptoit de l'aller bientôt voir en bonne compagnie. A cette réponse, la fureur saisit les Flibustiers, qui après avoir mis le

feu

feu
 dan
 mar
 est
 non
 L
 parc
 sa t
 repr
 ou l
 time
 rede
 le b
 bien
 de c
 let,
 pag
 deda
 la V
 cien
 étoit
 que
 étoie
 par l
 mais
 par l
 bre
 part
 Pana
 de 4
 passa
 voit
 qu'il
 l'on
 mine
 me
 To

feu à la Ville, embarquerent tout leur butin dans deux Canots Espagnols, & se retirerent, marchant le long de la Riviere, sur laquelle est bâtie la Villia, & qui porte le même nom. 1684.

L'Alcaïde Major leur tint exactement la parole, qu'il leur avoit donnée, & leur dressa tant d'Embuscades, que tout le Butin fut repris, les Flibustiers y perdirent même cinq ou six Hommes. Ils gagnerent enfin leurs Bâtimens, & l'Alcaïde Major leur ayant envoyé redemander les Prisonniers, qu'ils avoient eu le bonheur de conserver; il les obtint après bien des difficultés de sa part, pour le prix de dix mille Pieces de huit. Le 22. de Juillet, les Flibustiers ayant pris une Barque Espagnole, ils apprirent de ceux, qui étoient dedans; qu'à Panama on avoit su la prise de la Villia, & qu'on les croyoit dans leur ancienne Isle de Saint Jean de Cueblo, où l'on étoit toujours persuadé qu'ils avoient un Fort; que trente-six Flibustiers des deux Nations étoient descendus du Perou, pour repasser par la Riviere *Chica* dans la Mer du Nord; mais que les Espagnols en ayant été avertis par les Indiens, étoient allés en grand nombre au-devant d'eux, en avoient tué la plupart, & en avoient emmené un Prisonnier à Panama: que deux Partis Anglois, chacun de 40. Hommes, avoient tenté le même passage, & eu le même sort, qu'il y en avoit aussi quatre Prisonniers à Panama; & qu'il y avoit à *Boca del Chica* une Barque, où l'on devoit charger 800. livres d'or tirées des mines voisines, pour les porter à la même Ville, où l'on attendoit deux Navires

chargés de vivres & de farines , qui appor-
 1684. toient aussi de Lima la paye de la Gar-
 nison.

1687. Sur cet avis ils envoyerent leur prise , croi-
 ser au large après en avoir fait une demie Ga-
 lere , & le 30. ils se saisirent d'un Canot ,
 où étoit un Capitaine Grec , qui venoit à
 faire prendre exprès pour leur donner de faux
 avis. On appelle Grecs dans ce pais-là une
 sorte de Milice composée des gens de toutes
 Nations , que les Espagnols se sont attachés
 en leur donnant une paye fort haute. C'étoit
 ce qu'ils pouvoient opposer de meilleur aux
 Flibustiers , lesquels ne les méprisoient point,
 & les regardoient comme les seuls ennemis ,
 qui fussent dignes d'eux dans les Indes Occi-
 dentales. Un de leurs partis osa bien un jour
 tenter de se rendre maître du petit Goave ,
 & y réussit , ayant surpris la Forteresse ; mais
 les Habitans s'étant d'abord rassemblés , l'y
 assiégerent , l'obligerent à se rendre à discre-
 tion ; & comme leur Chef ne put montrer sa
 commission , qu'il avoit laissée dans son bord ,
 ils furent tous pendus ; ce qui ôta pour tou-
 jours aux Grecs l'envie de faire aucune en-
 treprise pareille sur la Côte de Saint Do-
 mingue. Les Espagnols les avoient toujours
 tenus dans les Places , qu'ils avoient sur la
 Mer du Nord , & ils ne les envoyerent à la
 Côte du Sud , qu'à l'occasion des entreprises ,
 dont je parle présentement.

Sa trahi- Le Capitaine Grec , qui s'étoit fait pren-
 son est dre , joua d'abord assés bien son rôle. Il vi-
 décou- soit à attirer les Flibustiers sous les Forts de
 verte , Panama ; & il leur parla d'une maniere en
 & il lui apparence si bonne & si franche , qu'ils n'eu-
 en coute rent
 la vie.

re-
 ritu-
 de
 pa-
 un
 Ba-
 toi-
 rer
 ces
 &
 ils
 not-
 per-
 con-
 te
 heu-
 la f-
 les
 me-
 quel-
 vire-
 ils l-
 don-
 gnée
 Cett-
 déco-
 leur
 prom-
 les a-
 ensui-
 les y
 front
 point
 veno-
 ce m-
 coup

rent pas le moindre soupçon contre sa sincérité. Après leur avoir donné plusieurs avis de choses, dont ils savoient déjà une bonne partie; il leur dit qu'il y avoit dans le Port une Fregatte, qui entroit en charge, & une Barque longue armée en guerre, qui en sortoit tous les soirs pour faire la ronde, & y rentroit le matin: puis il leur offrit ses services pour les rendre maîtres de ces Bâtimens, & ils les acceptèrent. Le premier jour d'Août ils s'embarquerent avec lui dans quatre Canots pour exécuter cette entreprise, que leur perfide conducteur leur avoit représentée comme très-facile; & après avoir vogué toute la nuit, ils arriverent le lendemain deux heures avant le jour à l'entrée du Port; où à la faveur de la Lune ils crurent appercevoir les deux Bâtimens, qu'ils cherchoient. Comme ils attendoient que la Lune se cachât sous quelque nuage, pour entrer sans être vûs, ils virent une voile, qui sortoit du même Port; ils la prirent pour la Barque longue, & lui donnerent la chasse; ils l'eurent bien-tôt gagnée, & ils s'en emparerent sans coup ferir. Cette prise fut leur salut; le Capitaine leur découvrit que le Gouverneur de Panama leur avoit envoyé un Officier, auquel il avoit promis une grande récompense, s'il pouvoit les amener dans son Port. Il leur expliqua ensuite les mesures, qu'on avoit prises pour les y faire perir; & comme on l'eût confronté avec le Capitaine Grec, qu'il n'avoit point encore apperçû, il lui soutint ce qu'il venoit de dire; sur quoi le Procès fut fait à ce malheureux, qui eut sur le champ la tête coupée.

Après quelques excursions de côté & d'autre pour avoir des vivres, dont la difficulté alloit toujours croissant, le 21. de ce même mois toute la troupe se réunit à la petite Isle Tavoga, qui est tout proche de Panama. Le 1684. lendemain 22. à la pointe du jour ils apperçurent trois voiles, une Fregatte & deux Barques, qui portoient sur eux. Ils se mirent aussitôt en devoir d'appareiller, mais ils commençoient à peine à défesler leurs voiles, qu'ils reçurent une volée de canon, dont il n'y eut personne de blessé. Ils étoient pourtant en grand danger, si l'Ennemi avoit pû conserver l'avantage du vent, mais il le perdit bien-tôt par son peu de résolution, & par le courage & l'adresse de nos gens, qui approcherent ensuite la Fregatte, & y jetterent quantité de Grenades, dont une étant tombée sur de la poudre répandue, y fit un effet terrible: ils l'aborderent ensuite, & s'en saisirent après une assés vigoureuse resistance. Une des deux Barques fut en même-têms abordée par une de celles des Flibustiers, & enlevée d'abord; l'autre, qui étoit une Barque longue, s'alla échouer en pleine Côte, & fut brisée avec perte de la plus grande partie des Hommes. Il y'en eut dans la Fregate quatre-vingts, tant morts que blessez, de six-vingts, dont étoit composé son Equipage; & dans la premiere Barque, de 70. Hommes il n'en resta que 19. qui ne furent point blessez. Le Capitaine de la Fregate reçut cinq coups de fusil, dont il mourut peu de têmes après; il en avoit reçu l'année précédente autant à Pueblo-Nuevo, où il s'étoit bien battu contre les Flibustiers, & c'étoit encore

1684.

1687.

Combat
auprès de
Panama.
Victoire
des Fli-
bustiers.

encore lui, qui tout récemment leur avoit dressé tant d'embuscades au sortir de la ^{1687.} Villia. ^{1688.}

Tandis que les Victorieux s'occupoient à raccommo-der les manœuvres de leurs prises, & à jeter les morts à la Mer, ils découvrirent deux autres voiles, qui sortoient de Panama; ils demanderent à leurs prisonniers ce que ce pouvoit être, & ceux-ci leur répondirent que c'étoit sans doute du secours, qu'on leur envoyoit. Cela leur fit croire qu'on igno-roit encore leur victoire dans cette Ville; & pour profiter de cette erreur, ils mirent pavillon Espagnol. Les ennemis y furent pris; ils s'approchèrent avec une confiance extrême jusqu'à la portée du fusil, & après qu'on les eût salués d'une décharge de mous-queterie, on leur cria d'amener; comme ils n'en voulurent rien faire, on coula bas une de leurs Barques à force de grenades, l'autre fut en même-tems abordée & enlevée par un Canot, & on y trouva des cordes toutes coupées pour lier les Flibustiers, qu'on croyoit déjà prisonniers; ce qui fut cause qu'il n'y eut de quartier pour personne. Ces deux combats ne coûtèrent qu'un Homme aux vainqueurs, mais il y en eut 22. de blessés, parmi lesquels fut le Capitaine Toulé, qui mourut peu de tems après de sa blessure. La même chose arriva à tous les autres, & cela fit juger que les bales des Espagnols étoient empoisonées. Cruauté indigne de Chrétiens, & dont on eut plus d'une preuve dans le cours de ces expéditions. Le 24. les Flibus- tiers envoyèrent redemander au Président de Panama les prisonniers, qu'il avoit, & en

1685. ayant reçu une réponse fort brusque & fort haute, ils menacerent de couper la tête à tous les Espagnols, qu'ils avoient entre leurs mains. Peu de jours après l'Evêque leur écrivit que les Anglois, qui étoient à Panama s'étoient faits Catholiques, & n'en vouloient point sortir. Ils virent bien que c'étoit un prétexte pour ne les point rendre; & comme chaque jour il leur mouroit des blessés, quoique leurs blessures fussent légères; ils crurent ne devoir plus garder de mesures avec des gens, qui en usoient à leur égard avec tant d'inhumanité: ils envoyerent 20. têtes d'Espagnols au Président, avec une Lettre, où ils marquoient que, si le lendemain il ne leur rendoit le François & les quatre Anglois, qu'il retenoit, on lui envoyeroit les têtes de tout ce qui restoit de prisonniers.

Ce qui se passe entre le Président de Panama & les Flibustiers.

Cette conduite eut son effet; dès le lendemain 28. à la pointe du jour on leur ramena les cinq Flibustiers, & on leur apporta quantité de rafraichissemens pour les blessés, avec un billet du Président conçu en ces termes. „ Je vous envoie tous les prisonniers, que „ j'avois dans ma Place, si j'en avois davantage je vous les renverrois de même; à „ l'égard de ceux, que vous avez entre les „ mains, je remets cela à votre honnêteté, „ & suivant l'usage de la guerre”. Les Flibustiers en userent bien: Ils remirent entre les mains du député du Président douze Espagnols des plus blessés avec ce Billet. „ Si „ vous en aviez usé de la sorte, lorsqu'on „ vous redemanda les prisonniers, que vous „ nous renvoyez, vous auriez sauvé la vie à „ ces misérables, dont on vous a envoyé les

„ têtes,

„ têtes , & que vous avez bien voulu laisser. ———
 „ Nous vous renvoyons en échange douze de 1685.
 „ vos Hommes , & vous demandons vingt |
 „ mille pièces de huit pour la rançon de 1688.
 „ ceux , qui nous restent , faute de quoi nous
 „ les mettrons hors d'état de nous envoyer
 „ des bâles empoisonnées , qui est une con-
 „ travention aux loix & aux maximes de la
 „ bonne guerre si criante , que si nous en
 „ voulions faire le châtimeut suivant la ri-
 „ gueur des Regles , qu'elle nous prescrit ,
 „ nous ne donnerions quartier à pas un des
 „ vôtres ”. Le 29. on leur vint dire qu'après
 avoir quêté dans toute la Ville , on n'avoit
 pu amasser que six mille pieces de huit ; ils
 répondirent qu'ils vouleient bien se contenter
 de dix mille , mais que si on ne les leur en-
 voyoit pas , ils iroient les chercher. Le pre-
 mier de Septembre on les assûra qu'ils se-
 roient contens ; mais comme le trois rien
 n'étoit venu , ils entrerent dans le port , où
 on leur dépêcha un Chevalier de Malthe , a-
 vec l'argent , qu'ils demandoient : ils rendi-
 rent alors tous leurs prisonniers , & allerent
 mouiller à l'Isle d'Ottoque pour y prendre des
 vivres , & y carener leurs Navires.

Le 18. on leur dit dans une Sucrerie ,
 qu'ils pilloient , qu'il y avoit deux Navires &
 deux Barques de Flibustiers mouillés à l'Em-
 barquadaire de Chiriquita , qu'on avoit ache-
 vé à Panama une Galere bordée de 52. avi-
 rons , armée de cinq pieces de canon & de
 40. pierriers , destinée à leur donner la chas-
 se , & à brûler leurs Bâtimens , qu'on suppo-
 soit être encore en carene ; enfin qu'il étoit
 venu de Carthagene & de Porto-Belo 500.

1685. Hommes pour équiper la Galere & deux Pi-
 1688. rogues , qui devoient l'accompagner. Ils se
 doutèrent que tout cela étoient des bruits ,
 que faisoit courir le Président de Panama ,
 pour les éloigner ; & en effet , ayant envoyé
 à Chiriquita pour savoir , si on y avoit vû des
 Flibustiers : ils trouverent que non. Ils em-
 ployerent ensuite le reste de l'année & le
 commencement de la suivante à différentes
 expéditions de peu d'importance. Ils ne fon-
 geoient qu'à avoir des vivres pour se soutenir
 en attendant quelque occasion favorable de
 surprendre Panama , trop fort pour être in-
 sulté par une poignée de monde , qu'ils é-
 toient , ou de pouvoir aller au Perou , s'ils
 avoient le bonheur d'enlever des Bâtimens as-
 sés grands pour ce voyage. Il est vrai que la
 terreur de leur nom étoit tellement répandue
 partout , que l'on ne se défendoit pres-
 que plus , dès qu'on les voyoit , & l'on fut
 très-mauvais gré au Président de Panama ,
 lequel , pour leur boucher le chemin , par
 où ils étoient venus de la mer du Nord ,
 avoit fait la paix avec les Indiens , qui se ren-
 controient sur leur passage.

Description
 de
 Guaya-
 quil.

Le 26. de Janvier le Capitaine Grogner
 les rejoignit avec 60. Hommes seulement de
 sa troupe , les autres l'ayant quitté pour aller
 faire descente en Californie. Il leur dit que
 son dessein étoit de chercher un endroit in-
 habité ; où il pût se débarquer pour traverser
 les terres avec un coinpas , & tâcher de re-
 gagner la mer du Nord. Ils lui représentè-
 rent que ce projet étoit moralement impossi-
 ble ; & d'ailleurs qu'avant que de songer à
 s'en retourner , il falloit amasser de quoi re-
 paroître

paroitre avec honneur dans la Mer du Nord. Car cette troupe avoit eu à peu près le sort de l'autre ; ils avoient tous fait beaucoup de mal aux Espagnols , ils s'étoient bien battus , mais ils n'en étoient pas plus riches. Grogner les crut , & se joignit à eux , ils parurent même disposés à le reconnoître pour leur Chef , à la place du Capitaine Anglois , qui étoit mort , & lui proposerent d'aller prendre Guayaquil , une des plus opulentes Villes de la Province de Quito , entre le second & le troisième degré de latitude Australe : c'étoit de toutes celles , qui avoient quelque réputation au Perou , la plus proche de Panama , aux environs duquel ils se trouvoient encore. Elle est à dix lieux de la Mer sur le bord d'une riviere , dont l'embouchure est dans une Baye , qui porte aussi le nom de Guayaquil , de même que la riviere. Les Flibustiers la nomment par corruption Queaquille , & je trouve même des Memoires , où elle est appellée la Culatte. Il n'y peut monter que des Bâtimens de 200. Tonneaux au plus , mais les Navires mouillent à l'abri de l'Isle de la Puna , qui est à l'entrée de la Baye , où ils sont en sûreté. Guayaquil est la seule Ville du Perou , où il pleuve , & il y pleut extraordinairement les quatre premiers mois de l'année. Elle est toute bâtie sur Pilotis , & les édifices y sont même un peu élevés à cause des inondations , qui y sont fréquentes dans la saison des pluyes , & qui en feroient un marais impraticable , si on n'avoit élevé des Dignes du côté de la Mer : encore la communication n'est-elle libre en quelques endroits que par le moyen des Ponts. Les

1685.

1688.

1685. Eglises & les Maisons Religieuses y font d'une
ne grande magnificence, & d'une grande
richesse; & ce qui fait surtout l'opulence de
1688. cette Ville, c'est qu'elle fournit tout le pais
de Cacao.

Les Anglois & quelques François se séparèrent de nouveau, puis se rejoignent pour l'expédition de Guayaquil.

Cependant Grogner ne goûta pas l'entreprise, qu'on lui proposoit, & les Anglois n'ayant pû s'accorder pour le partage avec le gros des François, il falut encore se séparer. Grogner & 50. François se joignirent aux Anglois, ce qui faisoit 142. Hommes, & il en resta 162. de l'autre côté. Les premiers s'embarquerent tous dans le Navire Anglois, les seconds se partagerent dans la Fregate prise à Panama & dans une Barque longue, & leverent l'ancre de la Caldaira le 24. de Fevrier pour Guayaquil. Le 18. Mars ils furent assés surpris de rencontrer le Navire Anglois, ils l'approcherent, & proposerent de nouveau à l'Equipage de se joindre à eux, ce qui fut accepté sur le champ, & le 12. d'Avril ils découvrirent la pointe de Sainte Helene, qui est à 15. lieues sous le vent de Guayaquil, & où commence la Baye. Le lendemain ils apprirent des nouvelles de ceux des Anglois, qui les avoient quittés, lorsque la premiere separation se fit. Ils rencontrerent une prise de Vin & de Blé, que le Capitaine David avoit faite, & où il avoit mis huit Anglois pour la conduire à l'Isle de Plata, qui étoit leur rendés-vous général. Cette troupe avoit fait de grands ravages sur la Côte du Perou, & le Vice-Roi ayant envoyé 800. Hommes commandés par un de ses parens pour les combattre, les Anglois les avoient mis en fuite, après en avoir tué un grand nombre.

Il

Ils avoient aussi fait plusieurs prises, & ayant amassé chacun 5000. pieces de huit, ils s'étoient mis en chemin pour regagner la Mer du Nord par le détroit de Magellan. Mais ayant joué, plusieurs avoient perdu tout leur butin, ce qui leur avoit ôté la pensée de sortir si-tôt de la Mer du Sud : les autres s'étoient embarqués sur le Vaisseau du Capitaine Wilner, qui les avoit quittés pendant quelque-têms, & qu'ils rencontrèrent fort à propos pour eux, aux Isles de Jean Fernandéz. David s'étoit joint aux autres, qui ne faisoient plus que 80. Hommes, dont un tiers étoit François. Enfin un autre Capitaine nommé Pieter-Henri avoit suivi de près le Capitaine Suams aux grandes Indes. Les huit Anglois ajoutèrent que la Flotte Espagnole étoit en carenage au Callao, qui est le Port de Lima.

Ces nouvelles réjouirent fort nos Flibustiers, & beaucoup plus encore la résolution que prirent les Anglois de se joindre à eux. Ils n'y gagnoient à la verité que huit Hommes; mais le Bâtiment, qui les portoit, étoit chargé de vivres & de rafraichissemens, & rien ne venoit plus à propos à des gens, qui en avoient presque toujours manqué depuis qu'ils étoient dans la Mer du Sud. Le 16. ils se trouverent entre la petite Isle de sainte Claire, qui n'est qu'un Rocher, & la Puna, qui a 20. lieuës de tour, où ils débarquerent 260. Hommes. Ils y demeurèrent cachés tout le jour, sans être apperçus des Vigies, qui y étoient au nombre de 40. Ils firent la même chose le 17. & sur le soir on regla l'ordre des attaques suivant les connoissances,

1685. fances, qu'on avoit eues de l'état, où se
 1688. trouvoit la Ville, par des Prisonniers, qu'on
 avoit faits sur la Puna. Guayaquil fait pres-
 que le tour d'une petite montagne, sur la-
 quelle on avoit construit trois Forts, dont le
 plus grand commandoit les deux autres; &
 tous les trois commandoient la Ville, qui
 n'étoit alors fermée de murailles, que du cô-
 té de la Riviere. Ainsi tout consistoit à se
 rendre maîtres des Forts, & à s'assurer du
 Port. Surquoi l'attaque fut disposée en cette
 maniere. Grogner à la tête du gros de
 l'Armée fut chargé de se saisir du Port &
 de la porte de la Ville. Le Picard Comman-
 dant de la Fregate eut ordre d'attaquer le
 grand Fort avec 30. enfans perdus & l'on
 promit 1000. pieces de huit à celui des six
 Enseignes, qui y planteroit le premier son
 Drapeau. George d'Hout, qui conduisoit
 les Anglois, eût commission de prendre les
 deux petits Forts, & le Capitaine de la Bar-
 que longue fut laissé au Corps de reserve,
 composé de 24. Grenadiers.

Ils atta-
 quent la
 Ville &
 la pren-
 nent.

Tout étant prêt on s'embarqua pour entrer
 dans la Riviere pendant la nuit, mais on ne
 put aller que jusqu'à la pointe de l'Isle; &
 comme le jour eut paru, avant qu'on eût eu
 le têmes de se cacher à terre, on fut décou-
 vert par les Vigies, & l'allarme fut donnée
 par-tout. Le soir du 18. l'Armée entra dans
 la Riviere, & ayant rencontré une Isle assés
 près de la Ville, elle s'y tint cachée tout le
 19. La nuit étant venue elle appareilla, &
 voulut gagner au-dessus de la Ville, son gui-
 de l'ayant avertie que la Place étoit beau-
 coup plus foible & plus mal gardée de ce cô-

té-

té-là , mais les marées l'en empêcherent & la
 contraignirent de mettre à terre deux heures 1685.
 avant le jour à une portée de canon endeca
 de la Ville. Malheureusement il y avoit tout 1688.
 vis-à-vis une Vigie , qui la découvrit , parce
 qu'un de ceux , qui étoient restés à la garde
 des Canots, se mit à faire du feu pour fumer.
 La sentinelle tira aussi-tôt un coup de pier-
 rier , & le grand Fort y répondit de toute sa
 volée de canons. Un moment après on com-
 mença à tirer de la Ville , & le feu devint
 très-grand & continu. A la pointe du jour
 les Flibustiers sortirent du Bois en ordre de
 bataille Enseignes déployées & Tambours bat-
 tant. En arrivant à la Ville ils furent attaqués
 par un gros de 700. Hommes , qui étoient
 couverts d'une muraille de quatre pieds & de
 six à sept toises de haut & d'un fossé , dont cette muraille
 étoit percée du côté de la Riviere. Quel-
 ques-uns ayant été tués aux premières déchar-
 ges ; les Espagnols encouragés par ce com-
 mencement de succès sortirent sur les autres
 l'épée à la main , mais ils furent reçus d'une
 maniere qui leur fit bien-tôt lâcher pied , &
 quoiqu'en se retirant ils eussent coupé les
 ponts , les fossés , ni la muraille ne purent
 arrêter nos Braves , qui poussèrent l'Ennemi
 jusques dans les maisons. Il s'y défendit quel-
 que têmes , puis il s'enfuit dans la Place d'ar-
 mes , où il tint encore une heure à la faveur
 d'une redoute ; mais il fallut la quitter. Les
 deux petits Forts furent enportés avec la mê-
 me facilité , mais le grand fit plus de resistan-
 ce. Le canon tiroit sans cesse , & à la fa-
 veur de ce feu & de la fumée , qui empê-
 choit les Flibustiers de pouvoir se bien re-

connoître, la Garnison fit une sortie, qui
 1685. réussit d'abord; quelques Flibustiers furent
 1688. blessés; mais la victoire se déclara bien-tôt
 pour les Assailans, une partie des Espagnols
 fut tuée, & l'autre rentra fort en désordre
 dans le Fort, qui sur les onze heures fut for-
 cé avec perte pour les vainqueurs de 9. Hom-
 mes tués & de 12. blessés.

Le butin qu'ils y firent. Ils y mirent une bonne Garnison pour leur
 servir au besoin, & envoyerent les Anglois
 courir après les fuyards, tandis que les Fran-
 çois alloient chanter le *Te Deum* dans la gran-
 de Eglise. Cela fait, on se répandit dans les
 maisons, d'où pendant l'attaque les Bourgeois
 avoient eu soin d'emporter une partie de ce
 qu'ils avoient de plus précieux. On courut
 après, mais on ne put attraper qu'un petit
 Canot, où l'on trouva 22000. pieces de
 huit, & un Aigle de vermeil doré, qui
 soit 68. livres, & dont le travail étoit
 quis; mais ce qui le rendoit plus estimable,
 c'est qu'il avoit deux gros Rocs d'Emerau-
 des, qui composoient ses deux yeux. On
 trouva encore dans la Ville diverses sortes de
 marchandises, beaucoup de perles & de pier-
 rereries, une quantité prodigieuse de vaisselle
 d'argent & 70000. pieces de huit. Il y avoit
 dans le Port quatorze Barques ordinaires; la
 Barque longue, contre laquelle nos Gens
 s'étoient battus à Pueblo-Nuevo, & sur les
 chantiers deux Navires de Roi, qui étoient
 presque achevés. Sur le soir le Gouverneur
 convint de donner pour sa rançon, celle de
 tout son monde, de la Ville, de ses Forts,
 de son Canon & de ses Navires, un million
 de pieces de huit en or, & 400. paquets de
 fari-

farine ; & comme il falloit faire venir cela de Quito, qui est à 80. lieues de Guayaquil, 1687. il demanda & obtint la permission d'y envoyer le Vicaire Général, qui avoit beaucoup de credit dans le pays.

Les Flibustiers trouverent la maison de ce Gouverneur si richement ornée, & remplie de meubles si précieux, qu'ils avoient qu'on ne voyoit rien en Europe de plus magnifique. Mais la surprise des habitans de la Ville étoit extrême en voyant que leurs vainqueurs étoient faits comme les autres Hommes, & ne faisoient mal à personne ; car on leur avoit persuadé qu'ils étoient faits comme les Singes, & qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Un d'eux raconte dans sa Relation, qu'ayant fait Prisonniere une des Demoiselles Suivantes de la Gouvernante, & la faisant marcher devant lui pour la conduire au lieu, où tous les Prisonniers étoient gardés, cette pauvre fille se tourna vers lui, & les larmes aux yeux le conjura de ne la point manger. Il lui demanda, qui lui avoit dit que les Flibustiers mangeoient les Hommes, & elle répondit qu'on le lui avoit assuré, & qu'on lui avoit ajouté ce que j'ai dit de leur figure. Le nuit du 21. au 22. le feu prit à une maison par la négligence d'un Flibustier, & quelque effort qu'on fit pour l'éteindre d'abord, il consuma un tiers de la Ville. La crainte, qu'eurent les autres qu'on ne refusât de payer la rançon, parce qu'il avoit été stipulé qu'on ne toucheroit point aux maisons, les engagea à se plaindre les premiers, comme si c'étoit les Habitans, qui y eussent mis le feu pour les frustrer de tout le butin, qu'ils y pour-

1685. roient faire ; ils parlerent sur cela fort haut ,
 & menacerent , si on ne les dédommageoit ,
 de faire couper la tête à 50. de leurs Prison-
 1688. niers. L'artifice réussit , on leur fit de gran-
 des excuses ; on leur dit que ce ne pouvoit
 être que de la canaille , qui eût fait ce
 coup , & l'on promit de les satisfaire.

On cher- Le 24. l'infection , que causoient les corps
 che à les amuser. morts répandus çà & là au nombre de plus de
 900. commençant à causer des maladies par-
 mi les Flibustiers , ils sortirent de la Ville ,
 après avoir démonté & encloué le canon , &
 se rendirent à la Puna avec 500. Prisonniers
 des principaux de la Ville , du nombre des-
 quels étoit le Gouverneur. Grogner y mou-
 rut peu de jours après d'une blessure , qu'il
 avoit reçûe à l'attaque du Fort. Cette perte
 fut suivie de plusieurs autres , qui mirent de
 fort mauvaise humeur nos Braves , lesquels
 commençoient d'ailleurs à s'impâcier de ce
 que la rançon ne venoit point , quoique le ter-
 me qu'on leur avoit donné pour cela , fût dé-
 jà expiré. Pour les presser ils s'aviserent d'en-
 voyer au Lieutenant du Gouverneur les têtes
 de quatre de leurs Prisonniers , & ils le me-
 nacerent de traiter tous les autres de la même
 maniere , s'il differoit davantage à remplir le
 traité fait avec eux. Le 13. le Capitaine David
 entra dans la Baye avec une prise , après avoir
 surpris à Païta un Courier , qui alloit pour la
 seconde fois de Guayaquil à Lima , & qui y
 portoit au Vice-Roi de la part du Lieute-
 nant la Lettre suivante. „ Je donne avis à
 „ V. E. pour la seconde fois , que les An-
 „ glois & les François sont encoré à la Pu-
 „ na ; il y a plusieurs jours , que le terme ,
 „ qu'ils

„ qu'ils nous ont accordé pour la rançon de
 „ nos Prisonniers, est expiré. Je le fais ex- 1685.
 „ près pour donner du têmes à V. E. Ils
 „ m'ont envoyé quatre têtes de nos gens, je 1685.
 „ les amuserai de quelques milliers de pieces
 „ de huit de têmes en têmes. Que V. E. se
 „ dépêche, s'il lui plaît, d'armer, & quand
 „ ils me devroient encore envoyer trente té-
 „ tes, j'estime que cette perte nous est bien
 „ moins préjudiciable, que si nous laissons
 „ vivre des gens, qui sont si mal intention-
 „ nés. Voilà une belle occasion pour nous
 „ en défaire, pourvû que V. E. ne perde
 „ point de têmes. Il n'y avoit pas moyen
 „ après cela de douter des intentions de ce
 „ Commandant, aussi les Flibustiers prirent-ils
 „ leurs mesures sur cela.

Cependant ils passioient le têmes fort agréa- De quel-
 blement: ils étoient dans l'abondance de tout le ma-
 ce qui peut rendre la vie agréable; on leur niere ils
 fournissoit des vivres de la Ville; ils en passent le
 voient emporté quantité de rafraichissemens, têmes à
 toute la Musique de Guayaquil étoit parmi la Puna.
 leurs Prisonniers, les Concerts ne disconti-
 nuoient point, le son des Luths, des Thuor-
 bes, des Guitares, des Harpes, & des au-
 tres instrumens, que la plupart n'avoient ja-
 mais entendus, remplissoit les airs le jour &
 la nuit. Les Dames, moins prisonnières peut-
 être entre les mains de leurs vainqueurs, que
 dans leurs propres maisons, s'accoutumoient
 aux François, qui ne les trouvoient ni fa-
 rouches ni difficiles, il y eut même des Fli-
 bustiers, qui eurent des aventures assez singu-
 lieres; en un mot la Puna étoit devenue
 pour nos Héros une Isle enchantée, où tout
 leur

leur courage n'eût pas pu tenir contre les délices qu'ils goûtoient, & contre les charmes des belles Espagnoles, si cela eût duré encore quelques mois; mais il faut bien-tôt y renoncer. Le 25. on leur apporta 24. paquets de farine & 20000. pieces de huit en or, & on leur demanda un terme de trois jours pour le reste. Ils l'accorderent, mais en jurant que, si on leur manquoit de parole, ils s'en vengeroient d'une maniere terrible. Le 24. on leur vint dire qu'on ne vouloit plus payer que 22000. pieces de huit pour le restant de la rançon, & que le Lieutenant les attendoit à la tête de 500. Hommes. Ils fremirent à cette nouvelle, & plusieurs proposerent de couper la tête à tous les Prisonniers; mais l'avis le plus sage l'emporta, & ce fût de prendre ce qu'on offroit, & de se retirer avant l'arrivée du secours de Lima, qui ne pouvoit plus tarder long-têms. Quant à la proposition de faire mourir les Prisonniers, on convint que ce seroit une vengeance inutile; & que puisqu'on ne vouloit pas rester davantage dans ces Mers, il n'y avoit nulle nécessité de s'y faire connoître par des traits si odieux; mais qu'on pouvoit emmener les Principaux jusqu'à la pointe de sainte Helene, où il n'y avoit aucune sorte de surprise à craindre.

Départ
des Fli-
bustiers,
ils sont
attaqués
dans leur
retraite.

Cette résolution prise, on fit embarquer le même jour cent des plus distingués d'entre les Prisonniers, & on leva l'ancre aussi-tôt. On laissa, pour garder les autres, deux Canots, dont les Patrons eurent ordre de ne point les rendre, qu'ils n'eussent reçu l'argent, qu'on devoit leur apporter le lendemain, & d'avertir ceux, qui l'apporteroient, que si on vouloit

avoir

DI
avoir
loit a
.3,
te de
Navi
la Ba
appre
re.
cha
Hom
affés
res E
busti
jusqu
Le 2
matin
Les
blessé
grées
les E
tués
leurs
perfo
bat,
tes le
crible
pagn
aussi
qui i
Juin
busti
les E
mouf
charg
fort

avoir les cent personnes qu'on gardoit, il fal-
 loit accomplir tout le traité. La nuit suivante 1685.
 23, l'Armée étant en route pour la poin-
 te de sainte Helene, elle eut avis que deux 1688.
 Navires de guerre l'attendoient au sortir de
 la Baye, & dès que le jour fut venu, elle les
 apperçut entre la pointe & l'Isle sainte Clai-
 re. La Fregate du Capitaine David s'appro-
 cha en même-têms & on fortifia de 80.
 Hommes son Equipage, qui en avoit à peine
 assez pour manœuvrer. Sur le midi les Navi-
 res Espagnols, qui avoient le vent sur les Fli-
 bustiers, arriverent sur eux, on se canonna
 jusqu'au soir, sans se faire beaucoup de mal.
 Le 28. après s'être disputé le vent tout le
 matin, on se battit encore toute l'après dîner.
 Les Flibustiers n'eurent qu'un Homme de
 blessé, mais tous leurs Bâtimens furent desa-
 grés. Le 29. on fit la même manœuvre,
 les Espagnols eurent beaucoup de monde de
 tués, ce qu'on jugea au sang, qui couloit par
 leurs sabords, & leurs ennemis ne perdirent
 personne. Le 31. il y eut un quatrième com-
 bat, pendant lequel les Flibustiers eurent tou-
 tes leurs manœuvres coupées, & leurs voiles
 criblées, mais n'ayant laissé que quatre Es-
 pagnols dans une de leurs prises, où étoient
 aussi tous les vivres; ceux-ci l'enleverent, ce
 qui inquiéta fort nos gens. Le premier de
 Juin on se battit presque tout le jour, les Fli-
 bustiers eurent trois Hommes blessés, mais
 les Espagnols furent très incommodés de leur
 mousqueterie. Le lendemain on revint à la
 charge, le Canon des Espagnols incommoda
 fort les Bâtimens Flibustiers, mais la mous-
 queterie

1685. querie vengea bien ceux-ci. Enfin le troi-
sième les Ennemis ne parurent plus.

1688. Pendant tous ces combats, où ceux-ci eu-
rent toujours l'avantage du vent, & n'osèrent
Ils parta- jamais aborder aucun Bâtiment Flibustier, on
gent leur eut soin de tenir sur le pont le Gouverneur
bunin. de Guayaquil, pour lui faire voir de quelle
maniere les François & les Anglois se bat-
toient sur Mer, après lui avoir fait éprouver
comment ils se battoient sur terre. On em-
ploya ensuite jusqu'au dix à remédier aux
dommages, que les Bâtimens avoient souf-
fers, après quoi les Flibustiers se trouvant
assés éloignés de la pointe sainte Helene, &
croyant fort inutile d'aller voir, si le reste de
la rançon y avoit été envoyé, ils mirent les
Prisonniers à terre entre le Cap Passao & ce-
lui de saint François; puis on travailla au par-
tage du butin, lequel ne consistoit guère
qu'en or, en perles & en pierreries: car on
avoit négligé l'argent, jusqu'à laisser à Guaya-
quil toute cette belle vaisselle, dont nous
avons parlé, & même une grande quantité
de pieces de huit, qu'on en auroit pû em-
porter. Ce qui fut partagé pouvoit bien mon-
ter à 1500000. liv. selon l'estime, qu'on en
fit, laquelle étoit fort haute, car on mettoit
chaque pistole à 13. pieces de huit, & l'or
ouvrage valoit parmi eux 80. & 100. de ces
pieces, les perles & les pierreries étoient à
proportion. Suivant ce compte chaque par-
ticulier se trouva avoir la valeur de 400. pic-
ces de huit, outre l'argent monnoyé, dont
ils étoient tous fort inégalement partagés, par-
ce qu'ils avoient joué, & que quelques-uns
avoient beaucoup gagné. Le

Le 12. David se sépara de nouveau, pour s'en retourner à la Mer du Nord par le détroit de Magellan. Les autres étoient si mal montés, qu'ils ne jugèrent pas devoir s'exposer à le suivre; ils prirent donc à l'Ouest, & le 23. de Juillet ils entrèrent dans la Baye de Mapalla, au voisinage du Lac Nicaragua. Le lendemain ils s'y battirent contre une Galre & deux Pirogues, qui leur blessèrent cinq Hommes, & les désagrément de plusieurs manœuvres; mais qui refuserent toujours l'abordage. Ils furent depuis qu'il y avoit dessus 800. Hommes, qui avoient été envoyés contre trente François, lesquels se trouvoient dans cette même Baye; ils s'étoient battus peu de jours auparavant en rase campagne contre 600. Espagnols dont ils avoient tué le Commandant, nommé d'Alvarado, le plus brave homme de toute la Province. Ces 30. François étoient de ceux, qui avoient quitté le Capitaine Grogner, pour aller vers la Californie. Ils dirent qu'ils étoient descendus jusqu'à 40. lieues au vent d'Acapulco, si sans avoir pu mettre à terre qu'une seule fois, & encore que ce fut en courant bien des risques, tant la Mer est grosse par tout là; ce qui les avoit si fort rebutés, qu'ils avoient laissé les 55. autres continuer leur route vers la Californie; qu'ils devoient encore être du côté d'Acapulco; qu'ils étoient trop foibles pour se faire donner des vivres dans le pais de la Terre Ferme le plus peuplé; & que leur Barque étoit trop mauvaise pour tenir long-téms la Mer sans s'ouvrir.

Sur ce recit toute la troupe appareilla le 10. d'Août

Prise de
Tecoan-
tepeque,

d'Août pour aller chercher ces malheureux ,
 1685. & le 29. elle se trouva dans la Baye de *Teco-*
antepoque, grande Ville accompagnée de huit
 1688. Fauxbourgs, dont l'Embarcadere leur parut
 trop bien gardée, pour y faire descente. Ils
 la firent deux lieuës au-dessous, donnerent
 tête baissée sur 300. Hommes, qui les y at-
 tendoient sur une éminence, & qui se retire-
 rent après avoir fait leur décharge, & le 30.
 ils prirent le chemin de la Ville, qui n'en est
 qu'à quatre lieuës. Après avoir marché qua-
 tre heures, ils la découvrirent de dessus une
 hauteur, & elle leur parut si grande, que
 sans la faim, qui les pressoit, ils n'eussent
 jamais osé passer outre. Arrivés au pié d'une
 Riviere, qui la sépare de quatre de ses Faux-
 bourgs, ils apperçurent les Espagnols retran-
 chés au-delà, ils ne balancerent pourtant pas
 à se mettre à l'eau, ils en avoient jusqu'à la
 ceinture, & en cet état ils soutinrent pen-
 dant une heure les efforts, que firent les Es-
 pagnols pour leur disputer le passage, qu'ils
 forcerent enfin. Maîtres du retranchement
 ils tournerent du côté de la Ville, & passe-
 rent sur le ventre à une seconde troupe d'Es-
 pagnols, qui ne fit pas une si longue résistan-
 ce que la premiere. La Place d'armes fut
 ensuite emportée avec la même vigueur, puis
 un Monastere bâti en plate-forme, qui com-
 mandoit la Ville, & qui avoit été construit
 pour servir de Forteresse en cas de besoin.

Rou-
 te, que
 prennent
 les Fli-
 bustiers
 pour se

Le lendemain 31. Les Flibustiers maîtres
 de la Ville envoyerent demander ce qu'on
 vouloit leur donner pour la racheter du pillage.
 On ne leur répondit rien, ce qui leur fit
 juger qu'on avoit dessein de les attaquer, &
 comme

comme ils virent que la Riviere s'enflait ex-
 traordinairement, ils craignirent d'être enfer- 1685.
 més, repassèrent en diligence de l'autre côté,
 & se rendirent à leurs Canots, sans avoir pro- 1688.
 fité en rien d'une si belle Conquête. La faim rendre à
 les pressoit extraordinairement, de sorte la Mer
 qu'ayant joint leurs Bâtimens, qu'ils avoient du Nord.
 laissés dans le Port de Vatulco, vingt lieues
 sous le vent de Tecoantepeque, ils se mirent
 à courir la Côte pour avoir des vivres. Ils en
 trouverent en quelques endroits en abondan-
 ce, & ayant employé jusqu'au 20. de No-
 vembre dans ces petites courses, sans que
 leur Galere, qui étoit allée jusques par-delà
 Acapulco, eût pu apprendre aucune nouvelle
 des 55. François, qu'ils cherchoient, ils se
 rendirent à la Baye de Mapalla, pour y déli-
 bérer, par où ils repasseroient à la Mer du
 Nord. Ils y arriverent le 15. de Decembre,
 & y trouverent leurs Bâtimens, qui avoient
 fait la route en droiture, tandis qu'avec les
 Canots & la Galere, ils faisoient des vivres
 le long de la Côte. Le 17. ils tinrent Con-
 seil; & après avoir interrogé leurs Prison-
 niers, ils conclurent à prendre par la *nouvelle*
Segovia. C'est une Ville du Gouvernement
 de Nicaragua, sur les confins de celui de
 Honduras: elle est située à 40. lieues de la
 Mer du Sud, & à 25. d'une Riviere, qui se
 décharge dans la Mer du Nord, au Cap de
 Gracias à Dios; mais on les assura qu'ils n'au-
 roient guerres à combattre, que cinq ou six
 mille Hommes pendant une si longue route,
 & que le pays étoit fort aisé pour le transport
 des blessés & des malades.

Ils voulurent toutefois, avant que de pren- Action
 dre hardie

1685. dre une dernière résolution, voir si tous ces avis étoient véritables, 70. Hommes s'embarquerent dans deux Canots, pour aller à la grande Terre chercher de nouveaux Prisonniers. Ils marcherent un jour & demi sans rencontrer personne, & se trouverent si fatigués, qu'il y en eut jusqu'à 52. qui s'en retournerent, fort résolus de ne plus penser au voyage, qu'on méditoit, à quoi la crainte des 6000. Hommes dont on les avoit menacés, ne contribuoit pas peu. Les 18. autres continuerent leur route, & ayant apperçu un grand chemin, ils y entrerent. Après y avoir marché trois heures, ils prirent trois Cavaliers, de qui ils apprirent qu'ils étoient à un quart de lieuë d'une petite Ville nommée *Chiloteca*, dans laquelle il y avoit 400. Espagnols, sans compter les Negres, les Mulâtes & les Indiens. Ils leur demanderent, si l'on savoit qu'ils fussent-là, & ceux-ci leur assurèrent que non; sur quoi ils voulurent d'abord courir après leurs gens, pour les engager à venir avec eux piller cette petite Ville. Ils se raviserent ensuite sur ce qu'ils firent reflexion, qu'en differant ainsi leur expedition, ils s'exposoient à être découverts, & ils prirent le parti de la tenter avec ce qu'ils étoient. Ils entrerent donc dans *Chiloteca*, & leur hardiessë étourdit à un point les Habitans, que la tête leur tourna. Tous ceux, qui n'avoient pas leurs chevaux au piquet, suivant la coûtume des Espagnols de ce pays-là, se laisserent prendre, & le Commandant fut de ce nombre. Les Flibustiers s'informèrent de cet Officier, où étoit la Galere de Panama, & il leur dit, qu'elle étoit mouil-

lée

1685.

1688.

de 18.
Flibustiers.

lée
l'es
tou
Lo
de
d'E
pou
C
leur
nos
nom
n'eu
de r
faifis
suivi
attei
perç
ils s
rem
les b
tant
des
furen
Ceux
grand
bord
de.
té qu
heure
feres
yées,
bustie
de le
cable
tout
premi
Ton

lée à la Caldera, où elle les attendoit, dans l'esperance qu'ils passeroient par là pour retourner à la Mer du Nord; & que le San-Lorenço, Navire du Roi d'Espagne, armé de 30. pieces de Canon, & de 400. Hommes d'Equipage, étoit dans le Port de Realejo, pour leur en défendre l'entrée.

1685.
1688.

Cependant les Espagnols s'étoient remis de leur premiere frayeur, & il fallut se battre, nos gens le firent à leur ordinaire, mais le nombre des Ennemis croissant toujours, ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que de monter sur les chevaux, dont ils s'étoient saisis, & de sortir de la Ville. Ils furent poursuivis par 600. Hommes, qui ne les purent atteindre, & qui le lendemain les ayant aperçus se rejoindrent aux 52. Flibustiers, dont ils s'étoient séparés la veille, crurent apparemment avoir bien-tôt toute une armée sur les bras, & se retirerent. Tout le parti s'étant ainsi réuni se rendit le vingt-deux à bord des Bâtimens, avec quatre Prisonniers, qui furent interrogés sur le passage projeté. Ceux-ci firent les difficultés beaucoup plus grandes encore, qu'on ne les avoit faites d'abord, ce qui en dégoûta presque tout le monde. Néanmoins quelques-uns ayant représenté qu'il en falloit passer par là, ou finir malheureusement sa vie dans de plus grandes miseres encore, que celles, qu'on avoit essuyées, d'autant plus que le nombre de Flibustiers diminueoit chaque jour, & que celui de leurs Ennemis suffisoit déjà pour les accabler, il fut déterminé tout d'une voix de tout risquer pour sortir de cette Mer. La premiere chose, qu'on fit ensuite, fut d'é-

Derniere resolution des Flibustiers pour le passage à la Mer du Nord.

1685. chouer tous les Bâtimens, à l'exception de la Galere & des Pirogues, dont on avoit besoin pour passer de l'Isle, où l'on étoit, à la grande Terre.

Préparatifs & ordre de la Marche.

Cette précaution prise contre l'irrésolution de ceux, qui n'avoient pû encore se déterminer, on commença de s'arranger pour le voyage. On fit quatre Compagnies, chacune de 70. Hommes, qui faisoient ensemble le nombre de 280. & on devoit tirer tous les matins dix Hommes par Compagnie pour composer celle des Enfans perdus. On renouvela ensuite le reglement fait dès le commencement en faveur de ceux, qui seroient estropiés dans les rencontres, où il faudroit combattre, & il consistoit en ce que chacun auroit pour sa récompense mille pieces de huit. Mais il fut ajouté, que ceux, qui seroient blessés dans les partis, qu'ils feroient, sans avoir été commandés, n'auroient rien; que les chevaux qu'on prendroit seroient partagés par compagnies: pour soulager ceux, qui seroient les plus incommodés, & qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'ivrognerie. Le 27. un Navire Espagnol entra dans la Baye, où ils étoient, il n'en vouloit qu'à leurs Bâtimens, qu'il avoit apperçus d'abord, & il les mit hors d'état de naviguer, il auroit sans doute épargné sa poudre & ses boulets, s'il avoit sù qu'ils étoient déjà condamnés. Le lendemain il revint pour combattre les Flibustiers, qui étant grimpés sur des Rochers, d'où ils tiroient avec avantage, l'obligerent à couper son cable pour s'éloigner. Mais comme ils jugerent qu'il pourroit bien revenir, ou, s'il s'appercevoit de leur

DE

leur d
nât l'
100. l'
de ch
& de
Mer.

tes les
ne son
nuer l'
prêts d
Grenad
attache
guteurs,
leur eff
les obse
l'Isle, d
mante
sonniers
porter l'
outils d
auroient

Le pr
en terre
100. Ho
cher des
voient 6
dirent q
& qu'ils
avoit plu
en march
iches p
rent déch
voient pe
de leur e
arrivé à S
ne fut pa

leur

leur dessein, en donner avis, afin qu'on sonnât l'allarme de tous côtés; ils envoyèrent 1685. 100. Hommes à la grande Terre, avec ordre de chercher des chevaux pour les malades, 1688. & de venir les attendre sur les bords de la Mer. Ils se mirent ensuite à contrefaire toutes les nuits les Cafats pour faire croire qu'ils ne songeoient qu'à s'embarquer pour continuer leurs courses. Enfin lorsqu'ils furent prêts de partir, ils chargerent des Boîtes, des Grenades, & quatre pieces de Canon, où ils attachèrent des méches de différentes longueurs, allumées par le bout, afin que faisant leur effet après leur départ, le Navire, qui les observoit, crût qu'ils étoient toujours sur l'Isle, de laquelle ils partirent à la nuit fermante fort secrettement avec tous leurs Prisonniers. Ceux-ci avoient été réservés pour porter les médicamens des Chirurgiens, les outils des Charpentiers, & les blessés, qui auroient besoin de ce secours.

Le premier de Janvier 1688. ils arriverent en terre ferme avant le jour, & le soir les 100. Hommes, qu'ils avoient envoyé chercher des chevaux, les y joignirent: ils en avoient 68. & quelques Prisonniers, qui leur dirent qu'on étoit informé de leur dessein, & qu'ils trouveroient à qui parler: mais il n'y avoit plus moyen de reculer, & l'on se mit en marche, après que ceux, qui étoient trop riches pour porter tout leur argent, se furent déchargés d'une partie sur ceux, qui avoient perdu tout le leur au jeu, à condition de leur en rendre la moitié, quand on seroit arrivé à Saint Domingue. Cette précaution ne fut pas seulement prise pour s'épargner la

Départ
pour la
nouvelle
Segovic.

1685. — peine, qu'on auroit eüe à faire une si longue
 1688. traite avec une charge si pesante, mais en-
 core pour prévenir les mauvais desseins de
 quelques-uns, qui au desespoir de s'en retour-
 ner si gueux, avoient complotté de se defaire
 des plus opulents. Ce fut le 2. de Janvier,
 que la petite armée s'étant réunie au rendés
 vous, mit le feu à ses Pirogues, fit sa priere
 & commença à marcher suivant l'ordre, dont
 on étoit convenu, & dès le 4. ils s'apperçu-
 rent que les Ennemis étoient sur leurs aïles
 & à leur queue. Le 6. étant entrés dans une
 de ces Hôteleries isolées à la campagne, qu'on
 appelle *Estancias*, ils y trouverent une Lettre,
 qui s'adressoit à eux, & qui étoit conçüe en
 ces termes. „ Nous sommes ravis que vous
 „ ayez choisi notre Province pour repasser
 „ en votre pays, mais nous sommes fort fa-
 „ chés de ce que vous n'êtes pas plus char-
 „ gés d'argent; si toutefois vous avez besoin
 „ de Mules pour porter celui, que vous a-
 „ vez, nous vous en fournirons. Nous es-
 „ perons avoir bien-tôt le Général François
 „ Grogner, & nous vous laissons à penser
 „ ce qui sera des Soldats.

Ce
 qu'ils
 eurent à
 souffrir
 dans le
 chemin
 de la
 Ville.

Dès le lendemain ils trouverent une em-
 buscade, que les Enfans perdus délogerent
 d'abord. Mais partout, où ils passioient, on
 avoit soin de brûler les vivres, & de mettre
 même le feu aux Savanes, ce qui les incom-
 modoit beaucoup, & retardoit considerable-
 ment leur marche, aussi-bien que de grands
 abbatiss de bois, qu'ils trouvoient partout.
 c'étoit sur tout ce que prétendoient les Espa-
 gnols, qui vouloient avoir le têmes d'achever
 des retranchemens, dont nous parlerons bien-
 tôt.

L
 tôte
 tro
 qui
 ma
 leur
 Le
 cha
 que
 y pe
 ils
 mai
 desu
 n'eu
 chev
 ziem
 lieuë
 ils se
 re, a
 tance
 perso
 on les
 parto
 ment
 qu'ils
 cher
 une M
 Tous
 gnes
 trou
 qu'ils
 sur le
 & un
 froid
 & dor
 nes.
 Le

tôt. Le 8. passant par un gros Bourg, ils y trou-
 vèrent 300. Hommes, qui depuis ne les quitterent point, & leur donnerent tous les
 matins & tous les soirs le divertissement de leurs Trompettes, mais sans se laisser voir. 1685.
 Le 9. les Enfans perdus essuyèrent une dé- 1688.
 charge de fusils si brusque, qu'il n'y en eut
 que la moitié, qui put y répondre, & qu'ils
 y perdirent deux Hommes. Le lendemain
 ils rencontrèrent une nouvelle embuscade,
 mais l'ayant reconnüe à têmes, ils donnerent
 dessus avec tant de furie, que les Espagnols
 n'eurent pas le loisir de remonter sur leurs
 chevaux, qui resterent aux vainqueurs. L'on-
 zième ils en trouverent encôre une à un
 lieuë en deça de la nouvelle Segovie, dont
 ils se débarrassèrent avec leur vigueur ordina-
 re, après quoi ils entrèrent sans aucune resis-
 tance dans la Ville: aussi n'y trouverent-ils
 personne, ni absolument aucunes victuailles;
 on les avoit toutes brûlées, comme on faisoit
 partout. Ils étoient d'ailleurs extraordinaie-
 ment fatigués, parce que dans les 40. lieuës,
 qu'ils avoient faites, on ne pouvoit pas mar-
 cher un lieuë sans être obligé de grimper sur
 une Montagne extrêmement haute & roide.
 Tous les matins ils sentoient sur ces Monta-
 gnes un froid des plus piquants, & ils se
 trouvoient envelopés d'un brouillard si épais,
 qu'ils ne se connoissoient qu'à la voix. Mais
 sur les dix heures le brouillard se dissipoit,
 & un chaud extrême succedoit sans milieu au
 froid excessif, que le brouillard avoit amené,
 & dont on ne se ressentoit point dans les plai-
 nes.

Le 12. ils partirent de la Nouvelle Segovie,

Départ

1685. ——— vie, & il leur fallut d'abord passer de très-hautes Montagnes, car la Ville en est environnée de manière, qu'elle y est comme enfermée. Ils y trouverent des barricades, que les Espagnols leur avoient dressées à l'ordinaire, & ils eurent beaucoup de peine à s'en débarrasser. Le lendemain une heure avant le coucher du Soleil, ils apperçurent de dessus une éminence où ils avoient dessein de camper, la pente d'une Montagne, dont ils n'étoient séparés que par une vallée fort étroite, toute couverte de chevaux, qu'ils prirent d'abord pour des bœufs. Ils envoyèrent les reconnoître de plus près par 40. Hommes, qui leur dirent que c'étoit des chevaux tout sellés, qu'il y avoit au même endroit trois retranchemens à une portée de pistolet les uns des autres, qui s'élevant comme en amphitheatre jusqu'au milieu de la Montagne, barroient entierement le chemin, par où il leur falloit nécessairement passer, & qu'ils y avoient vû un Homme, qui les ayant découverts, les avoit menacés avec un sabre nud, qu'il tenoit à la main.

Dangers où se trouverent les Flibustiers.

Nos braves comprirent toute la grandeur du danger, où ils se trouvoient engagés; le chemin étoit étroit; sans aucun retranchement on le pouvoit défendre avec des pierres; à droite & à gauche ce n'étoit que fondrières & précipices, dont les bords étoient couverts de bois très-épais, & tous les Espagnols de 40. lieüs à la ronde étoient en mouvement pour y venir disputer à 300. Hommes harassés & abbatus par la faim & par la soif un passage, où 100. qu'ils étoient déjà, eussent pû en arrêter 3000. Comme

cha-

chacun se regardoit sans rien dire, de Luffan, dont nous avons l'Histoire de cette expédition, proposa de laisser 80. Hommes pour garder les malades contre les 300. Espagnols, qui les côtoyoient, & qui campoient toutes les nuits à une portée de fusil d'eux; & quoi qu'il en dût coûter de passer au travers des abîmes, dont les deux côtés de la Montagne étoient bordés; puis de gagner par derrière le sommet de cette même Montagne; d'où ils auroient sur leurs Ennemis tout l'avantage, que ceux-ci avoient pour lors sur eux. On rejetta d'abord cet avis comme chimerique, mais quand on eut vû de plus près les retranchemens des Ennemis, on n'y trouva plus tant de difficultés, & on ne balança point à le suivre. On s'apperçut en même-temps que du plus élevé des retranchemens des Espagnols il sortoit un chemin, qui tournant à droite alloit serpentant, le long du flanc de la Montagne; on jugea que ce chemin étoit la continuation de celui, où l'on étoit, & que les Ennemis avoient fermé par leurs retranchemens, & comme il restoit encore un peu de jour, on envoya un Homme fort propre à ces sortes de découvertes, avec une bonne escorte, pour examiner par où il étoit plus à propos de prendre pour gagner ce chemin. Il retourna au commencement de la nuit, & marqua la route, qu'on devoit tenir.

On travailla aussitôt à faire une Place d'armes du lieu où l'on étoit campé, on l'environna de tout le bagage, & on y mit les malades avec 80. Hommes, ainsi qu'il avoit été proposé. On ordonna à celui, qui com-

Com-
ment ils
s'en ti-
rent.

mandoit cette troupe, de relever les Senti-
 nelles fort exactement la nuit, de tirer à
 1685. chaque fois un coup de fusil, & de faire
 |
 1688. battre la Neeraite & la Diane aux heures
 ordinaires: enfin on l'avertit que, si au bout
 d'une heure, qu'il auroit vû cesser le feu,
 il ne recevoit aucun avis, il cherchât à se
 fauver, comme il pourroit. Tout étant ainsi
 réglé, la priere se fit tout bas, pour n'être
 point entendu des Espagnols, & à une heure
 de nuit, environ deux cens Hommes parti-
 rent au clair de la Lune: après avoir marché
 une heure, ils entendirent qu'on faisoit la
 Priere dans les retranchemens, & elle fut ac-
 compagnée & suivie d'une infinité de coups
 de fusils. Au reste on peut juger de la diffi-
 culté des chemins, que nos Aventuriers eu-
 rent à franchir, par le têmes, qu'ils y emplo-
 yerent, car ils furent toute la nuit à faire un
 quart de lieuë. Le lendemain 14. à la pointe
 du jour, ils étoient à peu près à la hauteur
 des retranchemens, qu'ils avoient à leur gau-
 che; lorsqu'ils apperçurent uné Ronde, que
 le brouillard empêcha de les découvrir. Le
 brouillard tombé ils allerent où ils avoient vû
 la Ronde, & trouverent que c'étoit le che-
 min, qu'ils cherchoient. Alors ils firent alte
 pendant une demie heure pour reprendre ha-
 leine. Ils entendirent aussitôt les Espagnols,
 qui faisoient leur priere du matin; & à pei-
 ne s'étoient-ils remis en marche, qu'ils ren-
 contrerent deux Sentinelles, sur lesquelles ils
 furent obligés de tirer un peu plutôt, qu'ils
 n'auroient voulu.

Les re-
 tranche-
 mens des

Il n'en fallut pas davantage pour donner
 l'allarme dans les retranchemens, ceux qui

gar-

D
 gardo
 voyan
 re dé
 les sa
 autres
 p'emi
 heure
 couve
 encon
 ils se
 point
 loit d
 rent
 fauve
 chem
 mens
 fés, p
 l'emb
 autres
 fut le
 pas un
 qu'on
 tourn
 qu'on
 les 50
 & qu
 mais
 contr
 s'enfu
 vec d
 emba
 cun
 voien
 cet o
 pays-
 der.

gardoient le plus haut au nombre de 500. se voyant pris en queue disparurent à la première 1685. décharge des Flibustiers, & le brouillard les sauva. Ceux qui étoient dans les deux 1688. autres retranchemens passerent au-dessous du premier, & s'y défendirent l'espace d'une heure contre nos gens, qui combattoient à couvert du troisième. Le brouillard duroit encore & empêchoit ceux-ci de tirer juste: ils se doutèrent que leurs coups ne portoient point, quand ils virent que l'Ennemi ne reculoit donc pas; ils sortirent sur eux, les tirent à bout portant, & les obligèrent à se sauver. Ils ne le pouvoient faire que par le chemin, qui étoit au-dessous des retranchemens; mais une chose, dont ils s'étoient avisés, pour le rendre impraticable, qui étoit de l'embarasser d'arbres entassés les uns sur les autres, & d'éclaircir le bois des deux côtés, fut leur perte; les Flibustiers ne manquant pas un seul coup en tirant contre eux. Après qu'on les eut poursuivis quelque temps, on retourna au retranchement d'en haut, où ceux qu'on y avoit laissés, étoient aux prises avec les 500. Espagnols, qu'on en avoit chassés, & qui étoient bien-tôt revenus sur leurs pas; mais qui enfin voyant toute la troupe réunie contre eux quitterent de nouveau la partie & s'enfuirent tout de bon. On les poursuivit avec de grandes difficultés, parce qu'ils avoient embarrassé jusqu'aux moindres sentiers. Aucun ne demanda quartier, parce qu'ils avoient ordre de ne le point donner, & que cet ordre est toujours accompagné dans ces pays-là d'un serment de ne le point demander.

1685. Les Espagnols perdirent en cette occasion leur Général, qui étoit un brave Officier Wallon. C'étoit lui, qui avoit donné le dessein des retranchemens, qui ne pouvoient être meilleurs, & qu'assurément les Flibustiers n'eussent jamais forcés de front, eussent-ils été ~~à l'abri~~. Quelqu'un l'avertit de prendre garde aux derrières; & il répondit, que si les Ennemis étoient des Hommes, il les devoit de passer en huit jours par quelque côté que ce fût; que si c'étoit des Diables, il n'y avoit point de retranchemens, qui pussent les arrêter. Mais il fit une triste expérience de cette maxime, qu'à la guerre il ne faut rien négliger & ne croire rien d'impossible à un Ennemi, que le desespoir oblige de tout tenter. Toutefois, si la Ronde, qu'il avoit envoyée sur les hauteurs, & les Sentinelles, qu'il avoit posées dans le chemin, eussent fait leur devoir, il auroit apparemment culbuté les Flibustiers dans les précipices, qui bordoient ce chemin. On trouva dans sa poche une Lettre, que lui avoit écrite le Général de Costa-Ricca, datée du 6. Janvier, où après avoir marqué les mesures, qu'il devoit prendre pour réussir dans son projet, il finissoit par ces mots. „ J'espère que Dieu favorisera nos desseins, puisqu'ils ne sont que pour le rétablissement de sa gloire, & pour la destruction de ces nouveaux Turcs. „ Donnez courage à vos gens, quoiqu'à votre exemple ils en auront assez, ils seront récompensés dans le Ciel, & s'ils ont l'avantage, il auront beaucoup d'or & d'argent, car ces larrons en sont chargés.

Ce qui

Cependant dès qu'il ne parut plus d'Ennemi

mi
y e
ets.
qu'i
don
Ceu
ils n
té d
d'eu
tend
dout
quaf
qu'il
dout
mal
corn
ayan
doit
voye
dit q
de b
jamai
tr'eu
osé a
té bi
ceux
voul
on le
pays.
L'a
loit,
leurs
quies-
mais
aller
quelq

mi à la vûe des retranchemens; les Victorieux y chanterent le *Tu Deus* en actions de grâces, & envoyèrent 60. Cavaliers avvertir ceux, qu'ils avoient laissés au bagage, du succès dont le Seigneur avoit favorisé leurs armes. Ceux-ci avoient couru un grand risque, & ils n'en avoient été délivrés que par la lâcheté des 300. Hommes, qui campoient auprès d'eux. Ces Espagnols, du moment qu'ils entendirent tirer dans les retranchemens, ne doutèrent pas que les Flibustiers ne les attaquaissent de front, ne pouvant se persuader qu'ils eussent passé par les côtés, & ils se doutèrent bien que leur camp seroit assés mal gardé; mais au lieu de donner dessus, comme ils pouvoient faire avec avantage, ayant gagné une éminence, qui le commandoit, ils s'amuserent à parlementer, & envoyèrent aux nôtres un Officier, qui leur dit qu'on ne doutoit point qu'ils ne fussent de braves gens, mais qu'ils ne pourroient jamais résister à tant de forces réunies contre eux; que leurs Compagnons, qui avoient osé attaquer le retranchement, y avoient été bien battus, qu'on avoit fait quartier à ceux, qui l'avoient demandé; & que s'ils vouloient se rendre aux mêmes conditions, on les seroit repasser en toute sûreté dans leur pays.

L'assurance avec laquelle cet Officier parloit, fit croire à plusieurs qu'effectivement leurs camarades avoient été défaits, & quelques-uns n'étoient pas éloignés de se rendre, mais les autres jugerent qu'il ne falloit pas aller si vite; ils amuserent l'Officier pendant quelque têmes, puis ayant apperçu de loin

1685.

1688.

s'étoit
passé au
bagage.

1685. les Cavaliers qui venoient à eux d'un air, qui
 1688. leur annonçoit la Victoire; ils reprirent tous
 courage, & l'on fit à l'Officier Espagnol la
 réponse suivante. „ Quand vous auriez assés
 „ de forces pour faire perir les deux tiers de
 „ ce que nous sommes, vous ne seriez pas
 „ encore assurés de la Victoire; & n'y restât-
 „ il plus qu'un de nous, il ne craindroit point
 „ de se battre contre vous tous. Lorsque
 „ nous avons quitté la Mer du Sud, nous
 „ nous sommes déterminés à passer à celle du
 „ Nord, ou à périr; & quand vous seriez
 „ autant d'Espagnols, qu'il y a de brins d'her-
 „ bes dans cette Savane, nous ne vous crain-
 „ drions pas, & malgré vous nous passerons
 „ & nous irons où nous voulons aller.
 Comme on expédioit cet Officier les Cava-
 liers arriverent étant tous battés aux dépens
 des Espagnols, ce qui acheva de le convain-
 cre que la Victoire des François étoit com-
 plette. Il monta aussitôt à cheval pour en
 aller porter la nouvelle à ses gens; on le sui-
 vit de près, & on rencontra l'Ennemi à la
 portée du mousquet du camp. Tous étoient
 à pié, & on leur laissa faire leur décharge,
 qui ne blessa personne. Après quoi on les
 enfonça l'épée à la main. Ceux qui sauterent
 d'abord sur leurs chevaux se sauverent, tout
 le reste fut pris ou tué. Enfin une si glorieu-
 se journée ne couta aux Flibustiers qu'un
 Homme tué & deux blessés, mais ils n'é-
 toient pas encore tout à fait sans inquiétude.

Ils ar-
 rivent à
 la Rivie-
 re. Sa
 descrip-
 tion.

Leurs Prisonniers leur dirent qu'à six lieues
 de là ils trouveroient encore un retranche-
 ment bien gardé; ils craignirent alors avec
 raison, que les fuyards n'eussent tourné de

cc

ce côté-là, & il leur parut d'une conséquence infinie de les prévenir. Ils commencerent ^{1685.} par couper les jarrets de tous les chevaux, qu'ils ne vouloient pas emmener, puis ils partirent en diligence pour aller coucher à deux lieux de là, en un endroit, qui étoit le seul passage pour aller au retranchement, dont on les avoit menacés. Ces précautions leur réussirent: ils passerent le 15. sans aucune résistance le retranchement, qui étoit encore imparfait, & le 17. qui étoit le seizième jour de leur marche, ils arriverent sur les bords de cette Riviere, après laquelle ils avoient tant soupiré, mais sur laquelle ils eurent beaucoup plus de risques à courir, & infiniment plus à souffrir, qu'ils n'avoient fait pendant tout le cours de la plus fatigante marche, qu'il soit possible d'imaginer. Cette Riviere prend sa source dans les Montagnes de la nouvelle Segovie & se décharge dans la Mer du Nord au Cap de Gracias à Dios, après avoir coulé pendant la moitié de son cours avec la rapidité d'un torrent, au travers d'un nombre infini de Rochers d'une grosseur énorme, & par des précipices, dont la seule vue est capable d'effrayer les plus assurés. Outre cela on y compte jusqu'à cent chutes, & il y en a sur-tout trois, qu'on ne peut regarder sans fremir. Ces chutes rendroient la Riviere absolument impraticable, si au-dessus de chacune on ne trouvoit une espece de lagon d'eau dormante, où l'on s'arrête, & d'où l'on transporte par terre son Piperi au-dessous de la chute.

Ces Piperis, les seules voitures, dont on puisse se servir sur une si dangereuse Riviere, <sup>Manie-
re d'y na-
vigner.</sup>

ne font autre chose que quatre ou cinq troncs
 1685. d'un bois fort léger, appelé *Mabot d'Her-*
 1688. *bes*, dont on ôte l'écorce, & qu'on attache
 ensemble avec une liene, laquelle croît par-
 tout dans les bois. La situation la plus com-
 mode, ou dumoins la plus sûre, où l'on puis-
 se se tenir dessus est d'être debout, encofe y
 enfonce-t-on deux ou trois pieds dans l'eau:
 ainli on en a jusqu'à la ceinture, & si on y
 étoit plus de deux ensemble, on s'y embar-
 rasserait, car il faut les faire fort petits pour
 pouvoir passer par-tout entre les Rochers,
 qui sont fort proche les uns des autres. Une
 Flotte composée de pareils Bâtimens, est
 bien-tôt fabriquée; les Agrets coûtent enco-
 re moins à préparer, ils consistent tous dans
 une longue perche, que chacun doit tenir à
 la main pour se soutenir contre le courant,
 & s'empêcher d'être emporté avec trop de
 violence sur les Rochers, ou dans les préci-
 pices. Encore ne les évite-t-on pas toujours,
 quelque précaution qu'on prenne, & nos A-
 vanturiers se trouverent plus d'une fois ense-
 velis avec leurs Piperis dans des bouillons
 d'eau, d'où plusieurs ne se feroient jamais ti-
 rés, s'ils n'avoient eu soin de se lier sur ces
 machines volages; il y en eut même quel-
 ques-uns, qui y furent pris, le poids de leurs
 corps ayant retenu les Piperis assés long-têms
 sous l'eau, pour les noyer.

On peut juger qu'il étoit assés difficile de
 porter des vivres sur de pareilles voitures; on
 y avoit embarqué un peu de chair de cheval
 salée, mais elle se corrompit au bout de deux
 jours. La chasse étoit bonne tout le long de
 cette Riviere, mais les armes & la poudre a-
 voient été mouillées dès le commencement:

ensu

Assés
 finat de
 cinq
 Anglois.

D
 enfin
 remp
 de F
 viere
 lieu
 tous
 band
 alors
 accid
 mier
 peu
 jama
 puis
 que
 leur
 defai
 four
 les p
 qu'ils
 en g
 Tou
 rema
 pass
 toien
 voier
 la R
 hallie
 atten
 pour
 après
 rent
 perc
 ne p
 tres
 teurs
 Je

enfin sans les Bananiers, dont ce pays est rempli, tous seroient morts de faim. Le 20. de Fevrier nos Avanturiers trouverent la Riviere plus large & moins rapide, & quelques lieues plus bas elle étoit si belle, que s'étant tous rassemblés, ils se partagerent en plusieurs bandes de 40. pour faire des Canots. Ce fut alors que toute la Troupe fut informée d'un accident funeste, qui étoit arrivé dès les premiers jours de leur Navigation, & dont très-peu avoient été instruits jusques là, parce que jamais ils ne s'étoient trouvés ensemble depuis leur embarquement. J'ai dit plus haut que quelques-uns de ceux, qui avoient perdu leur argent au jeu, avoient complotté de se defaire de ceux, qui en étoient les mieux fournis, & que c'étoit ce qui avoit engagé les plus sages à se décharger d'une partie de ce qu'ils avoient de plus précieux en le donnant en garde à plusieurs sous certaines conditions. Tous ne prirent pas cette précaution, & l'on remarqua en particulier cinq Anglois, qui passoient pour être fort riches, & qui ne s'étoient desfaisis de rien. Un jour, qu'ils avoient à passer un endroit, où les bords de la Riviere étoient extrêmement chargés de hâlliers, quelques malheureux les y allerent attendre, & prirent si-bien leurs mesures pour les tuer, qu'ils n'en manquerent aucun, après quoi ils les dépouillerent, & les laisserent sur le rivage, où ces cadavres furent aperçus de ceux, qui suivoient. Les Assassins ne parurent plus, ce qui joint à quelques autres indices, les fit reconnoître pour les auteurs d'un coup si détestable.

Je ne sai si-tous les autres Anglois en furent

Arrivés
rent

1685.

1688.

rent instruits d'abord, ce qui est certain, c'est
 1685. que sans s'amuser à faire des Canots, ils descendirent jusqu'à la Mer dans leurs Piperis.
 1688. Ils y rencontrèrent un Bateau de la Jamaïque, & ils voulurent engager le Patron à aller demander pour eux une assurance au Général de cette Isle, d'où ils étoient partis sans commission; mais ce Patron leur demanda plus, qu'ils n'étoient en état de lui donner; la plupart ayant perdu, par le renversement des Piperis, presque tout l'argent, qu'ils avoient. Ainsi ils furent obligés de rester avec les Indiens de ces quartiers-là, de tout têmes affectionnés à leur Nation. Les François s'étoient séparés en deux bandes, l'une de 120. & l'autre de 140. la premiere arriva le 9. Mars au Cap de Gracias à Dios, ayant fait suivant leur estime plus de 300. lieues sur la Riviere, dont le cours en droite ligne, n'est marqué que de 80. mais ils avoient long-têmes couru au Sud-Est avant que de faire le Nord, où étoit leur route. Le 14. un Batteau Anglois en prit 50. qu'il mena au petit Goave, où ils arriverent le 8. d'Avril. M. Dumas, qui y commandoit en qualité de Lieutenant de Roi, les y reçut en vertu de l'amnistie, que le Roi avoit accordée à ceux, qui étant partis depuis la publication de la paix, n'en avoient pu être instruits dans leur route; ceux-ci se trouvoient dans le cas, dumoins on voulut bien le supposer; & comme ils eurent averti M. Dumas que leurs camarades étoient allés dans une Isle de la Baye de Honduras, pour y subsister, en attendant une occasion favorable de passer à Saint Domingue, il en donna avis à M. de Cussy, lequel envoya aussi-tôt ordre à
 Lau-

I
 La
 alle
 vic
 la
 en
 aut
 cor
 de
 voi
 sect
 dan
 - L
 voi
 quel
 que
 de
 trois
 ries
 reste
 de t
 sur
 des
 en g
 ils se
 aller
 du S
 pou
 le d
 Nor
 pour
 cont
 le I
 n'em
 riche
 main
 prire

Laurent de Graff d'armer un Navire pour les aller chercher; mais les débordemens de Rivières empêcherent cet Officier de recevoir la Lettre du Gouverneur. Le 20. d'Avril il en arriva 42. sur un Vaisseau Anglois, & 60. autres les suivirent de près. Il en restoit encore 90. que M. de Cussy ne comptoit pas de revoir, au moins si-tôt, parce qu'ils avoient joué & perdu leur butin; & dont effectivement la plupart ne retournerent jamais dans la Colonie.

Les Aventures des 55. Flibustiers, qui avoient tourné du côté de la Californie, ont quelque chose d'aussi singulier, que tout ce que nous venons de voir. Arrivés à l'entrée de la Mer vermeille, ils mirent à terre sur trois petites Isles, qu'on appelle les trois Mariés, & qui n'étoient point habitées. Ils y resterent quatre ans entiers manquant presque de tout, & sans avoir jamais osé débarquer sur cette grande presqu'Isle, dans la crainte des Espagnols, ou des Indiens, qui étoient en grand nombre dans ces quartiers-là. Enfin ils se resolurent à retourner sur leurs pas, & à aller chercher leurs camarades dans la Mer du Sud. Ils ne les y trouverent point, & poussèrent jusqu'au Détroit de Magellan, dans le dessein de rentrer par là dans la Mer du Nord. On peut juger ce qu'il leur couta, pour faire ainsi 2000. lieues dans un Canot contre le vent. Ils étoient déjà engagés dans le Détroit, lorsque faisant reflexion, qu'ils n'emportoient rien d'une Mer si remplie de richesses; ils eurent honte de paroître ainsi les mains vuides à Saint Domingue, & ils reprirent la route du Perou. Ils apprirent,

Aventure d'une autre troupe de Flibustiers.

che-

Lau-

1685. chemin faisant, qu'il y avoit au Port d'Arica un Vaisseau chargé d'Argent, nouvellement tiré des Mines du Potosi, dont ce Port est l'Echelle. L'avis étoit vrai, & la charge du Navire valoit deux Millions, ils allerent le chercher, & le prirent, ils s'y embarquerent ensuite, & appareillerent pour le Détroit de Magellan, où ils eurent le malheur d'échouer; ils sauverent néanmoins une partie de l'argent, construisirent une double Chaloupe des débris du Navire, & s'en revinrent le long des Côtes du Bresil, jusqu'à l'Isle de Cayenne, où plusieurs se sont établis: quelques-uns passerent en France, & d'autres retournerent à S. Domingue.

Et du Capitaine le Sage. Enfin le Capitaine le Sage, qui avec 200. Hommes avoit pris la route du Détroit de Magellan, eut aussi ses Aventures, & fut même le plus heureux de tous. N'ayant pû passer le Détroit, parce qu'il y arriva dans une saison trop avancée; il prit le parti d'aller croiser le long des Côtes d'Afrique, & il y fit plusieurs bonnes prises, qui pendant deux ans l'entretenrent dans l'abondance de toutes choses; mais il en fit surtout une, qui le rendit très-riche, aussi-bien que tous ses gens. C'étoit un Vaisseau venant des grandes Indes, où il y avoit une très-grande quantité de poudre d'or. Il appartenoit à un jeune Hollandois, qui après s'être fiancé en Hollande, avoit voulu faire ce voyage, pour assurer un bon douaire à sa future Epouse. Le Sage, après une si heureuse rencontre, quitta la Mer d'Afrique, & se rendit à l'Isle de Cayenne, d'où la plupart de ceux, qui l'accom-

pa-

pagnoient, repassèrent peu de têmes après à Saint Domingue.

1685.

Cependant deux choses inquiéterent long têmes M. de Cussy au sujet des Flibustiers, qui avoient passé à la Mer du Sud, & il ne savoit trop, s'il devoit plus craindre d'ap-prendre qu'ils eussent échoué dans leur entre-prise, que de les voir revenir chargés des dé-pouilles de ces riches contrées. Comme la plupart des Habitans de S. Domingue leur avoient fait des avances considerables, il y avoit tout lieu de croire que, s'ils réussis-sioient dans leur expedition, ce seroit une a-morce pour en recommencer souvent de pa-reilles, & il n'en pouvoit arriver que le dé-périssement entier d'une Colonie, dont les principales forces seroient toujours à l'autre extrémité de l'Amérique. Mais s'ils ne reve-noient pas, ou s'ils revenoient sans avoir rien fait, tous ceux, dont ils avoient reçu l'ar-gent, se trouveroient sans ressource, & c'é-toit dequoi achever de ruiner le Commerce, que personne à S. Domingue ne seroit plus en état de soutenir. D'ailleurs le nombre des Habitans sembloit diminuer, au lieu d'aug-menter, & le Gouverneur dans ses Lettres au Ministre, en attribua particulièrement la cause à la grande quantité de Nègres, qu'on commençoit d'introduire dans l'Isle; car, dit-il, on les préfere aux Engagés, lesquels après avoir rempli le têmes de leur service, se fai-soient Habitans, & peuploient la Colonie.

1685.

Incon-
veniens
des
Courses
des Fli-
bustiers.

Dans le même têmes qu'il écrivoit ces Let-tres, il en reçut de M. de Seignelai, qui lui marquoient, que le Roi persistoit toujours dans la pensée qu'il falloit ménager les Fli-bustiers,

bustiers,

1685. Flibustiers, & conserver avec soin ce Corps, dont on pouvoit tirer des services importants dans les occasions; mais qu'il étoit nécessaire d'empêcher leurs Courses sur les Espagnols, non-seulement parce qu'ils n'en retiroient aucun avantage réel, & que les folles dépenses, qu'ils faisoient au retour de leurs expéditions, ils les alloient souvent faire chés les Etrangers, & les Ennemis de l'Etat; mais encore parce qu'elles troubloient, & ruinoient même entierement le Commerce des Indes, auquel les Sujets de S. M. avoient le principal intérêt: comme M. Begon lui avoit déjà dit, que l'intention du Roi étoit d'établir le Commerce avec les Espagnols, d'où l'on pourroit tirer de l'argent en échange de nos denrées, il apporta tous ses soins à mettre ce projet en execution, & tenta de rendre Marchands ceux des Flibustiers, qu'il n'avoit pu venir à bout de rendre Habitans. Mais bien des choses empêcherent ce dessein de réussir.

M. de Cussy tenta en vain de les faire cesser.

Les Espagnols de S. Domingue étoient déjà instruits des ravages, que faisoient les Flibustiers dans la Mer du Sud; il ne s'en faisoit guères moins dans la Mer du Nord, & l'on peut bien juger que, si dans le têmes même, qu'on ne les molestoit point, ils n'avoient pas discontinué leurs hostilités sur les quartiers de l'Isle occupés par les François, ils n'avoient garde de se tenir dans l'inaction dans un têmes, où ils pouvoient ajouter à leurs autres titres pour nous faire la guerre, le droit d'une juste représaille. Ils se montrèrent donc plus souvent que jamais sur nos Côtes, qu'ils désolèrent entierement, & les Habitans commencerent à dire assés haut que, si le Roi

ne

D
ne v
nem
que.
pas e
pers
des
rir f
nies
ayan
pilla
merd
ce p
Juill
petit
aller
me f
M
soien
n'avo
beir.
que
roien
pour
dilige
trepr
& l'in
dit q
prouv
encom
Cussy
Sujet
rain p
avec
sensée
verita
ses C

ne vouloit pas les défendre contre leurs En-
nemis, ils se refugioient tous à la Jamai-
que. Ces menaces n'empêcherent pourtant
pas encore M. de Cussy de suivre son plan,
persuadé que le meilleur moyen de se délivrer
des Espagnols, étoit de n'aller pas si loin cour-
rir sur eux, ce qui laissoit nos Côtes degar-
nies, mais de les bien garder, & qu'alors n'y
ayant plus rien à gagner pour l'Ennemi par le
pillage, il seroit aisé de l'engager à un Com-
merce également utile aux deux Nations. Sur
ce principe, ayant su au commencement de
Juillet, qu'un Navire Flibustier étoit entré au
petit Goave, & se préparoit à en sortir, pour
aller courir sur les Espagnols, il alla lui-mê-
me se saisir de ce Bâtiment.

Mais ces coups d'autorité ne lui réussis-
soient pas toujours également, parce qu'il
n'avoit pas la force en main pour se faire ob-
béir. Ainsi ayant appris vers le même-têms
que Granmont & Laurent de Graff prépa-
roient à l'Isle Avache un grand armement
pour aller prendre Campeche; il s'y rendit en
diligence, & leur déclara que de pareilles en-
treprises étoient absolument contre le service
& l'intention du Roi. Granmont lui répon-
dit que Sa Majesté ne pouvoit avoir désap-
prouvé son dessein, puisqu'elle n'avoit pas
encore eu le têmes d'en être instruit. M. de
Cussy répliqua qu'il ne convenoit pas à des
Sujets d'éluder ainsi les ordres de leur Souve-
rain par des plaisanteries. Il lui parla ensuite
avec beaucoup de bonté, lui dit des choses si
sensées, & lui fit si-bien connoître, que son
veritable interêt, aussi-bien que celui de tous
ses Compagnons, consistoit à entrer dans les

1685.

M. de
Cussy
veut em-
pêcher
l'entre-
prise des
Flibus-
tiers sur
Campê-
che, &
n'y
réussit
pas.

vues

1685. vûes du Prince, & s'y conformer, que ce Capitaine l'assûra qu'il ne tiendrait pas à lui, que la partie ne fut rompuë; mais il s'éleva dans le moment un bruit confus de gens, qui crioient que l'affaire étoit trop avancée pour reculer, & que si le Gouverneur ne vouloit pas leur donner une commission pour courir sur les Espagnols, ils se serviroient de celle, qu'il leur avoit donnée pour la Chasse & pour la Pêche. J'ai déjà observé que les Flibustiers n'avoient souvent d'autre droit pour faire la guerre aux Espagnols, que celui, qu'ils prétendoient ne pouvoir être contesté à personne, d'aller pêcher & chasser partout, & que les Espagnols ne voulant pas souffrir qu'ils fissent l'un & l'autre sur leurs Côtes & dans leurs terres, ce refus rendoit selon eux legitimes toutes les hostilités, qu'ils exerçoient contre cette Nation. M. de Cussy vit bien alors qu'inutilement il insisteroit, & se contenta, en se retirant, d'avertir les chefs de faire de serieuses reflexions aux suites d'une desobéissance si formelle aux ordres du Roi.

Prise de Campeche.

Dès qu'il fut parti, le vent se trouvant bon, les Flibustiers mirent à la voile au nombre de 1100. Hommes de débarquement, & arriverent le 5. de Juillet à Campeton, qui est à 14. lieues de Campeche, & où ils laisserent leurs Navires. Le lendemain à deux heures du matin ils partirent de Campeton au nombre de 900. sur 22. Canots, qui avoient chacun leur Pavillon, & ramant doucement & avec ordre, ils vinrent mouiller vers les cinq heures du soir à la portée du Canon de la Ville. Le 7. sur les 9. heures du matin Granmont, qui commandoit en Chef, donna

na

D
na l
plus
que
ainsi
me
Espa
dre
mou
leme
seau
sous
pou
tranc
Gran
en p
quar
de 8
déch
Hom
Les
dre
main
la fui
le: il
ordre
Al
retran
fours
pas p
de pla
toient
servoi
qu'il
bien-t
trouve
pieces

na les ordres nécessaires pour la descente, le plus grand Navire de la Flotte, & deux Barques s'étoient aussi approchés pendant la nuit, ainsi toutes les Troupes mirent à terre en même-têms, & parurent en bataille à la vûe des Espagnols, qui sembloient frapés de la foudre, & ne faisoient en apparence aucun mouvement pour se défendre. On tira seulement quelques coups de Canon d'un Vaisseau du Roi d'Espagne, qui étoit mouillé sous la Forteresse, mais le feu ayant pris aux poudres, ce Bâtiment sauta en l'air. Cette tranquillité apparente des Ennemis ne rendit Granmont que plus circonspect, & bien lui en prit. Après qu'il eût marché un grand quart de lieue, il rencontra une embuscade de 800 Hommes, qui firent une très-grande décharge sur lui, mais ils ne tuerent que deux Hommes, & n'en blessèrent que cinq ou six. Les Flibustiers ne s'amusèrent pas à répondre de leurs fusils, ils donnerent l'épée à la main sur les Espagnols, qui prirent d'abord la fuite, & qu'ils poursuivirent jusqu'à la Ville: ils y entrèrent avec eux, mais toujours en ordre de Bataille.

Alors les Habitans parurent sous les armes retranchés avec du Canon à tous les Carrefours de la Ville. Granmont, qui ne vouloit pas perdre de monde, s'avisa sur le champ de placer des Fusiliers sur les maisons, qui étoient en terrasse, pour tirer sur ceux, qui servoient le Canon. Cela eut tout l'effet, qu'il s'en étoit promis, les batteries furent bien-tôt abandonnées, & les Flibustiers se trouverent en peu de têmes maîtres de 40. pieces de Canon. Ils les tournerent contre

1685. la Ville, qui se soumit d'abord, & avant midi Campeche fut au pouvoir d'une troupe de Flibustiers sans Artillerie, & que le moindre Ravelin bien défendu auroit dû arrêter un mois. Il restoit à prendre la Forteresse, où il y avoit 400. Hommes de Garnison, 18. pieces de Canon de 24. & six autres plus petites. Granmont donna trois jours à ses gens pour se reposer & se rafraichir; puis ayant fait venir de son Navire 100. boulets, & de la poudre à proportion, il monta dix pieces de Canon de celles, qu'il avoit prises dans la Ville, & plaça cette batterie dans la prison, qui étoit assés proche de la Forteresse. Tout étant prêt, il fit battre à Breche pendant neuf heures, pendant lesquelles 600. Flibustiers firent un feu continuél de mousqueterie, dont tout l'effet fut, d'empêcher aucun Soldat Espagnol de paroître, & de hâcher en pieces trois Drapeaux, qui étoient plantés sur la Forteresse. Cependant le Canon ne faisoit presque rien, ce qui fit differer l'assaut au lendemain, & Granmont desesperant de réussir par la force, cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la Place, lorsqu'un Anglois, qui étoit dedans, cria au Corps-de-Garde avancé des Enfans perdus, qu'ils pouvoient y entrer, qu'elle étoit abandonnée. On le dit au Général, qui ne crut pas devoir déferer à un tel avis, sans l'avoir bien examiné, il s'approcha lui-même, & dit à l'Anglois de tirer tous les Canons à la volée; il le fit, & l'on connut qu'ils étoient chargés à mitraille. Toutefois comme il étoit fort tard, Granmont jugea à propos de differer au

D
lende
resse
D
eut d
dans
un C
mieu
me lo
tion,
reçu
ritoit
ment
noit,
sens.
voient
13000
être e
attaqu
Granm
il loge
sons d
jusqu'a
firent f
celui q
mont e
ou 12.
fort sur
ques S
montés
berent
neur d
900. E
ge si à
aux Fra
& les F
te: ils l
Tome

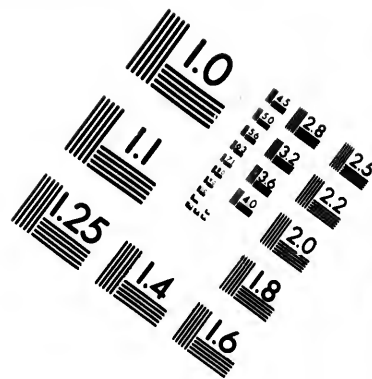
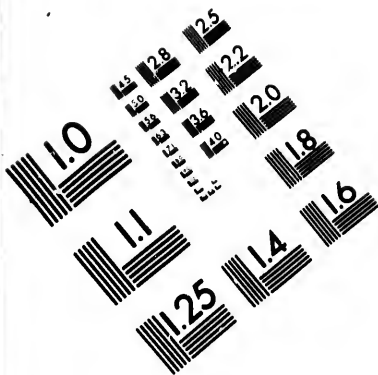
lendemain à prendre possession de la Forteresse.

1684.

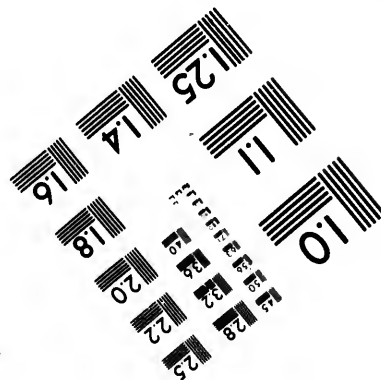
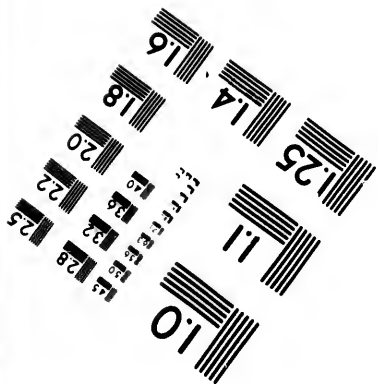
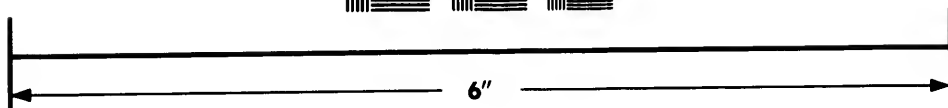
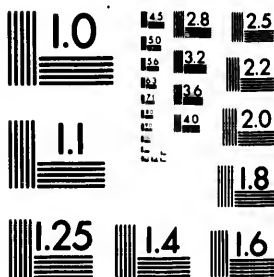
La Forteresse est abandonnée par les Espagnols.

Dès que le jour fut venu, Laurent de Graff eut ordre de prendre 80. Hommes & d'entrer dans la Place. Il n'y trouva que l'Anglois, un Canonnier, & un Enseigne, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir comme les autres. C'étoit un Homme de condition, fort brave & plein d'honneur. Il fut reçu du Général Flibustier comme il le méritoit; Granmont le renvoya fort généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit encore de fort beaux présents. Cependant comme les Espagnols pouvoient assembler en peu de tems jusqu'à 13000. Hommes; on prit ses précautions pour être en état de se défendre, au cas qu'on fût attaqué, mais personne ne parut. Dès que Granmont fut un peu rassuré de ce côté-là, il logea ses Soldats dans les meilleures maisons de la Ville, où ils vécurent à discretion jusqu'au 26. du mois d'Août: le butin qu'ils y firent fut très-peu considerable, aussi-bien que celui qu'ils firent à la campagne, où Granmont envoyoit des partis tous les jours à 10. ou 12. lieues à la ronde; ils étoient même fort surpris de ne trouver personne, que quelques Sauvages; mais un jour, qu'ils étoient montés à cheval au nombre de 130. ils tomberent dans une embuscade, où le Gouverneur de Merida commandoit en personne 900. Espagnols, & ceux-ci firent leur décharge si à propos, qu'ils tuerent 20. Hommes aux François. La partie étoit trop inégale, & les Flibustiers se déterminerent à la retraite: ils la firent en bon ordre & en braves





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

10
11
12
13
14
15

1685. gens, mais il y en eut deux, qui demeurèrent Prisonniers.

La Vil
le est
brûlée.

Dès le lendemain Granmont envoya prier le Gouverneur de Merida, de lui rendre ses deux Hommes, & lui promit de lui renvoyer tous les Prisonniers, qu'il avoit faits jusques-là, sans en excepter même le Gouverneur de Campeche, ni les autres Officiers; & il lui fit ajouter, que s'il refusoit une offre si avantageuse, il mettroit tout à feu & à sang dans la Ville. Le Gouverneur répondit qu'il pouvoit brûler & massacrer tout ce qu'il voudroit, qu'il avoit de l'argent pour rebâtir la Ville, & des Hommes pour la repeupler & le combattre, & qu'il étoit venu à ce dessein. Granmont ne repliqua rien, mais prenant l'Envoyé du Gouverneur par la main, il le promena par la Ville, où il fit mettre partout le feu: il fit ensuite couper la tête à cinq Espagnols, puis il le renvoya, en lui ordonnant de dire de sa part à son Maître qu'il avoit commencé à executer ses ordres, & qu'il alloit achever. Il ne continua pourtant pas à répandre le sang innocent, quoique le Gouverneur lui eût envoyé faire une seconde réponse aussi haute que la première, mais il réduisit toute la Ville en cendres, fit sauter la Forteresse, brûla le jour de Saint Louis dans un feu de joye, qu'il fit en l'honneur du Roi, pour 200000. écus de bois de Campeche, qui étoit le meilleur de son Butin, & partit pour la Côte S. Domingue.

L'Histoire des Flibustiers assure qu'il donna la liberté à tous les Prisonniers; mais M. de Cussy ne le dit pas dans la Lettre, qu'il écrivit à M. de Seignelay, pour l'informer de
cette

l
r
u
t
m
fu
N
C
qu
lie
54
per
ma
plus
va p
ayan
cont
fit M
sujet
des. I
meur
mand
de ter
unes
te mé
turalit
moit
l'île d
devoir
peche
en 168
déjà cit
marqua
& parla
Granm

cette expedition. Ce Gouverneur ajoute que les Flibustiers ayant pris deux Navires, Lauerent de Graff prétendit qu'il lui en appartenoit un, & que sur ce que Granmont fit difficulté de le lui ceder, il s'emporta en de grandes menaces. Néanmoins on les réconcilia, & il fut resolu de faire présent à M. de Cussy du Navire, qui étoit le sujet de la contestation. Ces deux Chefs se séparèrent ensuite, & quelque-tems après de Graff se trouva seul au milieu de trois Vaisseaux Espagnols, de 60. de 54. & de 50. Canons, qui le démâtèrent, & penserent le couler à fond, mais n'osèrent jamais l'aborder. Enfin, après avoir essuyé le plus terrible feu, qui se puisse voir, il se sauva pendant la nuit fort grièvement blessé, & ayant perdu neuf Hommes. Il eut dequoi se consoler de ce malheur par la cession, que lui fit M. de Cussy du Navire, qui avoit fait le sujet de son démêlé avec Granmont, & par des Lettres de naturalité & de grace pour le meurtre de Vand-Horn, qu'il avoit fait demander au Roi, & qui lui furent rendus peu de tems après son retour de Campeche. Les unes & les autres sont du mois d'Août de cette même année 1685. & dans le Brevet de naturalité il est marqué que sa femme se nommoit Petrusine de Gusman, & étoit native de l'Isle de Teneriffe. Au reste, je n'ai pas cru devoir suivre pour la datte de la prise de Campeche l'Historien des Flibustiers, qui la place en 1686. La Lettre de M. de Cussy, que j'ai déjà citée, & qui est dattée du 13. Août 1686. marquant positivement qu'elle fut faite en 1685. & parlant de tout ce qui se passa au retour de Granmont, de son différent avec de Graff,

1685. du Combat de celui-ci contre les trois Vaisseaux Espagnols, toutes choses arrivées les derniers jours d'Août, ou même dans le mois de Septembre.

1686. L'année suivante Granmont, dont la dernière expedition avoit été en quelque forte légitimée par de nouvelles entreprises des Espagnols sur les Côtes de S. Domingue, lesquelles donnoient droit de les regarder comme Ennemis, fut nommé Lieutenant de Roi à la sollicitation de M. de Cuffy, lequel vouloit se l'attacher, aussi-bien que Laurent de Graff, qui fut en même-tems nommé Major. La commission du premier est du 30. Septembre, celle du second est du premier Octobre de la même année 1686. Le dessein du Gouverneur étoit de donner à Granmont le Commandement de la Côte du Sud, mais ce projet n'eut point d'effet: Granmont, sur le premier avis qu'il eut de l'honneur que lui faisoit le Roi, voulut faire une dernière course: il arma un Navire, où il mit environ 180. Hommes, & l'on n'a jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Ce fut une vraie perte pour la Colonie. Granmont ne le cessoit pour la vraie bravoure & l'intrepidité à aucun Capitaine Flibustier, & aucun ne lui étoit comparable pour la conduite d'une entreprise, & pour le conseil. J'ai déjà dit qu'il étoit de Paris; il perdit son père étant fort jeune, sa mere se remaria, & un Officier devint amoureux de sa Sœur. Granmont trouva à redire aux assiduités de cet Officier & le lui dit à lui-même; il fut traité en petit garçon, & quoiqu'il ne fût en effet qu'un écolier, il mit l'épée à la main contre l'Officier, le blessa de trois coups mor-

mortels, & obtint sa grace à la sollicitation de ce même Officier, qui mourut peu de tems après de ses blessures. Il entra ensuite au service, se distingua fort dans le Regiment Royal des Vaisseaux. & fit plusieurs Campagnes sur Mer, où il acquit une grande réputation. Enfin ayant eu le Commandement d'une Frégate armée en course, avec un cinquième de profit, il prit auprès de la Martinique une Flute Hollandoise, qui valoit bien 400000. liv. la mena à S. Domingue, où il perdit au jeu, ou consuma en débauches, non-seulement sa part, mais encore celle de ses associés, & n'osant retourner en France, il se fit Flibustier. Sa bonne grace, ses manières honnêtes, je ne sai quoi d'aimable, qui gaignoit les cœurs, beaucoup de désintéressement, tout cela joint à toutes les parties d'un grand Capitaine, le distinguèrent bien-tôt des autres Chefs de ce Corps, qui étoit alors dans sa plus grande réputation. Mais avec des vertus, qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un Corsaire. Il porta la débauche des femmes & du vin aux plus grands excès, & l'irréligion jusqu'où elle peut aller.

Laurent de Graff étoit en Mer, lorsque son Brevet arriva à Saint Domingue, il y étoit même assés mal à son aise. S'étant trouvé à la Côte de Carthagene, avec un Vaisseau de 48. Pieces de Canon, monté de 200. Hommes d'Equipage, il le perdit sur un Recif à deux lieus de Terre, en poursuivant une Barque. Par bonheur pour lui, avec son Canot, il prit la Barque, & elle se trouva assés grande pour contenir tout son monde. Il se rendit

1686.

1687.

De Graff
est fait
Major.

1687. dit de là au Golphe de Darien, où les Indiens, à la sollicitation des Espagnols, lui dresserent une Embuscade, & lui tuerent 25. Hommes. Il se remonta ensuite de deux Barques, & d'un petit Bâtiment de six Canons; les deux Barques, où il y avoit 30. Hommes, reprirent la route de Saint Domingue, le reste de ses Gens l'obligea à continuer la course sur son petit Navire; mais il ne la continua que jusqu'à ce que des Envoyés de M. de Cussy l'eussent trouvé, & lui eussent remis de sa part le Brevet du Roi, dont j'ai parlé. Cette grace, que lui fit le Roi, délivra les Espagnols du plus terrible Ennemi, qu'ils eussent encore eu dans le corps des Avanturiers, & elle ne procura pas à la Colonie un aussi sûr appui, qu'on l'avoit esperé. La course étoit l'Élement de cet homme, il s'en faut bien qu'il ait soutenu jusqu'au bout dans un service plus honorable la gloire, qu'il avoit acquise dans son premier genre de vie.

Laurent de Graff étoit Hollandois, ainfi que je l'ai déjà remarqué. Il entra jeune au service d'Espagne, en qualité de Matelot, il fut ensuite Canonnier, & en cette qualité, il commença à se distinguer par son adresse; car on dit, qu'il étoit aussi sûr de son coup sur Mer, que le plus habile fusilier le peut être sur Terre. Sa Bravoure égalant son adresse, il fut avancé, & parvint jusqu'à commander un Vaisseau. Il fut envoyé dans l'Amérique, où les Flibustiers trouverent en lui un Ennemi digne d'eux. Au bout de quelque têmes il fut pris; & se trouvant parmi de si braves gens, il ne put se résoudre à les quitter. Il s'enrôla donc parmi eux, & ne demeura pas long-

tems

D
tem
nure
Che
plit
de l
res
gara
nom
qu'il
leur
com
cour
dés
la dé
que l
en le
dout
vais
ter ce
ne pla
mée
Navie
Peu s
les. H
de leu
rent a
Cano
il allo
poudr
coura
se ren
dant c
rappo
secon
circon
bles.

tems simple Flibustier : les François le recon-
 nurent bientôt pour un de leurs principaux ^{1687.}
 Chefs, & il fit honneur à leur choix. Il rem-
 plit de telle sorte toutes les Côtes Espagnoles
 de la terreur de son nom; que dans les prie-
 res publiques on y demandoit à Dieu d'être
 garanti de la fureur de *Laurentillo*. C'étoit le
 nom que de Graff avoit porté tout le tems
 qu'il avoit servi l'Espagne. Ce n'est pas qu'il
 leur fit tout le mal, qu'on mettoit sur son
 compte; mais souvent les Flibustiers faisoient
 courir le bruit, qu'il étoit à leur tête, persua-
 dés que son nom seul avançoit de beaucoup
 la défaite des Ennemis. Aussi n'y avoit-il rien
 que les Espagnols n'eussent donné pour l'avoir
 en leur puissance. Il le savoit bien, & ne
 doutoit pas qu'ils ne lui fissent un très-mau-
 vais parti, s'ils le tenoient jamais. Pour évi-
 ter ce malheur, il ne se battoit point, qu'il
 ne plaçât un Homme avec une mèche allu-
 mée auprès des poudres, pour faire sauter le
 Navire, s'il avoit le malheur d'être forcé.
 Peu s'en fallut que cela n'arrivât un jour, que
 les Habitans de Carthagene le sachant auprès
 de leur Ville sur une simple Barque, détache-
 rent après lui deux Vaisseaux de 50. Pieces de
 Canon. Il se crut perdu, dès qu'il les vit, &
 il alloit donner l'ordre de mettre le feu aux
 poudres; lorsque le désespoir ayant ranimé son
 courage, il fit des efforts si incroyables, qu'il
 se rendit Maître des deux Navires: si cepen-
 dant cette action n'est pas la même, que j'ai
 rapportée ailleurs, dans laquelle de Graff fut
 secondé de Michel le Basque, & dont les
 circonstances sont un peu plus vrai-sembla-
 bles. L'Histoire des Flibustiers ajoute que

1687. dans une autre occasion l'Amiral & le Vice-Amiral des Gallions ayant eu ordre de le prendre à quelque prix que ce fût, le rencontrèrent fort mal équipé, & le mirent entre deux feux, ayant chacun 1500. Hommes d'Equipages; qu'il leur tua beaucoup de monde, démata l'Amiral de son grand mâ, & se sauva; que ce fut le bruit de cette action, qui détermina la Cour à lui donner de l'emploi dans la Colonie, & que l'Amiral Espagnol ayant été mandé à Madrid, fut mis au Conseil de Guerre, condamné à perdre la tête, & executé.

Les Espagnols le rendent Maîtres du petit Goave, & en sont chassés.

Un des principaux motifs qu'avoit eu le Roi, en prenant Granmont & de Graff à son service, étoit de les engager à faire quitter la course aux Flibustiers, parmi lesquels personne n'avoit jamais eu autant de crédit que ces deux Hommes. C'est pourquoi, M. de Seignelai recommanda particulièrement à M. de Cussy de les distribuer dans les Quartiers, où il croiroit leur présence plus nécessaire pour ce dessein. Il ajoute dans la Lettre, qu'il écrivit sur cela à ce Gouverneur, que Sa Majesté étoit si persuadée du mal, que produisoit cette Course, qu'elle étoit dans la résolution de donner ordre au Commandant de l'Escadre, qui devoit partir incessamment pour l'Amérique, de prendre tous les Flibustiers, qui seroient rencontrés en Mer, & de les mener à la Martinique, pour y être jugés comme Forbans, suivant la rigueur des Ordonnances. Mais comme le Roi avoit été informé en même tems, que les demi-Galeres Espagnoles continuoient à faire de grands ravages sur les Côtes de Saint Domingue; ce Prince fit avertir le Gouverneur qu'on lui enverroit incessamment

fam-

fam
Côt
L
Con
ave
c'est
Flib
men
don
les l
tout
plus
petit
s'en
Espa
Le
85.
mis
diren
sonn
exerc
rent
Roi,
pouss
les p
rent l
Fort
s'en
& le
si pa
rés,
place
parav
Brea
to, a
Gens

samment une Frégate pour garder ces mêmes Côtes contre de pareilles entreprises.

1687.

La Cour pensoit alors sérieusement à la Conquête de San-Domingo. M. de Cussy fut averti de faire secrettement ses préparatifs, & c'est ce qui le rendit si facile à recevoir les Flibustiers, qui sur la fin de cette année, commencèrent à revenir de la Mer du Sud, & dont il exigea seulement qu'ils allassent dans les habitations, pour les fortifier. Il avoit eu tout le tems de reconnoître qu'une conduite plus sévère pouvoit avoir de funestes effets: le petit Goave étoit presque abandonné, & il s'en étoit peu fallu que cette même année les Espagnols ne demeurassent Maîtres de ce Port. Le 10. d'Août ils y entrèrent au nombre de 85. sur une Pirogue & un Brigantin, & ayant mis pied à terre à la pointe du jour, ils se rendirent Maîtres du Fort, où il n'y avoit personne; ils pillèrent ensuite le Bourg, où ils exercèrent de grandes cruautés, & massacrèrent entre autres le Sieur Dupuy Procureur du Roi, & Capitaine du Quartier, avec son Epouse, qui étoit enceinte. Enfin les Habitans les plus proches se rassemblèrent, contraignirent l'Ennemi à rentrer au plus vite dans le Fort, où ils l'assiégerent, & le forcerent. Il s'en sauva vingt-cinq, le reste fut tué ou pris, & les Chefs furent pendus. On en usoit ainsi par représailles, non seulement des cruautés, qu'ils avoient exercées en surprenant la place, mais encore, parce que l'année d'au paravant, un Capitaine Flibustier nommé Brea, ayant été pris par la Flotte de Barlovento, avoit été pendu avec neuf ou dix de ses Gens, & tout le reste de l'Equipage retenu

1687. prisonnier, & traité de la maniere du monde la plus cruelle. Je ne sai pourtant si cette surprise du petit Goave n'est pas la même, dont j'ai fait mention plus haut en parlant des Grecs.

1688. Pour revenir au projet du Siege de San-Domingo, il étoit fondé sur ce qu'on prévoyoit que les Espagnols ne tarderoient pas à entrer dans la querelle des Hollandois, contre qui nous étions alors en guerre; mais on ne vouloit pas que ceux de l'Isle Saint Domingue pussent raisonnablement se plaindre qu'on les eût traités en Ennemis, avant qu'ils le fussent dans les formes. On cherchoit même par toutes sortes de voyes à les engager à bien vivre avec les François, & le Roi ayant appris que des Officiers vouloient empêcher nos Marchands de faire aucun Commerce direct avec eux, le trouva mauvais, & fit savoir sur cela ses intentions à M. de Cussy. Le Gouverneur s'y conforma, mais tandis qu'il ne faisoit qu'exécuter les ordres, qu'il recevoit de Sa Majesté, il portoit à Saint Domingue tout l'odieux d'une chose, qui déplaçoit à bien du monde. On avoit dans le fond quelque raison de n'approuver pas une conduite, qui ne produisoit aucun des bons effets, qu'on en avoit attendus, & qui en avoit de fort déavantageux à la Colonie; car non seulement les demi-Galeres Espagnoles pilloient & ruinoient toujours nos Côtes, mais on apprit vers ce même tems qu'il se faisoit à San-Domingo un grand armement, lequel devoit d'abord tomber sur l'Isle de Cayenne, puis sur celle de Sainte Croix, & enfin sur la partie Françoisise de S. Domingue. On avoit même quel-

On se prépare des deux côtés à la Guerre: mauvaises manieres des Anglois.

que
gen
gloi
le,
trai
noie
cric
auro
sans
l'ann
à sa
il re
M.
des
Ang
C
doie
toij
chan
étab
& l
guer
Sud
faite
un g
ferm
les E
Auff
vern
bout
voit
ce q
Mais
pédit
s'agit
U

quelque sujet de croire, que la bonne intelligence ne dureroit pas long-tems avec les Anglois de la Jamaïque, où le Duc d'Albemarle, qui en étoit Gouverneur, retint & maltraita fort 75. Flibustiers François, qui revenoient de la Mer du Sud, & les obligea d'écrire le contraire à Saint Domingue: on les auroit même apparemment perdus tout-à-fait sans la mort du Duc d'Albemarle, qui arriva l'année suivante. Alors celui qui commandoit à sa place, les renvoya à M. de Cussy, mais il retint leurs armés & leur argent, quoique M. de Cussy lui eût renvoyé une Barque, que des Forbans François avoient prise sur des Anglois.

Ces manieres des Anglois, qui correspon-
doient si mal à celles, que les François avoient
toujours eûes à leurs égard, ne firent pas
changer de système à M. de Cussy; il avoit
établi de Graff Commandant à l'Isle Avache,
& lui avoit donné ordre de faire une rude
guerre aux Forbans, dont toute cette Côte du
Sud étoit remplie. De Graff s'acquitta par-
faitement de sa commission, faisant paroître
un grand zèle pour le service, beaucoup de
fermeté, & une équité, dont les Anglois &
les Espagnols eurent tout lieu de se louer.
Aussi ses soins eurent-ils le succès que le Gou-
verneur s'en étoit promis. Il vint encore à
bout par la confiance, que tout le monde a-
voit en lui, de peupler en peu de tems tout
ce quartier, & de le rendre très-florissant.
Mais on l'en tira un peu trop tôt pour une ex-
pédition, qui ne réussit pas. Voici dequoi il
s'agissoit.

Un Capitaine Espagnol ayant été pris par

1688. des Forbans, & délivré par Laurent de Graff, fit confidence à son Libérateur que 80. ans auparavant un Gallion richement chargé étoit demeuré échoué sur les Serenilles, petites Isles à 30. lieuës au Sud-Ouest de la Jamaïque, & ce qui l'assûra que toute sa charge y étoit encore, & s'offrit à l'y conduire: de Graff crut ne devoir pas négliger un tel avis, & envoya l'Espagnol à M. de Cussy. Le Gouverneur, après s'être assuré, autant qu'il étoit possible, de la sincérité de cet Homme, arma une Barque longue & trois autres petits Bâtimens, y fit embarquer le Capitaine, & envoya ordre au Sieur de Graff de les conduire aux Serenilles. De Graff se préparoit à obéir, lorsqu'il reçut un contre-ordre, dont voici quelle fut l'occasion.

1689. Le 12. de Janvier 1689. le Sr. de Latre arriva à la Côte Saint Domingue avec un Navire du Roi & une Corvette; & ayant appris que la guerre avoit été déclarée à la Hollande, il forma le dessein d'aller enlever deux Navires de force de cette Nation, qu'on lui avoit dit être mouillés dans la Baye de Mancenille, à la Côte de Cuba. Mais comme il n'avoit pas un Equipage suffisant pour une pareille expédition, il demanda permission à M. de Cussy de lever 60. ou 80. Hommes dans son Gouvernement. Il l'obtint à condition de ne point passer ce nombre, & de ne pas faire toute cette levée au même endroit; mais il garda mal ces conditions, & il prit jusqu'à 120. Hommes dans le quartier de l'Isle Avache. Il tira ensuite droit au Cap de Cruz, qui forme la Baye de Mancenille, & il comptoit d'y surprendre les Ennemis.

Mais

Gallion
échoué
aux Se-
renilles,
& ce qui
en arri-
ve.

Navire
du Roi
pris par
les Hol-
landois.

Ma
vul
do
plu
br
sea
vel
de
les
par
sur
le,
que
jour
reti
les
cor
Nat
De
y al
faire
tinat
Il
n'eu
Gall
étan
ce q
men
fort
pos
vec
à la
voya
geurs
ayant
bre d

Mais comme il avoit eu l'imprudence de divulguer son dessein, il les trouva, qui l'attendoient en très bonne situation. Il n'y avoit plus à reculer, il fallut se battre, il le fit en brave Homme, mais il fut tué & son Vaisseau pris. M. de Cussy en ayant reçu la nouvelle, envoya sur le champ un exprès au Sr. de Graff pour lui commander d'aller chercher les Hollandois, & de les combattre, quelque part qu'il les rencontrât. De Graff appareilla sur l'heure, entra dans la Baye de Mancenille, & n'y trouva pas un seul Bâtiment : il fit quelques Prisonniers de qui il apprit que cinq jours après le combat, les Hollandois s'étoient retirés avec leur prise à cinq lieux de là dans les Cayes du Sud de Cuba, où ils avoient encore été joints par deux Bâtimens de leur Nation, de 20. & de 16. pieces de Canon. De Graff n'avoit pas assez de forces pour les y aller attaquer, & il crut ne pouvoir rien faire de mieux, que de suivre sa premiere destination.

Il arriva heureusement aux Serenilles, & n'eut pas de peine à trouver la carcasse du Gallion échoué; un petit Bâtiment Anglois étant actuellement dessus, occupé à pêcher, ce qu'il faisoit depuis quatre ans regulierement une fois l'année. De Graff étoit plus fort que lui, il ne jugea pourtant pas à propos de le chasser de là, mais il fit société avec lui, à condition qu'il ne retourneroit pas à la Jamaïque avant la fin de la pêche. Il envoya ensuite chercher des vivres & des Plongeurs à Saint Domingue, mais ce secours ayant trop tardé, il arriva un si grand nombre de Navires Anglois, que de Graff ne ju-

Les Anglois se rendent maîtres du Gallion échoué sur les Serenilles.

1689. gea pas à propos de se mesurer avec eux, & leur abandonna le Gallion, dans lequel on prétend qu'ils trouverent de grands thrésors.

Revolte
au Cap
Fran-
çois.

La Trêve que nous avions avec l'Espagne subsistoit toujours, mais on s'attendoit bien qu'elle ne tarderoit pas à se rompre, & M. de Cussy avoit eu de nouveaux avis de se préparer à attaquer San Domingo, avec toutes ses forces, dès qu'il en recevroit l'ordre. Le Roi avoit plus que jamais à cœur cette entreprise, & cela paroît par la Lettre du Ministre au Gouverneur de Saint Domingue.

„ Vous pouvez croire, lui disoit-il, que vous
„ n'aurez de vôtre vie rien de plus grand à
„ executer, & vous pouvez compter, en
„ réussissant, sur des graces particulieres de
„ Sa Majesté, sur tout qu'Elle vous en don-
„ nerait le Gouvernement. Je vous prie de
„ m'informer des mesures que vous prendrez
„ pour l'exécution de ce projet”. Cette Let-
tre est du 13. Janvier 1689. elle trouva M.
de Cussy, qui venoit de terminer une fâcheu-
se affaire, & qui auroit apparemment eu des
suites funestes, sans la fermeté du Sr. de Fran-
quesnay, qui commandoit au Cap François.
Voici comment la chose se passa.

On ne pouvoit guères apporter plus de soin au soulagement de la Colonie, qu'en apportoit le Gouverneur dans toutes les occasions, mais il s'en falloit bien, qu'il fût secondé par tous ceux, qui s'étoient chargés de fournir aux besoins des Habitans. Le Tabac ne se vendoit point, ceux des Habitans, qui n'étoient pas en état de faire de l'Indigo, se trouvoient pour la plûpart reduits à la dernière misere, & ce qui ôtoit à bien des Flibustiers

l'en-

l'en-
que
ni f
s'éto
ce e
mité
Côt
nous
en a
ques
le a
une
obte
publ
quar
dans
les d
Habi
perso
Tra
C
des
Cuss
merc
Mal
aux p
duit
quar
& u
mutin
ter se
le ven
qu'il
verne
qu'il
dans

l'envie de se fixer sur des habitations, c'est que depuis quelque-tems on ne leur portoit ni Engagés, ni Negres. La Compagnie, qui s'étoit maintenue en possession du commerce exclusif des Noirs, avoit été d'une extrémité à l'autre: elle avoit d'abord rempli la Côte Saint Domingue de ces Esclaves, & nous avons vu le préjudice, que la Colonie en avoit souffert. Rebutée ensuite par quelques voyages, qui ne lui avoient pas réussi, elle avoit cessé tout-à-fait d'en porter. Enfin une Compagnie de Marchands Maloins avoit obtenu du Roi une permission, qui avoit été publiée par ordre de Sa Majesté dans tous les quartiers, de faire la traite avec les Espagnols dans toute l'étendue de ces Mers, & toutes les douceurs, que ce commerce attiroit aux Habitans, & qui faisoit subsister 3. à 400. personnes au moins, alloient à ces nouveaux Traiteurs.

Cette innovation fit murmurer, & il y eut des esprits assés mal faits pour accuser M. de Cussy d'en être l'auteur, & de faire le commerce avec les Espagnols, sous le nom des Maloins. De ces discours on passa bien-tôt aux plaintes, & les plaintes n'ayant rien produit, on eut recours à la voye de fait. Le quartier du Cap parut tout à coup en armes, & un nommé *Chevalier* se mit à la tête des mutins: mais on a cru qu'il ne faisoit que prêter son nom à quelqu'un, qui étoit sous main le véritable Chef de la révolte, d'autant plus qu'il fut proposé d'abord de nommer un Gouverneur à la place de M. de Cussy. Quoiqu'il en soit, *Chevalier* ayant su qu'il y avoit dans la Baye de Mancenille près de Monte-Cristo,

1689. Cristo, une Barque Espagnole, qui y faisoit la traite, il y alla & l'enleva. Après cette expédition il parcourut toute la Côte, laissant par-tout des semences de révolte, qui sifirent bien-tôt son parti. Il ne restoit plus qu'à s'assurer de quelque poste important; il choisit une Colline, qui est présentement enfermée dans la ville du Cap, y fit monter du Canon, & s'y retrancha de maniere, qu'il n'étoit pas aisé de le forcer. M. de Franquesnay, qui commandoit dans ce quartier-là, n'avoit point assés de troupes pour réprimer une pareille mutinerie, & ne pouvoit pas compter sur les Habitans. Il commença par envoyer un exprès à M. de Cussy, qui étoit au Cul-de-Sac, pour le prier de se rendre en diligence au Cap, sans quoi il étoit en danger de succomber au nombre des factieux, qui croissoit tous les jours; les quartiers voisins entrant déjà tout ouvertement dans la sédition.

Elle est
reprimée.

M. de Cussy partit sur le champ avec 70. Hommes, de la fidélité desquels il se tenoit assuré, laissant pour commander dans tous ces quartiers de l'Ouest le Sieur Dumas, auquel il enjoignit expressément, s'il se faisoit le moindre tumulte, de couper court au mal par une prompte punition des coupables. Cependant M. de Franquesnay avoit assemblé un nombre de Soldats & d'Habitans fidèles, capable au moins de tenir les mutins en respect, & s'étoit retranché dans la place vis-à-vis de Chevalier. Peu de têmes après ce Rebelle envoya lui dire qu'il n'avoit pris les armes, que pour empêcher les correspondances, que le Gouverneur entretenoit avec les

En-

D
Enne
Colo
pour
prom
ques
loit f
on lu
te qu
cheuf
qui h
qu'il
des su
Habit
n'y es
que c
chez h
la rép
rendre
son co
ni lui
recher
Rien
ceux,
te dec
s'ennuy
dre les
tous q
ce que
cun se
l'appare
tôt à c
près qu
Lieuten
égard p
néral.
prit de

Ennemis de l'Etat, au grand préjudice de la Colonie, & qu'il étoit prêt de desarmer, 1689. pourvû qu'on lui donnât l'assurance d'un prompt remede à un desordre si criant. Franquesnay fut outré de cette insolence, & vouloit faire pendre l'Envoyé de Chevalier, mais on lui représenta que cette action, toute juste qu'elle seroit, pourroit avoir des suites fâcheuses, & on l'engagea à prendre un parti, qui lui réussit. Il fit réponse à Chevalier, qu'il ne manqueroit pas d'informer la Cour des sujets de plaintes, qu'on avoit donnés aux Habitans, qu'il ne doutoit pas que Sa Majesté n'y eût égard, si elle les jugeoit raisonnables, que cependant il lui conseilloit de retourner chez lui, & d'y demeurer tranquille en attendant la réponse; qu'en faisant autrement, il se rendroit criminel, & que s'il vouloit suivre son conseil, il croyoit pouvoir l'assûrer, que ni lui, ni aucun des siens, ne seroient jamais recherchés pour tout le passé.

Rien ne pouvoit venir plus à propos à ceux, qui avoient suivi Chevalier, que cette déclaration. La plupart commençoient à s'ennuyer dans leur retranchement, & à craindre les suites de cette révolte; ils s'écrierent tous que rien n'étoit plus raisonnable, que ce que proposoit M. de Franquesnay, & chacun se retira dans le moment. Il y a bien de l'apparence que Chevalier recommença bientôt à cabaler, ou que ne s'étant retiré, qu'après que tout le monde l'eût abandonné, le Lieutenant de Roi ne se crut pas engagé à son égard par la parole, qu'il avoit donnée en général. Ce qui est certain, c'est qu'il entreprit de se rendre maître de sa personne. Le
coup

1689. coup étoit hardi ; pour y réussir il indiqua une revûe de tous les Habitans de la plaine du Cap , & choisit pour cela le quartier Morin , où il avoit son habitation. Chevalier se douta d'abord du piège , qu'on lui tendoit , & délibéra avec ses amis , s'il se trouveroit à la revûe : ils lui dirent de ne rien craindre , & lui protestèrent qu'ils ne souffriroient point qu'on entreprît rien sur sa personne ; il les crut , & fit bonne contenance. Tous les Habitans étant sous les armes devant la porte du Commandant , on vint dire à Chevalier que M. de Franquesnay vouloit lui dire un mot ; Chevalier y alla , & il ne fut pas plutôt entré dans la chambre , que le Commandant le prenant par le bras , *Chevalier* , lui dit-il , *je t'arrête de la part du Roi.* Chevalier étoit venu assés bien accompagné , il tourna la tête pour voir , si on ne le mettoit pas en devoir de le secourir ; mais comme il vit que personne ne branloit , *Je suis mort* , s'écria-t-il , *Non* , reprit Franquesnay , *je t'assûre de nouveau que de ma part il ne te sera fait aucun mal.* C'étoit lui promettre peu de choses , ou pour mieux dire , rien du tout. En effet Chevalier ayant été embarqué le même jour sous bonne garde pour le port de Paix , suivant l'ordre que M. de Cussy en avoit envoyé en partant du Cul-de-Sac ; il fut mis entre les mains de la Justice. On l'interrogea sur ce qui l'avoit engagé dans cette révolte , mais il ne voulut nommer personne : on lui fit son procès , & il fut pendu.

M. de Cussy arriva au port de Paix peu de jours après cette expédition , & se rendit dès le lendemain au Cap François , après avoir

ren-

renvoy
Cul-de
causes
il n'en
j'ai pa
ce , il
donnée
qu'ils l
sembla
Cheval
deux ,
prendre
tre au
il rend
ce qui
pas po
voit fa
d'abord
têms sa
lui répo
eût pun
jeste vo
lui dem
services
pas oub

Vers
reçut un
sujet des
ce Min
Côte Sa
y avoit
sition ; q
dissiper
tie des f
qu'un trè
que. Il

renvoyé la meilleure partie de sa troupe au Cul-de-Sac. Il fit de grandes recherches des causes, qui avoient contribué à la révolte, & il n'en trouva point d'autres, que celles, dont j'ai parlé. Cela l'engagea à user de clemence, il ratifia la parole que Franquesnay avoit donnée aux révoltés, mais ce fut à condition qu'ils lui livreroient trois d'entr'eux, qui vraisemblablement étoient dans le même cas que Chevalier. On ne lui en put remettre que deux, le troisième étant en fuite. Il en fit pendre un au Cap, & envoya exécuter l'autre au Cul-de-Sac pour y servir d'exemple, il rendit compte ensuite à la Cour de tout ce qui s'étoit passé, & manda qu'il n'étoit pas possible de se comporter mieux, qu'avoit fait le Sr. de Franquesnay, qui s'étoit d'abord trouvé seul, & avoit été fort longtemps sans savoir à qui se fier. Le Ministre lui répondit que le Roi avoit fort agréé qu'il eût puni les Chefs de la révolte, que Sa Majesté vouloit bien accorder le pardon, qu'il lui demandoit pour les autres, & que les services du Lieutenant de Roi ne seroient pas oubliés.

Vers la fin de cette année, M. de Cussy reçut une Lettre du Controlleur Général, au sujet des droits de Poids & de Capitation, que ce Ministre jugeoit qu'on devoit établir à la Côte Saint Domingue; & il lui répondit qu'il y avoit tout à craindre d'une pareille proposition; qu'il n'en faudroit pas davantage pour dissiper entierement la Colonie, qu'une partie des Habitans se jetteroient dans les bois, & qu'un très-grand nombre passeroit à la Jamaïque. Il donna en même-têms avis à M. de Seigne-

1689. — Seignelay de la Lettre du Contrôleur Général, & de la réponse qu'il y avoit faite: & il lui fut mandé, que puisque ces droits n'avoient pas encore été levés à Saint Domingue, Sa Majesté trouvoit bon qu'il ne permît point qu'on les y exigeât, au moins jusqu'à nouvel ordre. Cette Lettre étoit datée du 3. Septembre 1690. Un mois après le Ministre lui en écrivit une seconde, par laquelle il lui faisoit savoir que le Roi avoit permis à des Marchands de Saint Malo d'armer quelques Fregates pour aller faire la course dans le Golphe Mexique, & sur les Isles Angloises; mais que l'intention de ce Prince étoit que ces Fregates gardassent les Côtes de Saint Domingue, chacune à leur tour. La Lettre ajoûtoit qu'un des objets de cet armement étant le commerce avec les Espagnols, le Roi vouloit non seulement qu'il laissât aux Capitaines la liberté de le continuer, mais encore qu'il leur donnât toutes les facilités, qui dépendroient de lui, pour le faire sûrement. Ces ordres arriverent apparemment trop tard pour avoir leur effet, il y a même bien de l'apparence que M. de Cussy ne les reçut point.

Entre-
prise sur
Sant-Ya-
go par
M. de
Cussy.

Quelques mois auparavant, c'est-à-dire, vers le commencement du mois de Juin, le Gouverneur étant au Cul-de-Sac, les Flibustiers au nombre de 240. amenerent dans ce port quelques Barques, qu'ils avoient prises sur les Anglois, & lui demanderent des commissions pour aller en course. Il leur dit qu'il valoit bien mieux faire quelque entreprise considerable, & qui tournât au profit de la Colonie; il leur proposa la prise de

D
de S
qu'il
feroit
voisif
le G
ses o
il arr
pes,
y fit
comp
tassin
les ba
barqu
21.
le len
ral de
du S
mona
troup
rent
cretic
empo
29. l'
nite,
le pre
Le G
Homi
Gouv
Vigies
manq
le bo
ne,
l'armé
Elle
le alla
che la

de Sant-Yago de los Cavalleros, & ajouta
 qu'il se mettroit lui-même à leur tête, & se
 feroit suivre de toutes les milices des quartiers
 voisins du Cap. Ils se laisserent persuader, &
 le Gouverneur ayant aussi-tôt envoyé par-tout
 ses ordres, partit pour le port de Paix, où
 il arriva le 17. de Juin accompagné des trou-
 pes, qu'il avoit fait embarquer avec lui. Il
 y fit la revûe de son armée, qui se trouva
 composée de 400. Cavaliers, de 450. Fan-
 tassins & de 150. Negres destinés à conduire
 les bagages & les chevaux de main. Il s'em-
 barqua le 19. pour le Cap, où il mouilla le
 21. La Cavalerie y arriva le 24. & il partit
 le lendemain pour se rendre au quartier gé-
 néral de l'assemblée, qui étoit une habitation
 du Sr. de Franquesnay dans la plaine de Li-
 monade à quatre lieues du Cap. Toutes les
 troupes y furent réunies le 26. & y séjournè-
 rent jusqu'au 28. Franquesnay les mit à dis-
 cretion de ses troupeaux, & chaque Homme
 emporta de la viande pour deux jours. Le
 29. l'armée campa sur les bords de l'Artibo-
 nite, le 30. à la Savane de Doña Ignessa, &
 le premier Juillet à la riviere de Rebouque.
 Le Général fit de là un détachement de 120.
 Hommes, pour se saisir des metairies du
 Gouverneur de Sant-Yago, où étoient les
 Vigies ou Sentinelles des Espagnols. On les
 manqua, parce qu'ils étoient couchés dans
 le bois; mais on y tua plusieurs bêtes à cor-
 ne, ce qui fut un grand soulagement pour
 l'armée.

Elle ne s'arrêta point en ce lieu-là, & el-
 le alla camper dans une autre métairie pro-
 che la riviere de la Gonave, où elle séjour-
 na,

M. de
 Cuffy
 envoie
 son Se-
 cretaire

na, & où elle trouva encore quantité de
 1689. bestiaux, dont elle profita. Sur les deux heu-
 au Gou- res après-midi on apperçut sur des hauteurs
 verneur. voisines plusieurs Cavaliers, qu'on poursuivit
 inutilement, & M. de Cussy voyant qu'il
 étoit découvert, & qu'il ne pouvoit plus
 compter d'avoir des Prisonniers, prit le par-
 ti d'envoyer à Sant-Yago Boyer son Secretaire,
 qui étoit fort considéré des Habitans de
 cette Ville. Boyer partit seul, & arrivé au
 milieu d'une Savane, d'où il pouvoit aisé-
 ment être apperçu, il fit un signal de parle-
 mentaire, en mettant son mouchoir au bout
 de son mousqueton; un Lieutenant vint aussitôt
 à lui, & Boyer lui assûra qu'il pouvoit
 venir parler à son Général en toute sûreté.
 Il y vint & feignant d'abord de ne pas savoir
 qu'il y eût guerre entre les deux Nations,
 il demanda à M. de Cussy ce qu'il prétendoit
 avec tant de troupes. Le Gouverneur lui
 répondit qu'il venoit savoir si le Président
 étoit assés honnête homme, pour accepter le
 combat, qu'il avoit le dessein de lui offrir en
 pleine Savane, pour décider à qui demeure-
 roit l'Isle de Saint Domingue, à moins que
 les Espagnols n'aimassent mieux se ranger vo-
 lontairement sous l'obéissance du Roi Très-
 Chrétien; auquel cas il promettoit de les lais-
 ser jouir de tous leurs privileges. Il ajouta
 que jusques-là il n'avoit fait aucun dégât,
 s'étant contenté de tuer autant de bêtes, qu'il
 en falloit pour la subsistance de son armée, &
 qu'il alloit continuer de marcher lentement
 pour leur donner le têmes de prendre leur
 parti, & même de se mettre en état de dé-
 fense, s'ils ne jugeoient pas à propos d'accep-
 ter ses offres.

L'Offi-

D
 L
 loisir
 vern
 le v
 mesu
 falloir
 dans
 tre,
 de fa
 Roi
 quelc
 s'atten
 entre
 ces,
 pitain
 grand
 fort d
 partic
 quelle
 têmes,
 qu'il e
 ler, f
 regala
 Escort
 Qua
 voient
 cretain
 tesses
 souven
 Franco
 de cett
 campa
 toutes
 ce. En
 core su
 pas lon

L'Officier répondit qu'on n'auroit pas le loisir d'avertir le Président, mais que le Gouverneur de Sant-Yago ne manqueroit pas de le venir trouver, & se feroit un plaisir de mesurer ses forces avec les siennes, qu'il ne falloit pas compter que les Espagnols fussent dans la disposition de vouloir changer de Maître, & qu'il n'en étoit aucun, qui ne fût prêt de sacrifier mille vies, pour marquer à son Roi son zèle & sa fidélité. Si l'on en croit quelques Memoires, le General François ne s'attendoit pas à une telle réponse, n'ayant entrepris cette expedition que sur les assurances, qui lui avoient été données par un Capitaine Maloin, nommé Prailé, que la plus grande partie des Espagnols de l'Isle étoient fort disposés à se donner à la France, & qu'en particulier la Garnison de San-Domingo, laquelle n'étoit point payée depuis très-long-têms, souhaittoit fort ce changement. Quoiqu'il en soit, l'Officier, dont je viens de parler, fut fort caressé de M. de Cussy, qui le regala de son mieux, & le renvoya avec une Escorte conduite par Boyer.

Quand ils furent arrivés au lieu, où ils devoient se séparer, l'Officier témoigna au Secrétaire, qu'il avoit été très-sensible aux politesses de son Maître, qu'il en conserveroit le souvenir toute sa vie, & que jusques-là, les François ne leur avoient point fait la guerre de cette maniere-là. Le quatrième, l'Armée campa à la Riviere d'Amine, où elle trouva toutes sortes de rafraichissemens en abondance. Environ cinquante Espagnols parurent encore sur les hauteurs; mais ils n'y restèrent pas long-têms. Le 5. on marcha jusqu'à la

1689.

Ce qui se passe entre M. Cussy & un Officier du Gouverneur.

Les Espagnols dressent une Embuscade aux François.

Ri-

1690. Riviere Yagué, ou de Monte-Cristo, & l'on
 campa à une lieuë & demie de Sant-Yago,
 sans rencontrer qui que ce soit, ce qui fit
 soupçonner quelque Embuscade, de sorte
 qu'on se tint sur ses gardes. Le 6, on passa
 sans opposition la Riviere, qui est fort ra-
 pide, & à une demie lieuë de la Ville, on
 se trouva dans un défilé, où deux Hommes
 avoient de la peine à passer de front. M. de
 Cussy devoit s'attendre à y être arrêté, &
 fortifier la tête & la queue de son Arrière;
 il ne le fit point, & cette faute pensa lui coû-
 ter cher. L'Avant-Garde passa sans rien ren-
 contrer; mais le centre & l'arrière-Garde
 étant engagés dans le défilé, se virent tout à
 coup attaqués par des gens, qui les décou-
 vroient de haut en bas, & combattoient sans
 être vus, les uns avec les armes à feu, les
 autres avec les Lances. Effectivement le
 défilé, où ils se trouvoient, étoit une espèce
 de Ravine, que les Torrens avoient conside-
 rablement creusée, & dont les bords étoient
 fort couverts.

Ils sont
 repous-
 sés avec
 perte.

Le Centre, où étoit M. de Cussy arrêté,
 & fit un feu si terrible, que l'Ennemi, ne le
 pouvant soutenir, s'enfuit d'abord; on le pour-
 suivit, & plusieurs se jetterent dans la Rivie-
 re pour se sauver. L'Arrière-Garde embus-
 quée du bagage, & où il y avoit un assez bon
 nombre de jeunes gens, qui n'avoient point
 d'Armes, souffrit beaucoup. Deux Officiers
 & quarante Hommes y furent tués. Le Ge-
 neral, qui fut instruit de ce désordre y envoya
 M. de Franquesnay avec 150. Hommes; mais
 ceux contre qui il marchoit, ne l'attendirent
 point. D'un autre côté, ceux qui avoient
 fui

& l'on
Yago,
qui fit
forte
n passa
ort ra-
le, on
ommes
de
, &
; il
coul-
en ren-
Garde
à
ans
co, les
le
espace
confide-
étoient
arrés,
ne le
e pour-
Rivie-
les bon
point
Officiers
Le Ge-
envoya
es; mais
ndirent
avoient
fui



Combils.



Combat de Sant Yago où M^r. de Cussy defit les



Cussy defit les Espagnols.

D
fai au
de ce
de v
que
aussi
rent
rent
reufe
eut d
reste
premi
l'Eau
furie
oblig
pour
les au
leurs A
Apr
nemis
entra
située
Rivier
viere
laifes
se, &
respire
Pays d
bitans
têms.
qué ro
point d
Yago,
par jou
Ville,
les Eg
me ay

Tome

fai au-delà du Fleuve, voyant le mouvement de cet Officier, qui marchoit avec une grande vitesse, crurent qu'il lâchoit le pied, & que tous les François étoient en déroute; aussi-tôt ils repassèrent l'eau à la nage, & rentrèrent dans la ravine; mais ils y trouvèrent M. de Cussy, qui les chargea si vigoureusement à la tête des Flibustiers, qu'il y en eut un très-grand nombre de tués, & que le reste fut dissipé en un moment. Parmi les premiers plusieurs s'étoient enyvres avec de l'Eau-de-Vie, & ils se jettoient avec tant de furie sur les François, que ceux-ci étoient obligés de reculer quelques pas en arrière pour les tirer. La précipitation avec laquelle les autres se sauverent, leur firent abandonner leurs Armes & leurs Chevaux.

Après cette Victoire il ne parut plus d'Ennemis, que de loïn sur les Collines, & l'on entra dans la Ville sans résistance. Elle est située dans une Peninsule, que forme la Riviere Yaqué; & tous les côtés de la Riviere sont naturellement fortifiés par des Falaises inaccessibles d'une hauteur prodigieuse, & d'une lieüe & demié de circuit. On respire sur ces Falaises, & dans tout le Pays d'alentour, un air très-pur, & les Habitans de ces Quartiers-là vivent très-longtêms. J'ai dit ailleurs, que la Riviere Yaqué rouloit l'Or; on prétend qu'il n'y a point de Famille un peu nombreuse à Sant-Yago, qui n'en retire trois ou quatre gros par jour. Les François en entrant dans la Ville, la trouverent absolument deserte, & les Eglises toutes ouvertes; les Maisons même avoient été démeublées; mais on y a

Prise
de Sant-
Yago.

1690. voit laissé des Vivres & des Boissons, M^r de Cussy défendit d'y toucher; quelques-uns ne laisserent pas malgré cette défense de donner dessus, & en furent incommodés; cela fit croire qu'on les avoit empoisonnés, & toute l'Armée demanda avec instance la permission de s'en venger, en mettant le feu à la Ville: elle l'obtint, mais à condition d'épargner les Eglises, & les Chapelles.

Retraite
des Fran-
çois.

317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Au bout de 24. heures, M. de Cussy voyant le têmes tourner à la pluye, & craignant surtout le débordement des Rivieres, dont quelques-unes, comme celles d'Yaqué & de Maux, font alors d'étranges ravages, donna l'ordre pour le départ. Il passa la Riviere le 7. & alla camper à une lieuë & demie au-delà. Le lendemain il campa dans une Métairie, où il trouva beaucoup de Bestiaux, qu'il fit tuer, & le jour suivant 9. du mois quoiqu'on se fût écarté de la premiere route, l'Avant-Garde fut attaquée, & eut un Homme blessé; mais l'Ennemi s'enfuit d'abord: cependant M. de Cussy avouë que cent Hommes de résolution en cet endroit auroient pu l'arrêter. Le 10. il passa de bonne heure la Riviere de Maux, & se reposa le reste du jour. Les Chevaux étoient extrêmement fatigués, & il falloit se pourvoir de Viandes pour plusieurs jours. L'onzième on prit plus de soixante Chevaux, qui vinrent fort à propos pour remonter la Cavalerie, laquelle en avoit beaucoup perdu, & le 12. on passa la Riviere de Rebouque, où MM. de Saint Laurent & Begon avoient fait proposer aux Espagnols de fixer les limites des deux Colonies de ce côté-là. Le 13. l'Ar-

mée

mée traversa la Riviere de Doña-Ignessa, & le 14. celle de l'Artibonite. Le 15. M. de Cussy permit à l'Infanterie de se débander, & de prendre les chemins les plus courts; & il fit porter les blessés, qui ne pouvoient plus marcher, ni souffrir le Cheval, sur des Brancards à Bayaha, pour y être embarqués dans des Canots. Lui-même arriva le 16. au Cap, avant qu'on fût au Cul-de-Sac qu'il en étoit parti. Il trouva dans ce Port des Flibustiers, qui l'attendoient pour avoir une Commission: ils avoient à leur tête le Capitaine Bernanos, & leur dessein étoit d'aller prendre Sant-Yago de Cuba. Il les expédia; mais je n'ai pu savoir quel fut le succès de cette entreprise, je trouve seulement que Bernanos fit, chemin faisant, quelques prises sur les Anglois.

L'Armée de M. de Cussy étoit extrêmement fatiguée d'une si longue marche, il assûra néanmoins dans sa Lettre au Ministre, que tous lui protesterent en arrivant, que s'il vouloit les mener à San-Domingo, ils étoient prêts à partir, persuadés que cette Capitale étant prise, toutes les autres Villes & Bourgades ouvreroient leurs portes aux François. Mais il falloit pour cette Conquête plus de forces, que le Gouverneur n'en pouvoit alors mettre sur pied, & d'ailleurs, le Voyage, qu'il venoit de faire, & où il avoit beaucoup souffert du manque d'eau, l'avoit convaincu que ces sortes d'expéditions se devoient faire par Mer, c'est-à-dire, qu'il falloit avoir des Navires pour boucler le Port, & débarquer les troupes à deux ou trois lieues de la Ville. D'ailleurs, la nouvelle qu'il venoit de recevoir de

Prise de
S. Christophe
par les
Anglois.

1690. la prise de Saint Christophle par les Anglois ; & qu'une partie des Habitans devoient passer à la Côte de Saint Domingue, ne lui permit pas de s'éloigner. Au reste, cette nouvelle de la perte de Saint Christophle, ne dut pas fort surprendre M. de Cussy, si on en croit quelques Mémoires. Car on prétend que pendant la nuit, qu'il passa à Sant-Yago, il s'y répandit un bruit, que les Anglois nous avoient chassés de cette Isle ; mais que le jour étant venu, il ne fut jamais possible de découvrir, qui en étoit l'Auteur.

Une partie des Habitans transportés à S. Domingue.

Quoiqu'il en soit, les plus considérables Habitans de cette belle Colonie, furent transportés à la Martinique, & les autres furent destinés pour la Côte de Saint Domingue : il en arriva une bonne partie au Port de Paix, peu de têmes après le retour de M. de Cussy, & on leur y distribua des Terres. Il en restoit encore environ 300. Hommes, Femmes, Galériens, Negres, & Mulâtes, que le General Anglois confia à un nommé James Smith, lequel s'étoit fait naturaliser François. Smith partit à la fin de Septembre, & ayant reconnu Monte-Cristo, on fut fort surpris de lui voir prendre le large, mettre deux Canons chargés à mitrailles à l'avant de son Navire, avec les Canonniers prêts à y mettre le feu, & faire monter sur le Pont tout son Equipage armé de Pistolets & de Couâtelas. Les François lui demanderent le sujet de tout cet appareil, & il répondit qu'il étoit averti de bonne part, & même de quelques-uns d'entre eux, qu'ils avoient comploté de se saisir de son Bâtiment, il ajouta qu'il avoit peine à le croire,

re, vû les bons traitemens qu'il leur avoit faits à tous ; mais que la prudence l'obligeoit à prendre ses précautions. Il est vrai que jusques-là il en avoit parfaitement bien usé avec eux, & qu'avant qu'ils fussent embarqués, il leur avoit rendu toutes sortes d'assistances, ce qui leur avoit fait désirer de l'avoir pour conducteur : c'étoit apparemment, où il avoit visé. Il continua donc sa route, ainsi équipé, presque toujours hors de la vûe de terre. Il arriva enfin à l'extrémité Occidentale de l'Isle, & après avoir fait endurer la faim & la soif à ces malheureux pendant huit jours, il leur dit qu'il avoit manqué le Port de Paix, où il avoit ordre de les débarquer, & que n'ayant plus de vivres, les Vents contraires ne lui permettoient pas d'aller plus loin, qu'ainsi il étoit obligé de les mettre à terre. Il fit aussitôt embarquer tous les Hommes dans deux Chaloupes, sous prétexte d'aller chercher des Habitans pour les secourir, & il retint leurs hardes, en disant qu'elles ne seroient que les embarasser ; il fouilla ensuite les Femmes & les Enfans, qu'il laissa presque nuds sur le rivage, puis il appareilla & disparut. Le peu de François, qui se trouverent dans ce quartier, firent de leur mieux pour soulager ces misérables, à qui leur perfide conducteur n'avoit rien laissé que la chemise, & dont plusieurs moururent bientôt de chagrin & de miseres, quelque soin qu'on en pût prendre. Enfin, trois des plus riches Habitans de Saint Domingue s'étant trouvés à la Pêche dans le voisinage, accoururent à leur secours, frettèrent un Canot & une Chaloupe, & en em-

1690. menerent une bonne partie au petit Goave; où M. de Cussy se trouvoit par hazard. Il envoya aussi-tôt chercher les autres, les fit tous distribuer chés les Habitans, qui les reçurent, comme s'ils eussent été leurs propres Freres, & ayant su que Smith étoit à la Jamaïque, où il avoit eu le front d'assurer qu'il avoit remis ses passagers au lieu de leur destination, il y envoya demander au Gouverneur justice contre ce Scelerat.

Les Espagnols viennent attaquer le Cap François.

Du petit Goave, M. de Cussy se rendit au Port de Paix, pour être plus à portée de savoir des nouvelles des Espagnols, qui paroissoient avoir dessein de prendre leur revanche de la prise de Sant-Yago. Peu de jours après y être arrivé, il fut de quelques Prisonniers Anglois, qu'on avoit apparemment faits sur la Côte, que la Flotte, qui avoit pris Saint Christophle, avoit fait voiles pour Portoric, afin d'y joindre les Espagnols à dessein de chasser les François de l'Isle Saint Domingue. Sur cet avis il partit le 10. de Janvier pour se rendre au Cap, où il arriva le même jour, ou le lendemain. Le 12. on entendit quelques coups de Canon; & le 14. des Chasseurs vinrent avertir qu'il y avoit cinq gros Navires mouillés, à dix-sept ou dix-huit lieuës du Cap. Aussitôt le Gouverneur fit augmenter le nombre des Sentinelles avancées, & le 17. une de ces Sentinelles accourut à toute bride lui dire, qu'elle avoit apperçu un grand nombre de Chevaux, qui étoient tout en nage de sueur, & qu'on laissoit apparemment reposer dans quelque Savane, où des Espagnols en assez petit nombre les gardoient. Ce même jour,

jour, ou le lendemain, la Flotte de Barlovento composée de six gros Vaisseaux & d'une Frégate, & sur laquelle il y avoit 2600. Hommes, en débarqua 1200. parmi lesquels il y avoit 300. Lanciers, à six lieues du Cap, & vint ensuite mouiller assés près de ce Port. Elle mit encore à terre 500. Hommes, qui allerent joindre les autres du côté de la Savane de Limonade, & ne trouverent nulle part de résistance: non plus que ceux, qui venoient par terre de San-Domingo, au nombre de sept à huit cens.

Cette inaction des François venoit de leur mésintelligence. Au moment qu'il avoit fallu prendre son parti pour agir contre un Ennemi si puissant, MM. de Cussy & de Franquesnay s'étoient trouvés d'avis contraire; & le mal fut que le plus mauvais prévalut. Le Gouverneur, qui d'abord s'étoit avancé avec 30. ou 40. des plus braves, pour reconnoître l'Ennemi, proposa d'aller dresser une Embuscade aux Troupes débarquées du côté de Bayaha, & de la Riviere de Jaquezy; & ces quartiers, qui n'étoient point encore défrichés, étoient très-propres à ce dessein. Le Lieutenant de Roi, au contraire, vouloit qu'on allât se poster dans la Savane de Limonade, où il falloit nécessairement que les Ennemis passassent, pour attaquer le Cap par terre, & qu'on les y combatit. Rien au fond n'étoit moins sensé que ce projet; on avoit pu tout au plus assembler mille Hommes, les Espagnols en avoient plus de trois mille; pourquoi, disoit M. de Cussy, nous exposer à combattre en plaine contre des forces aussi superieures, tandis que nous le

Combat
ou MM.
de Cussy
& de
Franquesnay
sont tues.

1691. — pouvons faire ailleurs, où l'avantage du nombre ne pourra servir de rien à nos Ennemis? Il eut beau faire, il ne gagna rien, tout le monde commença à crier confusément à la *Savane*, on se mit aussitôt en marche, & le Général, qu'on n'écouloit plus, fut contraint de se laisser entraîner.

Il arriva le 20. dans cette plaine, qui a une lieuë en quarré, & qui est parfaitement unie; & le 21. l'Armée Espagnole parut. Il l'attaqua sur les neuf heures avec la même précipitation, qui avoit présidé à la délibération, & la Victoire ne laissa point de balancer plus d'une heure & demie, quoique les François combattissent sans ordre. Mais un Officier Espagnol s'apercevant que ses Fusiliers ne pouvoient plus soutenir le feu des Flibustiers, & commençoient à s'ébranler, fit un signe de son Chapeau, pour faire lever 300. Lanciers, qui étoient couchés sur le ventre, & qui fondirent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils forcerent le centre après un très-rude combat. Alors les deux ailes se trouvant séparées, la plupart prirent la fuite, & il ne resta plus qu'un gros des plus braves autour de MM. de Cussy & de Franquesnay, qui firent des prodiges de valeur. Le Gouverneur sur-tout se distingua d'une manière surprenante. Il avoit reçu un coup d'Armes dans le corps, & il se trouva au milieu de six Lanciers, contre lesquels il se défendit avec une intrepidité, qui attira l'attention de toute l'Armée ennemie; il en tua deux avant qu'aucun eût osé l'approcher; il cassa ensuite la tête à un troisième avec son Pistolet; enfin percé de Lances, il tomba mort

au-

auprès de ses Braves, parmi lesquels étoit Franquesnay, qui avoit aussi vendu fort cher sa vie aux Espagnols : le Chevalier de Buterval son Neveu, , . Officiers, & 4. à 500. Hommes des plus braves de la Colonie, périrent en cette occasion, après s'être battu avec toute la bravoure possible.

On a toujours cru que les Espagnols avoient perdu dans ce combat pour le moins autant de monde que nous, & on a su depuis qu'ils avoient embarqué 180. Blessés ; mais ils eurent grand soin de cacher leur perte, & ils commencerent par enterrer leurs morts, dont on trouva néanmoins encore 60. apparemment dans des lieux écartés. D'ailleurs, ils étoient Maîtres de la Campagne, où personne n'osoit paroître. Aussi ne manquèrent-ils pas de profiter de leur Victoire ; ils parcoururent en Vainqueurs toute la plaine du Cap, brûlerent le Bourg, emmenerent un grand nombre d'Enfans, de Femmes, & d'Esclaves, & massacrerent tous les Hommes, qu'ils purent surprendre. Il est vrai que la plupart s'étoient refugiés dans les bois, où quelques-uns furent même assez heureux, pour mettre en sûreté leurs familles, une partie de leurs effets, & leurs Negres. Ces Esclaves firent paroître en cette rencontre une fidélité, à laquelle on ne s'étoit point attendu, & dont ils ont donné depuis des marques éclatantes dans toutes les occasions, où ils auroient pu racheter leur liberté au prix d'une trahison, qui ne leur auroit rien coûté. Ce n'est pas la seule preuve, qu'on ait qu'ils sont capables de sentimens, & véritablement attachés à leurs maîtres ; en quoi il faut couvenir

Suites
de cette
défaite.

1691. que les François recueillent les fruits de la douceur, avec laquelle ils les traitent, & plus encore du soin qu'on a dans la Colonie d'en faire de bons Chrétiens. Enfin les Espagnols chargés de dépouilles, mais beaucoup plus contents de nous avoir humiliés, & d'avoir repris sur nos Habitans un ascendant, dont la perte leur avoit tant coûté, & que rien ne leur a encore fait perdre depuis, se retirèrent chez eux, ou sur la Flotte, qui après avoir surpris quelques Vaisseaux Marchands, & quelques autres petits Bâtimens, partit au commencement de Février du Cap François. On ne s'y attendoit pas dans la Colonie, & les Quartiers du Nord sur-tout craignoient fort de se voir dans la nécessité de subir le joug d'une Puissance à laquelle ils n'étoient pas en état de rien opposer: aussi y fut-on également surpris & joyeux d'une retraite si inespérée.

On crut ensuite pendant quelque-têms que le dessein des Ennemis étoit de faire dans les Quartiers de l'Ouest ce qu'ils venoient de faire dans ceux du Nord, & leur Flotte prit effectivement la route du Cul-de-Sac; mais après y avoir tenu les esprits dans l'incertitude, où iroit tomber l'orage, & fait quelque-têms mine de tenter une descente, elle tourna tout-à-coup vers les Côtes de Cuba. Tel fut le succès de cette campagne, pendant laquelle on fit une funeste expérience de ce que tant d'autres ont déjà montré, que la valeur n'est rien, si elle est mal conduite; & le peu de fond qu'on doit faire sur ces Milices levées sans choix, qui sont long-têms incapables de discipline, & ne servent souvent qu'à embarasser dans une action. Il y a bien de l'apparence

parence que les 300. Flibustiers, qui périrent dans cette occasion, s'ils eussent été seuls, & se fussent entendus avec leurs Chefs, seroient venus à bout des Espagnols, à qui leur seule présence avoit d'abord glacé le courage. 1691.

Le Sr. le Clerc de la Boulaye Major à la Côte du Nord, & que M. de Cussy, en partant du port de Paix, avoit laissé pour y commander, n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit au Cap, qu'il s'y rendit en diligence, pour tâcher de rassûrer les Habitans; mais en voulant trop bien faire, il pensa tout perdre. Il se mit en tête de rendre sur le champ la pareille aux Ennemis, & se proposa d'aller brûler le Bourg de Gohava, situé au Sud de la plaine du Cap, vers le milieu de l'Isle. Il rassembla en assés peu de têmes 800. Hommes, avec lesquels il traversa les Montagnes jusqu'à un détroit, qu'on nomme la Porte: c'est apparemment ce qu'Ojeda avoit appelé *Puerto de los Cavalleros* ou *Portu de los Hidalgos*, & qui est communément regardé comme le commencement du pays Espagnol de ce côté-là. Il est fort vraisemblable qu'il attendit jusques-là à déclarer son dessein. Ce qui est certain, c'est qu'alors toute sa troupe se mutina & demanda; si pour brûler quelques chetives cases, il étoit de la prudence d'exposer la principale ressource d'une Colonie, qui venoit de perdre une partie de ce qu'elle avoit de meilleur, & s'il n'étoit pas plus sage de se tenir sur la défensive, en travaillant avec soin à réparer ses pertes. Ces raisons & ces murmures firent assés peu d'impression sur l'esprit du Commandant, Homme qui ne manquoit pas de bon-
nes

— nes intentions, mais sans experience, d'un
 1691. génie très borné, & qui n'avoit aucune capa-
 cité pour la guerre. Il vouloit donc pousser
 sa pointe, sans trop écouter les rémontrances
 de ses Officiers, mais le Sr. des Long-Champs
 Capitaine de Cavalerie lui dit résolument qu'il
 ne le suivroit pas, & tournant la bride de
 son cheval, reprit la route du Cap, où il fut
 suivi par la plus grande partie de l'armée. Ce
 fut alors une nécessité pour le Major de pren-
 dre le même parti.

M. Du-
 mas
 Lieute-
 nant de
 Roi se
 transpor-
 te au
 Cap & y
 rétablit
 l'ordre.

Le Sr. Dumas Lieutenant de Roi, qui
 commandoit au Cul-de-Sac, & en qui toute
 l'autorité residoit pour lors, comme étant le
 premier Officier de la Colonie, prit des me-
 sures beaucoup plus justes. Après avoir don-
 né ses ordres pour la sûreté des Quartiers de
 cette Côte contre les entreprises de la Flotte
 Espagnole, dont on ne savoit pas encore la
 retraite, ou dont on craignoit le retour; il
 rassembla environ 300. Flibustiers, avec les-
 quels il s'embarqua sur un Navire Maloin,
 & sur quelques autres petits Bâtimens, dans
 le dessein d'empêcher les descentes. Peu de
 têmes après, voyant que les Ennemis ne pa-
 roissoient point, il envoya ses 300. Flibus-
 tiers au Sr. de Graff, qui commandoit à l'Isle
 Avache, & auquel il donna ordre de faire la
 course le long de la Côte; ensuite il se rendit
 au Cap dans un Bateau armé en guerre. Il
 trouva ce Quartier dans le plus grand desor-
 dre: les Fuyards, qui avoient si lâchement a-
 bandonné leurs Officiers & leur Gouverneur,
 avoient fait presque autant de mal, que les
 victorieux même, & la plupart de ceux, qui
 s'étoient réfugiés dans le bois n'avoient pas
 en-

encore osé retourner chez eux. M. Dumas commença par faire restituer ce que chacun reconnut lui avoir été volé par cette canaille : il nomma ensuite un Juge Royal & un Procureur du Roi pour administrer la Justice à la place de ceux, qui avoient été tués ; il choisit les plus braves & les plus expérimentés Habitans, pour remplacer les Officiers de Milice : il défendit la vente des boissons à la campagne, afin que le Bourg, qui avoit été entièrement brûlé, se rétablît plutôt ; il interdit la chasse avec les chiens, parce que les campagnes ayant été ravagées, on n'y avoit plus de ressource pour la vie, que dans les cochons marons ; & ces animaux les exterminoient par tout, où on les employoit. Enfin il fit la revûe de tous les Quartiers de la dépendance du Cap, & il y trouva environ 100. Hommes en état de porter les armes, parmi lesquels on comptoit grand nombre de mutins, dont il y avoit beaucoup plus à craindre qu'à esperer, si les Espagnols s'avissoient de revenir ; & qui après avoir été par leurs discours séditieux la véritable cause de la perte de leur Gouverneur, le poursuivoient encore après sa mort, en cherchant tous les moyens de noircir sa réputation.

Monseigneur Dumas, après avoir établi dans ces Quartiers le Sieur de la Boulaye pour Commandant, se dispoit à retourner au Cul-de-Sac, lorsqu'une grande Barque Angloise arriva avec un passeport de M. de Blenac. Elle étoit chargée de 300. personnes, reste infortuné de la Colonie Française de Saint Christophe, qui avoit été destiné pour l'Isle de Sainte Croix, & qu'on avoit refusé d'y

d'y recevoir. Le Lieutenant de Roi de Saint
1691. Domingue fut plus humain, il distribua ces
malheureux dans les habitations, qui avoient
le moins souffert, & ils n'y furent pas inuti-
les dans la fuite. De toutes les Colonies des
Isles Françoises de l'Amérique, celle de Saint
Christophe avoit toujours été la mieux réglée
& la plus policée. La disperſion, qui s'en fit
dans les autres, y porta des manieres, des sen-
timens, & des principes d'honneur & de re-
ligion, qu'on n'y connoissoit guères aupara-
vant. C'étoit sur tout dans celle de Saint Do-
mingue, que ces besoins étoient sensibles, &
où le changement le fut davantage.

Fin du neuvième Livre & du troisième Tome.



e Saint
oua ces
voient
inuti-
ies des.
e Saint
reglée
s'en fit
es fen-
de re-
upara-
nt Do-
les, &

Tom.

